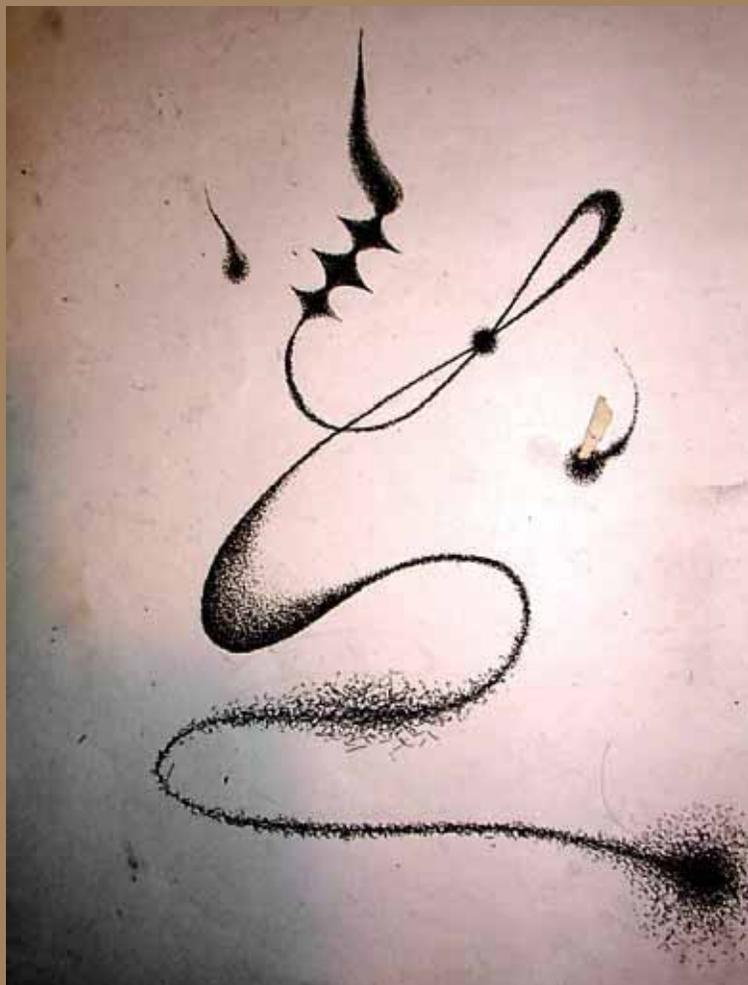


Hubert Treuille

Nomade dans l'âme



...et curieux de tout...

Nomade dans l'âme

Et curieux de tout...

Hubert Treuille

Janvier 2009

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait jamais pu être l'œuvre d'un seul. Il résume les expériences et observations d'une vie bien remplie; il n'aurait pu être conçu sans la formation reçue de mes parents, sans les enseignements de mes maîtres ni sans l'appui, au fil de ma carrière, de mes patrons et collaborateurs successifs.

Je n'aurais jamais pu venir à bout de ce travail sans le courage de ma femme Colette, qui a entrepris de se familiariser avec l'informatique, ce qui lui a permis de réaliser les nombreuses frappes et corrections successives. Ni sans l'aide de mon gendre Alain Mathiot, physicien respecté, rompu au maniement des ordinateurs, et doté d'une patience et d'un dévouement sans limite. Alain a joué un rôle essentiel en ce qui concerne notamment la mise en page, répartissant avec maîtrise les illustrations et les textes; de plus il m'a aidé pour la sélection des illustrations.

Il me faut également remercier mes deux filles Magdaleine et Carole qui m'ont fait bénéficier de leur goût sûr. En ce qui concerne Carole, photographe professionnelle reconnue, elle a aussi contribué de façon importante à la reproduction de mes dessins et de nombreuses photos de mes objets de collection.

Je veux enfin mentionner Antoine et Bénédicte qui, s'ils n'ont pas participé directement à la réalisation, m'ont soutenu de leurs encouragements et critiques tout au long de ce travail.

Sommaire

	page
Préambule	8
0 Présentation d'un nomade par lui-même (et biographie simplifiée)	10
1 Ce qu'on aime on aime le partager	16
2 La vie	20
3 Parlons d'abord de l'essentiel c'est à dire de l'homme	26
4 Ici apparaît Harmonie, une influente déesse grecque	30
5 Rythmes fondamentaux, rythmes omniprésents	34
6 Pourquoi ce qui est harmonieux nous attire tant	38
7 Voyages et frayeurs	42
8 Matériellement c'est à peine si nous existons	46
9 De la conscience	50
10 Les hommes nos frères si proches	54
11 Du rêve à la forme et de la forme au rêve	58
12 Formes d'Egypte de Grèce et l'empire des Hans	62
13 Formes hindoues formes de partout	66
14 Reptiles, reflets de préhistoire	70
15 Encore des reptiles	74
16 le Roi des animaux	78
17 Les princes d'Afrique	82
18 L'humanité, une visite éclair	86
19 Une soif ardente d'éternité	90
20 Des connaissances sans limites ?	94
21 Les limites de nos connaissances	98
22 L'autonomie, une illusion?	102
23 Chocs idéologiques et culturels	106
24 Graphismes chinois	110
25 Presque une histoire d'amour	114
26 Effusions japonaises	118
27 La Martinique, terre d'aventures extrêmes	122
28 Les volcans que j'ai rencontrés	126
29 Autres volcans	134
30 Notre vie à Sydney	140
31 Seul en Australie	144
32 Premières plongées en Australie	148
33 Compensations commerciales	152
34 Incursion sur la grande barrière de corail	156
35 Guerre de 39	162
36 Incursion sur le rivage du Pacifique	168
37 Au bout du monde (Cap Est australien)	172
38 Mariage et débuts professionnels	176

	page
39 Orléans après le débarquement	180
40 L'absence du père, ses conséquences	186
41 Dernière aventure australienne	192
42 D'une île à l'autre	198
43 Aventures avec les polices	204
44 Visite aux chutes d'Iguaçu	208
45 Pourquoi des tombes	212
46 Tombes et pratiques funéraires	218
47 Faune argentine et réducteurs de têtes	226
48 Argentine - Chili - Argentine	232
49 L'île aux cochons	240
50 Croire en Dieu : faibles et bonnes raisons	244
51 Le monde, les éléphants et les hommes	260
52 Un drame aux Canaries	268
53 Aventures zoologiques et botaniques dans les airs	272
54 Carrières évitées ou manquées	278
55 Des araignées de mer aux mille-pattes	288
56 Un Japon bien déroutant	292
57 Argent, culture, vanité et naïveté	300
58 Aventures marines et vilaines grosses bêtes!	308
59 Une mission professionnelle plutôt originale	318
60 L'enfance	324
61 Un weekend end en Tasmanie	338
62 Accidents presque mortels	342
63 Pot pourri de nos souvenirs américains	346
64 Les japonais sont spéciaux	354
65 Ma planète la terre, si belle et tant aimée	360
66 Atolls, nuages et soleil, orages, salar et désert	366
67 Une journée en brousse africaine	374
68 Circuit autour de la méditerranée occidentale	378
69 Période Mitsukoshi-France	384
70 Silhouettes fugaces	392
71 Evolution des modes de vie communautaires	398
72 Mes villes préférées	404
73 Pourquoi mes collections?	410
74 Formes de vie primitives	414
75 Impact de la gravité sur l'évolution humaine	420
76 Les ermites	426
77 Les déserts	432
78 Bali et les îles de la Sonde	440
79 Quelques évènements tribaux particuliers	452

	page
80 Le Bois de Boulogne	456
81 La mer et nous	460
82 Mes collections de coquillages	464
83 Huacos précolombiens	468
84 Mes propres grès	472
85 Traces de préhistoire	476
86 Papillons et coléoptères	478
87 Un voyage d'étudiant	482
88 Peintures, dessins et gravures	486
89 Le parc du Prieuré d'Orchaise	490
90 Quelques ultimes pays peu ou pas visités	494
91 L'Afrique noire et du sud	496
92 L'Egypte	500
93 L'Inde	502
94 Fez et le Maroc	506
95 La Malaisie	508
96 La Russie	512
97 Le Tibet	516
98 La Turquie	520
99 Les Etats-Unis	524
100 Le Yémen	528
101 L'Islande	532
102 Laos, Cambodge, Viet Nam, Thaïlande	534
103 Birmanie	538
104 Mexique	540
105 Conclusion	542
106 Ultimes réflexions	548

PRÉAMBULE



Mes parcours ne furent pas simples

L'ensemble des anecdotes, réflexions et illustrations qui suivent n'ont pas l'ambition de correspondre à un ordre rigoureusement chronologique, ni géographique; ils ont été rédigés au fur et à mesure que les souvenirs me revenaient en mémoire et aux moments où me venait l'envie de les rédiger. Seule la liste numérotée des titres et, au début, une chronologie abrégée de mon existence facilitera quelques repères.

Le manque de continuité de mes récits n'est d'ailleurs pas sans relation avec la diversité de mes goûts ni avec ce qui aura été ma façon de vivre : en dehors de trois séjours professionnels prolongés à l'étranger (U.S.A., Australie, Argentine), plus la France évidemment, mes voyages professionnels ont été naturellement dictés par mes obligations, et mes voyages, tant culturels que sportifs, ont été organisés au hasard des vacances et des occasions qui se présentaient.

Au cours de ces périple, dans divers ateliers, ou simplement dans la rue, je faisais de nombreux croquis, aquarelles et au retour gravures ou peintures, essayant si possible d'établir une correspondance entre illustrations et textes; parfois je parvenais à un lien direct, d'autres fois je m'efforçais au moins d'établir quelque rapport avec la région dont il était question; il arrivait même que le lien illustration texte en restait au niveau symbolique.

En d'autres cas j'ai utilisé, au lieu de reproductions de mes dessins, des photos d'objets pris dans mes collections (en majorité d'ailleurs trouvés plutôt qu'achetés), coquillages, coraux, outils préhistoriques, certains objets précolombiens et aussi, bien entendu, des photos de mes propres céramiques.

Ces illustrations ne sont donc pas toujours en relation étroite avec les récits auxquels elles se trouvent accolées. Illustrations et récits n'auront que l'ambition de se correspondre librement, comme deux partitions qui s'accompagnent et qui, chacune à sa façon, évoquera la beauté, la richesse et les surprises que nous offre notre planète.

D'ailleurs, comme les chapitres commencent toujours sur une page de gauche, les « pages blanches » qui terminent certains d'entre eux ont été remplies avec des illustrations sans rapport avec le texte précédent. Ces images sont mises en évidence par un cadre coloré

0 : PRÉSENTATION D'UN NOMADE PAR LUI-MÊME



Les Rois mages

Il s'appelle HT. Il naît le 2 juin 1919 à Paris; il mourra vraisemblablement entre 2005 et 2015, chaque fois sans y être pour rien.

Quand il émet son premier vagissement, il ne sait même pas qu'il est déjà là.

Entre ses débuts et sa fin il accédera à la conscience d'être, et même, peut-on penser, à quelque mesure de libre arbitre.

Il va se montrer aventureux et curieux, il sera fasciné par la nature, qu'il explorera très tôt à quatre pattes, et dont la diversité l'éblouira. Au collège il s'intéressera particulièrement aux domaines scientifiques, notamment à la géométrie et à la physique.

Il aimera aussi le dessin, ainsi que l'observation de la nature, des matières et des formes : bref le monde vivant et plastique. Plus tard il pratiquera les activités correspondant à ces domaines.

Les harmonies musicales et la volupté des sons ne manqueront pas de le séduire, mais il ne jouera d'aucun instrument.

Au fil des ans ses sports préférés consisteront à skier, à camper en voyageant, et à la plongée sous-marine, qui joint au goût de l'aventure la découverte d'un monde tout différent.

HT aura cherché toute sa vie à découvrir de nouveaux aspects du globe sur lequel il se trouve, à comprendre ce qu'il



Découvreur de déserts



Nomade faisant brouter son chameau

y fait, et à tenter de se faire une image de ce qui se passe après la mort.

HT aura donc vécu de nombreux moments enchantés, ce qui n'aura pas exclu quelques périodes de désarroi.

Ses rêves et passions l'auront parfois entraîné, la réalité l'aura assez régulièrement ramené à plus - ou trop - de raison. HT pense avoir

été honnête et bienveillant, il a toujours attaché le plus grand prix à la fidélité en amitié, notion pour lui fondamentale. Il s'est bien souvent efforcé de comprendre et d'aider les jeunes, et tous ceux qui pensaient avoir besoin de lui.

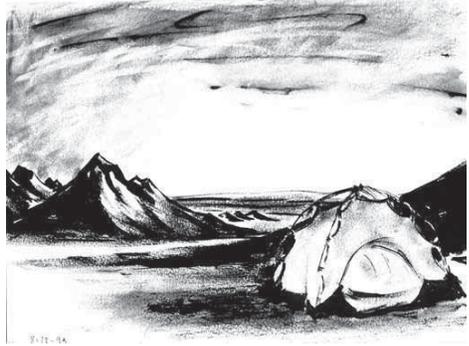
Maintenant HT pense que le moment est venu de parcourir une dernière fois l'enchevêtrement de ses parcours.

Il s'efforcera d'évoquer ses souvenirs les plus marquants dans un ordre approximativement chronologique qui tiendra lieu de fil conducteur.

Les pays de ses résidences seront naturellement évoqués mais aussi beaucoup d'autres plus brièvement visités.

D'autres traces de ses activités restent sous forme de nombreuses photos, croquis et céramiques; à tout cela se sont ajoutées, au fil des ans, diverses collections d'objets dont chacun, indépendamment de sa beauté, de son intérêt historique ou culturel, l'aidera à garder le souvenir des lieux ou circonstances de leur découverte.

On peut citer à ce sujet les collections de papillons, coquillages, d'objets précolombiens; ses propres céramiques, ou celles des autres, ses dessins ou tableaux ainsi que ceux de ses amis, les casiers de diapositives correspondants à ses nombreux voyages et enfin un certain nombre de pierres taillées préhistoriques, bref des souvenirs de tous continents et de toutes époques ; il faut ajouter à cela l'importante collection de plantes du Parc Botanique du Prieuré d'Orchaise.



Ma tente à la nuit tombante

Biographie simplifiée

- 2/06/1919 Naissance à Paris
- 1919/1920 Passe sa première année à Nice avec ses parents
- 1921/1936 Jeunesse et adolescence à Arcachon, études au Collège Saint Elme
Vacances annuelles à la Tour d'Oyré, propriété poitevine de ses grands parents. L'année de ses 11 ans, son père meurt à Arcachon.
- 1937/1938 Préparation aux concours des grandes écoles à Sainte Geneviève (Versailles).
Entrée à Polytechnique.
- 1939 Première année à Polytechnique. Présenté par le professeur Leprince Ringuet à Joliot Curie, participe quelques mois avec lui aux premières expériences de radio activité artificielle.
A la déclaration de guerre, mobilisé comme sous-lieutenant, est envoyé en stage à Montargis, puis affecté dans le Nord, à l'observation sur un biplace des lignes ennemies. Ensuite il est transféré au Proche-Orient via Alger, où il reste bloqué par l'armistice.
- 1939 Retour en France, puis 2ème année de Polytechnique, (à Villeurbanne en zone libre). En sort parmi les premiers, et choisit le Corps des Ponts et Chaussées de préférence à celui des Mines auquel il pouvait prétendre.
- 1942/1943 Ecole des Ponts et Chaussées, Paris (rue des Saints Pères).
- 1944 Nommé à Orléans. Se marie à Paris le 10 Juin 1944.
- 1944 Brièvement arrêté par les allemands, fuit pour rejoindre l'armée américaine, et revient avec elle à Orléans libérée pour participer à la remise en route des services urbains.
- 1944 Nommé à la Direction des Voies de Communications (Ministère des travaux Publics).

- 1945/1949 Nommé à Washington, adjoint au chef de la Mission des Travaux Publics ; il y passe 4 ans (naissance du deuxième et troisième enfants). Démission du Corps des Ponts et Chaussées.
- 1950 Créé avec un ami une entreprise de mécanique qui construira en France les premiers élévateurs à fourchettes.
- 1951 Vente dans de bonnes conditions de cette entreprise un an après. En 1951, recruté par le Groupe Schneider, il est envoyé 6 mois après à Sydney pour y créer une antenne du Groupe.
- 1951/1954 Séjour en Australie, avec de brèves liaisons annuelles à Paris.
Retour à Paris après 4 mois d'école buissonnière dans le Pacifique.
- 1956/57 Après un bref séjour parisien est détaché par le Groupe Schneider auprès du Groupe Hersant, pour reprise en mains de leurs affaires en Argentine.
- 1957 Retour à Paris après quelques semaines de vacances passées en Amérique Centrale.
- 1958/1974 Nommé au siège du Groupe Schneider, il prend bientôt la Direction de la Division exportation du Groupe, et la Présidence d'Impex (Société commerciale et de compensation du Groupe). Entre au Conseil de diverses filiales du Groupe. Il deviendra par la suite membre de son Conseil de surveillance.
- 1967 Acquisition du Prieuré d'Orchaise et création de son Parc Botanique.
- 1974 Quitte le Groupe Schneider, et crée la société Novintec (Distribution de spécialités industrielles), puis la revend.
- 1975 Créé ensuite Mitsukoshi-France, première filiale à l'étranger du Groupe Japonais des grands magasins Mitsukoshi, il en devient président, et restera longtemps Conseiller International du Groupe Mitsukoshi après sa retraite.
- 1992/2002 Devient par ailleurs, Président de la Société des

Amis du Musée Cernuschi, présidence qu'il gardera dix ans.

Depuis toujours, mais encore plus depuis 1974, souvent pour des raisons professionnelles, mais aussi, pour des raisons culturelles et sportives, il effectue des voyages nombreux dans plusieurs dizaines de pays répartis sur tous les continents.

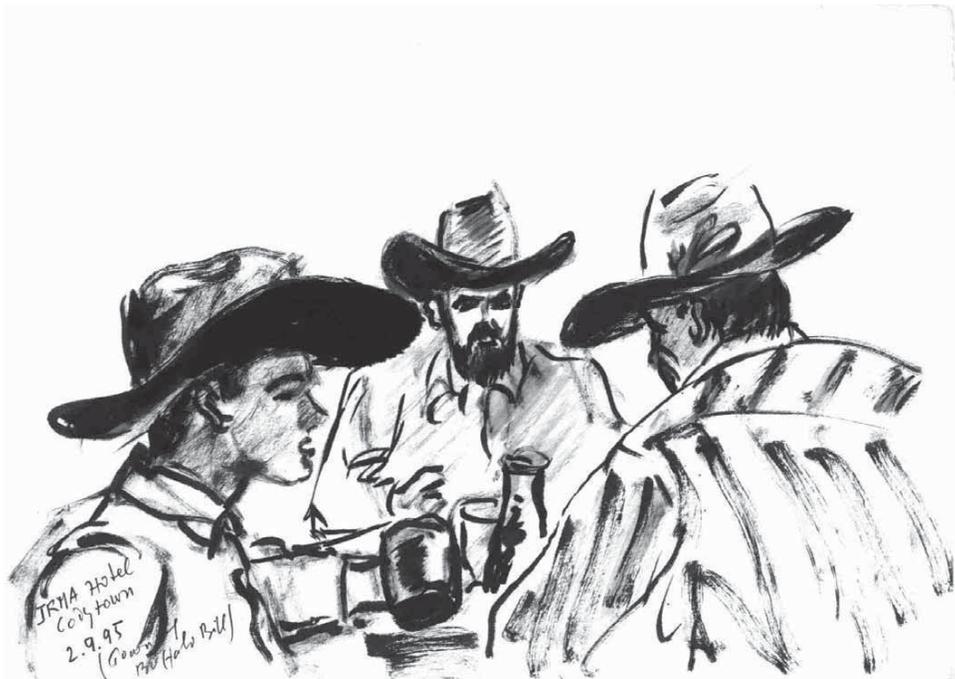
Il aura toujours une prédilection pour les voyages sous la tente qui lui permettront au petit matin de découvrir des territoires inconnus.

Après son retour en France, il consacra une part croissante de son temps au dessin, à la peinture, à la gravure, à l'aquarelle, et à la céramique, ainsi qu'à la création et au développement du Parc Botanique du Prieuré d'Orchaise.



*Maintenant que te voilà Homo sapiens,
tâche de faire honneur à tes ancêtres*

01 : CE QU'ON AIME ON AIME LE PARTAGER !



Bière entre cow boys à Cody (Rocheuses)

« J'aime le jeu, l'amour, les livres et la musique, la ville et la campagne, enfin tout,

il n'est rien qui ne me soit souverain bien, jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique... » (La Fontaine)

Le monde m'aura en effet ravi sous bien des formes. Mais oublions les mélancolies romantiques. Et ne nous attendons pas non plus à découvrir une biographie classique, exhaustive ni même ordonnée.

Il va s'agir plutôt du rappel de quelques unes des aventures qui m'auront le plus frappé ou amusé : cela va être une sorte de vie revisitée, ponctuée de quelques réflexions ; une promenade au gré des souvenirs qui auront pu ressurgir de l'immense océan des oublis ; chemin faisant s'y ajouteront quelques réflexions sur les questions que la vie pose aux hommes.



"Flirt" (métro de Tokyo)



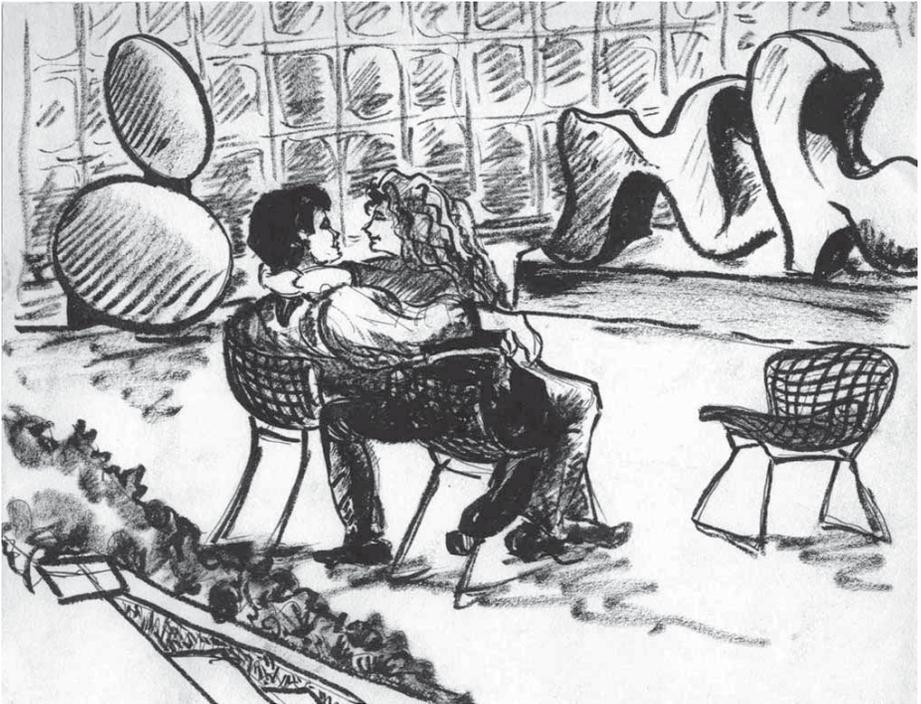
Heure du narguilé au Fondouk (Yémen)

Cette ultime errance dans l'espace et le temps voudrait aussi faire partager l'intensité des joies éprouvées face à cet univers foisonnant de vie et de beauté, face aux étapes grandioses de son évolution, face enfin aux domaines magiques de l'émotion et de l'art, qui restent la voie royale menant à l'essentiel.

J'aimerais aussi, chemin faisant, faire partager ce sentiment profond de connivence et de fraternité éprouvé si souvent lors de mes rencontres avec les membres de la tribu

des hommes.

Je voudrais enfin transmettre mon inépuisable curiosité et mon émerveillement devant les étonnantes et souvent mystérieuses constructions de la nature, tant dans ses aspects physiques que dans le domaine du vivant : curiosité qui m'aura à diverses reprises fait hésiter sur les meilleurs chemins à suivre.



Amoureux. (Jardin du Modern Art Museum, New York)



Bouleaux dans la bourrasque

02 : LA VIE



Mouvement et vitalité

Voilà bien le plus improbable, apparemment un des plus fragiles, et en même temps le plus indestructible des phénomènes : la vie existe presque contre nature, et contre toute probabilité ; elle foisonne comme un défi à l'impossible. Il y a des histoires si belles que les enfants les réclament tous les soirs ; mais la vie reste pour moi la plus magique et la plus belle



Préparation au départ

de toutes. Elle m'apparaît comme un miracle dont le sens, les origines et le destin demeurent encore largement cachés.

On sait que notre système solaire naît voici environ dix milliards d'années, soit quelques milliards après le « Big Bang ».

Ce qui dans notre coin de l'espace n'est pas attiré et englouti par l'énorme masse solaire, s'assemble ici et là en grumeaux qui deviendront les planètes. L'une d'entre elles sera notre terre.

Au début, ces amas informes, agglomérats de gaz et de roches incandescentes, attirent sous l'effet de la gravitation la majeure partie des débris circulants dans leur voisinage. Une fois l'essentiel de cette opération terminée, ces amas se resserrent ici et là sur eux-mêmes. Encore malléables, ils se rassemblent en formant des sphères presque parfaites, tout comme le soleil, la lune et notre terre.

Le soleil, en raison de sa considérable masse et des pressions engendrées, entame sa fusion nucléaire, rayonnant énergie et lumière.

Par contre la planète terre, elle, commence à se refroidir ; sa surface va se figer en une croûte solide (d'épaisseur infime d'ailleurs par rapport au rayon de la terre).

Cette croûte, qui apparaît, voici 4,6 milliards d'années environ, frémit et se plisse, comme une peau de lait qui se refroidit dans sa tasse ; elle se fend parfois en larges plaques qui deviendront des continents ; et qui glisseront en divergeant lentement à la surface du magma visqueux sous-jacent. Mais

cette croûte restera tiède, régulièrement alimentée en énergie grâce en particulier à l'apport complémentaire du rayonnement solaire.

En ces temps là, la vie attendait son heure ! Elle apparut voici environ 3,6 milliards d'années.

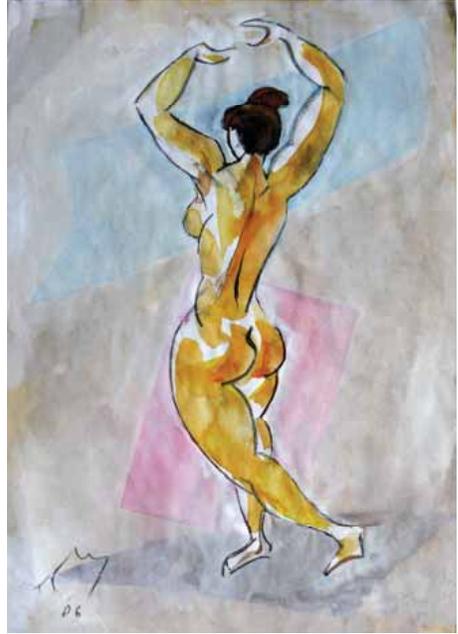
Cette vie constituait-elle un chapitre nécessaire et logique de l'évolution de l'univers ? S'agissait-il d'une simple option restant ouverte ou d'une éventualité latente ?

Dès que la température de notre globe devint assez basse pour permettre l'existence de molécules plus complexes, et après que le ciel se fut déchargé de ses nuages,

les océans se formèrent ; ils se remplirent très tôt de milliards de bactéries et d'algues microscopiques, qui se mirent à boire les rayons du soleil et à se multiplier frénétiquement.

Cette soupe vivante fit partiellement basculer les surfaces océaniques de l'état purement minéral à celui d'un monde chargé de vies élémentaires, ce qui d'un autre côté modifia profondément la composition de l'atmosphère en fabriquant de l'oxygène. On connaît la suite de l'évolution. Beaucoup plus tard, voici 1,5 milliards d'années, survint l'innovation fondamentale de la sexualité : cela accéléra et rendit possible une diversification en millions d'espèces qui se succédèrent par vagues successives, jusqu'à l'homme, sur la base de règles génétiques d'une incroyable unité.

Il y a plus étonnant encore, car la complexité des protéines qui constituent toute matière vivante, la complexité encore plus grande des organismes cellulaires, auraient pu entraîner une fragilité à la mesure de cette complexité. Or l'obstination de la vie à se maintenir, semble presque égaler la résistance



Hymne à la vie

des composés minéraux les plus stables : par exemple, à 4 ou 5 époques différentes, la majeure partie des espèces alors présentes (et même jusqu'à 90% d'entre elles à l'une de ces époques), fut détruite au cours de catastrophes diverses. La dernière en cours, et non la moindre, résulte maintenant de la multiplication des hommes et de leurs activités incontrôlées. Curieusement, la diversité biologique, qui n'a jamais été aussi grande, est à nouveau en grave péril.

On l'a dit, les capacités de la vie à se maintenir dépassent presque l'entendement. Ainsi certaines bactéries se multiplient, jusqu'à trois kilomètres de profondeur, dans les microfailles de roches profondes, ou les lacs souterrains fossiles. D'autres formes de vie se sont spécialisées au plus profond des abîmes océaniques : en ces lieux obscurs on trouve des milieux acides d'une grande agressivité, des températures dépassant cent degrés, des pressions extrêmes. On a dû même forger un mot nouveau, « extrémophiles », pour parler de ces formes de vie qui s'installent dans des conditions limites. Pour citer d'autres situations à l'extrême opposé, on peut trouver en haute montagne certains lichens qui ne croissent que quelques heures par an, les jours où le soleil parvient à faire monter la température tout juste assez ; on trouve même des bactéries qui se multiplient au sein des glaces polaires.

Dans le désert de Namibie, j'ai vu de nombreuses colonies de lichens orange vif sur des roches noires calcinées par le soleil; ces lichens peuvent reprendre vie après des années de sécheresse.

Dans le même désert, survit encore une plante « fossile », qui semble ne plus



Pénélope: la patience, la vie et le temps qui passent

guère se reproduire: c'est le Welwitschia, qui remonte au temps des premières fougères et palmiers; elle enfonce de plusieurs mètres ses racines dans un sable aussi sec que stérile, et ne forme qu'une seule feuille énorme, dont l'extrémité est déchiquetée par les vents de sable, au fur et à mesure de sa croissance (elle présente aussi la particularité de n'être visitée que par un seul insecte qui donc disparaîtra avec elle). Ailleurs on connaît l'exemple de céréales qui ont pu germer après des siècles de séjour dans des tombes égyptiennes, ou des œufs de minuscules crustacés qui reprennent leur développement dans les mares desséchées des déserts d'Afrique australe après la moindre pluie.

Au cours de l'exploration d'une galerie souterraine aux Canaries, j'ai eu la surprise de découvrir dans des flaques isolées un minuscule crustacé, ne pouvant se nourrir évidemment que d'autres espèces plus petites encore : le tout dans une obscurité absolue.

On ne peut qu'être émerveillé par le spectacle de la variété presque sans limite d'êtres vivants adaptés à des conditions incroyables.

Pour en revenir à l'histoire de notre planète, la vie, depuis ses origines, s'y est donc accrochée sans jamais disparaître, se diversifiant et s'adaptant par grandes vagues successives, au point qu'aujourd'hui les millions d'espèces qui vivent à nos côtés ne représenteraient guère que 2% de celles ayant précédemment existé.

Nous savons par ailleurs qu'au cours des dernières décennies a été observé dans l'espace interplanétaire une bonne proportion des quelques molécules d'acides aminés qui constituent la totalité des protéines formant la matière vivante. Cela paraît dans l'ordre des choses : si ces molécules n'avaient pas possédé une certaine propension à se former, comment la vie, telle que nous la connaissons, eût-elle pu apparaître ; et combien devient moins invraisemblable, dans ces conditions, l'existence d'autres vies dans certaines des milliards de planètes qui circulent dans l'univers.

C'est ainsi qu'un manteau vivant, aussi ténu que diversifié, a progressivement recouvert notre planète depuis les origines de la vie.

Cela m'amènera à parler plus tard d'un certain nombre de volcans. Ils sont l'illustration de cette lutte qui se poursuit sous nos yeux, à savoir l'équilibre (qu'on eut pu croire impossible) entre ces milliards de tonnes de roches incandescentes contenues dans notre globe et d'autre part l'ensemble, nous y compris, des êtres vivants qui ont pu apparaître et se maintenir sur sa surface.

Cependant la totalité de ce qui vit ne représente guère plus, en biomasse, qu'un milliardième du poids de notre planète : ceci mesure bien la rareté et le prix de la vie, en même temps que son caractère improbable !



*La vie: un beau bouquet mais avec
quelques épines*

03 : PARLONS D'ABORD DE L'ESSENTIEL C'EST A DIRE DE L'HOMME



Pause méritée

Même si les récits à venir parlent plus souvent de la nature que des hommes, c'est au travers d'un regard d'homme qu'ils se sont construits; or, comme le disait déjà le chœur d'Antigone voici 25 siècles : « Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est point de plus grande que l'homme ».

Combien fascinants en effet ces multiples regards échangés, ces visages, chacun unique, croisés au hasard des continents, marqués par leurs races, leurs cultures, et burinés par la vie quotidienne ; ces hommes si intimement semblables, si proches les uns des autres et donc de nous-mêmes, par leurs rêves autant que par leurs sentiments et leurs espoirs; ces hommes tous embarqués dans la même aventure; ces hommes doués de conscience, c'est étrange phénomène réceptacle de toutes nos connaissances. Jamais je ne me suis lassé de scruter et dessiner ces visages ; chacun m'est toujours apparu aussi vaste et mystérieux qu'un nouveau continent.

Tous ces hommes avaient pour aspiration essentielle de survivre, d'abord eux-mêmes puis au travers de leurs œuvres et de leurs enfants. Ils ont été constamment tenaillés aussi par le désir ardent de se positionner en ce monde et d'être respectés, avant de disparaître.

Cependant l'homme est toujours resté pour lui-même un mystère qui a hanté les générations successives.

Pour s'en convaincre il suffit d'écouter les grandes voix du passé:



*Marchande
de poissons*

« L'homme est la mesure de toute chose » (Protagoras)

« Rien au monde ne peut se comparer au visage humain : c'est un territoire qu'on ne se lasse jamais d'explorer » (Carl Dreyer)

« Je préfère peindre les yeux des hommes que les cathédrales...

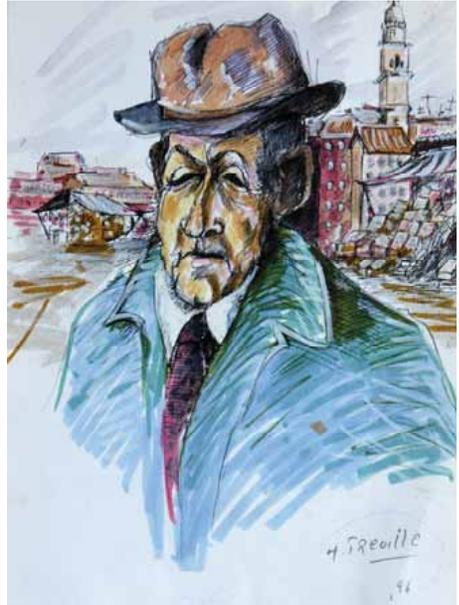
L'âme d'un homme est plus intéressante à mes yeux ». (Van Gogh)

« Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes

Nul ne peut se vanter de se passer des hommes



Tunisien



Notable à Venise

Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés ». (Sully Prudhomme).

« Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout » (Pascal)

« L'homme supérieur est celui qui a une bienveillance égale pour tous, et qui est sans égoïsme, ni partialité ». (Confucius)

« Un être qui s'habitue à tout, voilà je pense, la meilleure définition qu'on puisse donner de l'homme » (Dostoïevski)

« Même dans la tête la plus insignifiante, réside encore la vie, puissance magnifique, inépuisable matière à chef-d'œuvre. » (Rodin)

« Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ». (Montaigne)

04 : ICI APPARAÎT
« HARMONIE » INFLUENTE
DEESSE GRECQUE



Quelle grâce!...

Héraclite disait que les « harmonies cachées sont meilleures que les harmonies manifestes » ; en effet certaines harmonies peuvent se dévoiler et jouer leur rôle dans les situations les plus inattendues ; en voici un exemple :

Vers les années 70, le Président d'un grand et ancien groupe japonais vint pour la première fois en France ; nous l'avions invité pour un week-end dans notre maison du Val de Loire. Le train, ce matin là, l'entraînait vers Blois, glissant rapidement d'un rail à l'autre. Le Président, envahi d'une paisible béatitude suivait d'un œil distrait le balancement cadencé des lignes téléphoniques courant de poteau en poteau, avec en arrière fond les doux vallonnements de la campagne française. C'est ce jour-là, je pense, que les rêveries du président prirent une forme plus précise, et qu'il se mit à envisager une expansion internationale du groupe Mitsukoshi

En fin de week-end, enchanté, il nous déclara son amour pour la France ; ce qu'il allait en retenir, ce serait l'harmonie de ses doux paysages ; en particulier, ajouta-t-il, « quel admirable et régulier déroulement de vos lignes téléphoniques,



Ensemble de temples à Prambaran (Java)

avec leurs faisceaux de fils si parfaitement parallèles ».

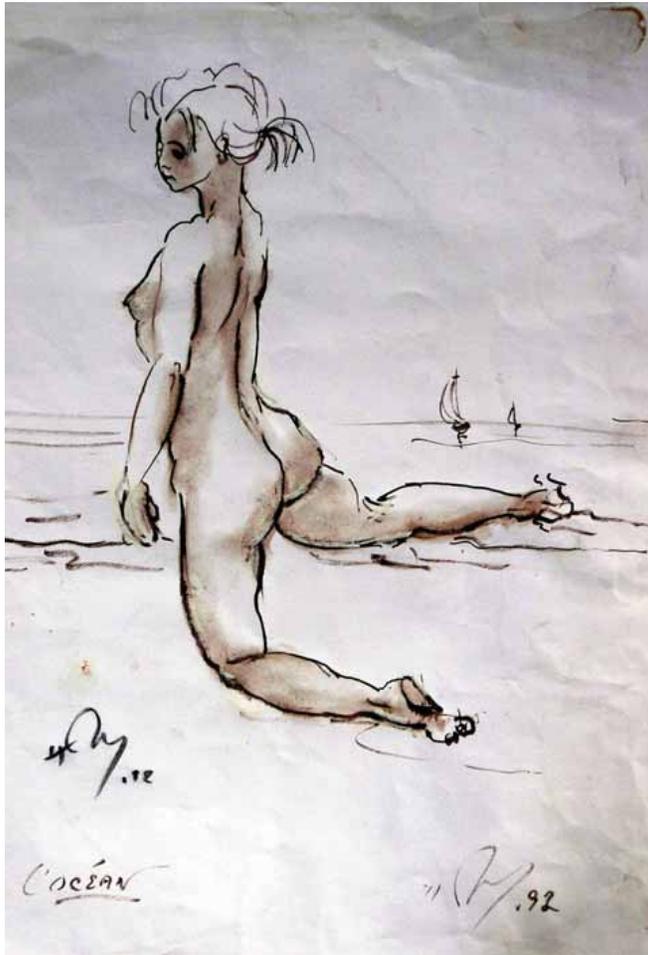
Pour pleinement apprécier le choc quasi culturel éprouvé devant ce spectacle par cet honorable Président, il faut savoir qu'à cette époque, au Japon, et dans toute l'Asie d'ailleurs, les réseaux de lignes téléphoniques paraissaient avoir été déroulés par une armée d'araignées devenues folles. Il faut savoir aussi que les rapports harmonieux, tant entre les hommes qu'entre eux et la nature, sont une donnée essentielle au Japon. Cette notion s'applique aussi bien, par exemple, à l'ordonnancement des jardins, que dans la vie des sociétés où un consensus doit toujours précéder toute décision.

Bref, en nous quittant, le Président avait atteint la conclusion qu'un pays aussi harmonieux que le nôtre serait digne d'accueillir sa première filiale étrangère. Ce qui fut fait. Ce fut un succès, et le départ d'un réseau qui se développa autour du monde.

Cette décision, née dans le Val de Loire, eut naturellement d'autres conséquences : elle modifia la destinée de nombreux employés japonais, qui seraient pour la première fois arrachés à leurs vies traditionnelles et mis en contact avec le reste du monde.



Ronde de poissons rouges (Bois de Boulogne)



Nu à genoux sur la plage

05 : RYTHMES FONDAMENTAUX, RYTHMES OMNIPRESENTS



*Le jour où Philippe m'a converti au jazz
(New York)*

Comment bien comprendre le moindre instant de nos vies sans prendre conscience des rythmes dans lesquels nous baignons. Ce n'est donc guère surprenant, si Mitsukoshi France naquit un jour de printemps du ronronnement satisfait d'un Président bercé par la progression cadencée de son train Paris-Blois.



*Rochers érodés bordant
la rivière de Guilin*

Le propre des rythmes, par exemple celui des pulsations de nos cœurs et de nos artères, celui du cliquetis discret de nos montres, celui de la succession des nuits et des jours, est de jalonner le temps et les distances, de les découper bien proprement en tranches égales. Ces rythmes sont rassurants par leurs répétitions, et nous mettent plus intimement au diapason du monde qui nous entoure. Ce sont ces rythmes par exemple, qui engourdissent l'âme des voyageurs, enfoncés dans les sièges moelleux de leurs wagons, ou qui, bercés par le ronronnement entêtant des réacteurs, sentent se dissoudre dans l'espace les heures et les distances.

Nos vies sont noyées dans un tissu de rythmes à tous niveaux : ceux qui, par exemple, permettaient aux observateurs des planètes, dans l'antiquité, de parler de la musique des sphères. Tous ces mouvements se poursuivaient avec exactitude au fil des millénaires, à peine perturbés, en de rares occasions, par quelque explosion de supernova ou par le passage d'une comète : incidents insignifiants eut égard à l'ensemble.

A notre échelle aussi nos vies glissent de jour en jour, nous respirons et dormons régulièrement, nous avons faim, dans nos familles se succèdent les naissances et les morts.

Il n'empêche que, de notre minuscule observatoire terres-

tre, perdus face à l'immensité d'un univers dont les limites nous restent inconnues, un effroi existentiel nous saisit. Où sommes-nous, que faisons-nous là ? Les grands balanciers du temps vont et viennent, les aiguilles de nos horloges avancent inexorablement vers un destin que nous imaginons mal.

On doit reconnaître que ce sont ces multiples phénomènes rythmiques du cosmos et des êtres vivants qui, en assurant une certaine stabilité dans la durée, ont permis à l'évolution de se réaliser à son allure propre.

C'est ainsi qu'ont pu émerger tout récemment l'homme et surtout sa conscience. Etait-ce alors dans notre modeste et improbable coin du monde que se dissimulaient quelque nécessité ou logique pour faire un nouveau pas justifiant alors tous les rythmes et évolutions précédents, donnant ainsi plus de sens à ce qui est.



Un groupe de femmes jouant dans la Medina après la nuit tombée



*Préparation de la fête de Noël au village
(Tanzanie)*

06 : POURQUOI CE QUI EST
HARMONIEUX NOUS
ATTIRE TANT



Châtaigneraie à contre jour

Avez-vous remarqué l'harmonie des innombrables verts ou bruns de nos forêts et de nos campagnes, qui s'accordent tout aussi bien quand ils ont viré aux couleurs d'automne ? Avez-vous eu l'occasion d'admirer la beauté des teintes et rares reflets des roches et cristaux naturels alignés dans nos musées, que nous aurions été d'ailleurs instantanément capables de distinguer d'autres échantillons artificiellement colorés. N'avez-vous pas été parfois stupéfaits par les juxtapositions hardies et cependant jamais choquantes des couleurs stridentes de tant de poissons tropicaux, d'oiseaux et de fleurs ?

Dans un autre domaine, avez-vous remarqué l'homogénéité (déjà une forme d'harmonie) de ces visages d'hommes, toujours si faciles à reconnaître : la raison en est que leurs traits se sont modelés et ajustés les uns aux autres sous l'action permanente des âmes dont chacune garde l'essentiel de son identité de la jeunesse à la mort.

Lorsque donc nous retrouvons au fil des jours ces couleurs, ces formes, ces visages ou autres aspects de la réalité auxquels nous somme habitués, cela nous donne le sentiment confortable et rassurant que nous restons dans un monde bien à nous. Ces exemples montrent à quel point notre regard sur la nature nous conditionne, forme nos goûts et notre sensibilité, resserrant encore nos liens avec cette nature qui a évolué jusqu'à nous, puis avec nous, et à laquelle nous sommes finalement unis corps et âme; ce monde dont nous avons appris à reconnaître les aspects les plus harmonieux, (or l'harmonie, n'est jamais



*Poissonnière bretonne
(Belle Ile)*

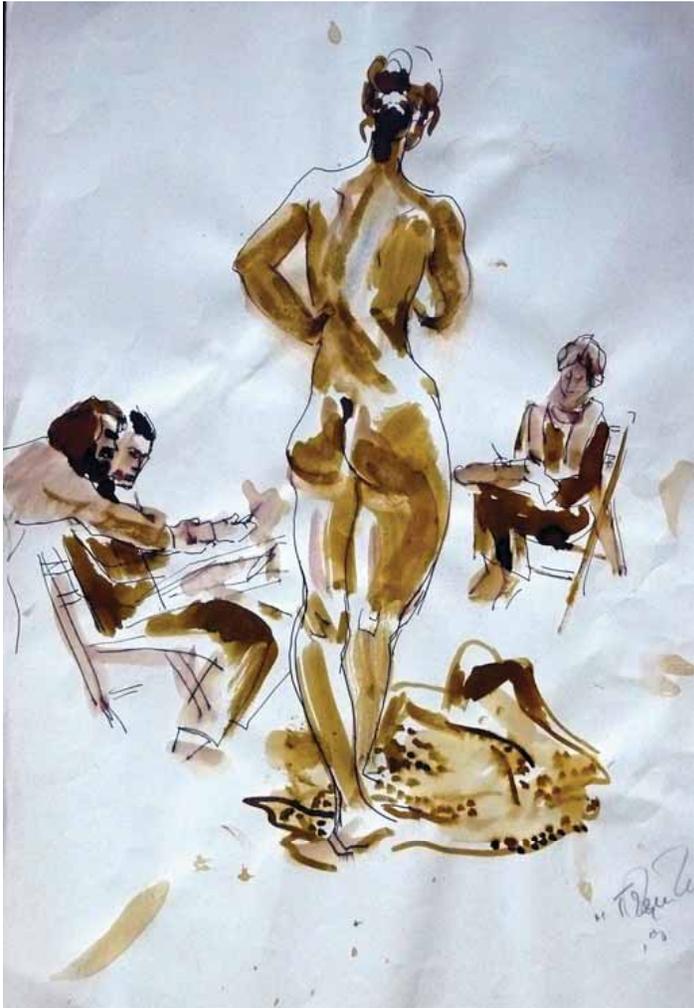
qu'une des formes de la beauté, qui est elle-même au cœur de l'aspiration irrésistible des hommes vers le haut).



*Automne dans le
Connecticut*

La nature, c'est à dire la totalité de ce qui nous entoure et de ce que nous sommes en mesure de percevoir, est donc le guide incontournable, capable de nous faire découvrir l'unité et l'harmonie de l'univers, de pouvoir mieux l'apprécier et en discerner les justes accords. Tous nos organes sensoriels se sont d'ailleurs formés et développés au cours de l'évolution, s'ajustant au monde qui faisait face, nous rendant capable d'y vivre et de mieux le comprendre, cela nous permet maintenant de distinguer ce qui est normal, équilibré et de bon goût, ce qui est le plus harmonieux et donc le plus digne d'être aimé.

Alors lorsqu'un musicien compose, en plus rare et en plus épuré encore, ce que l'oreille a perçu d'harmonieux dans les chants d'oiseaux, voire dans les sifflements de la tempête ou les bruissements du vent dans les herbages, lorsqu'un peintre accorde au mieux ses lignes et ses couleurs, tout ceci garde une parenté étroite, même si elle est inconsciente, avec le sens de l'harmonie. Ces artistes s'efforcent à partir de leurs émotions et de leurs rêves d'interpréter, voir de sublimer les harmonies déjà présentes ici bas. Ils sont les chantres de l'univers. En somme le spectacle du monde est notre maître à penser, et quand le mauvais goût apparaît c'est que l'écart d'avec les harmonies du monde devient trop grand.



Scène d'atelier

07 : VOYAGES ET FRAYEURS



Cheval de l'Apocalypse...

Dès l'enfance je soulevais toutes les pierres pour découvrir le monde grouillant dessous; jusqu'au jour, des années plus tard où, en Namibie, je tombai sur un scolopendre énorme, verdâtre, semi translucide, très venimeux paraît-il, je le photographiai, et devins plus prudent. Par la suite, poursuivant mes aventures, j'ai laissé un peu de mon cœur dans chacun des pays de nos sé-



*Un cauchemar de crabe
(délires islandais)*

jours : USA, Australie, Argentin. J'ai aimé aussi des dizaines d'autres pays plus courtement visités, notamment le Japon (24 visites), la Chine (5 ou 6 voyages), l'Inde (2 ou 3), sans compter de nombreux pays africains ou sud-américains. Partout, je consacrais mon temps libre à explorer ce qui était à ma portée, tant sur terre que sous l'eau ; les plantes et animaux me fascinaient tout autant que les villes, les musées et les marchés. Les livres d'histoire et de géographie, lus avant ou après, achevaient de m'instruire.

Côté sportif, j'ai beaucoup pratiqué la plongée, surtout en Australie et dans le Pacifique; j'ai beaucoup marché, grimpé, circulé en 4x4 et campé. J'ai parfois chassé, notamment en Argentine et en Australie (plus d'ailleurs pour découvrir et approcher les animaux que pour les tuer).

L'aventure commençait dès la préparation du sac de voyage. Si ma destination était une première, je rêvais dès l'embarquement aux surprises des rencontres à venir.

Les voyages en bateau permettaient autrefois d'anticiper les arrivées : d'abord apparaissaient les premières mouettes puis on respirait les parfums propres à chaque continent : l'odeur chaude des lentisques en Méditerranée, celle des poissons fermentés au Viêt-Nam etc. Mais encore maintenant, dès la sortie des aéroports, on respire un air différent, on découvre des plantes inhabituelles, on est surpris par les visages locaux : impressions précieuses car elles ne retrouveront ja-

mais l'intensité ni la vérité des premières minutes.

Mes déplacements n'ont pas toujours été sans incidents.

C'est à 1945 que remonte ma première frayeur du genre : envoyé aux USA, je fus embarqué dans un transport militaire converti à l'usage civil; nous étions alignés sur des bancs adossés à la carlingue. La première étape était aux Canaries. Là, j'ai cru que ma mission allait se terminer sur la falaise haute et noire qui tombait verticalement sur l'océan, mais l'avion rasant la crête se posa là où il fallait.

Quelques années plus tard, je volais vers l'Australie; à cette époque le trajet prenait trois jours; l'avion faisait escale d'abord au Caire puis à Karachi; la troisième étape était Singapour. Arrivant sur la ville l'avion se mit à décrire d'interminables cercles : les hôtesses, après vingt minutes de silence nous demandèrent d'attacher nos ceintures; le train d'atterrissage refusait de sortir ! Au sol je voyais des voitures de pompiers s'aligner de chaque côté de la piste.

L'avion descendit puis se posa, s'arrêta. Le train d'atterrissage n'était nullement bloqué mais les voyants du tableau de bord étaient figés dans la position « relevé ».

Une autre fois, devant aller de Buenos-Aires en Patagonie j'avais pris un petit avion quelque peu usagé et mon siège était juste derrière la porte. Nous venions de décoller, la porte s'ouvrit soudain et se mit à claquer ; je voyais le sol défiler sous mes pieds ; l'avion revint aussitôt, et la porte fut mieux verrouillée.

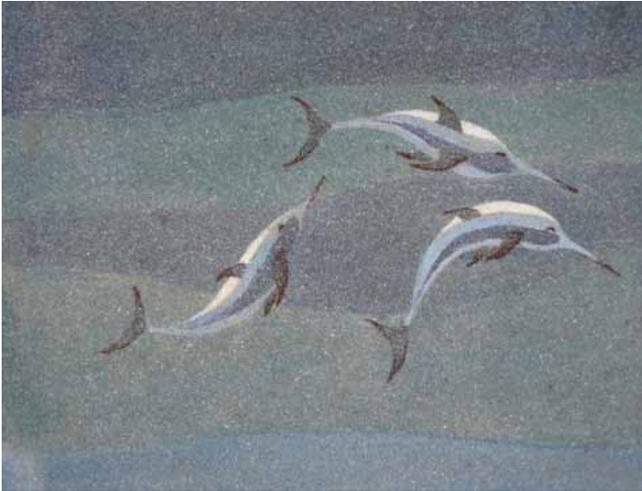
Plus tard, en poste aux Etats-Unis, je prenais régulièrement la ligne Washington New York ; la nuit tombait et l'avion plongea soudain dans une tempête de neige ; je vis dans la lumière des phares le profil sombre d'un autre appareil arrivant en travers; je pensais ma fin dernière ! Mais l'avion fit un piqué violent; il alla se poser à Pittsburgh, deux cent kilomètres plus au nord, un autobus nous ramena à New York.

Encore quelques années passèrent. Air France inaugurait son vol Paris Tokyo ; Monsieur Schneider, invité, m'avait prié de le représenter. Au dessus de la mer du Japon, je me sentis soudain tomber dans le vide : les trous d'air sont fréquents dans cette zone ; ma ceinture était serrée, mais non celle de mon voisin qui se trouvait être le Président des Galeries La-

fayette. Il fut projeté au plafond, et s'ouvrit le cuir chevelu ; son sang coulait beaucoup et je lui prêtai mon mouchoir; ce fut le départ d'une longue relation amicale.

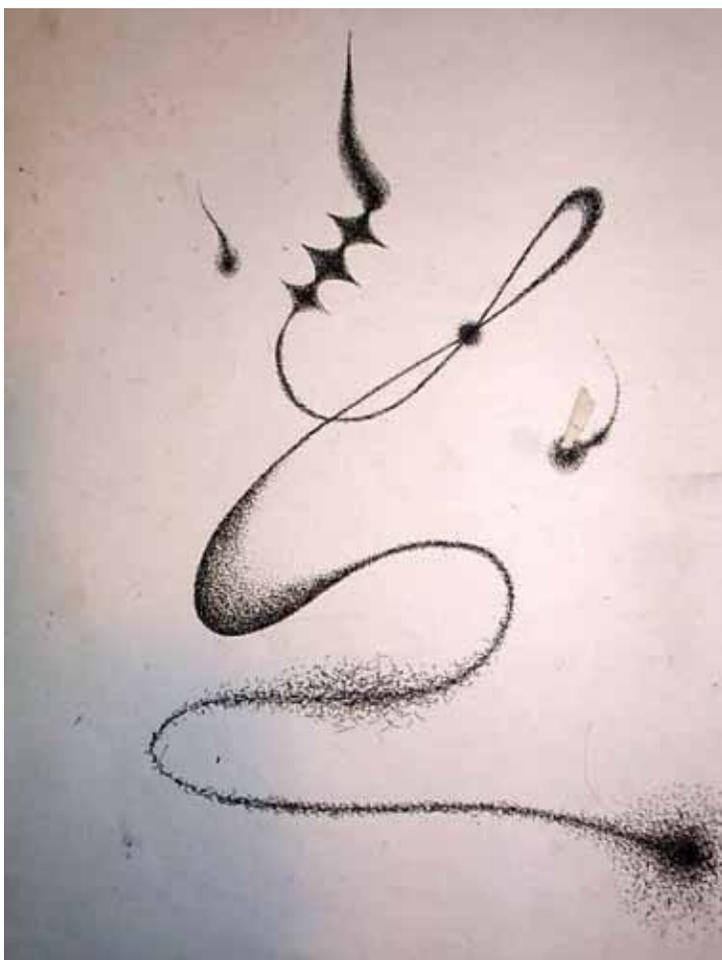
Mais l'incident qui me fit le plus peur, ce fut sur le trajet Bangkok Paris : nous volions à 10 000 mètres quand le système de pressurisation se mit en panne ; les masques à oxygène tombèrent à l'unisson devant les passagers ; l'avion plongea et se stabilisa vers 2 000 mètres, puis alla faire un atterrissage forcé à Bucarest. Ma voisine un peu pâle me remercia beaucoup, par la suite, d'être resté impassible : inconscience ou confiance en mon étoile ? Air France nous rapatria à Paris 3 heures plus tard.

Un autre atterrissage acrobatique, ma femme et moi l'avons vécu en Ethiopie. Nous avons visité les églises médiévales creusées à même le roc à Lalibela. L'avion devait d'abord s'enfiler dans une vallée étroite, la piste était surtout utilisée comme pâturage pour les vaches éthiopiennes aux cornes immenses; elles furent écartées de justesse par leurs noirs bergers. Le problème, c'était que la vallée se fermait en bout de piste, il eut été impossible de reprendre de la hauteur ni de faire une boucle pour repartir en sens inverse.



*Dauphins en Méditerranée
(croisière avec les Ledoux)*

08 : MATERIELLEMENT,
C'EST A PEINE SI NOUS
EXISTONS



*Cheminements et matérialisations
incertains*

Avez vous jamais réalisé, lorsque vous regardez un homme que vous vous trouvez en face d'un être quasi fantomatique, ou plus exactement d'un volume dans lequel la matière est à peu près absente, tout au moins très raréfiée. Le corps humain, et tous les objets autour de nous sont en effet constitués de molécules occupant un espace infime, et ces molécules sont elles-mêmes des assemblages d'atomes beaucoup plus petits encore. Chaque atome, déjà très éloigné des autres, comporte, au centre, un minuscule noyau entouré de quelques électrons tournant autour de lui: si nous grossissions énormément un atome, il apparaîtrait comme un grain de sable, autour duquel des électrons de la taille d'imperceptibles poussières évoluent ou plutôt vibrent dans une sphère de quelques dizaines de mètres de diamètre !



La matière est de nature mystérieuse mais que sa forme peut être belle!

Notre interlocuteur, qui nous paraît si solide et présent, s'il était grossi à la même échelle, ne nous apparaîtrait guère plus consistant qu'un nuage de particules impalpables très dispersées. A vrai dire nous ne pourrions distinguer ses formes ni ses limites.

Par ailleurs il existe d'autres particules, diverses sortes de neutrinos, qui parcourent le monde en tous sens, traversant d'un trait nous-mêmes et notre globe entier sans la moindre déviation, car ils ne rencontrent pratiquement jamais rien.

L'atmosphère qui nous entoure étant environ mille fois moins dense que nos corps et l'espace sidéral encore des milliards de fois plus vide, (un atome ou une molécule par mètre cube en moyenne), voilà pourquoi nous pouvons nous considérer comme des volumes quasi immatériels plongés dans un

monde quasi vide.

Y a-t-il une raison ou une nécessité pour que la matière soit aussi rare dans l'univers ? En ce qui concerne sa dispersion, elle découle sans doute de l'histoire de l'univers et du Big-bang. Pour ce qui est de la dispersion des particules, elle est liée à la vitesse de la lumière et des ondes électromagnétiques qui sont telles qu'il leur faut un espace suffisant et à leur mesure, pour pouvoir s'exprimer et garder les liens nécessaires entre elles.

Cependant, en quelques points rares et singuliers de l'univers, la matière se condense sous forme de trous noirs, et aussi d'étoiles à neutrons d'une invraisemblable densité.

Il est curieux de penser que nous nous sentons aussi présents tout en étant matériellement, au niveau de nos molécules et atomes aussi extraordinairement dilués dans l'enveloppe de nos corps.



*Silhouette féminine ou reflets
de lumière?*

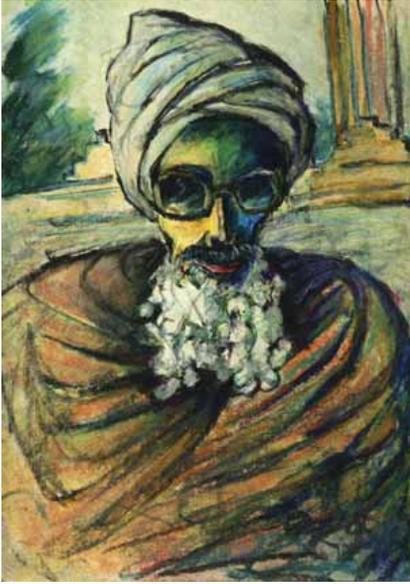


Femme entraînée dans un tourbillon

09 : DE LA CONSCIENCE



Dignitaire chinois



Pèlerin yéménite à la conscience tourmentée

Réaliser que nos sensations et nos pensées ont un lien étroit avec nos corps et nos cerveaux, constitués en toutes leurs parties d'atomes et de molécules aussi dispersés dans l'espace que nous l'avons déjà décrit, quelle étrange merveille ! Certes si les objets nous apparaissent si réels et tangibles, c'est que nos organes sensoriels sont aussi construits à leur échelle ; ils sont donc adaptés à la réception d'images et de sensations globales.

Ces images que nous percevons ne sont donc que l'effet combiné des myriades d'impulsions émises par les molécules constituant les objets, sur d'autres myriades d'autres molécules judicieusement assemblées en œil, en tympan ou en nerfs, qui acheminent vers notre cerveau les données qui lui sont nécessaires pour permettre à notre conscience de percevoir le monde et d'y vivre.

Néanmoins, comment pourrait-on se résigner à réduire nos observations (qui, à notre niveau conscient, restent notre apanage parmi les êtres vivants), à une simple mécanique de jeux moléculaires ?

La conscience et les pensées qui l'accompagnent, dès qu'elles se manifestent, paraissent si insaisissables, si immatérielles et mouvantes, si globalisantes, qu'elles ne peuvent guère se classer dans les objets que nous considérons comme palpables et mesurables.

Mais son intime nature pour-



Jeune élève appliquée

ra-t-elle jamais être parfaitement comprise, pourra-t-elle jamais être dépistée ? Pour en discuter, il faudrait précisément commencer par la penser : serpent qui se mordra toujours la queue.

Matière et conscience seraient-elles alors irréductibles, en dépit des liens évidents qui les unissent : ce que nous montre clairement la moindre lésion du cerveau qui peut faire dérailer notre raison. De toute façon si la conscience était facile à circonscrire, l'enroberait-on dans la farine de tant de mots, tels que l'âme, la pensée, l'esprit ou la psyché ? Ne devrait-on pas alors, faute de mieux, évoquer la conscience comme résultant de la cohabitation temporairement indissoluble d'une âme et d'un cerveau ?

Dès que mon regard plonge dans un autre regard, et se trouve ainsi confronté à une autre conscience, je ressens un grand mystère.

Dans ce domaine la pensée de Teilhard de Chardin m'a intéressé particulièrement. Car cette question fondamentale est pour moi obsédante. Ses réflexions me paraissent aller dans une direction susceptible de nous conforter : nos consciences se seraient développées de pair avec l'évolution de la vie et surtout, évidemment de la vie des hommes, ceci d'une façon accélérée avec le développement de leur cerveau. Cette évolution devant se poursuivre jusqu'à un point où la spiritualité (qu'on pourrait considérer alors comme un état de surconscience) l'emporterait sur la matière, continuant à la dépasser, et même à s'en détacher, pour se rapprocher de la conscience suprême, du fameux « Point Oméga » !

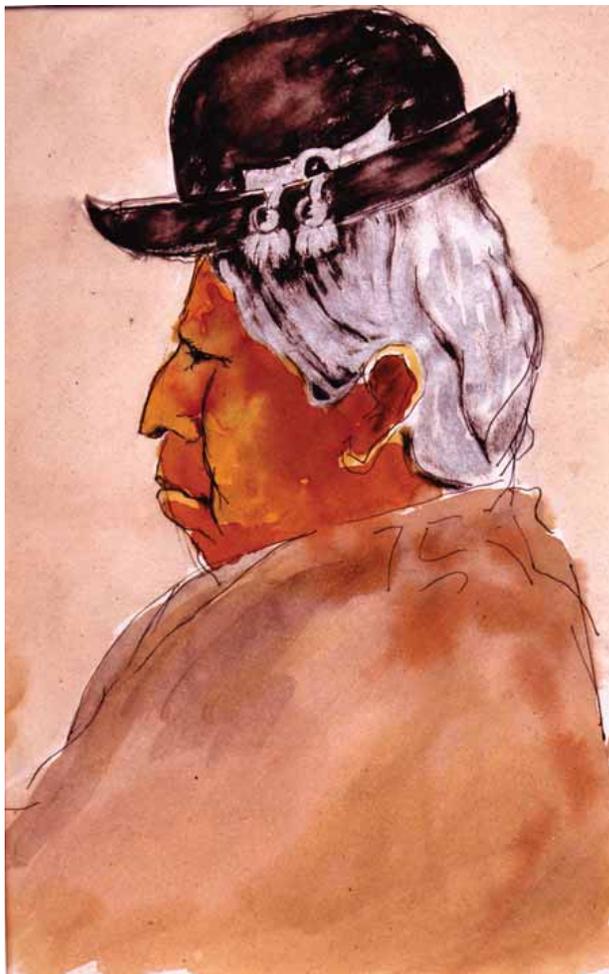


Déesse bouddhiste exprimant une noble sérénité



Vieux fermier boer

10 : LES HOMMES, NOS FRERES SI PROCHES



Paysanne bolivienne (la Paz)



Un guide au Caire

Le ciel éclaire à peine nos tentes, lorsque soudain, au sommet des grands arbres, éclate l'appel clair et modulé des colobes, qui dans un bref élan de leurs corps noirs et blancs, tout en s'équilibrant avec leurs immenses queues immaculées, s'assemblent et disparaissent. Avant que le soleil éthiopien ne devienne implacable, nous quittons le campement ; un de mes compagnons et moi partons à la découverte, remontant le chemin qui suit à mi hauteur la berge du fleuve Omo. Deux à trois mètres plus bas, nous apercevons quelques crocodiles paresseux flottant dans le courant. Une dizaine de

mètres plus haut nous distinguons le bord du plateau dans lequel le fleuve a autrefois creusé son lit.

Nous dépassons quelques huttes. Des femmes dont on aperçoit surtout les dents blanches et le blanc des yeux, fourragent dans un feu de bois, sur lequel cuisent les disques d'argile qu'elles insèreront en guise d'ornement dans leurs lèvres et dans la bordure de leurs oreilles distendues.

Sur le chemin du retour, un vieil homme surgit sur la crête du talus; il agite les bras et dégringole la pente dans une avalanche de poussière. Il nous prend les mains, le regard suppliant et anxieux, et par gestes nous demande d'attendre. Il escalade à nouveau le talus; quelques minutes plus



Un vieux sage chinois



*Dame japonaise au
théâtre (Tokyo)*

bien plus important tout ce qui nous rapproche, que ce qui nous sépare.

Mon compagnon partit chercher quelques médicaments. Je restai à l'attendre.

Je n'ai jamais oublié le regard de ce vieil homme; son visage anxieux était une prière née d'un fol espoir ; combien, aux moments de détresse, l'amour et la confiance entre les hommes peuvent devenir extrêmes.

tard il réapparût, tenant sa vieille femme par le bras, l'aidant à descendre avec d'innombrables précautions, il la fait s'asseoir sur un tronc d'arbre, lui prend doucement la tête et nous montre ses yeux enflammés, probablement presque aveugles.

Quel amour, quelle humanité dans l'attitude de ce vieux mari surgissant de cette jungle africaine, où nos premiers ancêtres apparurent deux millions d'années plus tôt.

Combien proches de nous tous ces hommes, nos frères, dans l'amour et la souffrance ; com-



*Fermier américain
achetant un fusil
aux enchères*



Marchande de fruits et légumes

11 : DU REVE À LA FORME ET DE LA FORME AU REVE



Femme rêvant sous les étoiles

Au début surgirent les formes : ainsi naquit le monde, qui deviendrait le nôtre.

C'est pourquoi graver la pierre, modeler l'argile, couler le bronze, c'est par quoi commencèrent toutes les cultures; rien ne me paraît mieux célébrer les premiers essais chez les hommes de l'acte créateur. C'est en effet avec les mains aidées par le regard et la parole, que nous avons commencé à posséder l'univers.

Or, à certaines époques, en certains lieux, la puissance des monarques, la clarté et l'unité des motivations de leur temps, conduisirent les artistes aux sommets de leur inspiration : ils sculptèrent jusqu'aux rêves de leurs héros et de



*Femme égarée regardant
une fenêtre éclairée*

leurs dieux. Alors ces derniers, sitôt dégagés de leur gangue par des archéologues, ou remontés de leurs tombeaux vers la lumière, retrouvent une partie de leur âme. Entre ces regards de pierre et les nôtres, un dialogue franchit les siècles, établissant l'unité de notre civilisation et de notre race. Les messages les plus forts nous parviennent souvent de ces périodes initiatrices où la maladresse primitive est mal surmontée, où la virtuosité n'est pas encore là, mais où des mythes puissants conduisent encore la main. Les œuvres sont alors des hommages adressés aux aïeux et aux divinités. En essayant d'approcher l'au-delà, les artistes se dépassent; ils sont souvent allés si loin, qu'ils nous apparaissent tout



La belle infirmière

leurs dieux.

Alors ces derniers, sitôt dégagés de leur gangue par des archéologues, ou remontés de leurs tombeaux vers la lumière, retrouvent une partie de leur âme. Entre ces regards de pierre et les nôtres, un dialogue franchit les siècles, établissant l'unité de notre civilisation et de notre race.

Les messages les plus forts nous parviennent souvent de

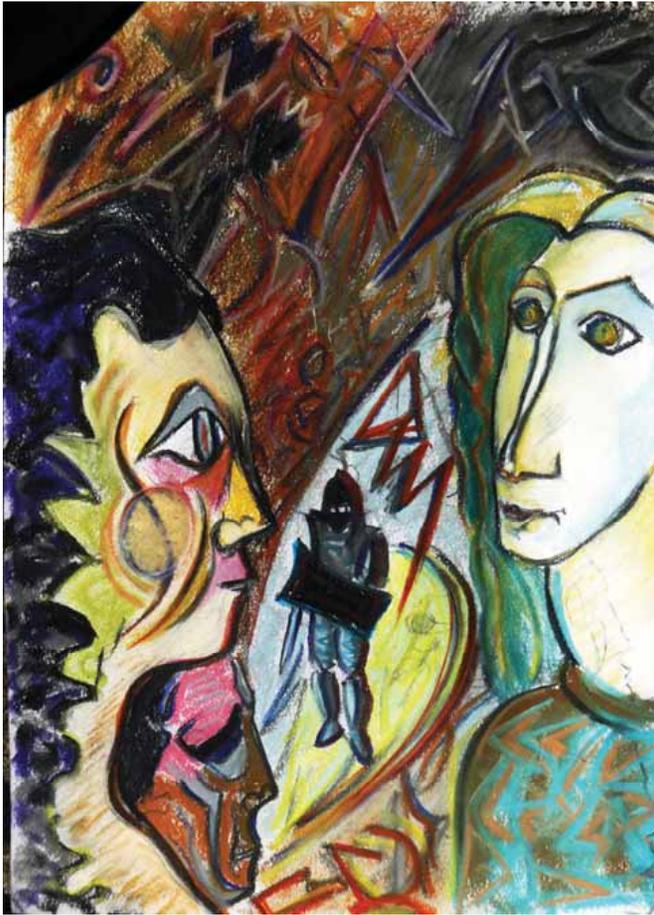
proches; et nous reconnaissons, derrière ces fronts de marbre, des rêves qui sont encore les nôtres.

Mais si par mégarde nous les regardons sans amour, ces héros meurent une nouvelle fois ; ils se transforment en œuvres d'art.

Parmi les multiples figures d'hommes et de divinités rencontrées au hasard des musées et des ruines, certaines que je voudrais maintenant évoquer m'auront parlé plus fort.



*Os de tortue rappelant les formes
épurées des divinités cycladiques
(lac Turkana)*



La vie pose des questions

12 : FORMES D'EGYPTE, DE GRECE, ET DE L'EMPIRE DES HANS



La beauté

Parmi les œuvres sculptées que je préfère, je citerai d'abord la statuaire égyptienne, théologie cosmique, personnages assis ou s'avançant à pas comptés, gestes suspendus, regards accommodés sur l'infini. Ces figures imposantes, ces dieux animaux furent souvent taillés et polis dans le granit ou l'impossible basalte : matériaux bien faits

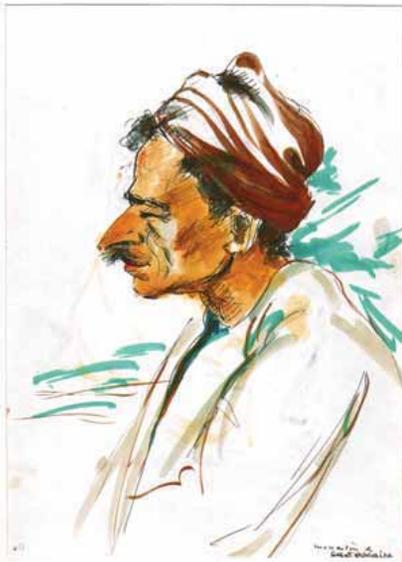
pour accompagner les riverains du Nil dans l'éternité après leur embaumement et leur installation au cœur des pyramides, ou au creux des falaises, ou bien encore sous leur linceul fait de sable et d'étoiles.

Je citerai ensuite les figures Cycladiques et aussi de Mycènes, droites ou arquées, jaillissantes comme des âmes évadées de leurs morceaux de marbre. Puis les éphèbes et les dieux des époques de Phidias ou de Praxitèle ; dépouillées par les siècles de leurs peintures d'origine, leur nudité translucide et cristalline filtre et renvoie plus éclatante encore la lumière scintillante de Méditerranée.

Ces œuvres rayonnantes, réduites souvent à leurs formes essentielles du fait de l'érosion des siècles, nous parlent de héros, de victoires et du plaisir de vivre. Mais les grecs auraient pu se sentir coupables d'une complaisance excessive à l'égard des plaisirs de ce monde ; alors, pour rester joyeux et sans remords, ils créè-



Rhinocéros Han



Guide égyptien

rent tout simplement les dieux à leur image, à peine plus grands, plus beaux, chargés de gloire et encore plus passionnés pour faire bonne mesure.

Il y a aussi l'époque des Hans qui vit la naissance de l'Empire du Milieu. Depuis près de vingt siècles, une profusion un peu barbare d'arabesques anguleuses et de masques taotïés avait recouvert les volumes solides et pesants des premiers bronzes chinois, sans pour autant affaiblir leur monumentale puissance. Ces œuvres mettaient déjà en évidence le talent de ce grand peuple à ne garder que ce qui compte pour le met-



Cheval grec (VII BC)

tre en valeur. Mais jamais autant que sous les Hans n'apparut aussi clairement le génie des chinois : leurs potiers surent ne retenir de la réalité que le strict minimum des lignes et des surfaces propres à l'expression du sujet. Tantôt la dignité de leurs princes et princesses, aux attitudes fières et retenues, exprime leur conviction d'être au centre du monde, et donc n'ont plus besoin de le prouver ; tantôt s'exprime l'auto-rité impavide des officiers, le caractère implacable des soldats ; tantôt éclate la noblesse des chevaux ou la force souple des fauves, mais aussi la placidité des moutons laineux et la soumission alerte des chiens de garde.

L'immobilité elle-même apparaît comme vivante, destinée à mettre en évidence l'essentiel, le mouvement n'en étant qu'un cas particulier.

Les artistes Han surent ainsi évoquer admirablement le caractère, les fonctions et allures des hommes et des animaux, éliminant tous détails superflus.

Comment ne pas évoquer pour finir l'élégance des chevaux Wei ou la puissance des chevaux Tang, correspondant à d'autres périodes de l'Empire.

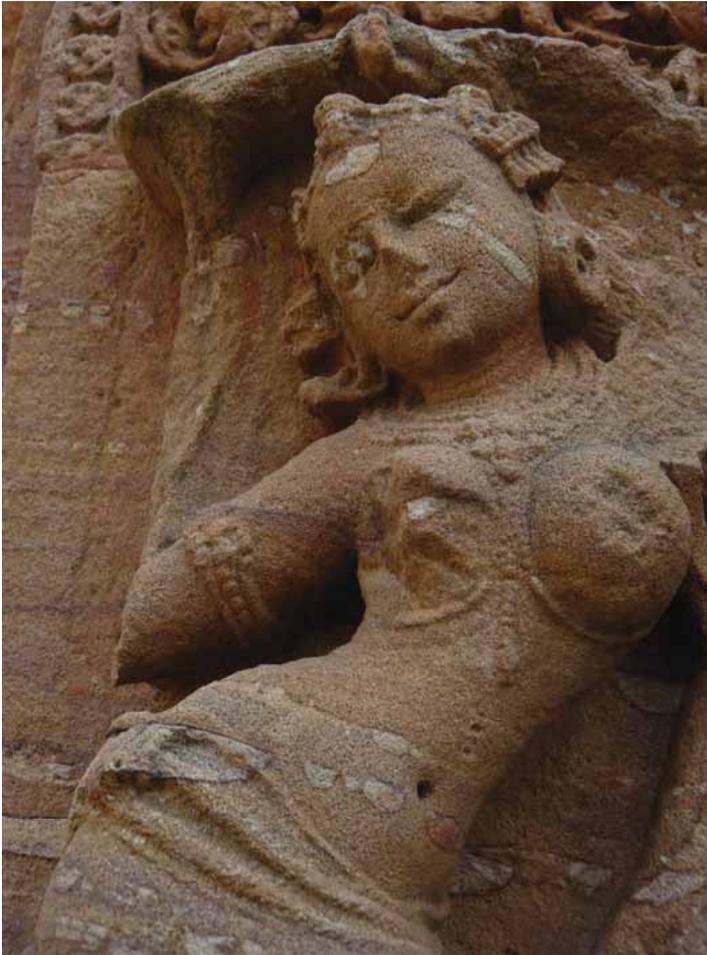
Comment ne pas mentionner aussi dans un autre registre

de l'art chinois, les vases et coupes en céladon de l'époque Song, dont la pureté des formes et des émaux ne représentent plus vraiment des objets, mais plutôt des idées : car cela est devenu davantage une recherche de la beauté au travers d'une sorte d'absolu.



*Dame de cour
(époque Han)*

13 : FORMES DES INDES, FORMES DE PARTOUT



Déesse hindoue: harmonie, vitalité, sérénité

L'Inde aussi m'aura enchanté, avec ses débordements de sculptures en basalte, en granit, en calcaire et en bronze. En dépit de la dureté des matériaux choisis, les volumes se propagent comme des ondes, tout en flexions, courbes et contre courbes voluptueusement maîtrisées. Sous ces épidermes minéraux se précipite le torrent d'une vie multiforme, dansante et musicale, qui recouvre les falaises, les temples et les parois des caves, comme des jungles débordant de corne d'abondance. Mais cette profusion n'alourdit pas pour autant la silhouette si stable et même trapue de ces sanctuaires, dressés comme de géantes ruches ou élevant leurs toits en formant des trapèzes élancés, pas davantage que n'avait alourdi voici près de quatre mille ans les arabesques anguleuses recouvrant les premiers bronzes chinois. Le sentiment cosmique et religieux domine toujours ces profusions de formes, qui se déploient autant à la gloire de la chair que de l'esprit, parfois même au renoncement allant jusqu'à l'ascèse. Ce sont là des œuvres passionnées, que les fidèles accompagnent encore de leurs offrandes de fleurs et de fruits, en vénération du flux vital.



*Bulle de lave
(désert égyptien)*



*Moulages à cire perdue
(Orissa, Inde du Nord
Ouest)*

Cela conduisit même les hindous, surtout au début du bouddhisme et jusqu'à l'époque chrétienne, à exprimer leur adoration de l'Être su-



Pyramides du Caire : géométrie, stabilité, éternité

prême et de l'indicible, jusqu'à ne le représenter parfois que par des symboles : c'est ainsi qu'un bas relief de cette époque représente un arbre (le pipal), sous lequel le Bouddha médite ; mais l'ombre de l'arbre reste vide....

Ainsi, évoquant les cultures surgies au cours des siècles et sur tous les continents, nous voyons passer des rêves d'éternité et de beauté, nous pressentons les réalités cachées sous l'apparence, nous percevons l'unité d'un monde pourtant tourbillonnant dans sa diversité.

Il y eut bien d'autres quêtes, bien d'autres prières, bien d'autres visions de notre monde. Comment ne pas se sentir ému devant les ineffables et sereines méditations bouddhiques, devant le sourire Khmer, devant la massivité puissante des statues Olmèques, ou devant les nobles visages, songeurs et amers, des officiants mayas ; mais aussi devant l'équilibre épuré et silencieux de l'art romain, devant les éclatants chefs-d'œuvre de la Renaissance, et pour en revenir aux origines avec les figures archaïques et magiques nées au cours de la préhistoire en de nombreux pays.

Eut-il mieux valu ne rien dire pour ne rien négliger ? Mais

une règle sera toujours là pour nous guider, en écho à la parole d'un artiste : les formes sont à leur plénitude, lorsque c'est une foi, un idéal, une passion, et non un objet qu'elles évoquent.



*Crane de buffle abandonné dans le désert
(monotype)*

14 : REPTILES, REFLETS DE PREHISTOIRE



Serpent "sifflet" précolombien

L'apparition de la vie, pourra-t-on jamais l'expliquer ? Les biologistes s'y acharnent, mais la forteresse tient bon. Tout au moins les fossiles nous livrent des successions de dates ; surgissent aussi peu à peu les formes de vie les plus archaïques, qui m'ont toujours fasciné et fait rêver. En particulier m'attirent les froids reptiles, au corps écailleux et quelque peu minéral. Dans les profondeurs de leurs yeux vitreux, de leurs cerveaux élémentaires, j'imagine que flottent encore les images très anciennes d'une terre que l'homme, alors absent, n'a jamais pu connaître.

Quelle peur m'avait fait ce serpent lanière, vert émeraude, suspendu à la branche basse d'un arbre de la forêt péruvienne proche d'Iquitos ! En me frayant un passage j'avais failli le heurter du visage.

Je revois aussi le paquet des minuscules serpents ornés d'anneaux jaunes et noirs, qui ne sortaient de la mer que pour se réchauffer ; ils se hissaient sur les marches brûlantes du phare en fonte érigé au large de Nouméa.

Il y eut également, au cours d'une plongée dans la baie de Rabaul, en Nouvelle Guinée, ce long serpent beige avançant par larges ondulations tranquilles. Se sentant suivi par le masque qui faisait de moi un effrayant cyclope, il avait dans une brusque accélération, fui vers les profondeurs coralliennes.

Apparut aussi un autre jour, dans une oasis étouffante du désert soudano égyptien, perdue à cent kilomètres du premier lieu habité, ce petit oiseau picorant des miettes à quelques centimètres de mes pieds ; un serpent jaillit de la touffe de palmiers qui me faisait un peu d'ombre. La victime n'eut pas le temps d'ouvrir les ailes ; happée par le serpent ils disparurent ensemble, et je songeai à cette lignée de reptiles qui



Plat aux serpents

avait su, dans ces lieux isolés, se perpétuer depuis des siècles.

Dans une autre zone du même désert, après la nuit tombée, nous allions dîner, après avoir dressé les tentes à la lumière d'une forte lampe. A une vitesse terrifiante, un gros crotale jaunâtre jaillit de l'obscurité, surfa sur le sable au travers de la zone éclairée, avec cette progression en oblique propre à son espèce ; le guide le rattrapa et le tua avant qu'il ne disparaisse dans la nuit.

Ainsi se succèdent la vie et la mort en ces lieux hors du temps.

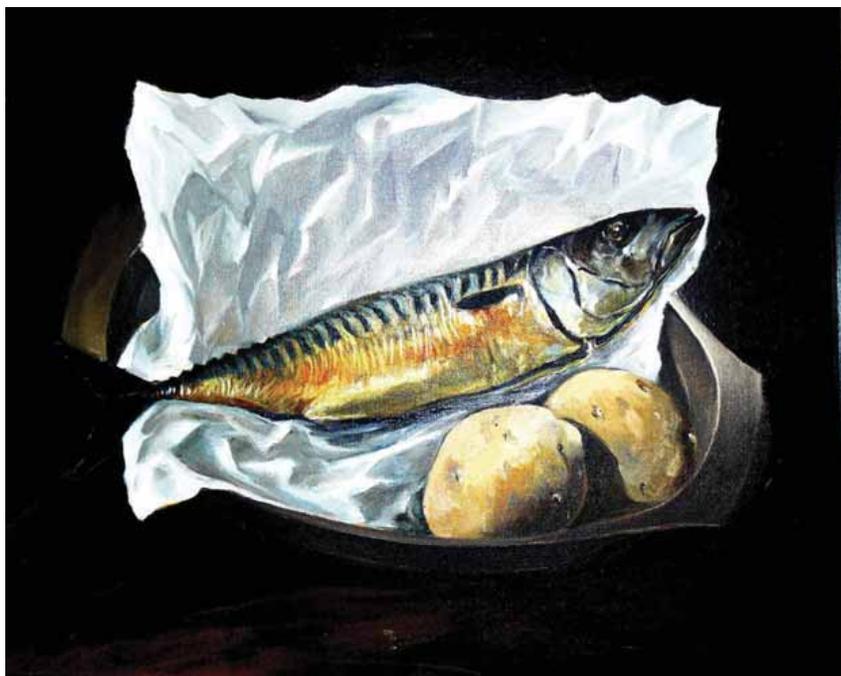
Il est des reptiles moins mortels. Au Queensland, j'avais surpris un très grand lézard à queue de fouet. Il se dressa, et après quelques grandes enjambées, bondit sur un tronc d'arbre et s'immobilisa à deux mètres du sol. Il déploya alors une impressionnante crête dorsale, nervurée comme une voile de jonque, bigarrée de rouille et d'or, et me fixa d'un œil préhistorique.



Dragon ciselé pour faire des estampages

J'avais une autre fois ramené du « bush » un curieux lézard court et à queue tronquée, au corps gros comme le poignet, qui dardait à intervalles réguliers une épaisse langue bleu cobalt. Il resta quelques temps dans notre maison de Sydney, montant et descendant les escaliers. Ma femme le détestait.

Mais le mot de la fin se passe à Taïpeh, où je rendais visite, au cours de mes passages, à un marchand de serpents comestibles dont les boccoux m'hypnotisaient. Un jour, je cherchai en vain son étalage. Ses voisins me dirent qu'un serpent comestible mais mortel, noir d'ébène, avait fini par le mordre.



*Maquereau fumé et pommes de terre
(huile)*

15 : ENCORE DES REPTILES : Ethiopie



Crocodile éthiopien

Vint le jour où mon intérêt pour les reptiles aurait pu être comblé.

Je venais de quitter mon sac de couchage, déroulé sur le toit de notre 4X4, loin au sud d'Addis-Abeba, et de savourer un insurpassable café arabica, récolté non loin de cette région de Kaffa, où il pousse à l'état sauvage.

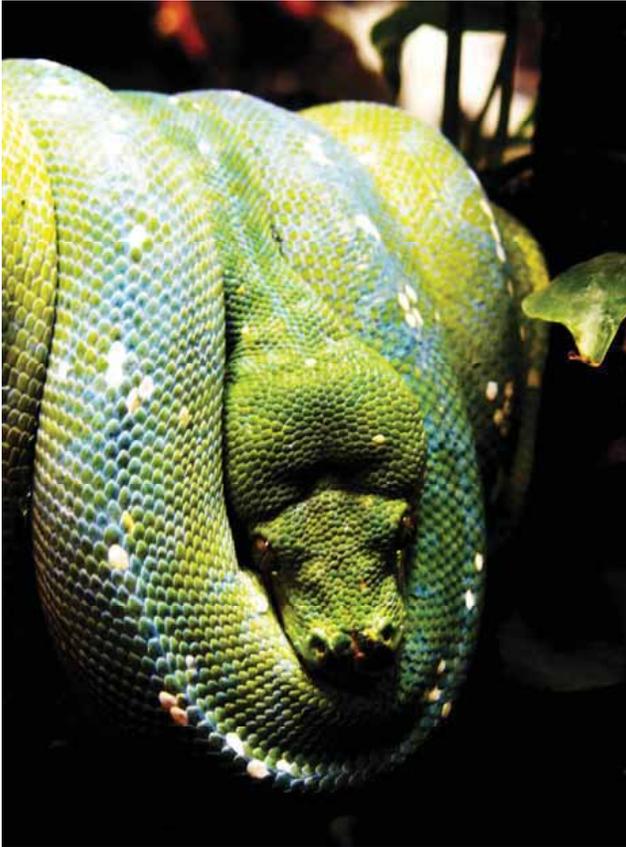
La lisière d'un bosquet voisin, où voletait une colonie d'oiseaux aux longues queues bleu saphir, paraissait fort tentante. Hélas, il nous suffit de quelques pas pour découvrir, suspendus aux branches, quatre ou cinq serpents grisâtres, qui abaissaient et relevaient lentement la tête pour nous observer. Il me parut sage de reculer. Je choisis de suivre la berge bien dégagée d'une rivière toute proche. J'avais parcouru une courte distance quand un bolide de trois ou quatre mètres, vert sombre et bardé d'écailles, surgit d'un fourré, traverse le sentier devant moi, se laisse glisser sur la berge, et ré-émerge quelques secondes après au milieu de la rivière. Je venais de voir mon premier crocodile. Heureusement avait-il eu plus peur que faim.

Quelques années plus tard, le hasard me ramena au lac d'Arba Minch alimenté par cette rivière : à son embouchure, sur un banc de sable et de vase, s'entassaient une bonne quinzaine de sauriens longs de plusieurs mètres. Ils paraissaient somnoler, écrasés sous leur propre poids et larges comme de grosses barriques. A notre approche, ils se levaient pesamment les uns après les autres, en se laissant glisser vers la berge. Ils nageaient droit vers notre barque, mais parvenus à quelques mètres plongeaient pour passer dessous et ressortir un peu plus loin.

Le vrai danger nous attendait sur le chemin du retour. En regagnant notre camp, la barque passa tout près d'un monstrueux ballet d'hippopotames, qui se laissaient couler et réapparaissaient comme des ludions, soufflant et baillant. Ces animaux n'aiment pas être dérangés ; ils s'amuse volontiers à renverser les barques ou à les briser dans leurs mâchoires énormes ; les crocodiles font le reste.

On comprend beaucoup mieux, après cela, que le développement des mammifères, voici soixante millions d'années, ne put vraiment commencer qu'après l'extinction des grands

reptiles, dont la taille et la vitesse dépassaient de plusieurs fois celles de nos plus grands crocodiles.



Cobra lové sur lui-même



Evocation d'un dragon chinois

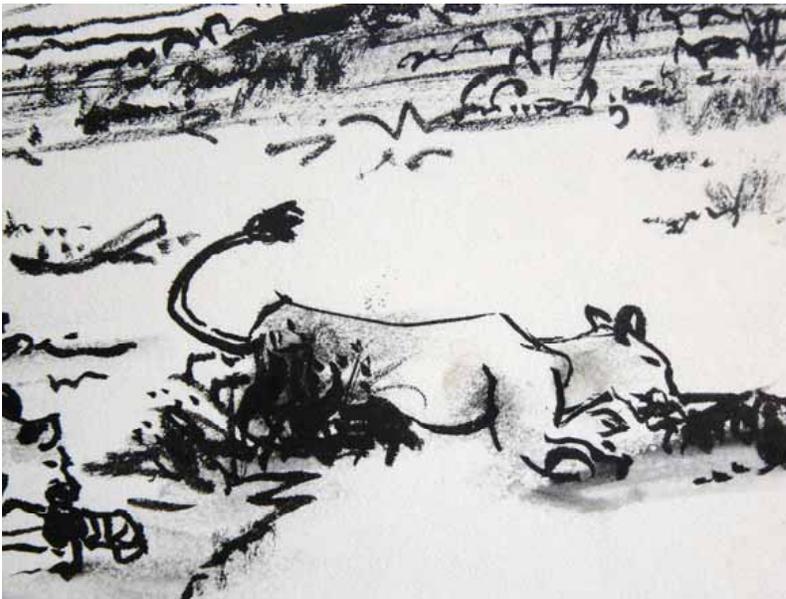
16 : LE ROI DES ANIMAUX



Lion au repos

Le jour tombait. Nous préparions le camp pour la nuit. Nous nous trouvions à trois cents kilomètres au sud d'Addis-Abeba, dans une plaine hérissée de touffes d'herbe à éléphant, dressant leurs feuilles acérées contre un ciel tournant au cramoisi. Je venais de tirer et manquer un phacochère, mais le guide avait tué une antilope qui allait nous fournir la viande du dîner.

D'un marais situé à cent mètres, s'élevaient les borborygmes sourds d'une famille d'hippopotames. A l'opposé, à trois kilomètres, une chaîne de montagnes disparaissait dans l'ombre bleue du soir. L'air fraîchit. C'est alors qu'un grondement puissant, caverneux, venu de très loin, résonna dans la montagne et se propagea jusqu'à nous ; ce grondement fut assez bref, mais se répéta plusieurs fois. Tout mouvement, tout bruissement s'arrêta net autour de nous. Pour la première fois, je me trouvais en territoire de lion : il me parut clair qu'il s'agissait du roi des animaux. Je compris mieux pourquoi l'empereur Hailé Sélassié avait enchaîné deux d'en-



Lionne dévorant une gazelle

tre eux énormes et majestueux, que nous avions vu de part et d'autre de la grille donnant accès au palais.

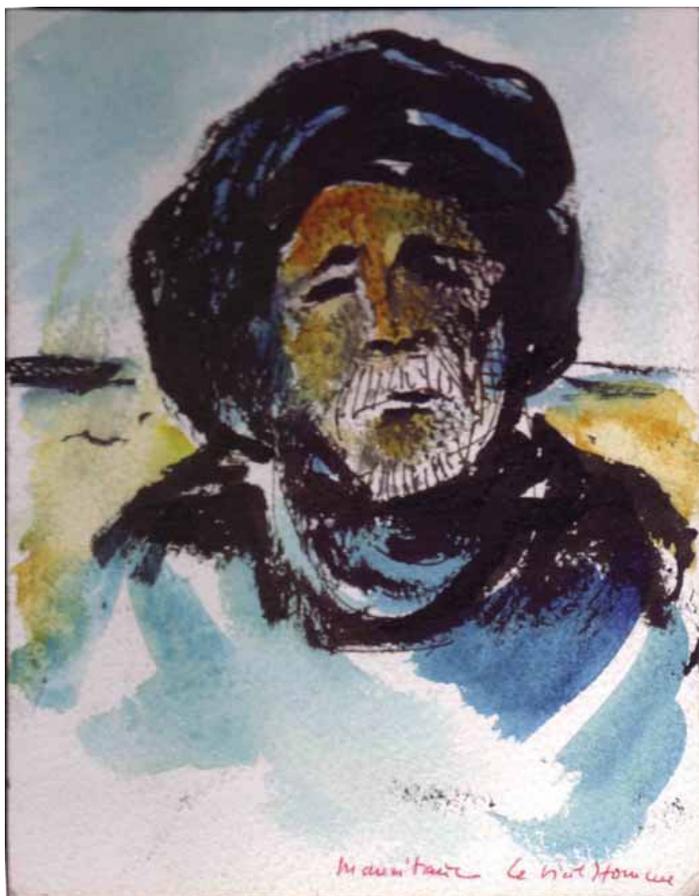
Plus tard, au Botswana, nous sommes tombés sur un groupe de lionnes rapportant une antilope à deux lions. Ces seigneurs se partagèrent fraternellement l'animal, se léchèrent mutuellement les babines, puis s'écartèrent d'un pas nonchalant en abandonnant les restes aux lionnes qui attendaient humblement un peu plus loin.

Quelques jours après, campant plus au sud, nous fument réveillés par un rugissement énorme, assourdissant et rauque, à en faire exploser nos tentes. « Ne sortez surtout pas », hurla le chef d'expédition. Des glapissements aigus se mêlèrent au vacarme. Quatre lionnes suivies de six lionceaux venaient d'égorger un phacochère. L'un de nous vit presque en même temps, une de ces lionnes poursuivre une antilope ; celle-ci, fuyant pour sa vie, paraissait voler au ras du sol. Le matin, nous trouvâmes à petite distance le lieu du festin complètement piétiné : il ne restait pas un os.

Cette même année, dans les marais de l'Okavango, immense océan de roseaux et de lotus parcouru d'étroits chenaux, notre embarcation contourna une saillie de la berge ; l'avant de notre barque buta presque sur un lion en train de boire. La personne qui était à l'avant en reparla pendant deux jours, quant au lion, il recula, se tapit ; nous pûmes deviner encore un instant son pelage fauve entre les herbes.

Un seul animal a préséance sur les lions : dans le parc d'Etosha, j'en ai vu un attendre, à distance respectueuse, qu'une famille d'éléphants achève de se désaltérer avant de s'approcher. C'est un cas d'équilibre des forces, avec avantage en faveur des éléphants.

Il en est des animaux comme des hommes: la conscience d'être le plus fort, ou le plus important, s'exprime aussitôt dans la démarche, paisible, un peu indifférente, voire bienveillante : car la générosité à ce stade ne coûte rien, et donne l'illusion d'être noble.



Vieux nomade mauritanien

17 : LES PRINCES D'AFRIQUE



Lion d'époque Momoyama (Japon)

Il est d'autres félins que les lions, peut-être moins majestueux, mais plus somptueux encore. Je n'ai jamais vu de tigres en liberté, ces princes asiatiques, mais j'ai vu les léopards africains. Certes la crinière royale des lions leur fait défaut, mais ils sont encore mieux profilés, plus souples, plus homogènes : des carnassiers drapés de leur plus belle livrée.

Le chauffeur de la voiture, qui ce jour là nous précédait, avait d'ailleurs eu peur. Il roulait tranquillement, le long d'un bosquet. Un léopard, tapi sur une branche, à cinq ou six mètres de haut, avait bondi et décrit un arc au dessus du véhicule à ciel ouvert qui transportait cinq ou six personnes. L'animal avait eu peur et s'était enfui en laissant tomber sur le sol une antilope fraîchement égorgée.



Jaguar précolombien lové

Nous avons alors hissé l'antilope sur une fourche basse, puis avons circulé lentement autour du bosquet. Le léopard, comme nous l'espérions, était resté blotti au cœur du fourré. C'eut été folie que d'essayer de l'approcher. Nous étions donc allés plus loin prendre tranquillement notre pique-nique. Une heure plus tard nous étions de retour : le léopard était revenu, s'était assoupi sur une branche haute où il avait hissé puis largement dévoré sa proie. Son corps musclé et flexueux épousait parfaitement la branche horizontale sur laquelle il

était étendu. Il laissait voluptueusement pendre ses pattes de part et d'autre. Sa robe lustrée, fauve, tachetée de noir, était d'une facture parfaite. Ses yeux brillants et vaguement translucides avaient un éclat doré, ils étaient fixés sur nous : des yeux de professionnel ! Cet animal impitoyable et magnifique, était en parfait accord avec sa forêt : il donnait l'impression d'une vie sans maître, aux convoitises toujours assouvies, vivant en harmonie presque musicale avec son milieu.

J'ai aussi vu, en Afrique du Sud, des guépards, qui sont les fauves les plus rapides du monde. Je les ai vu chasser en groupe ; ils se dressent souvent sur leur postérieur dans une position verticale, pour voir loin au dessus des herbes ; avec leurs têtes rondes, presque trop petites, ornées d'une marque noire qui allonge la fente de leurs yeux attentifs, avec leurs corps fins et racés, ils me paraissent avoir un côté un peu féminin : mais dans la catégorie femme fatale.



Tête de jaguar (précolombien)



Guerrier masai (Sud de l'Ethiopie)

18 : L'HUMANITE UNE VISITE ECLAIR



*L'humanité ne fait que passer tout comme
cette japonaise*

Les grecs avaient placé l'homme au dessus et au centre du monde.

Il fallut ensuite, avec Copernic, faire un premier ajustement ; il se retrouva soudain cantonné sur une modeste planète, notre terre, qui tourne sans répit sur elle-même et autour du soleil ; ceci en un lieu fort quelconque de notre galaxie, qui vogue en bloc dans l'espace au milieu de milliards d'autres.

Plus récemment l'homme a dû accepter une situation plus modeste encore ; il a compris que l'aventure humaine n'occuperait la scène du monde qu'un bref instant : en effet notre univers naît dans le « Big-bang », voici environ quinze milliards d'années ; cinq milliards d'années plus tard naît notre système solaire ; quatre milliards d'années s'écoulent encore,



Une personne arrive et disparaît

puis la terre se fige en surface en se refroidissant ; alors, rapidement, la vie apparaît ; mais il y a seulement 2 ou 3 millions d'années que les hominidés puis les hommes se présentent à leur tour. On sait aussi que notre soleil explosera dans cinq milliards d'années, volatilissant dans cette opération toutes ses planètes, terre y compris. Bien avant, l'humanité se sera éteinte, car aucune espèce animale évoluée n'a duré au delà de quelques millions d'années. De toute façon, après l'explosion du soleil, il ne restera pas la moindre trace, du passage des hommes, si ce n'est sous la forme des atomes dont leurs corps avaient été constitués; car ces atomes auront été intégralement redispersés dans l'espace... L'univers poursuivra encore longtemps son évolution, jusqu'à ce que s'anéantisse notre galaxie toute entière, sans doute absorbée dans le trou noir vers lequel l'ensemble de ses étoiles semblent se diriger.

L'humanité pensante n'aura donc occupé qu'un point minuscule dans l'espace et fugitif dans l'histoire : seul animal cependant ayant eu la capacité de réfléchir et de raisonner, on ne peut que se demander d'où il vient et où il va. Pourquoi est-il là ?

Cri désespéré, sauf à découvrir une place pour l'homme dans un projet plus grand : peut-être celui décrit par Teilhard de Chardin avec des consciences humaines parvenues à une spiritualisation extrême, au « Point Oméga ».



Un beau torse féminin (crayon)

19 : UNE SOIF ARDENTE D'ÉTERNITÉ



Divers symboles religieux

L'obsession de tout être vivant est d'abord de survivre.

De nombreux mécanismes de défense se sont développés par voie de sélection naturelle pour renforcer la résistance des êtres vivants. Plus tard, avec l'épanouissement de la conscience, l'imagination des hommes s'est mise à galoper : ils se sont efforcés d'imaginer leur existence après la mort. Conscients de la brièveté de leur séjour terrestre, leur objectif le plus constant et le plus universel, a été de rechercher comment poursuivre le maintien de leur identité dans l'au-delà.

Les premiers pas dans l'effort de pérennité des êtres vivants se firent très tôt : car la vie ne se conçoit pas sans capacité de reproduction, ce qui est une façon de se prolonger dans l'espèce.

Le deuxième pas fut l'apparition de la sexualité ; elle permet le mélange des gènes ce qui donne aux générations successives les moyens de se diversifier, de s'adapter et donc de mieux se maintenir, ceci pour chaque espèce comme pour l'ensemble de la vie.

Le troisième pas, surtout instinctif chez les animaux, mais plus réfléchi et organisé chez les hommes, fut de se grouper pour transmettre les instincts et ensuite les connaissances acquises. Cette aspiration existe dans toutes les sociétés mais s'exprime déjà avec force dans les tribus primitives. Je me souviens de ces femmes de la vallée de l'Omo, étroitement pressées autour du feu de bois; elles faisaient cuire des disques d'argile marqués de signes magiques pour ensuite les insérer, selon leurs coutumes ancestrales, dans leurs lèvres et leurs oreilles distendues. Je revois aussi les petites cases réservées aux enfants. Je me souviens enfin de ce groupe compact de guerriers samburu progressant le long d'un oued du Nord du Kenya, comme une meute en chasse.

Dans les populations animales mais surtout humaines les activités sont le plus souvent communautaires ; chez les hommes la conscience d'appartenir à son groupe l'emporte sur celle d'être un individu : le culte des ancêtres, la préparation des jeunes à leurs responsabilités tribales, le maintien des rites et règles collectives, voilà ce qui donne à chaque membre du village le sentiment d'appartenir à quelque chose qui le dépasse et ne s'éteindra pas avec lui ; c'est donc déjà

un espoir de maintien dans la durée. Cela sera renforcé par l'action des chefs ou les sorciers, par les artistes, les poètes et les penseurs, dont les activités consolident et perpétuent la culture du groupe, ainsi chacun voit croître son espoir de dépasser son destin personnel.

Mais l'espoir le plus sérieux d'approcher la pérennité, d'accéder à une existence transcendant l'espace et le temps de la physique, ce sont les religions qui l'apportent.

De cette irrésistible aspiration des hommes sont nées les expéditions des taoïstes recherchant l'élixir d'immortalité, les mortifications des ascètes hindous et des ermites, les efforts des bouddhistes pour atteindre l'illumination afin de se fondre dans le Grand Tout ; c'est aussi l'ambition des religions révélées, donnant à leurs fidèles les meilleures voies capables de les aider à rejoindre leur créateur dans l'unité et dans l'éternité.



*Cœur de pivoine: étoile
tombée du ciel?*



Bouquet très coloré (huile)

20 : DES CONNAISSANCES SANS LIMITES ?



Le cosmos

L'histoire de l'homme commence sous le signe de la précarité et de la peur : car, face aux maladies, aux fauves et aux grands reptiles, il n'était évidemment pas le plus fort. Il suffit de s'être avancé dans la brousse africaine pour y avoir éprouvé l'omniprésence invisible du danger, et pour se représenter la terreur qui devait coller aux tripes de nos ancêtres.

Pendant au cours des siècles leurs armes se sont perfectionnées ; ils se sentaient donc moins vulnérables. Mais en même temps, les hommes avaient imaginé des mondes habités d'esprits variés et souvent malfaisants ; cela leur donnait quelque espoir de se les concilier par des offrandes ; ceci, combiné avec l'usage des armes, leur permettait de mieux dominer leurs frayeurs.

Par la suite, on comprit de mieux en mieux la nature de nombreux dangers ; les hommes parvinrent à en contrôler un nombre croissant, et même, hélas, à éliminer au delà du nécessaire tout ce qui leur apparaissait comme gênant.

L'homme a poursuivi dans tous les domaines l'exploration du monde. Il a créé des instruments d'une précision dépassant des milliers de fois les possibilités de ses sens : il sait mesurer des distances descendant à un dix millionième de millimètre et des durées descendant jusqu'à une seconde divisée par le chiffre un suivi de quinze zéros. Les mathématiques permettent même d'explorer plus loin encore le monde par la pensée.

L'homme, après avoir ainsi plus ou moins minimisé l'action des esprits et des dieux, et après avoir, en même temps, fait reculer les limites de ses connaissances, acquit peu à peu la conviction qu'il finirait par tout comprendre, et par tout contrôler.

Mais voici qu'il commence à douter d'y jamais parvenir : en effet il se heurte dans certains domaines à des phénomènes en totale contradiction avec ce qu'il croyait avoir définitivement établi. Ces blocages se sont manifestés en particulier dans le domaine de la physique quantique, et aussi dans la nécessité probable d'avoir recours à des espaces à plus de quatre dimensions (les trois qui nous sont habituelles, plus le temps) pour décrire la réalité.

Ces avancées mathématiques se sont montrées de plus en

plus efficaces pour expliquer certains phénomènes et prévoir leur évolution (avec parfois la plus grande précision, ce qui leur a donné une assurance croissante) ; mais il semble qu'on ne comprenne pas toujours bien pourquoi et comment cela fonctionne. Les interprétations difficiles de ces nouveaux concepts, pourtant si efficaces, a conduit un petit groupe des meilleurs physiciens du vingtième siècle à se réunir autour d'Einstein et de Bohr, pour aboutir à l'interprétation dite de « Copenhague », facilitant aux scientifiques une meilleure compréhension mutuelle.



*Les richesses de notre planète
sont d'une inépuisable variété*

Pour progresser, il semble désormais inévitable d'abandonner les règles de notre logique (aboutissement pourtant de siècles de réflexions) et d'admettre l'existence de certaines réalités inexplicables dans le cadre qu'on croyait jusqu'ici efficace et suffisant.

Le monde ne serait donc peut-être pas tel que nous croyions l'avoir perçu et décrit. La

raison en est peut-être que notre cerveau et nos sens, qui ont cohabité tant de siècles avec lui, ne peuvent donc pas prendre toujours le recul nécessaire pour juger en toute liberté.

Nous ne savons plus avec certitude ce qu'est la réalité et même ce que ce terme recouvre ! Nos connaissances se résument essentiellement à ce qu'il nous est nécessaire de savoir pour survivre. La réalité se réduit peut-être aux seules interactions des différents constituants du monde entre eux, le mot réalité n'est peut-être plus qu'un concept qui a changé de sens, qu'un mot qui permet d'en parler.



Un visage mutin

21 : LES LIMITES DE NOS CONNAISSANCES



Une jeune femme voudrait savoir

Depuis peu une nouvelle évidence s'impose : la science, loin d'avoir fait de l'homme un dieu, l'a plutôt remis à sa place, celle d'un assez modeste locataire de planète au sein d'un monde qui semble vouloir garder une partie de ses secrets. Une partie de cette nouveauté révolutionnaire est peut-être liée à cette constatation qu'en plusieurs de ses recherches l'homme paraît avoir atteint les limites de ses possibilités d'expérimenter et qui plus est des limites prouvées infranchissables, par ses propres règles logiques : belle victoire de l'esprit, mais aussi belle déception!

Pour commencer l'homme a compris que ses escapades dans l'espace n'iraient jamais très loin. Il a marché sur la lune. Il visitera sans doute d'autres planètes. Mais de tels voyages aller et retour prendraient des années : en effet les distances entre soleil et planètes sont déjà de l'ordre de quelques minutes-lumière (une minute lumière représente 18 millions de kilomètres) ; or nos capsules spatiales voleront au plus à la vitesse de quelques mach ; un mach pendant un mois représente moins d'un million de kilomètres.



*Tant d'êtres et de choses
restent à découvrir!*

Quant à nos sondes elles explorent déjà de lointaines régions de notre système solaire : mais, au delà, l'étoile la plus proche reste à quatre années-lumière ! On peut compter le nombre de minutes-lumière et donc la distance que cela fait...

Même nos calculs ont peu de chance de nous renseigner avec précision sur les modalités de l'origine du monde, car lorsqu'on se rapproche de cet instant, masses et températures deviennent infinies ; en même temps que les distances et le temps tendent vers zéro ; or on a prouvé que nos lois ne

peuvent plus s'appliquer sur des distances inférieures à (1 divisé par 1 suivi de 33 zéros) mm et sur des durées inférieures à (1 divisé par 1 suivi de 45 zéros) seconde.

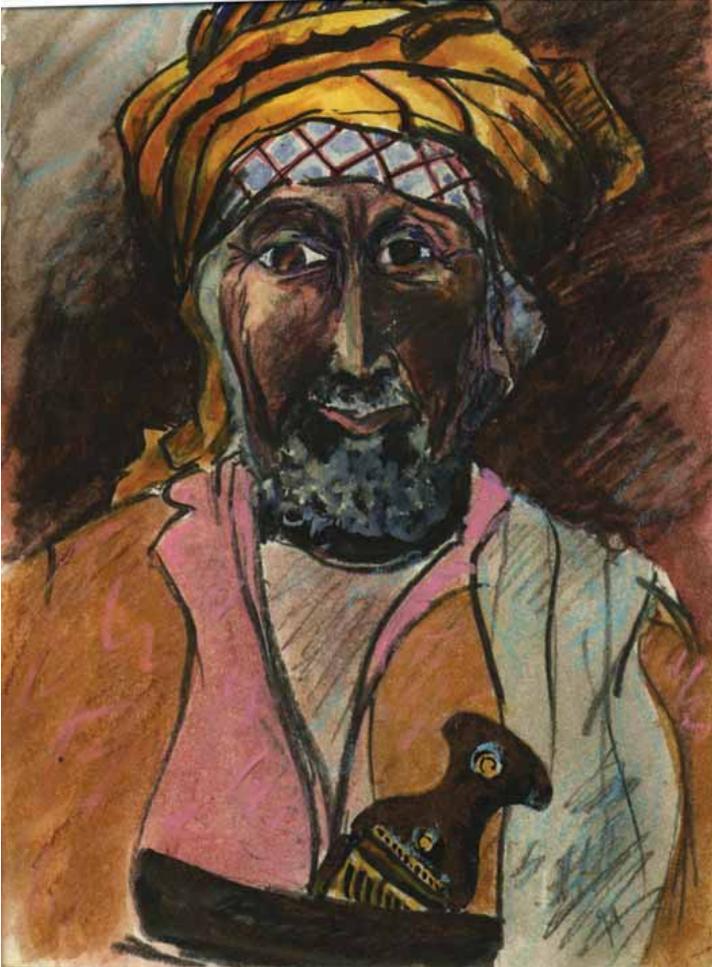
Il existe encore d'autres barrières infranchissables, car Heisenberg a démontré qu'il existait une limite absolue à la connaissance de ce que nous appelons la matière et les particules, cette limite tenant à la nature même de notre monde ; il n'est en effet pas possible d'augmenter simultanément la précision des mesures de certaines données dont la conjugaison serait nécessaire à la connaissance complète de l'état d'une particule.

L'homme ne renoncera probablement pas à aventurer un regard et à allonger une main au delà des barreaux de sa cage. Mais il commence à craindre de ne jamais pouvoir l'ouvrir.

Ce n'est peut être pas dans les laboratoires que se cache l'essence de l'existant.



Nos connaissances accumulées ne vont pas bien loin!



Bédouin arrivant du désert yéménite

22 : L'AUTONOMIE, UNE ILLUSION



Vieux couple uni pour toujours

Il m'arrive de rêver qu'autour de moi tous les objets et jusqu'aux murs s'évanouissent, pour faire place à l'amoncellement des gestes et des heures de travail qu'il a fallu pour que tout ce qui nous entoure ait été fabriqué et soit à sa place : heures des mineurs et des bûcherons qui ont extrait des profondeurs du sol ou abattu dans les forêts tous les matériaux nécessaires, heures des ingénieurs et ouvriers qui ont conçu puis construit les véhicules et machines nécessaires au transport ainsi qu'à la transformation de ces matériaux ; heures des architectes, artistes, artisans de toute sorte qui ont modelé notre cadre de vie ; heures aussi des religieux, poètes, savants, écrivains qui nous ont légué leurs rêves et leur vision du monde. Si, par ailleurs, nous prenons la route ou arpentons les champs, chacun des mètres carrés que nous parcourons est chargé, lui aussi, de l'empreinte des pas et des travaux de nos prédécesseurs.

Pour donner un autre exemple, lorsque nous prenons nos repas, les viandes, les fruits, les poissons qui remplissent nos assiettes affluent du monde entier ; au loin se profile et s'affaire le peuple immense des fermiers, des pêcheurs qui, sur toutes les mers, sur tous les sols de la planète, récoltent ce dont nous avons besoin pour nous nourrir.

Nos vies dans leurs moindres détails reflètent l'interdépendance des hommes entre eux et avec tous les êtres qui ont

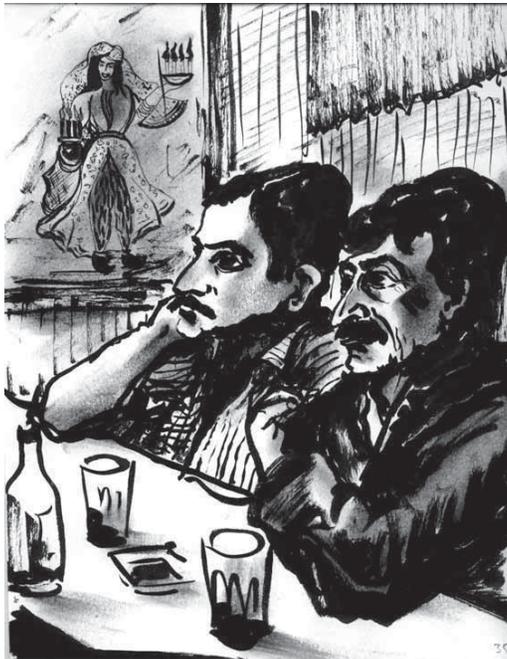


Amoureux (Ferry de Hong Kong)

précédemment œuvré sur notre planète.

Combien modeste, en regard, apparaît ce que chacune de nos vies de travail aura pu ajouter aux millions d'heures accumulées dans le passé et dont nous profitons à chaque instant.

Mais ce que nous ajoutons librement à ce qui existe déjà, nous en sommes pleinement responsables, et c'est là notre dignité.



*Deux frères inséparables
(Istamboul)*



Un sourire moqueur

23 : CHOCS IDEOLOGIQUES ET CULTURELS



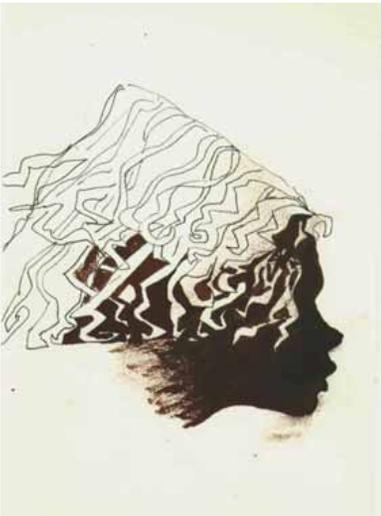
Théâtre chinois

Je venais d'arriver à Pékin, le jour même d'où en repartait le représentant du Général de Gaulle, venu rétablir nos relations diplomatiques avec la Chine.

L'atmosphère était donc au beau fixe; mes hôtes m'emmenèrent dès le lendemain visiter le « Musée Historique ». Après m'avoir fait admirer une immense carte retraçant la « Longue Marche », ils me conduisirent vers une curieuse vitrine : elle contenait des cylindres métalliques ouverts et cabossés mêlés à quelques cadavres desséchés de gros rats. On m'expliqua qu'ils avaient été parachutés par les américains pour répandre la peste en Chine. Voilà jusqu'où peut aller la sottise propagande d'un des peuples les plus intelligents de la terre, lorsque la dictature et les idéologies s'en mêlent.



Petit chinois et son bol de riz



Jolie soudanaise coiffée à la mode

Mon expression dubitative et un peu ironique suffit à m'éviter toute séance ultérieure d'endoctrinement. Néanmoins, le lendemain, je trouvais dans ma chambre un exemplaire du « Petit Livre Rouge » de Mao, ultime tentative pour me remettre dans la voie de la pensée correcte.

Quelques jours plus tard, et sans doute après examen de mon cas, je fus invité à visiter une exposition de peinture Song organisée dans l'enceinte du palais impérial. Dès l'entrée, un long rouleau alignait des idéogrammes tracés de façon si ample, si souveraine, que je n'ai jamais oublié l'émotion qui me serra la gorge, devant ce mes-

sage de beauté qui me parlait si fort (bien que je ne puisse le comprendre). Devant tant d'indiscutable majesté, je compris à l'instant le niveau qu'avait atteint cette civilisation. Je compris aussi le pouvoir d'une écriture dont les possibilités de communication dépassent de beaucoup le sens des mots. Je demandai qui en était l'auteur. « C'est l'empereur Huizong » me répondit-on, « c'est le plus grand des calligraphes chinois »...

Tout près de là, un autre rouleau se présentait comme une suite de huit petits rectangles. Dans chacun une simple ligne séparait le haut du bas, chaque moitié étant teintée de façon subtilement distincte ; cette ligne, en accentuant son mouvement d'un rectangle à l'autre, en se faisant progressivement plus nerveuse, décrivait les états successifs de la mer, allant du calme plat à la tempête. On aurait cru entendre le bruissement léger de la brise qui se lève, les rafales de plus en plus fortes, et enfin les sifflements de la tempête. Aucune évocation plus puissante de la vie des océans n'aurait pu être mieux rendue qu'avec ces quelques traits de pinceau réduits à l'essentiel !

Ce fut, ce jour là, ma deuxième révélation : celle des intimes relations qui existent, en Chine, entre la culture, la peinture, et la calligraphie.

Cette visite m'a permis de constater que, même dans un pays de civilisation si ancienne et si profonde, il se trouvera toujours des politiciens bornés capables des initiatives les plus grossièrement stupides, pour abuser du bon peuple.



*Yéménite en costume
traditionnel servant à la
pompe*



Combat de vaches (val d'Aoste)

24 : GRAPHISMES CHINOIS



Chinois lisant une affiche

Une pensée articulée sans langage, ce n'est guère concevable. Un être humain sans langage n'en serait pas un. La civilisation ne serait pas : car la civilisation ne saurait se construire ni se transmettre sans la parole et l'écrit.

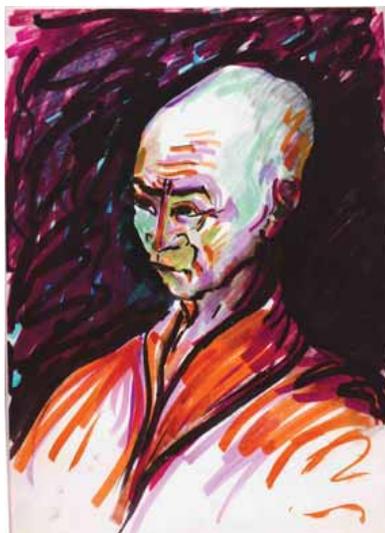
Partant de là, on doit s'attendre à ce qu'il y ait des langages et écritures plus ou moins perfectionnés et aptes à transmettre les idées ; or il me semble que peu de langues écrites, dans ce domaine, peuvent égaler la chinoise. En effet, un idéogramme est loin de n'être qu'un signe représentant un mot : chacun est un graphisme, évoquant à la fois un son, une image, et il est le résultat d'une longue évolution au travers des siècles.

Au départ, ces idéogrammes représentaient des objets, voire de petites scènes de la vie courante ; par exemple, le caractère « maison », qui est fait du signe « cochon » disposé sous le signe « toit », rappelle que la base de la société chinoise est le paysan, chacun élevant son cochon.

Un autre exemple est le caractère « mari », composé du signe « homme » barré d'un trait horizontal qui évoque le chapeau, lui-même symbole d'autorité. On connaît en effet l'importance du chapeau dans le costume des dignitaires chinois ; et dans la Corée voisine, l'existence de l'étonnant tuyau de tulle pourvu d'ailettes, que j'ai encore vu sur la tête de certains notables vers 1965 ; il était là pour distinguer la culture et l'autorité de ceux qui avaient le privilège de pouvoir le porter.

Le caractère exprimant la tranquillité n'est pas moins intéressant : il s'écrit avec le caractère signifiant « femme assise », sous le caractère signifiant « toit ».

Les caractères chinois se sont modifiés et enrichis au cours de 3500 ans. Pour un lettré, un caractère lui rappelle visuel-



Moine tourmenté

lement, quand il connaît ces évolutions, les étapes de l'histoire. Ce que ces caractères expriment va plus loin encore, car la façon de les tracer, leur graphisme, contribue à l'atmosphère du texte : les traits exécutés par un pinceau habile doivent par leur rythme, non seulement s'accorder au texte, et donc communiquer une atmosphère, mais également exprimer les émotions et les mouvements de l'âme de celui qui écrit.



*Moine essayant
un sourire*

Cet art est toujours aussi honoré en Chine, avec les concours de calligraphie qui sont toujours courants et très appréciés.

Enfin la beauté du tracé et son aisance restent un élément essentiel de la valeur d'un texte.

En Europe, il en est qui apprécient encore une écriture ayant du caractère, mais ce goût se perd avec l'utilisation des traitements de texte. Que dire alors de l'utilisation banalisée des e-mails ou des voix de synthèse.

Pour en revenir à la richesse de l'écriture chinoise, elle aide sans doute à mieux comprendre la pérennité, pendant près de 3500 ans, d'une des plus riches et anciennes cultures.

Les caractères chinois écrits, ou gravés dans la pierre, sont restés le lien des générations dynastiques successives, si stables que chacune a duré en moyenne 250 à 300 ans. Ils ont donc certainement aidé au maintien de l'identité chinoise. Le caractère « Chine » ne consiste-t-il pas en un carré, représentant « le territoire » traversé par une barre verticale, signifiant l'Empire du milieu, donc le centre du monde.

Mais la Chine risque de glisser, comme le Japon, vers l'usage de l'alphabet romain de 26 lettres qui remplacera peu à peu les quelques 25000 caractères dont plusieurs milliers sont encore utilisés. Cela facilitera certes les traitements de

textes et les échanges internationaux, mais cela ne mettra-t-il pas en péril l'âme de ce peuple en sacrifiant un de ses trésors les plus précieux sur l'autel de la mondialisation ?



Vielle chinoise du sud

25 : PRESQUE UNE HISTOIRE D'AMOUR



*Pivoine rose
comme un amour naissant*

Un soir, entrant dans un petit restaurant de Tokyo, j'avais été frappé par un gros crapaud, habilement sculpté dans un bois dont les veines et les nœuds, utilisés avec l'habituelle maîtrise japonaise de la matière, suggérait parfaitement l'épiderme granuleux et la lente flexion du corps archaïque de ces batraciens.

Le lendemain, au bureau, je mentionnai avec admiration ce crapaud à notre secrétaire japonaise; puis j'oubliai l'affaire.

Six mois plus tard, de retour à Tokyo, la secrétaire me dit qu'un sculpteur de crapauds souhaitait me voir. Devant ma mine ahurie, elle me rappela notre conversation. Elle avait considéré de son devoir de secrétaire consciencieuse de se renseigner. Il y avait paraît-il une province célèbre



L'artiste a joué de main de maître avec les veines du bois

pour l'abondance de ses crapauds et les qualités curatives de leur bave. Il devait donc y avoir là, s'était-elle dit, des sculpteurs de crapauds ! Elle avait appelé la Préfecture correspondante : « Oui, lui avait-on répondu, il y a un excellent sculpteur dans ce domaine » : Il est justement venu aujourd'hui pour vous voir, ajoutait-elle. Il paraît profondément ému à l'idée qu'un français venu du bout du monde puisse s'intéresser à ses œuvres ; mais le voici qui arrive devant moi, en faisant de profondes courbettes. Nous l'invitons à s'asseoir, et lui offrons du thé. Il sort d'un panier un petit paquet qu'il me tend. C'est un crapaud finement taillé dans un bois précieux. « C'est un cadeau insignifiant et indigne de vous », me dit-il à la façon japonaise. Il sort également de son panier une douzaine d'œufs frais pour la secrétaire. Nous parlons de sa vie. Ils étaient trois camarades de classe ; de la guerre, il est le seul qui soit revenu, avec le sentiment qu'il avait le devoir de perpétuer leur souvenir ; il s'est mis alors à étudier le

dessin ; il est entré à l'Université des Beaux Arts de Tokyo, puis est retourné dans sa province. Il a d'abord sculpté le visage de ses deux amis ; il a rapidement acquis quelque notoriété. Il rejette par ailleurs tout modernisme : il n'a pu éviter de prendre le train pour Tokyo, mais a refusé le service de notre ascenseur : il a gravi les sept étages à pied. Je ne sais comme le remercier, mais il se retire déjà, l'air radieux, renouvelant ses courbettes.



Bébé à sa naissance

Six mois plus tard, je reviens à Tokyo. La cérémonie se répète. Mais le paquet est beaucoup plus gros. C'est un immense crapaud en effet, qui en regarde un autre plus petit : un vrai monument crapaud. Notre ami sculpteur m'explique qu'il avait éprouvé trop de honte à m'offrir le premier petit crapaud, il espère que le nouveau me conviendra davantage. Je ne sais comment le remercier, mais ma secrétaire japonaise me conseille simplement de manifester mon vif plaisir.

La joie du sculpteur à l'idée que ses crapauds vont aller à Paris le comble.

Je pensais l'aventure terminée. Or, une troisième fois, le sculpteur revint à Tokyo ; toujours avec des œufs, et cette fois avec deux grandes appliques de coins de plafond, mêlant des feuilles, des fruits et des oiseaux. Mon embarras devint sérieux. Deux mois après, je lui adressais une belle lithographie de Braque. Je reçus une lettre qui mérite d'être relatée dans un autre paragraphe.



Le petit et le grand crapaud

26 : EFFUSIONS JAPONAISES



Jeune dessinatrice japonaise

(Lettre de remerciements d'un sculpteur japonais)

« Très Honorable Etranger »

Le soleil déjà s'abaissait sur la rizière devenue silencieuse. Assis sur le pas de ma porte, je contemplais paisiblement les étendues cultivées, en respirant l'air tiède, traversé de parfums. Soudain, une petite silhouette apparaît au bout du sentier menant à ma maison. Cette visite tardive me surprend, car je n'attends personne.

Mais c'est le facteur ! Il s'approche et me dit : « Vous avez reçu un paquet de l'étranger ». Je lui répons: « C'est assurément une erreur, je n'attends rien de tel ! ». Mais regardez, insiste-t-il, lisez sur le paquet, c'est votre nom, c'est votre adresse. Et puis, il y a des timbres étrangers ! ».

Je prends le paquet : « C'est certain, mon nom est écrit là. C'est donc bien pour moi, je vous remercie ». Le facteur s'incline et repart. Je regarde encore le paquet, le retourne ; finalement je l'ouvre. Quelle surprise! Je comprends alors que cet envoi vient de vous. Cela sera un souvenir inestimable, et tout à fait immérité. Je regarde encore et encore cette magnifique gravure. Je ne sais comment vous remercier. Ce trésor, je vais le déposer dans ma maison ; je le contemplerai toute ma vie, et après moi, il ira à mon fils et ensuite à mes petits enfants. Je vous remercie profondément ».

Cette aventure ne fut pas la seule du genre ; un peintre japonais vint à Paris exposer son œuvre dans une galerie du Faubourg Saint Honoré. Ce peintre était en même temps supérieur d'un monastère Zen du nord du Japon. Ses lavis représentaient surtout des animaux dans leur cadre naturel. Sur un des rouleaux, j'admirais particulièrement une grenouille aux aguets, tapie sur une feuille de nénuphar. En un minimum de touches, était parfaitement exprimé le mouvement imperceptible de la tête du batracien qui se tourne vers l'insecte, juste avant de sauter dessus et de le gober. J'exprimais mon admiration au peintre pour son intime perception du moment qui passe. En quittant Paris, il me fit déposer cette peinture à mon bureau. Quelques mois plus tard, je re-

çus en plus un plateau laqué utilisant une technique typique de sa région.

Ainsi sont les Japonais, ce peuple infiniment sensible, si étroitement lié à la nature, et capable d'être parfois très sentimental ; mais ils peuvent être aussi capables de beaucoup de cruautés, car le moyen âge est encore tout proche là-bas.

Ce peuple si délicat et à d'autres moments si brutal n'a pas fini de nous surprendre.



Rédaction d'une lettre sérieuse



Chinoise moderne de bonne famille

27 : LA MARTINIQUE, TERRE D'AVENTURES EXTREMES !



Une antillaise ébouriffée

Quand on évoque cette île, on cite le Morne Vert, le Morne Rouge, la plage du Diamant, le rhum et les martiniquaises; or il advint que dans les années 49, j'y vécus quelques journées inattendues.

Notre famille allait quitter les Etats Unis après 4 ans et retourner en France ; nous voulions prendre d'abord quelques vacances. Un hydravion nous déposa dans la baie de Fort de France. Après une semaine, ma femme retourna à Washington pour préparer le grand retour.

Avec un égoïsme bien masculin, je restai une semaine de plus, pour faire à pied le tour de l'île. Quittant, sac au dos, notre petit hôtel de Fort de France, je pris la route de la côte. Le soleil baissait au moment où j'arrivai en vue du petit village de Claire Fontaine. J'aperçus une sorte de Robinson barbu et quelque



Pêcheur

peu négligé devant sa case. Il me fit un signe amical. Je lui demandai s'il disposerait d'un endroit pour passer la nuit. Aucun problème, me dit-il ; il me fit entrer dans une pièce meublée d'un vague matelas, très conforme à mes besoins et me proposa aussi de partager son dîner. Au moins 3 ou 4 martiniquaises aux formes amples apportèrent sur une table, face à la mer et sous les cocotiers, quelques fruits et poissons grillés. Ces femmes noires et hilares paraissaient vivre là avec mon hôte qui, me dit-il bientôt, était peintre; sa gloire avait été de rencontrer Picasso : ce souvenir, à ses yeux, consacrait sa réussite ! Il vivait sans souci, nourri par ce qui poussait et nageait autour de lui. Le seul point qui m'inquiétait était la présence de ces grosses femmes joyeuses mais pas vraiment sélectionnées pour leur esthétique; la nuit m'inquié-

tait donc un peu ! Or celle-ci fut fort paisible et mon sommeil profond. Me réveillant heureux de vivre, je m'avançais vers ce qui avait dû être une porte. Ce que je vis d'abord fut la tortue : elle croquait voracement une feuille de salade en fermant ses yeux de plaisir; mais la surprise était la forme de sa carapace ! Son maître, qui la chouchoutait depuis des années, l'avait attachée avec un bout de chaîne entre les pattes, l'autre extrémité étant nouée à un poteau. L'animal avait grandi mais non la chaîne ; la carapace s'était élargie là où elle avait pu, et s'était développée en forme de guitare. Après une courte collation de fruits savoureux, plus quelques bananes glissées dans mon sac, je pris congé de mon hôte en le



Grand "casque"

remerciant chaleureusement. Au moment du départ, il tint à m'offrir une gravure sur bois, un dessin naïf style Gauguin, qu'il avait imprimé sur un morceau de papier journal. Enchanté de son existence, ce brave homme ne désirait rien de plus, sinon peut-être, me dit-il, quelques tubes de peinture phosphorescente : je n'ai jamais pu en trouver et le regrette.

Mais le soleil montait et je repris le chemin du rivage. Sur ma droite, assez loin, s'élevait le Mont Pelé. J'aperçus bientôt au sommet d'une colline la petite construction dont on m'avait déjà parlé : c'était l'observatoire sismique installé pour surveiller le volcan. J'entrepris de gravir le chemin abrupt qui y conduisait. Le soleil était brûlant. La vue s'étendait au loin sur la mer intensément bleue. Sur le point d'atteindre l'observatoire, je vis à ma grande surprise une tache brune surgir au loin sur la mer, puis s'étaler ; je compris qu'il s'agissait d'une éruption sous-marine! A cette distance la surface de la mer paraissait immobile ; par contre le contraste entre la tache sombre et l'éclat des eaux était saisissant.

J'arrivais à l'observatoire, me félicitant d'avoir assez bien calculé mon arrivée à l'heure du déjeuner... Frappant à la porte, plein d'espoir, je fus aimablement accueilli par le sismologue et son épouse : hélas, tout dévoué à la science, le ménage était d'une extrême frugalité ; nous eûmes du pain, des sardines à l'huile, des biscuits, le tout arrosé d'eau fraîche.

Le repas expédié, mon hôte m'entraîna aussitôt vers la petite construction séparée renfermant les instruments de mesure ; l'installation était légèrement enterrée, on y accédait en descendant quelques marches. Les dernières secousses venaient de s'enregistrer. Soudain, mon hôte devient très agité, il s'exclame d'un ton exaspéré :

« Encore cette capacité ! »
Puis il lance violemment une savate au travers du local.

Evidemment un spécialiste des volcans ne pouvait admettre un déplacement des aiguilles autrement que provoqué par un phénomène sismique ; or un lézard ignorant s'était faufilé entre ces instruments ultrasensibles, se comportant comme une capacité et provoquant donc des perturbations électriques.

Ressortant du local, je remerciais mon hôte comme il convenait et redescendis vers la mer ; j'aurais craint, en m'attardant dans ces hauts lieux de la science, de perturber le résultat des observations beaucoup plus qu'un petit lézard !
....Et puis j'avais faim.



Martiniquaise pensive

28 : LES VOLCANS QUE J'AI RENCONTRÉS Amériques et Afrique



Cône volcanique dans le désert égyptien

Nous les hommes, et tous êtres vivants, sommes rivés à notre planète. Nous en sommes prisonniers, isolés par les vastes espaces vides qui nous entourent. Certes il nous arrive de faire quelques tentatives d'évasion ; elles ne pourront guère nous entraîner au delà du système solaire, qui n'occupe qu'une fraction minuscule de notre univers; il ne nous reste plus beaucoup d'autres possibilités que celles d'accompagner la terre dans ses ellipses autour du soleil : celui-ci tournant dans les vastes bras de sa galaxie, et celle-ci fonçant en bloc vers son trou noir.

Déjà confinés à notre petite planète, nous devons réaliser que notre situation est pire encore : le globe qui nous transporte n'est qu'une grosse chaudière ; l'essentiel de sa masse est constitué d'un magma de roches en fusion, brassé avec lenteur par d'immenses courants visqueux, tout ceci à quelques kilomètres sous nos pieds. Ces roches fondues, maintenues à l'intérieur de notre globe par la gravité, sont néanmoins capables, parfois, de s'en échapper localement par les orifices des volcans.

Certes, au cours des millénaires, ces activités se sont ralenties, en même temps que se refroidissait notre globe, ceci entraînant peu à peu la formation de la mince croûte sur laquelle nous vivons.

Les tremblements de terre et les éruptions sont la manifestation des derniers effets de ces énergies mal contenues. Leurs réveils sont toujours capables de nous secouer violemment ; la lave peut se frayer un chemin jusqu'en surface, et les éruptions qui en résultent peuvent être effrayantes ; elles peuvent en même temps nous offrir certains des plus beaux spectacles de la nature. Ces phénomènes nous rappellent aussi la précarité de notre situation.

Ils se comptent par centaines, ces volcans, à tous stades de leurs activités ; ils jaillissent, ils bavent, ils fument, et parfois même ils avortent avant d'avoir traversé la croûte terrestre en formant un gonflement du sol, plus tard ils s'éroderont au cours des siècles.

Ils s'égrènent par centaines tout au long des lignes de moindre résistance de la croûte terrestre.

Voici trois de ceux que j'ai rencontré :

Le MONT RAINIER, le KILIMANDJARO et le POPOCATEPELT : ces trois là, on ne saurait les oublier, en raison de leur gigantisme.

Ils sont en fin de vie, presque éteints, et s'élèvent si haut dans le ciel qu'on pourrait croire qu'ils vont nous quitter. Leurs calottes blanches paraissent parfois se mêler aux nuages.

Le MONT RAINIER, dans l'état de Washington, je n'ai fait que le survoler. Le voyant défiler au travers du hublot, j'ai eu l'impression qu'il éprouvait comme un regret : celui de ne pouvoir larguer ses amarres et nous suivre ; mais il est resté derrière, immuable et majestueux, ancré au milieu des immenses forêts de conifères de la région.

Le KILIMANJARO sera le deuxième ; il ne dresse à la frontière de la Tanzanie et du Kenya. Son approche demande une longue marche au travers des champs de maïs, qui peu à peu ont rongé la forêt primitive qui abrite encore quelques éléphants

Nous atteignons la bordure de cette forêt ; l'ayant traversée, nous débouchons dans une zone broussailleuse ; plus haut ne subsistent que des éboulis de pierres de plus en plus raides ; au sommet le volcan conserve encore quelque plaques de neige entre lesquelles s'échappent encore des fumerolles.

Je n'ai guère dépassé la forêt ; il faut quatre jours pour l'ascension complète. Il paraît que d'en haut, le plateau, qui s'étend donc plusieurs kilomètres plus bas, s'estompe sous un voile semi-permanent dû aux brumes tropicales : au point qu'on a l'impression d'avoir quitté le globe et qu'on se sent déjà flotter dans l'espace.



Désert, jour d'orage

Mais il faut rebrousser chemin et retraverser la forêt; au moment où nous sommes sur le point de quitter les derniers ombrages et de retrouver l'implacable soleil, nous recevons les premières gouttes d'une impensable averse ! Levant les yeux, nous apercevons à vingt mètres au dessus de nous une troupe de colobes. Ces singes comptent parmi les plus élégants: leurs yeux brillent au milieu de lunettes noires sur fond blanc, leur corps est bigarré de même ; ils sont équipés d'une énorme queue d'un blanc pur, touffue, panache qui leur permet d'équilibrer leurs bonds prodigieux et leurs acrobaties ; mais il est clair qu'à ce moment précis nous les importunions : alors, dans un accord parfait, ils décidèrent de vider leur vessie sur nos têtes et nos objectifs : tir groupé parfaitement réussi !

Tôt le lendemain nous quittions ces lieux extraterrestres. Le soleil se levait, teintant de rose la calotte glacée du Kilimandjaro ; celui-ci, émergeant peu à peu de la nuit, reprenait consistance ; il me fit penser aux bulles de savon que les enfants soufflent à travers leurs anneaux : les bulles s'enflent, s'irisent, se détachent et s'envolent. Mais le Kilimandjaro ne s'envola point ; sans doute les troupes d'éléphants qui vivent sur son pourtour et qui venaient en se réveillant d'ouvrir leurs petites yeux malins pesaient de tout leur poids sur le pied de la montagne : ils contribuaient à maintenir l'ordre établi ! Le dôme du volcan se détachait à nouveau sur le ciel encore pâle, éclairé de front par le soleil d'un jour nouveau.

Le troisième géant est le Popocatépetl ; je n'ai jamais essayé de gravir ses 5400 mètres, mais il s'élève si près de Mexico qu'on a l'impression qu'il va écraser la ville. Cependant mon souvenir reste surtout, au retour, celui d'un bain délicieux dans une piscine voisine, parsemée de fleurs de gardénia et entourée de bananiers.

Le PARACUTIN arrive à son tour.

Nous étions un petit groupe, venu de Washington : en plus de Colette et moi, il y avait Pierre Ledoux, futur président de la BNP, Renée Boissin qui deviendra Madame Ledoux et Odile Gendron, une de ses amies. Ce matin là nous quittions Mexi-

co vers l'ouest. Nous découvrons le plateau de « Mil Cumbres » : vaste étendue semée de cratères éteints. Chance inouïe : une nouvelle éruption venait de se produire. Nous apercevions au loin un cône à peine haut de quelques dizaines de mètres ; il crache de temps en temps un peu de fumée noire et asperge le voisinage de cendres, tout en répandant lentement sa lave autour de sa base. Des paysans nous certifient que nous pouvons nous en approcher, et nous vendent d'énormes chapeaux de paille pour nous protéger des scories qui pleuvent autour de nous. Ils nous fournissent aussi des mulets. Nous terminerons l'approche à pied. Nous parviendrons à deux ou trois cents mètres de la base du volcan, arrêtés par le mur de lave qui gagne peu à peu du terrain, mais aussi par la chaleur du sol qui commence à brûler nos semelles : ceci à des degrés variables suivant la témérité de chacun (ceci rappelant la bataille des Horace et des Curiace au moment où les vaincus en fuite se distançaient suivant la gravité de leurs blessures).

Nous retrouverons notre jeune volcan ayant atteint une hauteur double ou triple lorsque nous reviendrons par le même chemin une semaine plus tard.

Descendons maintenant en Amérique centrale, inversant d'ailleurs l'ordre de mes périples. Je rentrais d'Argentine en France par bus et auto stop en faisant l'école buissonnière. Arrivant à San-Jose, capitale du Costa Rica, je sollicitai un rendez-vous à l'ambassadeur pour aller le saluer ; je m'égarai bientôt dans la vieille ville et demandai mon chemin : « Muy fácil señor ! A veinte leguas a l'oeste del higuieron » Cette façon de situer l'ambassade par rapport au « gros figuier » me rendit aussitôt le pays sympathique ; l'ambassadeur ne l'était pas moins ; pendant que nous prenions un café, un indien se présenta à la grille : c'était un fouilleur de tombes précolombiennes, métier répandu à l'époque. Il arrivait avec son lot de statuettes.

- Faites votre choix si cela vous intéresse, me dit l'ambassadeur : on vient m'en présenter assez souvent, aujourd'hui ce sera votre tour.

Mais revenons-en à nos volcans ; tout comme les statuettes, ils sont nombreux en Amérique Centrale, et forment un ruban presque continu. Cela justifie une présentation en bloc. Il en est à tous les stades d'activités. Ils émergent d'une végétation exubérante, d'une mer de verdure qui s'étale de l'Atlantique au Pacifique. Les volcans sont sertis dans la forêt comme des pierres précieuses dans leurs écrins.



*Paire de volcans éteints,
désert égyptien*

Certains sont éteints depuis longtemps, leurs cratères sont devenus des lacs, allant du bleu profond au vert turquoise ; d'autres fument, explosent de temps à autre, ou laissent leur lave s'écouler tranquillement. Pour approcher de l'un d'eux il nous faut emprunter un sentier interminable bordé de bouquets de feuilles géantes de gunneras ; le sentier débouchait sur une plate-forme qui s'arrêtait brusquement sur le

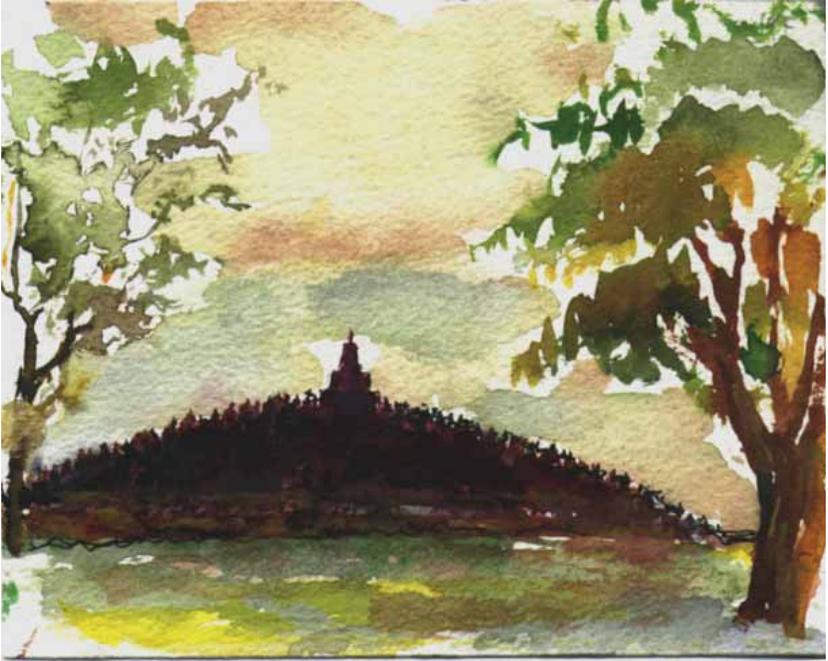
bord d'un cratère aux pentes vertigineuses formant un cirque immense. Les pentes étaient de teintes très variées, correspondant aux éruptions passées ; on y distinguait quelques traînées de soufre, des zones gris perle, noires ou brun rougâtre. Le fond du cratère était rempli d'un lac agité à donner le frisson : un vrai chaudron de sorcière ; de ses profondeurs surgissaient sans cesse de nouveaux épanchements de liquides qui crevaient la surface, puis s'épandaient en vastes corolles se succédant les unes aux autres. Ces liquides de couleurs variées étaient accompagnés de temps en temps d'émissions de vapeurs qui brûlaient la gorge.

On peut imaginer la vie des peuples précolombiens, qui se maintenaient au milieu des éruptions, des pluies de cendres et des nuées de gaz suffocants ; le sol était sans cesse secoué par des tremblements de terre. Leurs dieux ne pouvaient qu'être terrifiants, et tout naturellement exiger des sacrifices humains. Les prêtres, pour les honorer à leur mesure et se

les concilier, se peignaient le corps de couleurs vives et arbo-
raient d'immenses touffes de plumes rutilantes arrachées
aux oiseaux de la jungle. J'ai aperçu quelques rares quetzals
qui portent en guise de queue deux plumes rubanées et mor-
dorées longues de plus d'un mètre; ces plumes les suivent en
ondulant quand ils volent. J'ai vu aussi quelques aras bleu et
rouge, et j'ai encore en mémoire un coq de roche au corps et
à la crête corail. C'est dans cette jungle inépuisable que se
dissimulent entre autres des grenouilles minuscules deve-
nues très rares : marquées de taches vermillon, noires, vertes
ou oranges, leurs corps secrètent des viscosités mortelles :
mais je n'ai jamais vu ces grenouilles qu'au vivarium de Cen-
tral Park à New York...



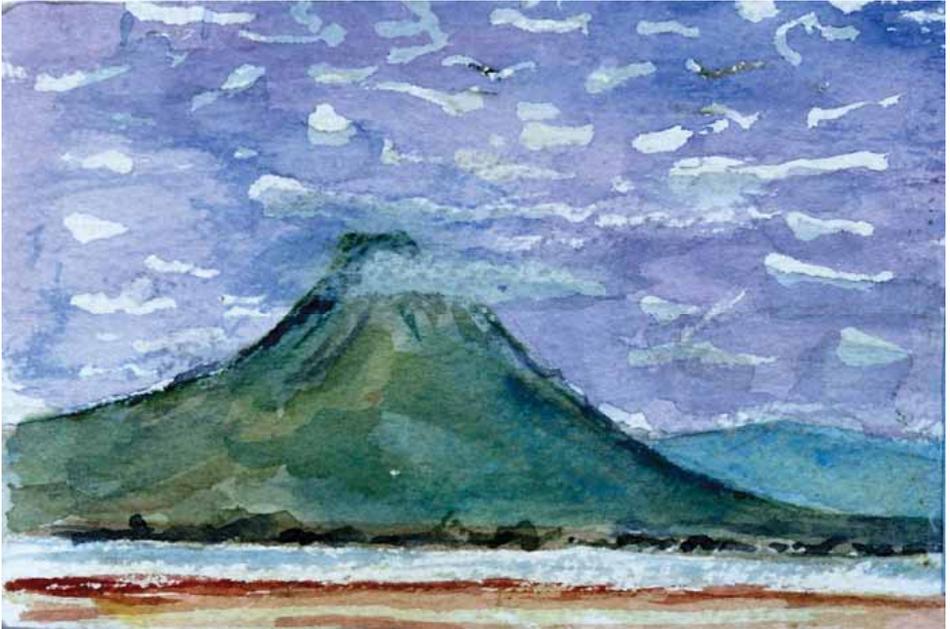
*Bombes volcaniques
(une creuse, une pleine)*



Borobodur (Java)

29 : AUTRES VOLCANS

Asie et Pacifique



*Ile volcanique près du rivage
(Indonésie)*

Nous venons d'évoquer le Costa Rica. Changeons de continent et traversons le Pacifique pour atterrir à Java où deux merveilles nous attendent. Le volcan BROMO sera le premier : c'est un épais cône tronqué dont la crête se situe à une centaine de mètres au dessus de la plaine ; cette crête est très étroite, une lame de rasoir à l'échelle de l'ensemble ; de chaque côté les pentes sont très raides surtout du côté intérieur formé d'éboulis instables. Les bords délimitent un vaste cirque ; le fond bouillonnant de la cuvette laisse échapper à chaque instant de puissants jets de vapeur blanche qui surgissent de plusieurs endroits à la fois ; ces vapeurs montent en tournoyant et en bourgeonnant, se mêlant parfois les unes aux autres. Sur le bord du cratère on se croirait au balcon, assistant à ce qui se passe au fond de l'abîme. Les grondements et éclats sonores qui accompagnent les explosions ne donnent sans doute qu'une faible idée des forces déchaînées en profondeur. Au delà de ce cratère se profile une série d'autres volcans dont certains encore plus hauts. Derrière nous, au pied du Bromo s'étendent au contraire de vastes plaines herbeuses et paisibles. A quelque distance se dresse un petit temple blanc.

C'est en ces lieux qu'on réalise notre illusoire sécurité : comment la fine croûte terrestre pourrait-elle résister à l'impact d'un météorite de seulement 2 ou 3 km de diamètre, plongeant sur notre fragile croûte terrestre flottant sur une masse de lave en fusion?



*Cratère du Bromo
(Java)*

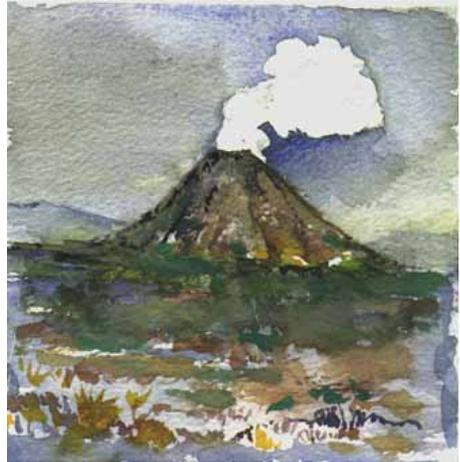
Le KAWA IGEN, sera notre prochaine étape.

Au fond de ce cratère, jour et nuit, s'écoule d'une faille un filet de soufre fondu, qui est à l'origine d'une exploitation faite dans des conditions inhumaines : ici des mineurs, contraints par le besoin, sont vraiment devenus « les damnés

de la terre » !

Nous arrivons au pied du volcan, sur une esplanade dégagée dans la forêt ; des camions vides venus de la plaine sont chargés par des hommes écrasés par les sacs de 50 kilos de soufre qu'ils viennent de descendre du cratère ; ils vident leurs sacs, s'épongent, et remontent aussitôt. Ils feront l'aller et retour la journée durant ; ils mourront à 40 ans.

Il nous faut une demi-heure pour atteindre la crête ; un spectacle d'enfer nous y attend : le fond du cratère est rempli de liquides chargés de minéraux aux couleurs morbides ; ces fluides sont en ébullition et laissent échapper des bulles visqueuses qui viennent crever la surface. La sente étroite qui descend jusqu'à ce lac en ébullition paraît peu stable. Les hommes qui s'y engagent et remontent ensuite peuvent à peine se croiser.



Volcan fumant à Java

Quand ils ont redescendu la paroi intérieure du cratère et sont arrivés en bas, au niveau de la faille d'où le soufre coule en se figeant presque aussitôt, ils emplissent leur sac en détachant les blocs jaune d'or avec une courte pioche. Ils se protègent le visage tant bien que mal avec des bandeaux de toile pour ne pas respirer trop de gaz corrosifs et fétides.

Même sur la crête du cratère, à 20 ou 30 mètres au-dessus, nous respirons avec difficulté ; j'essaie de descendre, mais je tousse déjà et mes amis me crient de remonter. Quant aux mineurs, je me demande ce qu'ils leur reste d'humanité : ils paraissent ne plus fonctionner que comme des robots, condamnés à une usure accélérée.

Tour à tour ces malheureux remontent et en surgissant sur la crête nous regardent avec des yeux hagards ; ils sont au delà de toute fatigue ; l'un d'eux me tend un morceau de sou-

fre que je lui paie.

Maintenant rejoignons le JAPON

Mes souvenirs sont seuls à pouvoir voler plus vite que la lumière; ils m'accompagneront d'une traite au pays des calligraphes amoureux de la courbe pure, de la rigueur, mais aussi des kimonos éclatants.

Je garde de ce pays trois images de volcans.

Le mont ASO sera le premier, il se dresse assez loin au nord de Tokyo. Il émerge d'une forêt de cryptomerias ; son cratère paraît assez modeste, à peine actif, ses parois sont aussi noires que de l'encre de Chine ; le sol sur lequel nous l'approchons est de même couleur, parsemé cependant de quelques buissons qui, en cette saison d'automne, sont d'un rouge vermillon. Au moment de notre arrivée, quatre japonaises sont déjà là, vêtues de leurs kimonos traditionnels, ornés de larges motifs bleus, roses et argentés. Contre le sol noir le contraste est superbe : une parfaite estampe !

Le volcan de KAGOSHIMA, beaucoup plus au sud, sera le second : il forme l'essentiel de la petite île du même nom, et n'est séparé de la province du Kyushu que par un étroit bras de mer. Nous gravissons la colline pour découvrir à nos pieds un gros village de pêcheurs qui s'étire le long du rivage. Les tuiles noires de ses toits sont alignées comme des écailles de gros poissons. Au delà du rivage et du bras de mer, se dresse le volcan qui crache, tous les quarts d'heure environ, un énorme panache de vapeur blanche : tout ceci presque sans secousse et sans bruit. Hiroshige n'a jamais fait mieux !

L'anneau étroit de terre qui entoure la base du volcan est célèbre pour sa fertilité ; ses navets (daïkon) sont les plus gros connus ; aussi quand on veut taquiner une jeune fille aux mollets rebondis, la plaisanterie classique est « hashi no daïkon » (jambes de navet) !

J'ai gardé pour la fin le mont FUJI.

Amaterasu, déesse du soleil, protectrice du Japon, n'aurait jamais pu dresser un cône plus élégant : sa silhouette s'amincit régulièrement vers le haut, légèrement tronquée au niveau de son cratère, et s'évase de façon croissante vers le bas, avec grâce et mesure. Le Mont Fuji règne sur le pays qui

lui convenait le mieux. Nous le contemplions cet automne là, gris perle, s'élevant en majesté loin derrière les érables rouges que nous avions devant nous ; une question ne pouvait que venir à l'esprit : les hommes ont-ils jamais élevé des monuments capables de célébrer avec autant d'éclat la gloire de leur pays, de leurs dieux et de leurs morts ; c'est alors que mon âme prit un nouvel envol qui la mena une fois de plus d'un continent à l'autre ; elle s'arrêta brièvement au dessus des pyramides, œuvre des hommes et parfait hommage à la géométrie; puis, entre toutes coupoles, elle choisit de faire le tour de la mosquée d'Ispahan, dôme parfait, d'un bleu quasi céleste. Peu après je fus transporté devant le cénotaphe d'Aggra, perle éclatante de blancheur posée sur le rivage d'un fleuve qui coulera toujours en hommage à un amour sans fin : c'est en effet ce que voulut et réussit le Grand Moghol pour préserver le corps de sa très aimée, Muntaz Mahal, dans son cercueil de dentelle de marbre et de lumière ; on dit qu'au clair de lune il s'enrobe d'une translucide opalescence.

Les hommes réussirent donc, en de rares occasions, à ériger des monuments parfaitement accordés à la prière, à l'amour, à la mort.

Mais ces édifices, quelques beaux et émouvants qu'ils soient, n'ont jamais égalé ce chef d'œuvre naturel et déjà évoqué qu'est le mont FUJI. Il faut le contempler la nuit, veillant sur son empire, montant la garde sur ce pays qui se réclame des dieux. C'est à ces heures nocturnes que se révèle le mieux son profil silencieux sur fond de firmament.

Loin au sud du Japon et dans l'autre hémisphère, se présente encore un petit volcan en point d'exclamation ! Celui-là, j'en ignore le nom; mais en avait-il déjà un ? Je crois qu'il venait de naître dans les eaux australiennes. Je l'ai soudain aperçu d'avion ; il faisait une petite tache noire surmontée d'un panache blanc, au milieu d'un océan immensément bleu. Les vapeurs blanches qui s'en échappaient montaient à la verticale, puis s'élargissaient comme un plumet déporté par le vent et qui se dissolvait en altitude. Ce jour-là, c'est l'Australie que je quittais, le cœur un peu serré, et peut-être étaient-ce aussi les îles de la Sonde qui me disaient adieu.

Terminons ces visites par les marques laissées par quelques volcans bien particuliers; de toute façon ils finissent tous par s'éteindre, mais certains laissent d'étranges traces en positif ou en négatif.

Il en est en effet dont l'activité s'interrompt brusquement ; leurs émissions se tarissent, leurs cônes cessent de croître, et la colonne de lave qui montait dans la cheminée centrale se fige. Alors, les siècles passent, le cône s'érode, et seule reste la colonne de basalte refroidie dressée comme une borne géante témoignant du passé. Une de ces colonnes, aussi haute que large, toute rouge, se dresse au dessus du plateau australien ; j'en ai vu d'autres de même origine, noires et plus petites, au nord du Cameroun.

Dans un autre cas une rivière de lave avait coulé jusqu'au rivage, comme une rivière ; là aussi, l'éruption peut soudain se tarir ; alors la surface supérieure du fleuve de lave se fige ; en dessous elle reste fluide et continue à couler quelques heures. Finalement son flot tarit et laisse vide son passage, laissant un tunnel qui peut s'allonger sur des dizaines de mètres ; j'ai vu un cas de ce genre aux îles Canaries ; la lave s'était écoulée jusqu'à la mer puis, après épuisement avait laissé à sa place un couloir vide se terminant sur le rivage; il était assez large pour qu'on puisse le remonter facilement; ce couloir s'élargissait à quelques dizaines de mètres de son orifice, en formant une vaste chambre souterraine, où parfois auraient été organisés des concerts !



*Volcans et rizières
(Indonésie)*

Ainsi se termine la saga des quelques volcans qui m'ont le plus marqué ; ils avaient commencé dans les grondements et les fracas, et au moins l'un d'entre eux s'était terminé en musique !

30 : NOTRE VIE A SYDNEY



Oursin pêché dans la baie de Sydney

Si mon ange gardien était encore de service, je lui demanderais de me reconduire à Sydney, 50 ans en arrière !

L'Australie est un des pays que j'ai le plus aimé. Notre villa n'y était certes pas pour rien. Elle était vaste, située sur le rivage de la presqu'île de Point Piper, une des plus résidentielles de la baie de Sydney. Côté mer, notre jardin comportait deux niveaux, séparés par trois mètres de falaise aménagés en rocaille. Le niveau bas s'ornait d'un saule pleureur issu de la bouture de l'arbre planté, à Sainte Hélène, à côté de la tombe de Napoléon . La pelouse se terminait sur une piscine d'eau de mer, séparée de la baie par un mur ; celui-ci remontait d'un côté pour nous séparer du voisin, et de l'autre faisait de même en surplombant un bijou de plage : « Lady Martin's Beach », à laquelle nous accédions par un escalier privé aménagé dans notre mur.

Notre petit bateau se balançait en face de la villa, fixé à son corps mort ; cette embarcation disposait d'un moteur deux temps et d'une voile : embarcation idéale pour naviguer dans la baie, et permettant même de courtes incursions dans le Pacifique, au delà des « Heads », hautes falaises interrompues par une ouverture naturelle donnant accès à l'océan.

Le lieu idyllique que nous habitions, bien que faisant partie d'un quartier de Sydney donnait directement sur le rivage de la vaste baie complètement protégée de la houle du large.

Nous vivions au milieu du cri des mouettes ; parfois nous étions visités par quelques oiseaux du « bush » notamment des kokaburras, oiseaux caractéristiques de l'Australie : leur appel imite à s'y méprendre un rire sonore et moqueur, faisant se retourner impulsivement ceux qui l'entendent pour la première fois.

Dans un autre registre nous entendions à certaines heures des grondements rauques et puissants assourdis par la distance : il s'agissait des lions du zoo de Sydney installé loin sur la rive d'en face.

Ces cris variés nous rappelaient combien la nature restait proche ; mais nous vivions surtout côté mer. A courte distance se dressait un îlot inhabité, « Shark Island » ; à trois cents mètres plus au large un rocher émergeait coiffé d'une balise ; dès que j'allais y plonger, un énorme « blue grouper »

sorte de mэрou bleu ciel, sortait immédiatement de ses cachettes pour faire son inspection ; il était le concierge de ces lieux, et nous nous sommes très bien connus. Mes explorations dans les recoins de la baie me conduisaient naturellement plus loin ; quand je partais plonger avec mes bouteilles, je proposais à ma fille aînée, Bénédicte, de m'accompagner.



Plumes d'oiseaux des environs de Sydney

La mission de Bénédicte consistait à suivre mes bulles à la trace. L'eau n'était malheureusement pas très claire dans la baie et la visibilité assez limitée.

Un des plus beaux souvenirs que j'ai gardé de ces plongées fut le passage devant moi, sur le fond, de deux « John Dory » (Saint Pierre), poissons dont les corps aplatis se maintiennent en nageant dans un plan vertical . Ils surgirent de nulle part, se suivant dans l'eau trouble comme deux grandes lunes d'argent, tachées en leur centre d'un point noir.

Une autre fois je parvins, à l'entrée de la baie, à saisir à bras le corps un requin de l'espèce « Port Jackson Shark » ; ces requins sont sans danger ; ils ont en guise de denture deux sortes de meules pour broyer les coquillages, ce requin là était à peu près de ma taille : il m'entraîna sur une petite

distance en se débattant mollement; nous arrivâmes à le hisser dans le bateau pour ensuite le mettre dans notre piscine ; il y resta quelques jours, mais les enfants n'étaient pas enchantés.

Maints week-ends se passaient ainsi, en plein Sydney, mais néanmoins en mer et dans ses profondeurs.

Chaque rocher sous-marin abritait sa faune particulière: l'un d'eux hébergeait des « pencil urchins » (oursins-crayons), d'autres étaient entourés de petits poissons multicolores et couverts de mollusques ; parfois je croisais des poissons plus grands, venus du large. Ces expéditions maritimes alternaient avec celles qui nous menaient à l'intérieur du bush australien ruisselant de fleurs et habités d'animaux étranges.

Nous y campions régulièrement, mais chaque année ces activités sportives étaient interrompues par la mousson qui, pendant plusieurs semaines, occultait terre et mer.

31 : SEUL EN AUSTRALIE !



Paire de coquillages (gravure)

Le Groupe Schneider venait de me confier son implantation en Australie ; c'est à dire une nouvelle aventure dans un nouveau continent ! Ma famille et moi y sommes restés quatre ans.

J'ai rapidement été associé à des négociations délicates concernant le percement d'un tunnel à Trevallyn (Tasmanie). Je devais recevoir aussi des dirigeants français venant examiner divers projets de grands travaux. Cela m'a fait parcourir avec Gérard Le Bel, (patron de CITRA, homme éminent à bien des égards) la région du Mont Kosciusko, et aussi certaines vallées isolées de Tasmanie, tapissées de forêts de fougères arborescentes : il s'agissait de repérer d'éventuels emplacements de barrages. Une autre fois j'ai dû piloter le président d'une entreprise de dragage hollandaise liée à notre groupe.

Nous avons aussi, au fil des ans, pu vendre certains équipements pour lignes électriques et pour l'irrigation. J'avais parallèlement engagé des négociations avec un jeune industriel australien, qui reste encore aujourd'hui un fidèle ami. L'idée avait été de créer une société combinant ses activités nouvelles de construction de transformateurs avec les compétences de notre société Schneider-Westinghouse : c'eût été une très belle opération, mais elle fut bloquée par Westinghouse USA qui reprit l'affaire à son profit et avec succès ! Tel était mon travail, intéressant et fort varié, mais je me heurtais systématiquement à la préférence impériale ou aux intérêts américains ; notre groupe n'avait assurément pas mesuré la solidité des préférences anglo-saxonnes.

J'avais abordé l'Australie par Darwin ; le vol pour Sydney traversait le plateau australien qui s'étendait à perte de vue ; le soleil couchant inondait de ses rayons dorés une maigre végétation buissonnière. Par mon hublot, j'apercevais ici et là de grands troupeaux : les fameux moutons issus d'anciennes sélections faites à Rambouillet, et qui constituaient maintenant une des richesses de ce pays. De mon avion, la plaine ressemblait à une immense couverture effilochée, rongée assidûment par des rangées de pucerons.

Ce continent nouveau, ce spectacle nouveau, ce début d'aventure, me remplissaient d'ardeur et de curiosité !

Arrivant à Sydney, je trouvai un bureau loué par un de mes adjoints parti en avant-coureur. Nous n'avions sur place qu'un seul contact mais excellent, un ingénieur conseil réputé. Il s'appelait Jeffrey Davey, et devint un ami précieux. Il terminera son existence à la tête d'une paroisse de Sydney, après avoir préparé sa prêtrise à Rome sur le tard. A Sydney, m'attendait également une Citroën gris sombre, très comme il faut ; je fis immédiatement peindre son toit en blanc pour me protéger des ardeurs du soleil : disposition qui se révéla peu discrète mais confortable.

Arriva le premier week-end !



*Grand coquillage à pointes
(gravure)*

Je ne connaissais personne en dehors de l'ingénieur précédemment cité ; il me prêta une tente : mon impatience était grande de me plonger sans plus tarder dans ce pays où j'allais vivre. Je partis direction Nord, dès le samedi matin. Les routes étaient désertes ; elles devinrent bientôt des pistes s'allongeant dans des forêts d'eucalyptus embaumées. Après quelques dizaines de kilomètres, je quittai la route et m'engageai sur un tapis craquant de feuilles sèches. Seul, enivré de liberté, je dressai ma tente et me sentis chez moi. Le soleil baissait et un croissant de lune apparut bientôt, couché sur le dos, ce qui me rappela que j'étais maintenant dans l'hé-

misphère sud. Je m'endormis aussitôt dans ce monde rempli de bruissements inconnus.

Au milieu de la nuit un bruit de pas me réveille ; ces pas s'arrêtent, reprennent, s'arrêtent encore. Je me sens soudain très isolé et un peu inquiet. Avec précaution j'entrouvre ma tente : stupéfaction, merveilleux instant ! L'Australie m'offrait, dès mes premières heures, le superbe spectacle d'un kangourou de couleur fauve aussi haut que ma tente. Il progressait par sauts souples et tranquilles, tout près devant moi, équilibré par sa lourde queue. Mais sans doute fut-il alerté par quelque bruit car il s'éloigna soudain, sans trop de hâte d'ailleurs, et disparut. Je venais de voir mon premier gros marsupial et lui, sans doute, son premier visiteur. Au petit matin j'examinai les alentours ; un ruisseau coulait à proximité et, m'en approchant, je vis filer deux ou trois serpents noirs et assez longs ; il me parut prudent de replier ma tente, et de rentrer dans ma voiture. Je retrouvai facilement mon chemin de la veille, qui, un peu plus loin, longeait une sorte de mare herbeuse dégagée dans sa partie centrale. Tout étonné, j'aperçois deux petites protubérances se déplacer sur l'eau en conservant exactement leur écart ; je pensais d'abord à un bébé crocodile ; soudain je compris que ce devait être plutôt le bout du bec et le crâne d'un ornithorynque ; bientôt j'en vis deux évoluant de concert. Ma chance était inouïe : car j'appris par la suite que ces animaux se laissaient voir très rarement.

C'est ainsi que ce premier week-end cumula les spectacles imprévus, et que ce pays de l'autre bout du monde commença vraiment à me plaire !

32 : PREMIERE PLONGEE EN AUSTRALIE



Il y avait des requins, mais aussi des coquillages!

Ma famille ne me rejoignit, à Sydney, que quelques semaines après mon arrivée.

J'entrepris donc d'occuper mes week-end, et consacrai le second à une plongée dans la baie de Cook, au nord de Sydney. J'avais apporté de France palmes et masque. A peine avais-je énoncé cette idée d'aller nager dans cette baie que ce fut un tollé général : les côtes étaient infestées de requins : nul n'aurait eu la folle idée de s'aventurer dans ces eaux dangereuses, sauf le long des rares plages protégées par des filets spéciaux.

Ces craintes me paraissaient excessives ; et puis, je voulais y aller voir. J'arrivai sur les lieux. Un îlot se dressait à 40 mètres du rivage ; à mes pieds s'offrait une petite plage accueillante et déserte. Une passerelle métallique permettait d'accéder au monument installé sur le rocher à la mémoire du fameux navigateur, découvreur de l'Australie.

L'eau était calme et merveilleusement transparente. Je me mis à l'eau en suivant la passerelle. Il n'y avait là que 5 à 6 mètres d'eau, le fond était sableux, les poissons peu nombreux. Je regardais tout autour de moi et c'est là que j'eus vraiment peur ; en effet, au delà de la passerelle, et entre les poteaux qui la soutenait, je vis un requin se diriger tranquillement et en droite ligne sur moi ; je maudis mon imprudence et crus ma mission Australienne terminée. Le requin s'approchait, je n'avais rien pour me défendre. Je pensais que le mieux était de rester immobile sans lâcher des yeux l'animal, qui me paraissait avoir une grosse tête plate et plus large que moi. Il ne fut bientôt plus qu'à 10 mètres, puis à 5. Je vis qu'il allait passer exactement sous moi ; j'aurais presque pu toucher son dos en allongeant le bras. Je restais figé, retenant ma respiration ; je vis l'animal défiler sous moi. Je courbais la nuque pour le suivre des yeux, gardant mon corps immobile alors qu'il continuait sa course sans dévier. Sa queue ondulait lentement de droite à gauche, il s'éloigna et disparut. J'attendis encore un peu, puis je fonçais de toutes mes forces vers le rivage distant d'une vingtaine de mètres. Je m'étendis haletant sur le sable, je sentis mon cœur reprendre son calme. Le requin était passé si près que je gardais encore en mémoire les dessins bigarrés de son large dos,

bruns sur fond beige clair, qui me rappelaient les tapis de Kairouan. Si le requin avait attaqué, je n'aurais eu aucune chance. Le soir même j'appris que cette espèce, un « carpet shark » (requin tapis) se nourrit de coquillages qu'il broie entre ses mâchoires cornées et qu'il est totalement inoffensif. Je retrouvai mon optimisme ; de fait je contribuai, peu après, ayant brisé les tabous locaux, à créer le premier club de plongée à Sydney. J'acquis, dans ce domaine au moins, quelque notoriété.

Plongeant quelques mois plus tard au large de Bondy



L'Australie me comblait de trésors : une aile de perroquet

Beach, côté océan, avec les bouteilles et appareils que notre groupe avait fabriqué sur mes indications (cela fera l'objet d'un autre récit), nous étions descendus à quelques mètres de profondeur, en suivant le côté extérieur du filet de protection de cette célèbre plage, la plus fréquentée de Sydney ; nous eûmes la surprise de découvrir, presque aussitôt, une déchirure de plusieurs mètres au niveau du sable ; passant au travers, nous avançons maintenant en observant les baigneurs évoluant au dessus de nous : ils ne se rendaient pas compte que, sur le fond, reposait tranquillement un requin gris de fort belle taille. J'ai vu par la suite beaucoup de requins, et acquis la réputation du français qui nage avec eux.

Je retournais plusieurs fois dans la baie de Cook avec un fusil sous-marin. Un jour de chance je pris un assez gros

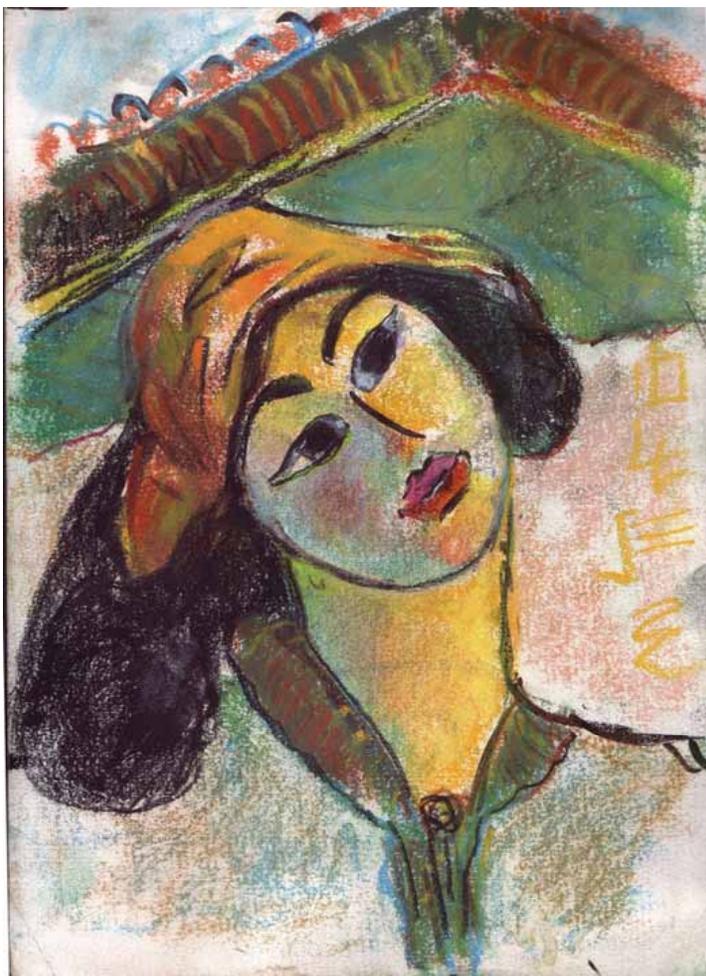
poisson ; j'entrepris de le tirer vers la plage. Je venais de sortir de l'eau, quand, me retournant, je vis un bref bouillonnement ; un requin venait à la dernière minute de m'arracher ma proie.

Vers la fin de mon séjour australien la petite plage devint trop fréquentée pour moi ; quelques aborigènes, venus du bush, y faisaient tournoyer leurs boomerangs, pour attirer les curieux.



Encore de merveilleux coquillages

33 : COMPENSATIONS COMMERCIALES



Jeune chinoise rêveuse



*Vieux chinois lisant une
annonce*

En tant que Président d'Impex, filiale du Groupe Schneider, j'avais la mission de faciliter les exportations du groupe, en organisant des compensations avec les pays qui ne pouvaient payer en devises. Peu après la reconnaissance de la Chine par le général de Gaulle, nous avons été confrontés au problème de leur vendre des locomotives Diesel. Je faisais une étroite équipe avec François Maunoury, Directeur Général d'Impex, devenu depuis Président de Chambre au Tribunal de Commerce de Paris.

Un des membres d'Impex, Madame de B. avait eu le malheur d'avoir un mari mort et enterré en Chine. Par contre cela lui

conférait dans ce pays, voué au culte des ancêtres, un respect particulier et des facilités pour circuler.

C'est ainsi qu'avec son aide nous avons été amenés à rechercher des produits susceptibles d'être fournis par la Chine en échange des locomotives. Ce n'était pas facile d'en trouver dans ce pays ruiné par les révolutions. La Chine commença par nous offrir des tapis anciens, qui furent écoulés auprès des antiquaires parisiens ; cela fit beaucoup de tapis, qui peu à peu trouvèrent preneurs. Assurément ces tapis étaient réunis par le gouvernement chinois qui les réquisitionnait pour faire du troc.

La deuxième monnaie d'échange, plus inattendue consistait en cheveux de femmes destinés à faire des perruques ; je ne sais si la collecte de ces cheveux était faite par libre consentement ou sur instigation plus ou moins ferme du Parti. En tous cas je n'aurais pas pensé que les cheveux des chinoises, plutôt épais et raides, auraient pu être transformés en perruques ondulées : mais, semble-t-il, ils le furent. J'ai d'ailleurs eu la surprise en visitant en 2004 des villages de « minorités »

dans le sud-est de la Chine, de voir des femmes porter d'impressionnantes perruques. Les femmes se retrouvent partout les mêmes artifices.

La troisième proposition des chinois fut de livrer des « daphnés » : c'est ainsi que j'ai fait connaissance des menus de nos poissons rouges, ils sont nourris couramment de ces crustacés minuscules, élevés dans l'eau douce, puis séchés.

Il nous fallut un an ou plus pour écouler ces animalcules auprès des aquariophiles parisiens.

Le quatrième volet de la transaction porta sur du millet pour canaris et autres petits oiseaux : là il nous fallut plusieurs années pour écouler nos stocks ; car l'appétit et le nombre des canaris parisiens ont leur limites. Il fallait donc beaucoup de souplesse de part et d'autre pour équilibrer le poids, ou tout au moins la valeur des locomotives.



Jeune campagnarde

Prêts à tout pour rendre les transactions possibles, nous importions souvent des produits inattendus (les grands marchés internationaux de céréales et denrées classiques n'ayant nul besoin de nous). C'est ainsi que nous avons recruté « le roi de la pistache » ; nous avons aussi importé des tonnes de lapins congelés, et j'en oublie... Notre mission était de trouver tous les moyens de faciliter l'ex-

portation des produits industriels de notre groupe, c'est aussi grâce à des arrangements semblables que nous avons pu livrer en Inde une usine de DDT et, au Pérou, une série de petites centrales diesel dont l'une fut installée à Puno, sur les bords du lac Titicaca, et une autre à Iquitos, sur le Haut Amazone, avec le concours énergique et compétent de Pierre Allarousse, devenu par la suite Vice-président du Tribunal de Commerce de Paris.

Iquitos avait deux particularités : élever et exporter des

poissons tropicaux destinés aux aquariophiles américains, et, par ailleurs, posséder une maison en poutres métalliques construite par Eiffel. Celle-ci avait été ramenée de Paris à Iquitos à l'époque des riches Seringueros (collecteurs de caoutchouc sauvage).

Dans nos activités, qui demandaient parfois quelques acrobaties, il fallait savoir recruter de bons spécialistes de produits incongrus, ces gens originaux sont souvent passionnés par leur métier et s'intéressant autant aux jeux du commerce qu'à l'appât du gain. La passion de ces spécialistes peut les conduire jusqu'à l'obsession, au détriment parfois de leur jugement et de leur lucidité. Il fallait rester vigilant !



Chinoise tissant

34 : INCURSION SUR LA GRANDE BARRIERE DE CORAIL



Deux coquillages sur des galets (gravure)

Si j'aime la mer, ce n'est pas essentiellement pour y nager : un rivage est surtout pour moi la porte entr'ouverte sur un autre monde, presque une autre planète.

Hélas, j'ai toujours été gêné par la faible résistance de mon estomac à la houle. De toutes façons, même avec bouteilles et détendeur, on reste limité en profondeur, alors qu'à quelques centaines de mètres plus bas existe un troisième univers, nouveau et d'une variété incroyable, habité par des milliers d'espèces en train d'être découvertes : ce monde là est glacé, sans lumière, soumis à d'extrêmes pressions; c'est un troisième monde rempli de vie qui est à l'opposé d'un autre encore : celui qui occupe la canopée, zone située à trente ou quarante mètres au dessus du sol dans les cimes des arbres tropicaux : là bourdonnent des milliers d'insectes, volent d'innombrables oiseaux, circulent des singes, des serpents, des grenouilles et des carnassiers.

Mais aujourd'hui, nous resterons sur les rivages d'une petite île australienne, non loin de Brisbane ; elle est interdite au public, car réservée à son phare.

L'histoire commence par une amitié : Paul Pétry, Directeur des Phares et Balises, m'avait offert en début de carrière de devenir son adjoint et sans doute plus tard son successeur. Cet éminent ingénieur était hautement sympathique ; et la perspective de passer une partie de mon temps à inspecter des îles et caps isolés autour du monde aurait fort bien convenu à mes goûts pour l'exploration ; mais, tenu compte du mal de mer, je ne pouvais l'envisager.

Cette amitié qui nous liait s'est développée autrement au cours de parties de pêche à la mouche, Paul Pétry possédant en Normandie une très belle rivière à truites ; et quand je fus, quelques années plus tard, envoyé en Australie, il me fournit les meilleures introductions auprès de ses collègues australiens responsables des phares.

C'est ainsi qu'au cours d'un congé je pus me faire déposer pour quelques jours sur une de ces îles interdites.

La perspective de pouvoir explorer seul des massifs de coraux vierges me grisait. J'avais ma tente, quelques provisions, mes palmes et mon masque.

Je respirais avec volupté la brise du Pacifique, et j'imagi-

nais toutes ses richesses presque à ma portée. Dans le phare, il y avait un gardien, discipliné, et parfaitement insociable ; en débarquant, je présentais mon autorisation de séjour ; je ne le revis que pour lui dire adieu. Tout s'était bien passé, puisque rien ne s'était passé.



Coraux raides et souples

Je dressais ma tente à l'écart. Le ciel était intensément bleu, la mer d'émeraude, les eaux tièdes et cristallines et le soleil éclatant ; la grève, faite de débris de coraux, était aveuglante de blancheur.

Ma première découverte se présenta rapidement sous la forme d'un bénitier impressionnant, solidement calé sur le fond, et largement ouvert ; ses chairs étaient

d'une délicate couleur pastel, bleu verdâtre, couleur due aux myriades d'algues microscopiques qui vivent en symbiose avec ces mollusques.

Me revint en mémoire le célèbre bénitier placé sur un pilier à l'entrée de l'Eglise Saint Sulpice ; mais celui que je regardais était dangereusement vivant ; tremper la main dans l'eau bénite de Saint Sulpice ne présentait aucun danger connu, bien au contraire ; mais la plonger dans l'entrebâillement d'un bénitier vivant comme celui-là eut été le meilleur moyen de la perdre, ou de rester emprisonné au fond de l'eau : car au moindre contact ces coquilles puissantes se referment d'un coup sec.

Cet impressionnant mollusque me remis aussi en mémoire un passage du carnet de bord du Capitaine Cook remontant les côtes australiennes: « There are giant cockles, of which one only would make the meal of a British sailor » (Il y avait des coques géantes dont une seule aurait suffi au repas d'un marin britannique). On mesure l'appétit que devaient avoir ces fondateurs d'empire !

La richesse d'un récif corallien est inépuisable : coraux de

toutes sortes, poissons bigarrés éclatants, crustacées, méduses, crinoïdes etc....

De nuit, avec une lampe étanche, on découvre un paradis : les myriades de polypes ont grand ouvert leurs corolles serrées les unes contre les autres ; cela transforme les buissons coralliens en massifs jaunes, roses, et de tous les verts, dont les surfaces ondulent comme des tapis soyeux au gré des mouvements de l'eau. Des bancs de crevettes chassent en faisant cliqueter leurs pinces, des grosses murènes tachetées avancent leurs têtes hideuses hors de leurs cavernes pour voir si vous ne seriez pas comestible ! Ces aventures nocturnes et solitaires étaient d'une beauté irrésistible, mais comportaient assurément quelques risques.

Le jour suivant, je m'aventurai davantage ; soudain je sentis une violente claque sur ma cuisse gauche. Comme je me savais vraiment seul, j'eus fort peur, retournant la tête, je vis à travers mon masque un gros poisson noir plaqué sur ma jambe; il me fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait d'un poisson pilote qui m'avait pris pour son requin. Il ressemblait à une grosse anguille sombre, très épaisse, il s'était fermement collé sur moi avec le disque ventouse qu'il porte sur la tête. Par la suite j'ai vu souvent de tels poissons fixés sur des requins qui les traînent avec eux, et leurs abandonnent leurs restes.

Reprenant mes esprits, je secouais la jambe, je donnais d'inutiles coups de poings sur cet animal trop attachant, puis je retournais au rivage ; au moment de sortir de l'eau, le poisson pilote désespéré abandonna ma cuisse et disparut.

Un peu plus tard, plongeant et soulevant une grande pierre plate, il en jaillit un petit requin gris vert, qui me happa le poignet ; il me fallut ressortir de l'eau et lui écraser la tête contre une pierre pour lui faire lâcher prise. Ses multiples rangées de dents serrées comme les pointes d'une râpe m'avaient mâché les chairs, et j'en ai gardé une cicatrice plusieurs années. Un incident nettement plus sérieux fut l'écorchure causée par un corail vivant : une semaine plus tard ma jambe s'infecta profondément; il me fallut trouver un médecin et recourir aux antibiotiques.

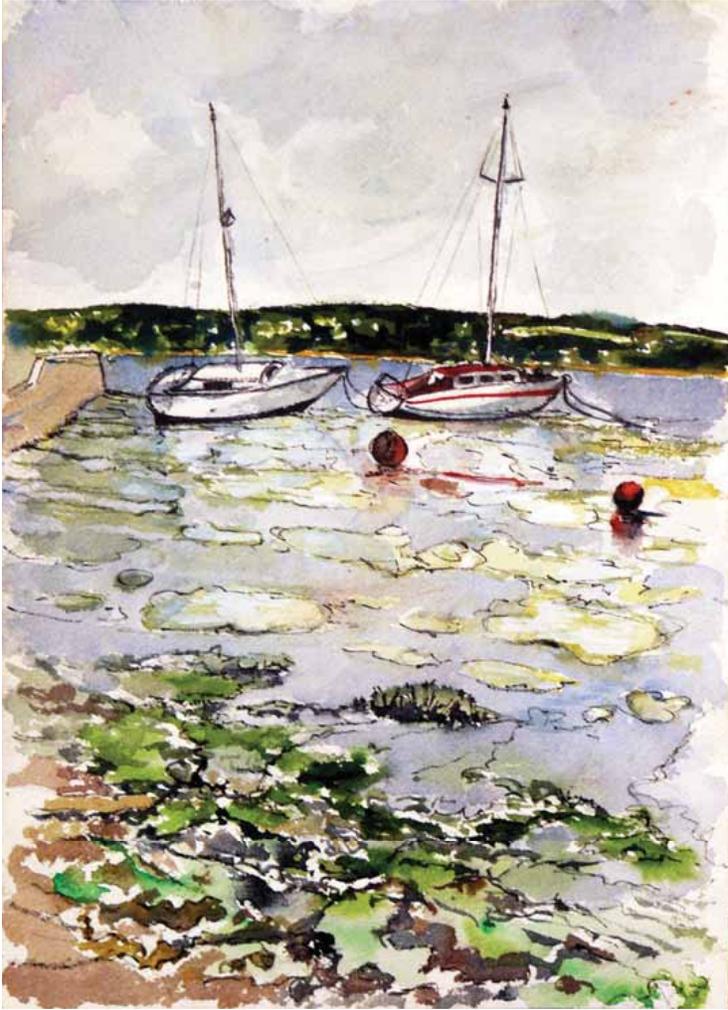
Toutes ces péripéties sont minimales comparées à la ren-

contre éventuelle d'un requin malveillant, d'un mérou géant ou d'un barracuda ; on peut aussi se faire piquer très douloureusement par certains poissons venimeux, ou par des oursins aux aiguilles pénétrantes, ou même par certaines méduses mortelles.

Je suis passé très près de tout cela, réussissant toujours à garder mes distances ; l'exception fut une méduse urticante américaine qui me fit souffrir d'une façon abominable : elle m'avait heurté avec précision à un endroit fort sensible, au cours d'un bain de minuit !

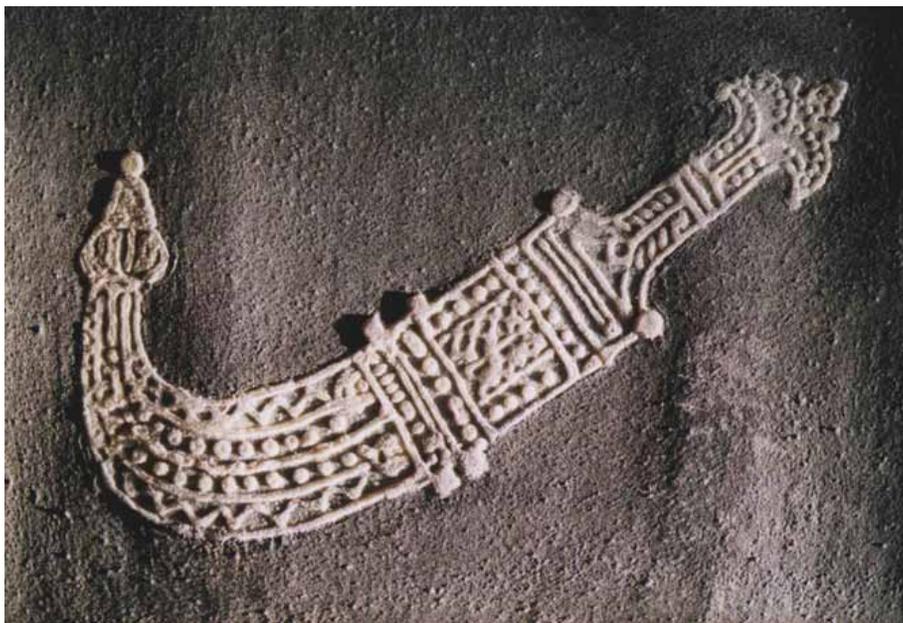


Coraux en éventail



Basse mer en Bretagne

35 : GUERRE DE 1939



*Poignard yéménite rituel (wranja)
(sables colorés et liant vinylique)*

Après avoir passé une première année à Polytechnique, sur la montagne Sainte Geneviève, survint la mobilisation. Sous-lieutenant, je fus envoyé à Montargis pour y suivre une formation d'Officier de Communications. Les matériels et méthodes de l'époque font maintenant sourire : on nous apprenait le morse optique, et l'utilisation de téléphones de campagne pourvus de manivelles pour appeler l'interlocuteur. Après quelques semaines d'entraînement, je fus transféré sur le front, et logé dans une ferme. Etre jeune officier ne me déplaisait pas, et je me sentais fort bien dans mes pantalons bouffants couleur chamois. Pour montrer à la fois ma désinvolture, et aussi ma familiarité avec la vie des champs, j'allais dès le petit matin, visiter l'étable avec la jeune vachère. Malheureusement une des bêtes se vida à mon passage sur ma jolie culotte de cheval: la jeune fille pouffa de rire, il me fallut bien en faire autant. Ce fut là mon premier accident de guerre !

J'avais été affecté à l'observation des lignes ennemies, au niveau du Corps d'Armée. Dès le premier jour, je fus introduit dans un espace exigu situé dans la queue d'un petit avion de reconnaissance. L'ennemi était supposé signaler sa présence au sol en tirant sur nous au passage. Dans l'avion nous étions deux, le pilote, et moi-même à l'arrière, avec une mitrailleuse entre les jambes. Je devais tirer sur tout avion ennemi susceptible de se présenter. On m'avait précisé au départ que les avions allemands étaient plus rapides que les nôtres : le problème était donc d'éviter d'en rencontrer ! Bref, nous allions servir d'appât. Sur ces entrefaites l'armée demanda des volontaires pour former des groupes de combats au Proche Orient. Mon goût pour toute aventure s'accordait fort bien



*Notre pays fut submergé
par une horde cuirassée
et armée que me rappellent
ces coléoptères*

avec l'enthousiasme modéré que j'éprouvais à l'idée de servir de cible. Je fus aussitôt expédié à la base d'Hussein Dey, à côté d'Alger : c'était l'étape obligée pour le Proche Orient. Mes précédentes évolutions aériennes furent aussitôt remplacées par des marches d'endurance avec des recrues algériennes, et par des galops sur des chevaux arabes. Sur ces entrefaites survint l'armistice.

Dans la situation assez floue qui suivit j'allai me présenter



*Restes de casemates
allemandes (côte Atlantique)*

au titulaire de la chaire de botanique de l'Université d'Alger, réputé dans son domaine. Il me fit faire quelques coupes histologiques, et j'étudiai avec passion les diverses organelles que contiennent les cellules. La zoologie, la botanique, la biologie me passionnaient déjà et auraient certainement pu me donner la direction d'une carrière. Cette période incertaine paraissant se

prolonger, je demandai à mes supérieurs l'autorisation de faire, avec un camarade, un tour d'Algérie, en bus et auto-stop. Nous devions bien entendu rendre compte régulièrement de nos mouvements et rester aux ordres.

Nous fûmes merveilleusement reçus partout, en particulier par les femmes arabes, plus ou moins voilées, qui nous offraient parfois des petits gâteaux et des bonbons. Nous fîmes ainsi une traversée sympathique de la Kabylie ; nous entreprîmes dans la foulée l'ascension du Lella Redidja, sommet couvert de cèdres qui domine ce massif. Nos errances nous menèrent aussi à Bougie, puis dans le désert jusqu'à Bab el Oued, Boussa Hadda et autres oasis. Revenus de cette équipée, et désireux de ne pas rester oisif, j'entrepris alors d'explorer la côte aux environs d'Alger ; je m'entendis avec un sous-officier de la base d'Hussein Dey qui restait mon lieu

d'attache militaire.

Ce sous-officier était un habile mécanicien. Sur mes indications, utilisant un long tube de chauffage en cuivre, un bon ressort et une tige inoxydable assortie d'une pointe et d'une encoche, il m'aida à assembler un honorable modèle de fusil sous-marin. Le mécanisme de la gâchette, partie essentielle de l'instrument, rentrait évidemment dans la spécialité de ce sous-officier ; je parvins aussi à bricoler un masque. J'étais désormais équipé pour la chasse sous-marine. Le fusil était un peu lourd, mais le ressort puissant. La gâchette résistait cependant un peu trop, ce qui nuisait au déclenchement et à la précision du tir.



*La joie de vivre revenue 50
ans après l'occupation
(Cap Ferret)*

Je partis l'essayer ; mais ce qui manquait sur ces rivages c'étaient les poissons. Un peu dépité, je regagnais chaque soir ma chambre en ville ; ma propriétaire, une dame aimable aux proportions généreuses, louait deux chambres : j'en occupais une et, dans l'autre était installée une jeune femme que je croisais parfois.

J'entrepris un soir de démonter la gâchette du fusil, afin de la rendre plus sensible, et je graissais le tout soigneusement. Au cours de mes manipulations et à ma terreur la flèche, soudain libérée, se dirigea avec violence vers la cloison qui me séparait de ma voisine, puis, l'ayant transpercée resta plantée à mi-chemin ; il y eut un cri perçant, je me précipitai, et frappai à sa porte. La malheureuse paraissait terrorisée et le premier contact fut délicat ; j'eus beau m'expliquer, exposer les difficultés et l'intérêt de mes expériences, elle ne me manifestât aucune compréhension. Je dois admettre qu'une flèche d'acier surgissant de sa cloison ne prédisposait pas en

ma faveur ; elle ne songea pas un instant, hélas, à prendre ma flèche pour celle de Cupidon. Enfin elle se calma, j'extirpai la flèche et battis en retraite. Quant à la propriétaire, attirée par l'agitation, elle sortit de chez elle un peu inquiète; elle comprit aussitôt la situation, et me pria un peu sévèrement d'interrompre mes expériences chez elle ; mais je crois qu'elle riait sous cape...

Autant que je m'en souviene, et à ma surprise, je n'eus jamais à payer le plâtrier. Je pense que ma logeuse était flattée d'héberger un jeune officier, et je devais être attendrissant de remord !



La mousse poussée par les vagues a effacé toute trace de bottes

La vie reprit son calme ; je continuais à pêcher, sans plus de succès d'ailleurs.

Je fus finalement rappelé en France pour y rejoindre l'Ecole Polytechnique, repliée à Villeurbanne, à côté de Lyon.

La guerre devait me retrouver plus tard ; en attendant je tombai sérieusement malade avec une hépatite virale qui me maintint trois mois à l'hôpital Desgenettes.

Mais je pus poursuivre

mes études et sortir dans un rang me permettant de choisir ce que je voulais. Pour des raisons sentimentales inutiles à commenter, je ne choisis pas le Corps des Mines, mais, à la divine surprise du camarade qui me suivait dans le classement, j'optai pour le Corps des Ponts et Chaussées. Ceci me conduisit à rallier, pour deux ans, Paris occupé, et l'Ecole de la rue des Saints Pères.



Mouvement et espaces

36 : INCURSIONS DANS LES EAUX DU PACIFIQUE



*Cinq coquillages aux formes
étonnantes (gravure)*

Sortir de la baie de Sydney avec ma petite embarcation, et s'engager entre les « Heads », passage large d'une centaine de mètres qui débouchait sur le Pacifique, c'était l'attrait du fruit défendu ; c'était s'aventurer dans un espace illimité et inconnu.

J'avais d'abord repéré un chemin acrobatique pour descendre la falaise et accéder au rivage nord de ce passage, afin d'évaluer les risques de près.

Je restais avec prudence le long de la rive pour éviter le trafic des bateaux rentrants ou sortants ; de toute façon l'amoncellement des rochers du rivage s'enfonçait abruptement sous l'eau et vers les profondeurs. J'ai souvent rencontré dans ces éboulis des « Port Jackson sharks » déjà mentionnés ailleurs; mais un certain jour de chance je fus gratifié d'un superbe spectacle : un banc d'une dizaine de « King Maquerelel » à rayures bleue sombre sur fond argenté remontait tranquillement le léger courant de la marée et passa à deux ou trois mètres devant moi ; il s'agit là de maquereaux surdimensionnés dont certains dépassaient le mètre ; j'eus la chance d'en harponner un : leur chair est acceptable mais moins savoureuse que celle de nos maquereaux bretons. Leur profil effilé et leurs yeux de chasseur me faisaient rêver aux océans d'où ils venaient, et aux profondeurs du grand large.

Je m'aventurais parfois le long de la falaise jusqu'à la sortie de la passe, là où commençait l'océan. C'était déjà plus hasardeux, car même par temps calme une vague venait parfois



Bois sculpté haïtien d'un cousin lointain du " Blue grouper " australien

s'écraser sur la côte. Il fallait en cet endroit, se jeter à l'eau au moment où la vague, en se retirant, vous aspirait au delà des blocs rocheux. Pour regagner la côte il fallait à l'inverse profiter de l'arrivée d'une autre vague, qui vous transportait au dessus et au delà des mêmes roches. On se faisait râper sur les pierres recou-



*Éperon dorsal
d'un "Port Jack-
son shark" typi-
que de la baie de
Sydney*

vertes de tapis de petits coquillages coniques.

Ces jours-là je demandais à ma femme de me surveiller; elle s'asseyait un peu plus haut, mais en cas de difficulté comment aurait-elle pu m'aider ! Je restais très prudent, sachant que c'était là un endroit où survenaient de temps à autre des vagues de taille inattendue ; il y avait déjà eu des noyades. Un jour, ou la mer était particulièrement calme, je m'avancai un peu plus loin et jetai l'ancre. Je me mis à l'eau ; le soleil brillait magnifiquement et ses rayons pénétraient dans les eaux limpides en donnant l'illusion de converger jusqu'à se perdre dans les profondeurs.

C'est alors que j'eus la chance d'assister à un spectacle que je crois voir encore. Une sèche vraiment énorme, de peut-être cinquante centimètres de la tête à la queue, montait lentement de ses abîmes ; elle s'approcha, éclairée de mieux en mieux par les rayons du soleil en se nimbant d'une lumière qui inondait ses chairs translucides ; on aurait pu croire que son corps devenait lumineux avec des tonalités pastel bleutées, roses et nacrées. La sorte de membrane rubanée qui court de chaque côté du corps de ces mollusques ondulait rapidement d'avant en arrière pour propulser cet animal en ma direction. Je voyais de sa tête saillir ses yeux énormes, aux pupilles fendues horizontalement, à l'inverse de celles des chats ; devant, se regroupaient le bouquet de ses tentacules. Sa silhouette claire se détachait de mieux en mieux sur les sombres profondeurs d'où elle remontait. Je flottais immobile, j'étais hypnotisé. Mais je dus, sans doute, faire un léger mouvement pour me stabiliser. La sèche réagit brusquement, fit jaillir de chaque côté de sa tête les deux tubes qui permettent à ces mollusques de se propulser en reculant, éjectant de l'eau comme des engins à réaction ; puis elle plongea soudain à la verticale et disparut.

Un de mes autres lieux de prédilection s'appelait Palm

Beach ; c'était une belle plage, un peu au nord de Sydney, qui se terminait par un promontoire rocheux escarpé avec un petit phare au sommet. De cette plage, il m'arrivait d'observer au large des baleines sauter hors de l'eau et retomber en faisant de grandes gerbes. Elles étaient probablement attaquées par des requins makos. Je contournais parfois le promontoire qui fermait la plage. C'était une zone



Bivalve archaïque particulier à la baie de Sydney

peu fréquentée et assez poissonneuse. Je nageais ce jour-là à une trentaine de mètres du rivage sur lequel ma femme, pour m'accompagner, avait sauté de roche en roche et s'était assise. Je plongeai comme d'habitude à quelques mètres de profondeur; à l'une de mes remontées en surface je vis ma femme gesticuler en hurlant ; elle m'expliqua ensuite qu'elle avait eu très peur : j'étais alors sous l'eau et elle avait vu, à peu près là où j'avais disparu, un dos sombre de trois ou quatre mètres de long émerger et disparaître. Ma femme avait, on la comprend, craint que j'ai pu suivre le sort de Jonas ; nous apprîmes plus tard qu'il s'était probablement agi d'une petite baleine qui avait fait surface entre la côte et moi. Sous l'eau, tourné de l'autre côté, je n'avais rien vu. L'océan m'avait donc tranquillement rendu à ma famille !

Il m'arrivait aussi, avec mes camarades de plongée, d'aller faire, plus au nord, le tour d'un gros rocher immergé. Nous étions aussitôt entourés d'une ronde de poissons perroquets énormes, richement colorés de vert émeraude et de bleu ; ces poissons tournaient autour de nous remontaient et disparaissaient tour à tour virevoltaient avec aisance ; parfois ils plongeaient brusquement, éprouvant sans doute autant d'inquiétude que de curiosité. Je garde dans les yeux le souvenir de ce ballet de couleurs et lumières. Les teintes que prennent les corps des poissons immergés dans des eaux cristallines et les reflets mouvants des rayons du soleil au travers des vagues n'ont pas d'équivalent sur terre.

37 : AU BOUT DU MONDE (Cap Est australien)



*Au bout de l'Europe :
Bretagne à marée basse*

Qui n'a jamais été tenaillé par le désir d'aller jusqu'au limite du possible et même un peu plus loin ?

Comment se résigner à rebrousser chemin avant qu'il ne se termine, comment ne pas aller au sommet de la dune pour découvrir la suivante, comment ne pas plonger plus profond pour s'assurer qu'il n'y a rien d'autre à voir ? Cela est tout aussi vrai dans le domaine des connaissances. Il est cruel, avec la vie qui s'avance, de devoir abandonner tant de domaines passionnants ; mais, de nos jours, les connaissances s'accumulent plus vite qu'on ne saurait les étudier. Se savoir limité et mortel, ce n'est pas facile. Il faut sans cesse choisir et donc éliminer. C'est dans cet état d'esprit que je me trouvais une fin de semaine à Sydney, en regardant la carte et les innombrables endroits où j'aurais voulu aller.

Il y avait, plus au sud, une zone qui paraissait déserte ; son principal attrait était d'être le point le plus à l'est de l'Australie. Il me prie une forte envie d'y aller voir, une sorte de caprice, ou plutôt, un état d'esprit me forçant à aller là où le chemin s'arrêterait. De toute façon il y a partout de quoi découvrir, et si on ne trouve rien, il reste la satisfaction d'avoir essayé. Nous prîmes donc la voiture; de la route principale partait une piste se dirigeant vers la zone repérée. Il



*Tous les bouts du monde
(Pacifique, Brésil, Nouméa):
crabes et coraux*

fallut traverser une interminable forêt d'eucalyptus; tout le long du chemin s'envolaient des perroquets superbes que nous n'avions encore jamais vu, les plumes de leurs ailes paraissaient coupées en deux avec la base noire et l'autre moitié rouge écarlate ; j'avais une carabine et j'en tirais un, j'en ai encore quelques plumes, qui à ce jour ont gardé leur éclat.

La forêt se termina brusquement sur une zone buissonneuse qui, cent mètres plus loin, s'achevait sur la côte ; le

chemin que nous suivions, se prolongeait jusqu'à un petit phare, dont nous allâmes en arrivant saluer le gardien tout surpris de voir un visiteur.



Désirs de lointains

Notre tente fut installée un peu à l'écart. La soirée s'avancait. Nous avions un sentiment de totale liberté, l'enchantement d'être seuls, de respirer le Pacifique et d'avoir atteint une des extrémités du monde. Seule une trentaine de mètres nous séparait du rivage, le plateau rocailleux se terminait par une falaise basse tombant

dans l'océan. Le lendemain matin, au moment du lever du soleil, le paysage s'éclaira d'un seul coup. De petits kangourous sortis de la forêt se déplaçaient par sauts tranquilles. La journée et la mer s'annonçaient très calmes. Nous jouissions intensément, d'une de ces heures heureuses où la terre se réveille et reprend ses couleurs. Qu'allions nous trouver en ce jour nouveau. Les perroquets commençaient à piailler derrière nous dans les eucalyptus. Une houle paisible venait mourir sur la falaise faisant monter et descendre le niveau des eaux sans se briser.

Mais le soleil se réchauffait et je me mis à l'eau ; presque aussitôt je vis sous moi l'entrée d'une large cavité s'enfonçant sous la falaise, je plongeais pour aller voir; le spectacle me remplait de stupéfaction, d'enthousiasme et aussi de quelque crainte, je revins d'abord en surface pour décider quoi faire. Le toit de la cavité n'était pas à beaucoup plus d'un mètre au dessus du sol, mais elle s'avancait à 5 ou 6 mètres de l'entrée et était à peu près aussi large. Au fond, sur le sol sableux reposait un requin gris bleuté, immobile, et plus long que moi; à côté, dressées sur la pointe de leurs pattes comme de fragiles danseuses se tenaient les deux plus grandes langoustes que j'avais jamais vues ; elles déplaçaient paisiblement leurs antennes de droite à gauche. Ne pas essayer de m'en empa-

rer eut été impensable ; mais qu'allait faire le requin ? Je regagnai encore la surface, pesant le pour et le contre. Ma décision était prise ; je plongeai une troisième fois, j'avançai la moitié de mon corps dans la cavité, j'allongeai au maximum mon bras et mon fusil dans la direction des langoustes. Elles avaient un peu reculé, je tirai la plus grosse, et ressortis aussi vite que possible sans même essayer de voir si je l'avais touchée, je fonçai vers la surface. La corde de ma flèche s'était tendue, la langouste devait être au bout. Je regagnais la falaise pour essayer de sortir ma proie. Cette langouste pesait plus de onze livres, un record. Enhardi, je retournai vers la grotte ; le requin n'avait pas bougé, je tirais la deuxième langouste qui s'avéra peser la moitié de la première.



Coquillages : infinie variation des graphismes

Nous fîmes une délicieuse grillade de la grosse langouste qui nous nourrit encore le soir et le lendemain, la terminer fut impossible ! Nous proposâmes l'autre au gardien du phare, qui déclina notre offre : il devait en manger trop souvent !

Le lendemain matin, approchant de la rive, et me tenant sur le bord de la falaise, j'aperçus dans les eaux claires un autre requin beaucoup plus gros que celui de la veille, il avait une peau sombre, tachetée de points blancs ; peut-être était-ce un petit requin baleine ? Il s'écarta dignement de la côte, à lents coups de queue, dès qu'il vit apparaître ma silhouette sur le bord de la côte.

Décidément les animaux de ces lieux écartés étaient souvent énormes. J'ai gardé une photo de Colette soulevant, non sans peine, la grande langouste. Une fois de plus nous avons eu raison d'aller « au bout du monde ! »

38 : MARIAGE ET DEBUTS PROFESSIONNELS



Ma céramique nommée "Espoir"

Au cours des années 1940-45 se bousculèrent autant d'évènements familiaux que professionnels, sur fond de guerre. On pourrait l'appeler « Période Formative », à l'instar des archéologues s'occupant des civilisations précolombiennes pour désigner les années où naissent de nouveaux styles avant qu'ils n'arrivent à maturité.

Ce fut pour commencer les amours de jeunesse avec leurs joies et leurs drames, y compris des fiançailles rompues. Après, chacun se maria de son côté, fut heureux et eut beaucoup d'enfants. Après soixante ans de relations interrompues et le veuvage de mon ex-fiancée, nous fûmes heureux de nous retrouver avec quelques vieux souvenirs.

Devenu Ingénieur au Corps des Ponts et Chaussées, j'avais pu me faire nommer à Orléans. Cette période d'occupation pénible me permit, en compensation, d'agir dans ma circonscription, avec plus de liberté que normal. Mes interventions se révélèrent efficaces, mais pas toujours orthodoxes, je découvris simultanément que je n'étais pas fait pour vivre avec trop de contraintes administratives.

C'est ainsi que je trouvais en Beauce deux réseaux de chemin de fer à voie étroite voués au transport des betteraves, et séparés par deux kilomètres de cultures. Chaque réseau disposait de son matériel roulant et de son atelier d'entretien : dispositif aussi dispendieux qu'irrationnel. J'entrepris donc, la construction de deux kilomètres de voie pour relier les deux réseaux ; ce faisant j'avais omis de solliciter l'accord des propriétaires des terrains traversés ; cette opération aurait pris, dans des circonstances normales, des années de procédure : elle fut réalisée en trois mois. Dans le contexte de guerre et d'occupation, personne n'osa protester. Le fait accompli fut régularisé par la suite.



Ma jeune femme (pastel)

Une autre initiative, pas aussi illégale mais un peu osée, fut de transformer le canal de Briare, qui débouchait dans la Loire près d'Orléans, en une succession de bassins de pêche, toutes écluses bloquées. Ces écluses étaient en état déplorable et servaient essentiellement aux écrevisses qui y pullulaient. Les sociétés de pêche furent évidemment satisfaites. L'affaire fut définitivement classée car le trafic du canal n'existait pratiquement plus.

Ma candide ignorance des lois de la République me conduisit à entreprendre une autre opération qui se révéla payante. Nous nous attendions à la destruction par les allemands des ponts sur la Loire, dont celui d'Orléans. C'est ce qui arriva. J'avais discrètement (couvert par mes supérieurs) fait préparer des câbles et pontons, qui aussitôt après le départ des allemands permirent aux orléanais de retraverser leur fleuve.



Bonheur au clair de lune

Mais ce que j'avais fait de parfaitement hérétique avait été, pour financer l'opération, d'établir des péages ; c'était une monstrueuse entorse aux règles du service public. En temps ordinaire j'aurais été rappelé à l'ordre, voir muté, ou alors décoré pour mon initiative ; je ne fus ni l'un ni l'autre. Je ne sais ce qu'il advint des péages acquittés par les usagers ; cela a dû constituer un problème affreux pour les contrôleurs financiers.

Nous fîmes aussi préparer discrètement tous les éléments d'un pont de bois de deux cents mètres, qui fut dès la Libération, mis en place à Châteauneuf ; ce pont rendit de grands services, mais fut malheureusement emporté par les fortes crues de l'hiver suivant.

Quoiqu'il en soit je fus maintenu à mon poste avec l'approbation tacite de tous.

L'autre évènement marquant, en ce qui me concerne, fut que je me mariaï le 10 Juin 44 : cet évènement, évidemment prévu d'avance, tomba quatre jours après le débarquement.

On pouvait comprendre l'inquiétude de ma belle-famille, qui dans ces circonstances incertaines, remettait leur seule fille, si jeune encore, dans la gueule du loup.

Je n'avais pu me rendre à Paris au goûter de fiançailles traditionnel, car le trafic ferroviaire était devenu aléatoire : prendre le risque d'être mitraillé sur la route ne me paraissait pas opportun.

Par contre, je fis en sorte d'assister à mon mariage. Je fis le trajet Orléans-Paris sur un camion chargé de fraises ; nous eûmes des ennuis avec un passage d'avions allemands, et dûmes sauter un instant dans le fossé ; mais à l'église de la Madeleine tout se passa normalement.

Une entreprise de Travaux Publics qui me connaissait bien, nous rapatria à Orléans le soir même, et nous fit déposer avec nos bicyclettes en Sologne. Nous eûmes la chance de trouver, à la nuit tombante, une chambre chez l'habitant. Le lendemain nous pûmes rejoindre, à quelques kilomètres, un hôtel plus confortable ; l'accueil

y fut parfait, tout se passa merveilleusement ; nous allions à la cueillette des fraises des bois tous les jours. Mais notre « voyage de noces » ne pouvait se prolonger : il me fallait rallier Orléans au plus vite pour assumer mes responsabilités.

Ma chance avait été d'épouser une femme solide, qui en quittant sa famille se trouva d'un jour à l'autre dans un environnement de guerre et de dangers. Elle n'a jamais hésité à faire face à son destin, elle n'a jamais perdu confiance. Or la suite allait nous montrer que nos vies et notre tout jeune couple allaient devoir affronter quelques risques.



*Romneya Coulteri
(Pavot californien
soyeux comme une
robe de mariée)*

39 : ORLEANS APRES LE DEBARQUEMENT



*Après l'éclipse de l'occupation
le soleil a repris tout son éclat*

Pendant toute cette période il fallait vivre et survivre.

De retour à Orléans après notre « voyage de noces », je reçus de l'administration un précieux permis de circuler.

Je repris donc mes activités officielles et d'autres qui l'étaient moins. Pour commencer il fallait trouver un logement. Une maison nous fut prêtée, dont fenêtres et portes avaient été soufflées par les bombes. Un certain soir il nous fallut même plonger dans une cave de l'autre côté de la rue car quelques obus tombaient.

La priorité était maintenant d'aider à la libération. Nous entreprîmes avec un de nos ingénieurs, en poste à Fay aux Loges, de constituer une réserve d'essence dissimulée sous des stères de bois. Nous pensions ainsi pouvoir faire face à de futures urgences. Hélas, immédiatement après le retrait des allemands, des résistants de la dernière



Les enfants peuvent reprendre leurs jeux

heure allaient découvrir notre réserve qu'ils utilisèrent pour parader avec leurs motos comme s'ils avaient gagné la guerre ; il ne resta de nos efforts à Fay aux Loges qu'une pépinière de peupliers que j'avais crée pour ultérieurement border les routes.

J'assurais aussi des liaisons avec un groupe résistant établi en Sologne. Je fus bientôt témoin d'une lamentable opération ; je venais de transmettre un courrier au moment où nous entendîmes une voiture approcher ; tout le monde se jeta dans les fourrés de part et d'autre de la route. Un allemand était au volant avec « une collaboratrice » à ses côtés ; tous les résistants se mirent à tirer à tort et à travers ; je me demande comment il n'y eut pas de victimes autres que l'allemand qui conduisait et la femme, blessée aux jambes. On me demanda d'emmener cette dernière à l'hôpital et j'eus la grande chance de ne pas être arrêté pour contrôle.

Un de nos ingénieurs fut par contre arrêté quelques jours plus tard, sa femme affolée vint me dire qu'il ne pouvait se

passer de pilules pour sa tension. Les allemands venaient justement de me demander des renseignements concernant les piles du pont. Je leur dis que l'ingénieur qu'ils avaient arrêté était celui connaissant le mieux cet ouvrage, et seul à pouvoir les renseigner. Je fus aussitôt conduit auprès de lui et réussis à lui glisser discrètement ses pilules ; je n'en menais pas large !



Paix dans les pâturages

Les opérations militaires s'intensifièrent encore. Les bombardiers américains avaient entrepris de détruire les ponts restants ; ils lâchaient leurs bombes de très haut pour moins s'exposer ; leurs tirs étaient très imprécis. Je partis à Châteauneuf où je vis plusieurs bombes tomber dans l'eau de part et d'autre du pont. Arrivant à l'entrée de la ville, je vis sur la route, une jeune femme grièvement blessée. Elle vivait encore, mais son crâne avait reçu un éclat, et je garde l'horrible vision de la petite surface rose de son cerveau. Je m'agenouillai près d'elle et lui pris la main ; ses yeux étaient ouverts, je crois qu'elle me voyait encore ; je voulais avec intensité lui faire sentir qu'elle n'était pas seule. Une ambulance arriva et l'emmena.

J'assistai peu après à une autre scène douloureuse, après le bombardement de l'aérodrome de Brécy, dont la piste était sous la responsabilité de mon service : je me précipitai pour évaluer la situation. Devant une petite maison se tenait une pauvre femme hagarde de peur : elle me montrait du doigt quelque chose de noir et brûlé au fond de son jardinet ; c'était son mari qui venait d'être carbonisé par une bombe incendiaire. La pauvre femme me criait d'une voix étranglée : « Mon Dieu, mon Dieu, il avait tout son argent sur lui ! »

Le surlendemain, la gare d'Orléans et les trains de transport de troupes furent également bombardés par les alliés ; y allant voir je fus arrêté par un patrouille et emmené dans

une maison qui bordait ce qui restait de la Place du Martroy (d'où plus tard le Général de Gaule prononcerait un de ses célèbres discours). Un sous-officier allemand me fit assoir devant son bureau, et commença à m'interroger. En parlant il vidait une bouteille de champagne et braquait son revolver sur moi. Au bout d'un moment interminable l'homme me renvoya.

Le lendemain, aux aurores, ma femme et moi enfourchâmes nos bicyclettes, pédalant en direction de la Bretagne et de l'armée Patton dont nous savions qu'elle approchait. Je déposais ma femme en Beauce dans une auberge de Marchenoir, et poursuivis ma route.

J'aperçus soudain, loin dans la plaine, une colonne américaine qui progressait. La joie m'envahit, et je pédalai de toutes mes forces. Je me présentai et fus immédiatement escorté vers l'arrière pour identification.

On me demanda dans l'heure qui suivit de servir d'éclairéur ; on me fit monter dans une Jeep à côté d'un chauffeur derrière lequel se tenait un mitrailleur. Nous roulions vers Orléans. Je connaissais assez bien les emplacements qu'avaient occupés les allemands et m'attendais à tout instant à être tiré comme un lapin. De fait les allemands s'étaient déjà repliés sur Orléans. Je me souviens avoir proposé aux américains de passer la Loire avec quelques hommes pour neutraliser la maison située sur la rive gauche, où je savais qu'étaient installés les détonateurs destinés à faire sauter le pont. Les américains ne voulaient pas prendre de risques. Le pont sauta. Les allemands évacuèrent Orléans sans combat. Les américains que j'avais guidés envoyèrent le jour même une jeep à Marchenoir pour en ramener ma femme, chargée



La nature refleurira

d'un panier d'œufs.

La ville se retrouvait sans eau ni électricité. Mes nouveaux amis américains installèrent à ma demande des réservoirs d'eau pour la population, et poursuivirent leur progression vers Paris. Je restai sur place pour participer au rétablissement des services publics.



Les cocoricos peuvent recommencer à Orchaise

Quelques semaines plus tard je demandai mon transfert à Paris et fut nommé au cabinet du Directeur des Ports Maritimes, Monsieur Outray. Là j'eus la chance de rencontrer Jean Baudelaire, qui venait d'être nommé à Washington et cherchait un adjoint pour la Mission d'achat des travaux publics.

Jean Baudelaire, qui vécu jusqu'à 103 ans, était un Ingénieur des Ponts et Chaussées très respecté ; il fut un des meilleurs patrons que j'ai jamais eu, je lui garde une reconnaissance profonde pour d'abord m'avoir choisi et aussi pour ce qu'il m'a fait faire pendant

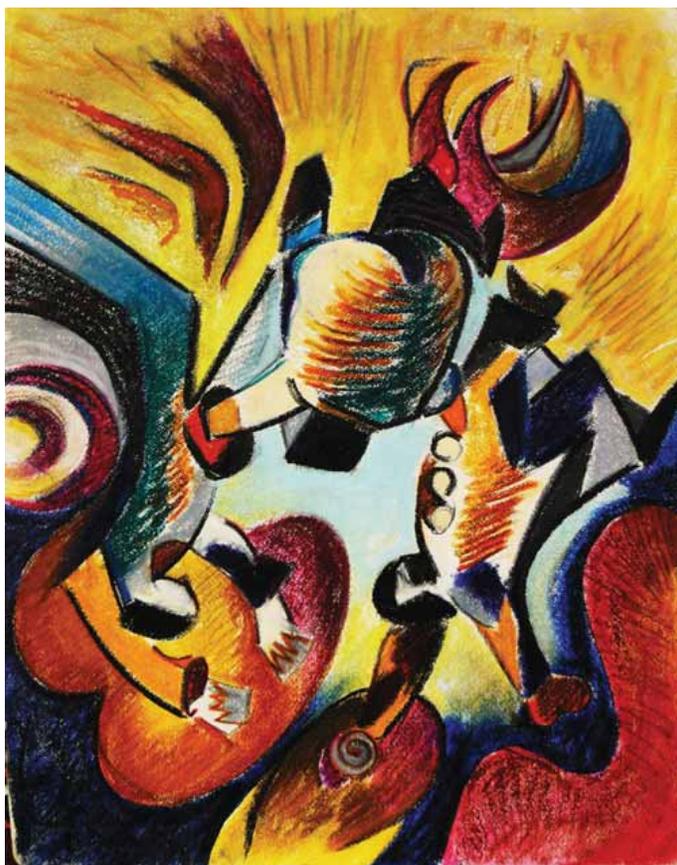
les quatre ans que nous allions passer aux Etats Unis.

Une des périodes les plus agitées de ma vie, entre 37 et 46, venait de se terminer. S'y étaient succédés dans l'ordre et le désordre les amours de jeunesse, les classes préparatoires, une première année à Polytechnique, la mobilisation, la guerre, les premières fiançailles rompues, l'armistice, l'occupation, ma deuxième année à Polytechnique, transféré près de Lyon, en zone libre, deux ans à l'Ecole des Ponts, mon premier poste, à Orléans, mon mariage, et la libération. Le souvenir global qui m'en reste est celui de l'incroyable facilité, quand on est jeune, à glisser d'une situation à l'autre sans jamais perdre confiance.



"Le sultan" (Nord Cameroun)

40 : L'ABSENCE DU PERE, SES CONSEQUENCES



Rêves troublés de l'adolescence

Mon père était un homme cultivé, bienveillant et sociable. Sa vie aura été constamment perturbée par de graves problèmes de santé. Je l'ai perdu à l'âge de onze ans. Je n'en ai réalisé toutes les conséquences que plus tard. J'ai été élevé en compagnie de mes deux jeunes sœurs, par une mère restée très seule, assistée d'une gouvernante dévouée mais bornée, bigote et appartenant au siècle précédent. Ensuite je me suis trouvé plongé dans les examens, les « prépas », et suis entré à Polytechnique sans avoir jamais eu l'occasion de mûrir dans une famille normalement constituée.

J'avais été tellement sermonné concernant les dangers associés à l'existence des femmes qu'il me fallut du temps pour évacuer mes problèmes : la nature et l'âge finirent par s'en charger.

La libération des mœurs, le rejet de nombreux tabous m'aurait maintenant évité ce genre de situation ; mais cela a été depuis remplacé par d'autres excès, peu faits pour faciliter des équilibres familiaux et ceux de la société.

On peut expliquer ces évolutions par les progrès de la technologie, mais aussi par la place devenue caricaturale de la notion d'égalité, entre autre de l'égalité des sexes, qui cependant ne seront jamais interchangeables.

Il y a là deux causes de désordre : la première, c'est une négation des faits et la seconde un manque de respect des règles de la nature.

L'homme est le résultat de quelques millions d'années d'évolution, il s'est peu à peu construit sur le plan physique et sur le plan psychique pour vivre d'une certaine façon et dans certaines conditions ; il n'est pas raisonnable, il est peut-être suicidaire de s'écarter trop, et trop vite, de ce à quoi est arrivé l'être humain, par étapes successives. On ne peut prétendre faire l'impasse en une ou deux générations de tous les ajustements qui ont pris quelques millénaires pour aboutir à des équilibres viables. Bien entendu il est inévitable que les mœurs évoluent. Mais en contre partie il devient de plus en plus impératif pour les hommes, devenus plus libres et plus puissants de savoir mieux se contrôler, sous peine de mettre en danger l'avenir de leurs civilisations et même de du genre humain.

L'égalité n'a jamais existé qu'au temps des premières cellules, qui se multipliaient par division, en produisant des copies conformes d'elles-mêmes ; car la sexualité et le brassage des gènes a été l'invention majeure permettant l'évolution et l'adaptation de tous les êtres vivants, homme y compris, à leurs milieux instables et changeants.

Les différenciations biologiques et culturelles existantes, contribuent évidemment de façon essentielle à la richesse des civilisations et des groupes humains. L'alternative assurément cauchemardesque serait de revenir à une société de clones au sein de laquelle toute innovation deviendrait impossible : n'oublions pas non plus que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité ».

Emergeant d'un milieu familial clos et coupé du monde, et enfin sorti de mon cocon, j'ai assez soudainement fait connaissance des domaines de la physique, de la géométrie, et des mathématiques : en somme un nouvel univers tout aussi coupé du réel que le précédent, (mais qui me plaisait fort).

Par contre personne ne m'avait jamais entretenu en famille ni de politique, ni de littérature, ni d'art ou d'industrie. Mes lacunes, même après ma sortie des grandes écoles, restaient aberrantes. Je n'ai découvert que très progressivement l'essentiel des structures et des réalités qui allaient m'aider à remettre les pieds sur terre. Je me souviens, par exemple, avoir ignoré longtemps ce qui distinguait la sidérurgie de la mécanique et de bien d'autres activités de base de la vie moderne. Je restais donc amputé de nombreuses connaissances élémentaires et indispensables pour participer à la vie de mon époque. Bref, j'avais appris pas mal de choses mais je n'étais pas devenu « homo faber ».

A la fin de mon séjour aux USA, je me trouvais exposé à un retour imminent dans l'administration des Ponts et Chaussées, je fus saisi de panique et compris que je ne pourrais pas supporter une carrière de fonctionnaire.

Je sautais donc sur la première occasion d'en sortir ; j'avais pu observer aux Etats-Unis, dans l'armée comme dans les usines, l'usage universel d'engins de manutention, connus maintenant sous le nom d'élévateurs à fourchette ;

j'avais même rédigé pour une revue industrielle française un article concernant l'usage de ces engins devenus incontournables.



Une mère surveille son fils

trouvé un gendre protégé par de solides diplômes, raisonnable, une valeur sûre ! J'avais déjà dans le passé opté pour les Ponts au lieu des Mines, et voilà que maintenant j'abandonnais les Ponts pour travailler dans un garage, à Levallois ! Il faut reconnaître rétrospectivement que cette décision était assez folle, d'autant plus que nous avions déjà trois enfants et des moyens financiers limités. Heureusement, ma femme, comme à l'époque de la libération et de notre mariage, resta sereine et se prépara à faire face.

Nous avons vécu un an avec de faibles moyens, dans un modeste appartement où nous nous sommes retrouvés bientôt à 7 dans 65 mètres carrés. Je disposais par ailleurs d'une

Sur ces entrefaites, l'armée américaine commençait à brader ses surplus, dont un certain nombre d'élevateurs à fourchette. D'autre part j'avais à Paris un camarade dont la famille possédait un garage et un atelier de mécanique à Levallois. Nous prîmes la décision conjointe de nous lancer dans ce nouveau secteur. J'entrepris d'acheter aux surplus et d'expédier à mon camarade des élevateurs d'occasion pour qu'il les remette en état et les vende, accumulant un certain capital. Puis je rentrai à Paris et donnai ma démission du Corps des Ponts ; ce fut le désespoir de ma belle-famille qui pensait avoir

vieille voiture, pour assurer mes transports et ceux des matériels nécessaires à nos fabrications.

Tout en vendant nos derniers élévateurs importés, nous fîmes établir les plans du nouvel élévateur « SALEV », par un dessinateur industriel inventif mais pas toujours très précis. Nous primes chemin faisant quelques brevets destinés à accroître la sécurité de nos engins. Je faisais tous les jours la tournée de nombreux ateliers de mécanique où se fabriquaient les éléments de notre prototype. C'est ainsi que nous fûmes amenés à concevoir une boîte de vitesse, à faire forger des pièces en bronze d'aluminium, et que nous fîmes faire des vérins avec leurs commandes hydrauliques. Nous passâmes aussi un accord avec Renault pour utiliser un de leurs moteurs. J'étais chargé de passer les commandes aux ateliers de sous-traitance, puis de ramener les pièces finies ; mon camarade qui avait grandi dans les ateliers de sa famille supervisait l'assemblage du prototype. Il m'est arrivé d'utiliser moi-même certaines machines-outils, ce qui me valut, un jour néfaste, une belle entaille à la main.

Mais chaque jour, sur le plan de ma formation, je sentais mes lacunes se combler, j'apprenais à manipuler la matière et à observer le travail des ouvriers. Nous vécûmes dans l'enthousiasme ce qui fortifiait notre confiance. J'obtins parallèlement du port de Bordeaux, où travaillaient certains de mes camarades des Ponts, la commande de six chariots élévateurs ; pour dépasser ce rythme de production il eut fallu créer un atelier et une chaîne de fabrication avec des capitaux que nous n'avions pas. C'est alors que nous vendîmes notre fonds de commerce, nos plans, les quelques brevets que nous avions pris, et notre savoir faire, à une société importante de la région nantaise.

Ce fut un bon contrat qui nous assura pour une quinzaine d'années (durée de validité de nos brevets), des revenus non négligeables basés sur un pourcentage du produit des ventes de pièces de rechange, disposition qui se révéla fondamentale pour le succès financier de notre opération. Ceci est d'ailleurs à porter au crédit de mon camarade, qui connaissait bien le fonctionnement des ventes dans le domaine automobile.

Mais ceci mit fin aussi à mes activités personnelles de constructeur ! Presque aussitôt, j'eus la chance d'être recruté par le Groupe Schneider, grâce à un ingénieur des Ponts qui m'avait vu travailler aux Etats-Unis. Je fus, très vite après, envoyé en Australie pour y créer une antenne.

J'avais donc évité de peu une carrière dans l'administration dont je ne voulais absolument pas ; c'est ce qui m'avait donné le courage de faire ce qu'il fallait pour y échapper. Par miracle mon saut périlleux s'était bien terminé. Ma belle famille commença à être rassurée.

A mon entrée dans un grand groupe, ma pensée se tourna une fois de plus vers mon père et au souvenir de mon dernier entretien avec lui, près de vingt ans auparavant. Très malade il m'avait fait venir près de son lit et m'avait, avec des yeux anxieux, pleins d'affection, que je vois encore, demandé ce que je ferais plus tard. Une larme avait coulé sur sa joue ; le petit garçon que j'étais, s'était senti complètement désemparé. J'aurais tout donné pour lui répondre ; mais je ne pouvais pas inventer n'importe quoi, et lui dis donc, avec désespoir, que je ne savais pas encore.

J'étais son seul fils. En mourant on ne peut qu'intensément souhaiter deviner l'avenir des siens. Les enfants sont une partie de l'espoir de survie de chacun. Mon père savait qu'il allait nous quitter, et ne pourrait donc nous accompagner jusqu'à l'âge adulte. Je sais qu'à ce moment il remit consciemment à Dieu son destin et celui de sa famille. Il mourut deux ou trois jours plus tard.

Je n'ai jamais oublié la larme de mon père. Après bien des années, après notre séjour au USA, après mes expériences industrielles, et au moment où nous préparions notre départ pour l'Australie, je ressentis un moment de grand bonheur : je savais que mon père, d'où qu'il soit, pouvait maintenant être rassuré et même peut-être éprouver quelque fierté, en voyant mon existence continuer à se bien construire.

41 : DERNIERE AVENTURE AUSTRALIENNE



*Soucoupe trouvée dans les entrailles d'un
navire japonais coulé à Rabaul
(Nouvelle Guinée)*

Le groupe Schneider, après nos quatre ans d'Australie, souhaita notre retour. Je le regrettais de toute mon âme. J'aurais voulu quitter ce continent encore partiellement vierge, où soufflait l'aventure et la liberté, où voletaient des oiseaux multicolores, où sautaient les kangourous, où s'épanouissaient les coraux, et où les eucalyptus embaumaient; j'appréciais aussi d'être mon maître loin des bureaux parisiens (je ne savais pas encore que je n'y moisirais guère car bientôt nous allions repartir pour l'Argentine).

Aussi je m'organisai pour profiter une dernière fois de ce pays que j'aimais tant. J'avais accumulé des vacances à prendre, et comme je ne me considérais nulle part indispensable, je comptais ne pas précipiter mon retour (profitant de la générosité de ma femme qui allait rentrer seule en France, avec ses enfants et sa mère malade, venue nous visiter).

Je crois que j'étais resté un cheval mal dompté, ruant encore dans les brancards. Ma famille partie, mon remplaçant arrivé, je pris une dernière fois ma voiture et ma tente pour remonter la côte que bordait la grande barrière de corail.

Une mauvaise route la longeait; le pays que je traversais était largement désert. Je campais, je nageais, je respirais les vents de l'océan. J'explorais avidement et pour la dernière fois les merveilleux massifs coralliens.

Mais il me fallait rentrer à Sydney et rendre ma voiture; c'est alors qu'un des journaux de Sydney, connaissant ma réputation de plongeur et sachant que j'étais le seul à avoir fabriqué, à cette époque, des boîtes étanches permettant de faire des photos sous-marines, me demanda de faire un reportage sur la flotte japonaise coulée dans la Baie de Rabaul, en Nouvelle Guinée, pendant la dernière guerre.

Le journal me proposa, bien entendu, d'embarquer dans l'avion mon matériel, y compris mes bouteilles d'air comprimé; j'allais être accompagné par un journaliste australien, un solide gaillard, sympathique, rouge et joufflu. Je serais le photographe et lui le reporter.

La proposition évidemment m'enchantait, et comblait mon goût d'aventure.

Avec mes matériels de plongée et la boîte que j'avais construite pour y loger et manipuler mon vérascope Richard, (à

l'époque le meilleur appareil permettant sous l'eau des photos en trois dimensions), nous nous envolâmes pour la Nouvelle Guinée. Le trajet comportait une première étape sur la côte sud. Je profitais de l'arrêt pour passer dans une pharmacie ; ayant terminé mes achats et au moment de sortir, je me heurtai à une jeune indigène complètement nue, qui venait de faire ses emplettes. Cela me plongea d'un seul coup dans un monde assez nouveau !

Mais notre but restait Ra-baul.

J'avais également, pour cette expédition, fabriqué un aquarium pliant fait de plaques en rhodoïd, assemblées aux jointures avec des rubans de caoutchouc collés. Mon idée était de photographier commodément les poissons tropicaux que j'allais découvrir.

A l'arrivée je déballais mon matériel et dépliais mon aquarium, sur la plage d'une petite île privée à la sortie de la baie. L'idée de cet aquarium pliable m'avait parue fort ingénieuse, mais ne fonctionna pas ! Chaque fois que je remplissais l'aquarium d'eau fraîche et que j'y mettais mes poissons, les parois se couvraient de buée et de gouttes d'eau empêchant toute photographie.

J'avais de même fabriqué un flash sous-marin, pensant très habile d'utiliser l'eau salée comme élément du circuit électrique : cela ne marcha pas non plus ! Par contre ma boîte à caméra, ses boutons de réglages et son système de visée se comportèrent parfaitement.

Deux jours d'exploration aux alentours nous permirent de nous préparer. Le propriétaire de l'îlot sur lequel nous étions installés, un australien transformé en Robinson Crusœ, vivait avec 7 ou 8 femmes pour le servir. Il était très hos-



Boîte et détendeur que j'avais fabriqués à Sydney pour plonger et faire des photos

pitalier et m'offrit même de me vendre, pour presque rien, une île corallienne, d'une centaine de mètres de diamètre, couronnée d'une belle touffe de cocotiers. Mais je ne voyais pas l'usage que je pourrais en faire une fois rentré en France !

Ensuite nous entreprîmes le travail sérieux, c'est à dire la photographie des navires japonais coulés lors de leur tentative d'invasion. La baie n'était pas trop profonde. Je m'aventurai prudemment au dessus des navires et jusque dans leurs compartiments, craignant de me faire coincer avec mes bouteilles sur le dos.

Je fus d'abord impressionné en voyant sur le pont un petit canon recouvert d'une couche épaisse de coraux multicolores et entouré d'un nuage de poissons ; il y avait parmi eux un bon nombre de poissons-papillons dont les nageoires s'ouvrent comme de somptueux éventails japonais, mais dont les pourtours sont hérissés d'arêtes extrêmement venimeuses.

Descendant davantage, je vis que le fond de la baie était recouvert d'étoiles de mer bleu cobalt, dont la couleur n'apparaissait d'ailleurs que lorsque je les remontais en surface et dans la lumière. Je découvris aussi dans une cabine une petite soucoupe de porcelaine bien japonaise, ornée d'un chrysanthème ; je l'ai gardée en souvenir.

Je pris beaucoup de photos, bonnes sans plus, mais qui furent appréciées.

A l'entrée de la baie un cône volcanique fumait encore ; il n'avait pas eu d'éruption depuis très longtemps mais le cratère émettait encore quelques vapeurs soufrées. Les pentes extérieures du cratère restaient toujours chaudes, et une variété d'oiseau de mer s'y était curieusement adaptée : ces oiseaux pondaient leurs œufs dans le sable chaud qui servait de couveuse. Nous visitâmes aussi les environs de Rabaul, et le marché des pêcheurs où on trouvait parfois de superbes coquillages, je manquais l'achat d'une rare « porcelaine dorée » que je regrette encore.

Nous allâmes ensuite visiter la jungle autour de Rabaul. Il faisait très chaud. Un papou, pour nous désaltérer, trancha une liane, d'où jaillit aussitôt une eau pure et fraîche. Nous aurions volontiers poursuivi nos explorations, mais le journal

nous demanda de regagner Sydney ; c'est ainsi que se termina ma carrière journalistique. Je m'organisai alors pour rentrer à Paris, par petites étapes au travers du Pacifique, laissant définitivement l'Australie derrière moi.



Etoile de mer bleue (baie de Rabaul)



Pêcheur sur le Nil

42 D'UNE ILE A L'AUTRE



Deux coquillages océaniques bardés de pointes

J'avais déjà eu l'occasion de visiter la Nouvelle Calédonie, avec Bioll Tyree, un ami australien, devenu depuis un industriel important. Au large de Nouméa j'avais dû, au cours d'une plongée, descendre pour l'aider à regagner la surface ; il commençait en effet à perdre conscience, étant descendu trop profondément et trop longtemps, et étant remonté ensuite trop rapidement. Mon ami m'avait fait très peur. J'ai gardé de cette expédition une petite gorgone cueillie à 40 ou 50 mètres de profondeur.

Nous avons fait connaissance d'un médecin passionné de biologie sous-marine, le Docteur Catala, créateur du fameux aquarium de Nouméa.

Ce médecin avait découvert de nouvelles espèces de coraux, devenant fluorescents sous lumière ultraviolette. Il avait également réussi à conserver dans cet aquarium un nautilus, mollusque en spirale descendant lointain des ammonites. J'eus d'ailleurs la chance d'apercevoir au large de Nouméa un nautilus en liberté, spectacle fort rare, car ces animaux ne montent en général en surface que la nuit.

Cette fois, quittant l'Australie pour de bon, j'allais entreprendre un périple dans le Pacifique qui me conduirait successivement aux îles Tonga, aux îles Fidji, à Samoa, aux îles Cook et finalement à Tahiti : toute une série d'îles dont les noms font rêver, paradis de plages blanches bordées de cocotiers, peuplés d'huîtres perlières, de coquillages rares, et de belles danseuses.

En arrivant aux Fidji j'eus l'occasion de faire connaissance avec un jeune entrepreneur américain, qui plus tard épousera une charmante tahitienne élevée à Hawaii, et aussi avec un canadien qui devint plus tard professeur d'Université à Toronto. J'ai toujours gardé avec les deux des relations amicales.

Aux Fidji, j'étais arrivé seul et louai une case au bord de l'eau. Dès le lendemain je me liai d'amitié avec un fidjien qui adorait la pêche. Je raconterais ailleurs nos expéditions au bord du récif, dont l'une se termina par un inquiétant ballet de requins tournant autour de nous.

Aux îles Tonga flottait encore le souvenir de la dernière reine. On voyait à travers une grille rouillée une grande villa

décrépie qui avait été son palais, et des tortues géantes dont on m'affirma qu'elles étaient plus que centenaires, et qu'elles avaient connu la reine.

Je profitais de l'arrêt pour visiter les orgues basaltiques de l'île et, plongeant le long du récif, je découvris une curiosité : un crabe dont la femelle se fixe sur une branche de corail et se laisse peu à peu encager par lui sans bouger jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un petit orifice par lequel le mâle, beaucoup plus petit, la visite quand il le désire, étant sûr de toujours la trouver.

Aux îles Samoa, notre bateau devait s'arrêter deux jours ; j'avais convaincu une canadienne, une certaine Barbara, de m'accompagner le long de la côte et de m'aider à porter mon matériel. Nous quittâmes le bateau après le déjeuner ; il commençait à faire chaud. Nous cherchions un peu d'ombre lorsque des samoens, qui faisaient la sieste sur la plate-forme aérée de leur case, nous invitèrent à grimper l'échelle pour les rejoindre; cela nous mena jusqu'à l'heure où le soleil commençait à se calmer. Nous reprîmes alors notre promenade le long du rivage. Dès la nuit tombée, nous prîmes nos torches électriques, et avançant dans l'eau avec de grandes précautions, nous allâmes admirer les coraux qui épanouissent de nuit leurs milliers de petits polypes aux teintes pastel ; entre les coraux couraient sur le sable de gros crabes beiges ornés de taches orange vif, qui sortaient de partout pour chercher leur nourriture.

Le lendemain nous fûmes invités à dîner par une française qui était la femme du juge local. Pour se distraire elle invitait, régulièrement, les rares français de passage qu'on lui signalait; elle fit venir pour l'occasion, une délicieuse petite samoenne qui avait récemment eu le premier prix de danse de



Corail abritant le nid minuscule d'un couple de crabes (Iles Tonga)

l'île. Elle agrémenta beaucoup la soirée avec ses gestes lents et cadencés, scandés par un petit claquement régulier des lèvres que j'entends encore : tse tse....tse tse C'était tout simple, charmant, très frais; cela nous donnait l'impression d'avoir pour une soirée vécu la vie voluptueuse et nonchalante des îles. Notre hôtesse nous donna aussi l'occasion d'acheter quelques tapas : sorte de tissus faits d'écorces déroulées et collées ensembles. Ils étaient recouverts de dessins géométriques réalisés avec une résine d'un ton brun, très chaud. Ces tapas sont une spécialité des samoens qui ornent les murs de leurs cases.

Il nous restait encore une étape avant Tahiti : les îles Cook, minuscules îlots de sable coiffés de cocotiers et perdus dans le Pacifique ; les rares habitants, des pêcheurs et leurs familles, se montrèrent très accueillants, et cette nuit là nous préférâmes dormir sur le sable plutôt que sur le bateau.

Enfin ce fut l'arrivée à Papeete. Quittant le bateau, nous nous fîmes déposer en barque sur l'île de Moorea toute proche.

Il n'y avait qu'une auberge à l'époque, construite sur le rivage de la magnifique Baie de Cook ; elle ne comportait que trois chambres, juste ce qu'il nous fallait. Nous entreprîmes de visiter l'île, et en particulier de faire l'ascension, en nous accrochant aux lianes, d'une falaise rocheuse qui fermait le fond de la baie. Du point le plus haut on découvrait, au delà du détroit, une magnifique vue de l'île de Tahiti. Nous fîmes aussi le tour de Moorea à bicyclette. Les tahitiens nous arrêtaient devant leur case et nous invitaient à goûter leurs délicieux filets de poisson marinés dans du citron vert, à savourer leurs mangues et à boire du lait de noix de coco. Une grande joie de vivre émanait de ces visages de tahitiens souriants. De temps en temps une noix de coco se détachait lourdement pour nous faire peur.

Nous avions pour mettre de l'ordre dans nos chambres une tahitienne au gentil visage, mais qui ne souriait jamais; je finis par lui demander pourquoi ? Elle me raconta son aventure. Elle avait été la compagne d'un français installé au fond de la baie ; il portait d'ailleurs le nom d'un libraire parisien connu ; il avait largué les amarres pour vivre en liberté au

soleil. Il exerçait la profession de dentiste. La jolie fille qu'il avait rencontré avait, comme beaucoup de filles de ces îles, des dents abîmées, le dentiste lui avait proposé de les lui enlever et de les lui remplacer pour lui rendre un beau sourire : Fi ! Ils s'étaient brouillés au milieu de l'opération, et le dentiste l'avait renvoyée chez elle sans achever le remplacement de ses dents ! Nous nous serions bien cotisés pour lui faire remettre, mais la situation était un peu délicate avec le dentiste et surtout nous étions en fin de séjour. J'espère qu'elle a fini par attendrir son ex-ami de bonne famille, mais peut-être pas très élégant !

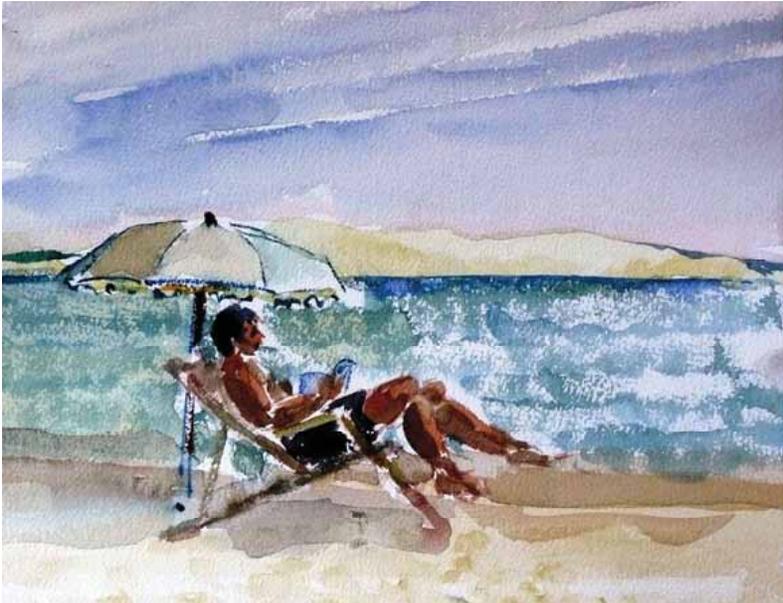
J'avais, à ce stade, prolongé un peu l'école buissonnière. Je venais de recevoir un câble de ma femme, qui attendait mon retour des îles. Et par ailleurs le Groupe Schneider commençait à s'inquiéter. J'allai donc tristement faire un dernier tour sur les quais de Papeete ; un bateau était en partance pour les îles Marquises, j'eus un serrement de cœur, mais il fallait raison garder.

Le lendemain je quittais mes deux amis et prenais un avion pour l'Europe.

Peut-être que si j'avais été dentiste...



Morceau de tenture (tapa), fait en écorces et coloré avec des résines (Samoa)



*Moment de détente au cap Ferret,
en face des grandes dunes du Pyla*

43 : AVENTURES AVEC LES POLICES



Douanière libyenne

Il faut bien s'attendre à quelques accrochages en ces temps de tensions, de lois embrouillées et de contrôles incessants.

Ma première détention fut tout à fait honorable. J'étais à Polytechnique. La tradition était de « faire le mur » : il fallait bien échapper parfois à trop d'équations et varier les domaines d'activités. Etant donnée la configuration du mur d'enceinte, l'endroit le plus facile à franchir se trouvait juste devant les fenêtres du général commandant l'école ; la rumeur était que sa fille tenait certains soirs une comptabilité des entrées et sorties en vue d'études statistiques. On pouvait sauter le mur vers l'extérieur sans assistance ; mais, en raison d'une dénivellation, il fallait être deux pour faire la courte échelle et rentrer ; cela prenait plus de temps et donc augmentait le risque d'être surpris par une sentinelle.

Je manquais visiblement de pratique ; un soir je fus épinglé.

Je fis donc mes quelques jours de prison réglementaires. Ne jamais sauter le mur eut été considéré comme peu viril dans cette école militaire ; aller en prison pour cela valait une décoration. Le local de détention était exigu, les menus peu variés ; le principal inconvénient était de manquer quelques cours.

Mais la plus risquée de mes arrestations, je l'ai évoquée par ailleurs. C'était à Orléans peu avant le débarquement ; être interrogé pour soupçon de résistance par un sous-officier un peu éméché qui jouait avec son revolver sur la table, ce n'était pas rassurant. Dieu merci, dans le doute, et à tort, je fus relâché.

Des années plus tard, je faisais une escale à Djakarta, où notre groupe construisait une usine d'épuration. Profitant d'un après midi libre, j'allais jusqu'au port photographier les superbes bateaux de pêche indonésiens, avec leurs proues ornées de dieux multicolores. Cela se passait peu après la libération de l'Indonésie et le départ des Hollandais. Les Européens étaient à cette époque mal perçus, facilement pris pour d'anciens occupants. Quelques visages de corsaires m'entourèrent rapidement sur le quai ; et je fus dénoncé comme espion probable à la police qui arriva sans tarder. Je m'efforçais de faire bonne figure, expliquant mon admiration pour

leurs beaux bateaux; j'ajoutai que je voulais aussi acheter quelques beaux coquillages. J'utilisais pour m'exprimer le mot anglais « shell » : ce fut catastrophique ! Non seulement shell signifie coquillage, mais veut dire aussi « obus ». De plus « Shell » était le nom abhorré de la société pétrolière hollandaise.

Je fus donc pris aussitôt pour un hollandais s'intéressant aux armements ; je fus entraîné sans ménagement dans un bureau exigü. Sans interprète, la conversation devint vite difficile ; je fus mis provisoirement sous les verrous, pendant que se poursuivait l'examen de mon cas. J'obtins de pouvoir appeler notre ambassade qui vint me libérer.

Quelques années plus tard, un bateau qui me transportait des Etats-Unis au Japon fit une escale de quelques heures à Hawaii. Je louais une voiture pour faire le tour de l'île. Le cheval d'un paysan, qui tirait une charrette chargée d'une montagne de foin, fit un écart à ma hauteur et versa sur la chaussée. Il y avait un poste de police tout proche, et devant les cris du paysan qui à tort m'accusait, je fus arrêté ; je jurais mon innocence, et expliquai aux policiers, avec quelque affolement, qu'il me fallait dans l'heure rendre ma voiture et remonter à bord, car le navire ne m'attendrait pas.

Etant donné les circonstances et moyennant amende, ma liberté me fut rendue juste à temps.

Mais c'est à l'époque de mon arrivée en Argentine, où j'allais passer 2 ans, que mon débarquement et mon installation se passèrent de la façon la plus inattendue.

L'avion venait de se poser à Buenos-Aires ; je passai la douane, dus signer quelques papiers, et on prit mes empreintes digitales ; mais, je fus alors assez brusquement emmené par la police des frontières ; papiers, questions, visages sévères. Mon espagnol était limité. Que se passait-il donc ? Je finis par comprendre qu'il s'était révélé impossible de prendre mes empreintes, car mes doigts, je l'appris ce jour là, étaient anormalement lisses ! Or il paraît que les malfaiteurs font couramment disparaître leurs empreintes à la pierre ponce. Finalement on me laissa partir, après qu'un policier eut suggéré que chez l'ingénieur que j'étais, une manipulation journalière de documents avait sans doute lissé mes doigts ! Avec

cette suggestion, la police sauvait son honneur ; je pus enfin me rendre en ville.

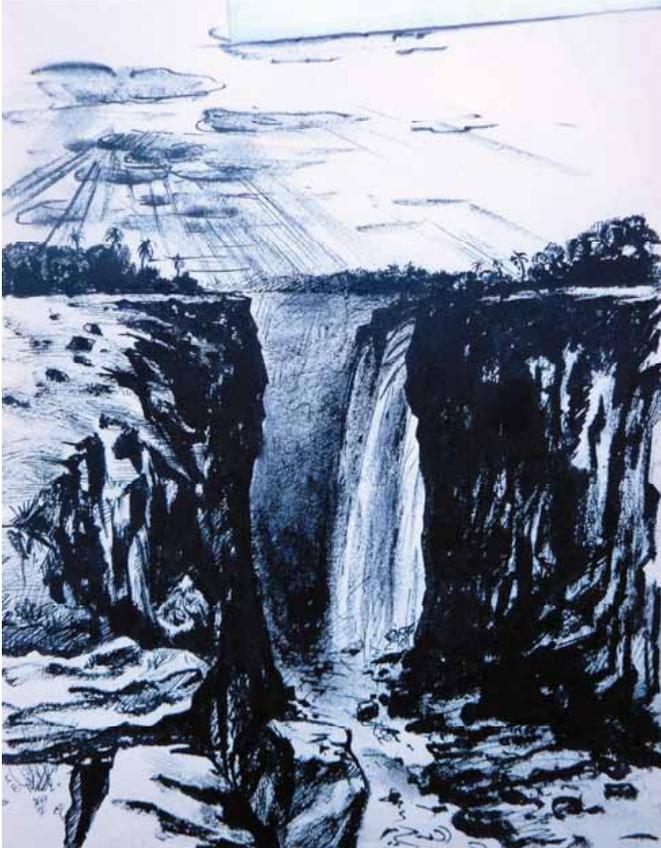
Provisoirement logé dans un petit hôtel sympathique, je m'apprêtais à sortir, heureux et libre ! C'est alors que deux policiers firent irruption dans ma chambre, l'arme au poing. Une fois de plus je fus interrogé. J'avais heureusement l'adresse d'une dame argentine ; je me présente et l'appelle à l'aide. Elle arrive rapidement, s'informe et m'explique que j'avais succédé dans cette chambre à un individu en fuite recherché pour meurtre.

Cette fois encore mon casier judiciaire resta vierge !



*La plus belle cage ne saurait com-
penser la liberté
(oiseaux mouches de Guyane)*

44 : VISITE AUX CHUTES D'IGUAZU



Chutes Victoria

Il ne m'est jamais venu à l'idée, au cours de mes séjours à l'étranger, de paresser pour un week-end sur un transat avec un gin tonic ; les journées vécues dans un pays qu'on ne reverra peut-être jamais sont précieuses, et peuvent toujours être source d'intéressantes surprises.

Nous étions alors à Buenos-Aires ; nous avions quelques jours disponibles. Nous prîmes la route pour l'extrême nord-est du pays, à la frontière du Brésil, où se trouvent les chutes d'Iguaçu, seules, à ma connaissance, à pouvoir se comparer aux chutes Victoria en Afrique.

Le côté argentin, contrairement au brésilien, était resté sauvage. La végétation était tropicale, les routes plutôt des pistes. Nous eûmes quelque peine à trouver en arrivant un endroit pour dormir ; nous découvrimmes une sorte d'auberge sommaire avec table d'hôte. Autour de nous les hommes attablés avaient tous des têtes de contrebandiers, moustachus et pas du tout rassurants ; ils se détendirent un peu en découvrant que nous étions français et parlions espagnol. On nous



Quelques papillons de la jungle brésilienne

libéra une chambre. Mais l'endroit nous inquiétait un peu. Je voyageais toujours avec une carabine : je la plaçai chargée à côté du lit. Peut-être cette précaution était-elle excessive, mais je craignais de m'être aventuré trop près d'une zone de frontière mal contrôlée. Tout se passa bien, sinon qu'au milieu de la nuit un bruit suspect nous alarma. J'avais une lampe électrique : je ne vis qu'un gros rat trotinant d'un pas sûr sur le dossier du lit ; il disparut et notre sommeil reprit. Au petit matin nous fûmes réconfortés par une bonne tranche de pain, un excellent café et un grand « Adios amigos » ! Nous partîmes tranquilisés vers les chutes.

Les eaux arrivent, largement étalées, sur un immense plateau rocheux qui se termine sur la crête d'une falaise : résul-

tat sans doute d'une grande coulée de lave préhistorique qui s'était arrêtée là. Le bord du plateau forme un immense arc ouvert s'allongeant sur environ deux cents mètres ; les eaux, en arrivant sur le bord de la falaise, se divisent en multiples chutes et se retrouvent en bas en formant un torrent écumeux. Ici et là, autant sur le plateau qu'au fond des chutes, des blocs énormes de rocher forment des îlots recouverts de fougères, et parfois même d'un palmier accroché on ne sait comment.

Ces multiples cataractes rebondissent dans un grand fracas entre les deux rives, traversées par des vols de perruches vertes. On voit aussi jaillir d'entre les chutes, et même au travers de l'eau formant des voiles liquides, des sortes d'hirondelles qui font leurs nids dans la falaise derrière les chutes qui les protègent. J'ai eu plus tard l'occasion de revoir ces chutes du côté brésilien, embarqué dans un hélicoptère, qui descendait et remontait le long du mur liquide, au dessus de multiples torrents déchaînés.



*Ce petit échassier court
normalement sur les
feuilles de nénuphars*

Le lendemain il fallut repartir ; ce ne fut pas facile : il avait plu dans la nuit et la piste argileuse s'était transformée en savon. Dans les tronçons descendants la voiture glissait dangereusement d'un fossé à l'autre. Au fond d'un creux nous restâmes pris au piège. Un tracteur providentiel passa et nous hissa sur la pente opposée. La pluie avait cessé. Nous traversons un paradis d'arbres géants peuplé d'oiseaux piaillant,

d'insectes et de colibris. Autour des plaques d'eaux des dizaines de papillons affairés s'aggloméraient pour boire, en battant rythmiquement leurs ailes pour s'aérer, formant des tapis frémissants de toutes couleurs.

Un vol de toucans passa en planant au dessus de nous, leurs becs spectaculaires tendus en avant, leurs courtes ailes faisant avec leur corps un angle droit, comme certains avions

de chasse. Ils se posèrent. Avec ma carabine j'en tirais un et le vis tomber dans les fourrés. Je me précipitai pour le chercher. Il me fallut du temps pour le découvrir, blotti dans un recoin de jungle mouillée et pleine d'épines. Je parvins à mettre la main dessus.



Un toucan venant d'Iguazu

Il faisait très chaud, nous étions encore bien loin de Buenos-Aires. Je décidais donc de garder le toucan en vie pour mieux le conserver en vue de le faire empailler. Il reprit en chemin quelque vigueur, et montra une incroyable aptitude à se faufiler sous les sièges. Il parvint à happer plusieurs fois les mollets de ma femme assise devant, les trouvant sans doute appétissants, et qui lui rappelaient peut-être les fruits succulents de la forêt ! Ma femme resta stoïque.

Peu à peu la forêt tropicale s'éclaircit et fit place à des zones de culture.

Plus loin, au milieu de nulle part, nous tombâmes en panne. Après de longs quarts d'heure la chance nous sourit encore, sous forme d'un gaucho au volant d'un tout-terrain. Dans ces régions peu peuplées, l'assistance est un devoir sacré. L'homme s'arrêta, sortit un revolver de sa ceinture et tira un premier coup sur un gros fil et fer de la clôture qui bordait les champs ; il fit encore quelques pas, et tira un deuxième coup. S'étant ainsi procuré un lien pour nous remorquer, il relia les voitures, et nous entraîna jusqu'au prochain garage, à une dizaine de kilomètres. Le moteur réparé, nous pûmes rejoindre Buenos-Aires.

J'ai encore le toucan à Paris ; il s'est un peu décoloré, mais quand je le contemple après toutes ces années, je l'imagine gardant encore, derrière ses yeux de verre, des rêves de forêt vierge.

45 : POURQUOI DES TOMBES



*Crâne précolombien ramassé dans
des éboulis (Cordillère des Andes)*

Au fur et à mesure que les anthropoïdes progressaient vers l'homínisation, et que leur conscience émergeait, chacun d'entre eux se sentait davantage exister par lui-même. Au début ils ne faisaient que réagir à l'environnement, avec leurs instincts formés par l'expérience journalière. Vint le moment où leurs sensations visuelles, tactiles et autres, commencèrent à se doubler d'une certaine conscience de ce qui se passait, d'une certaine distanciation d'avec le réel. Alors, entre leur sensation et leur réaction, finit par s'insérer une certaine activité de l'esprit : ils devinrent alors capable de faire des choix et d'en évaluer les conséquences. Ils se sentirent plus autonomes, donc plus responsables, avec un sentiment accru d'exister. Ce qu'ils percevaient, ils tentèrent ensuite de l'exprimer, d'abord par gestes et en émettant des sons variés : ce qui leur permis d'agir plus efficacement en groupe.

Ils ne se coupèrent pas pour autant de leurs liens tribaux, indispensables à leur survie. En même temps, poussés par la nécessité de la chasse et de la cueillette, par leur curiosité, ou par leurs instincts de conquête, ces hommes s'aventureraient chaque jour plus loin, au delà de leurs territoires habituels, élargissant aussi leurs ambitions et leurs rêves.

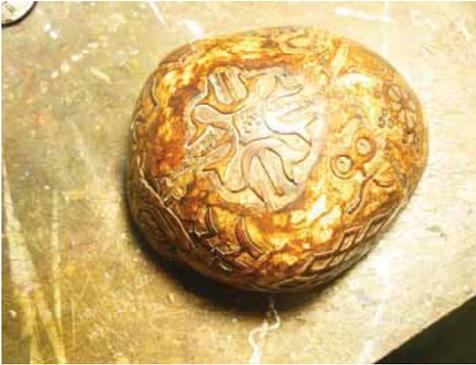
Entraînés par leurs sorciers et leurs chefs, il leur arrivait de lever les yeux vers les étoiles et d'explorer le fond des caves ; ils espéraient ainsi faire de nouvelles découvertes, peut-être même entrer en relation avec le monde des esprits ; en même temps ils offraient à ces derniers des sacrifices pour se les concilier et conjurer leurs peurs.

Leurs interrogations et leurs angoisses se faisaient plus pressantes quand la mort approchait. Les hommes, depuis qu'ils avaient acquis la conscience d'exister, avaient développé l'espoir de se perpétuer au delà de leur passage sur terre.

Ils s'accrochèrent d'abord à leurs traditions et à leurs rites, témoins du passé de leurs tribus et garants de son avenir. Ils s'inséraient ainsi dans une histoire qu'ils aidaient à construire et dont ils faisaient désormais partie. Cela accroissait leur espoir de laisser un souvenir, une trace de leur passage dans leur tribu, qui, après eux, poursuivrait son destin et donc le leur.

Un jour arrivait la fin. Leurs proches s'assemblaient autour

du compagnon qui allait les quitter. Leur visage reflétait l'impuissance, l'incompréhension, la tristesse et la peur. Après un dernier soupir et un dernier regard, le visage du mourant se figeait, gardant encore quelques heures son aspect et ses traits familiers. Il était encore là, et il n'y était plus. Il venait de passer dans le monde des esprits. Alors pourrait-il peut-être devenir un précieux intermédiaire entre ceux qui restaient et ceux déjà partis.



*Crâne gravé d'un moine
tibétain (Lhassa)*

La dépouille devenait alors l'objet de tous leurs soins ; on apportait des cadeaux, on invoquait son aide. Chacun savait qu'il serait un jour traité de même, et qu'il rejoindrait ses anciens au sein de la terre sur laquelle il avait vécu.

C'est ainsi que depuis peut-être cent mille ans, nos ancêtres se mirent à enterrer leurs morts, parfois même avec des fleurs, et à essayer

de les préserver. Peut-être espéraient-ils que, grâce à leurs soins, une fois plongé dans l'obscurité et le silence des tombes, ils pourraient plus facilement se détacher de leurs dépouilles, pour émigrer là où il fallait.

Les modalités funéraires devinrent des plus diverses, fonction du rôle qu'avait joué le disparu et aussi de l'image que se faisait chaque tribu des rapports des êtres humains avec le monde d'après.

Les funérailles étaient donc des moments privilégiés, et les tombes des lieux sacrés, des lieux de prière, des lieux de rassemblement, des lieux où la notion de l'au-delà se faisait plus palpable : ces cérémonies étaient aussi l'occasion de resserrer les liens du groupe qui devait continuer à vivre.

C'est ainsi que le sol que nous foulons recèle des millions d'ossements et de linceaux, témoignages de ceux qui nous ont précédé et auxquels s'ajoutent inlassablement, au fil des ans, les corps de nos proches et de nos amis.

Ces rassemblements funéraires auraient eu peu de sens s'ils s'étaient réduits à des actes de courtoisie, à des hommages aux membres survivants de la famille.

Ils constituaient, en vérité, un fort rappel des liens entre les êtres humains qui s'étaient succédés, sans relâche, d'une génération à l'autre. Ces rites mortuaires, qui s'étaient développés avec l'avènement de la conscience, correspondaient peut-être même à un début d'inquiétudes spirituelles ; cela suffisait à justifier le respect dû à chacun, cela pouvait être la prescience d'une surréalité susceptible de les unir davantage tout en les dépassant.

Avant d'en venir aux tombeaux qui marquent une sorte de conclusion aux vies terrestres, inclinons nous aussi devant ceux, si nombreux, qui n'ont pas eu la chance de bénéficier à leur mort des signes de respect auxquels ils auraient pu s'attendre : ceci, souvent, du fait de la brutalité ou de l'indifférence.

Les pogroms, les luttes meurtrières pour le pouvoir, les conflits religieux, les génocides qui souvent en ont été la conséquence, les charniers hâtivement remplis, ne sont pas que des crimes, ce sont des sacrilèges. Ce sont des refus d'admettre que tous les hommes sont frères de sang, en raison de leur nature unique, de leur évolution hors normes, et de leur transcendance à la matière inerte. Ces actions inexcusables correspondent à une régression vers l'état animal. C'est le reniement du chemin parcouru par nos ancêtres, qui a fait de nous ce que nous sommes.

Pourtant même certaines familles animales sont parvenues à la frange du monde des sentiments, voire de certains comportements éthiques.

C'est ainsi par exemple que les éléphants vivent en familles stables, s'entraident, respectent des hiérarchies, suivent la femelle qui est leur chef, élèvent et protègent leurs enfants. Ils vont même jusqu'à soutenir leurs compagnons affaiblis à l'approche de la mort. Ils les entourent pour tenter de les soutenir jusqu'aux recoins secrets, où, le jour venu, les mourants vont se coucher aux côtés de leurs prédécesseurs. Certaines sociétés humaines dévoyées ont parfois montré qu'elles n'en étaient mêmes plus là.

En conclusion, les tombes isolées devant lesquelles il m'est arrivé de passer, devant lesquelles j'ai parfois marqué un temps d'arrêt, ne sont qu'une des marques de solidarité, de respect mutuel, et de l'espoir de survie des hommes.



Mauvais esprits (évoqueries précolombiennes)



*Souvenir d'un sourire ambigu
(plaque de céramique)*

46 : TOMBEAUX ET PRATIQUES FUNERAIRES



Une croix fleurie

La première pulsion des hominidés, comme de tous les autres animaux, était de se maintenir en vie : se nourrir et se défendre. Mais, avec l'apparition de la conscience et le dépassement du stade animal, l'homme se rendit compte qu'il existait, qu'il possédait un « moi » d'une nature distincte de celle de son corps. Il savait la mort inéluctable, mais gardait l'espoir qu'au moins une partie de son « moi », pourrait lui survivre. Il sentait bien qu'il devait y avoir un lien entre le corps et le « soi ». Ne pouvant agir que sur ce qui restait, c'est à dire le cadavre, il entreprit de le conserver. Par ce biais, il espérait en même temps préserver une partie du « moi » du défunt ; il comptait aussi sur ses amis pour lui rendre plus tard le même service.

C'est ainsi que les hommes primitifs commencèrent à enterrer leurs morts, voici près de cent mille ans. Ce sont ces enterrements et rituels associés que je voudrais décrire : tout au moins ceux que j'ai pu observer et qui m'ont le plus impressionné.

Je ne m'attarderai pas sur les cimetières dans lesquels se pressent des milliers de tombes petites ou grandes, ni sur la plupart des innombrables monuments qui conservent le souvenir de familles ou de personnages importants. Mais il pourra m'arriver de citer quelques tombeaux hors du commun.

Les pratiques funéraires ont pris naturellement des formes très diverses en fonction des cultures et des époques.

Dans certains cas on inhumait les corps dans le secret de caveaux profonds et aussi bien dissimulés que possible, ou en des lieux d'accès difficile ; au contraire, dans certaines sociétés, on voulait restituer aussi vite et complètement que possible les morts à la nature dont ils étaient issus ; certaines de ces pratiques peuvent nous apparaître choquantes, elles sont pourtant le fruit de conceptions philosophiques aussi belles que cohérentes. Ces conceptions ont parfois quelques liens avec les notions bouddhiques de cycles des morts et des renaissances qui ne s'achèvent qu'en atteignant le nirvana.

Dans cette catégorie se rangent les « Tours du Silence » visibles près de Bombay, et qui se dressent aussi dans les déserts iraniens ; les corps sont hissés et déposés par les prê-

tres sur la terrasse supérieure, ils y sont abandonnés aux corbeaux et autres rapaces dont ils deviendront la chair et le sang. Leurs restes vogueront ensuite longtemps dans le ciel au gré des déplacements de ces oiseaux.

Au Tibet, j'ai pu accéder aussi aux « Champs Célestes », terrasses pavées construites à haute altitude et au dessus des derniers villages. Ces lieux sont toujours proches de petits monastères consacrés au service des morts ; les cadavres y sont acheminés sur des civières ou de petites charrettes. Ils sont étendus nus sur les dallages. Les moines sortent alors et préparent le travail des vautours en découpant les corps avec de longs couteaux.

Les vautours, qui vivent sur leurs sommets himalayens hors de toute atteinte, ont aussitôt aperçu, à des kilomètres de distances, ce qui se préparait. Sans même attendre le départ des moines, ils se hâtent de survoler la vallée du Brahmapoutre, et arrivent en quelques instants au dessus du « champ des morts » ; ils décrivent de larges cercles en planant ; ils plongent à l'instant ou les moines s'écartent ; leur horde recouvre alors les cadavres, s'agglomérant en groupes sombres grouillants et glapissants. Ils allongent leurs têtes hideuses, ils mordent et ils arrachent ; ils se battent entre eux claquant leurs ailes immenses dont l'envergure peut atteindre trois mètres.

En quelques instants il ne reste que des os. Les oiseaux s'élèvent à nouveau, et les moines reviennent avec des maillets pour transformer ce qui reste en une bouillie sanglante ; dernier retrait des moines, dernière plongée des vautours qui achèvent le nettoyage. Puis, courant et titubant sur leurs pattes maladroites, ils parviennent à décoller d'un vol pesant, et disparaissent vers les sommets glacés où ils retrouveront leurs repaires.

Les familles des défunts ont fait leur devoir et redescendent dans leurs villages ; peut-être certains, dans les mois qui suivront, dirigeront un regard nostalgique sur la silhouette de ces oiseaux, quand ceux-ci reviendront survoler la vallée, ramenant avec eux le souvenir des morts.

Des pratiques d'inspiration analogues se retrouvent chez les « Kawash », tribu qu'on affirme descendre d'une fraction

égarée des troupes d'Alexandre le Grand. Il faut faire de nombreux kilomètres pour atteindre leurs premiers villages, à la frontière du Pakistan Ouest et de l'Afghanistan. La piste creusée à flanc de falaise est terrifiante. On aperçoit ici et là des véhicules qui se sont fracassés en contrebas. Il n'y a aucune protection côté précipice, les roues extérieures de nos quatre-quatre ne disposent guère plus, côté ravin, que de quelques centimètres de marge.

Finalement on débouche sur une vallée, cultivée par endroits. Les femmes qui y travaillent fuient dès qu'on approche. Leur visage est curieusement tatoué de rangées de points bleus. Les maisons sont vastes, peu nombreuses, et doivent chacune correspondre à une famille. Elles sont en bois avec des façades magnifiquement sculptées.



*Notre tombe familiale
à Arcachon*

Proche du village se trouve le « Champ des morts ». Ceux-ci gisent dans des cercueils ouverts faits de planches épaisses taillées dans des châtaigniers centenaires ; les insectes, vers et asticots grouillent dans les cercueils les plus récents, jouant le rôle des vautours tibétains, restituant à la terre son dû.

Rendons nous maintenant à Bénarès. On commence par traverser les quartiers de marchands de fagots ; puis, d'une terrasse, on découvre les groupes familiaux qui construisent leurs bûchers sur les rives du Gange. Ils balaieront les restes dans la rivière sacrée, qui les emportera dans ses courants et méandres jusqu'à l'Océan Indien, après avoir nourri au passage les poissons et les derniers gavials.

La pratique de la crémation est désormais partout répandue, mais les bûchers, respectueusement édifiés par les hindous, sont remplacés dans le reste du monde par des fours.

A ce propos le souvenir me revient du président d'une

très grande société japonaise, Monsieur Matsuda, que j'avais aidé en créant à Paris sa première implantation étrangère. Il m'en était resté reconnaissant et m'aimait bien. Il avait fini par mourir. Son épouse, à l'occasion de l'un de mes passages à Tokyo m'avait invité à venir chez elle pour honorer son mari. Sa maison était un bijou de construction japonaise bordée devant et derrière par deux minuscules jardins. La pièce principale était réservée à la cérémonie du thé, à laquelle le président m'avait convié jadis en sortant ses bols les plus anciens et les plus précieux. A genoux, nous avons bu le thé en silence, en contemplant le léger rideau de bambous qui bordait la pièce.

Ce jour là j'avais à nouveau parcouru les quinze mètres du sentier étroit et ondulant qui menait du trottoir à sa maison. L'épouse du président était là pour m'accueillir, et, avec une profonde inclination m'avait prié d'entrer. Sur l'autel familial était disposée une petite urne. Madame Matsuda me tendit quelques bâtons d'encens, que j'allumai dans le brasier préparé à l'avance, et que je disposai devant l'urne, m'inclinant longuement et non sans émotion.

Venons-en maintenant à d'autres types de tombes ménagées dans des lieux presque inaccessibles

Il est une falaise dans le nord du Pérou dont on ne peut approcher qu'à dos de mulet, par un long chemin acrobatique.

Là, à mi-hauteur, on aperçoit une cavité naturelle ouverte sur le vide ; quatre ou cinq momies y sont alignées, debout, depuis des siècles. Elles contemplant le paysage de montagnes arides qui fut le leur. Il eut fallu être un alpiniste éprouvé pour s'approcher davantage; ceci fut fait récemment par une équipe scientifique qui dû par contre se laisser glisser avec des cordes du haut de la falaise.

J'ai aussi appris la découverte récente de tombes creusées sur des sommets élevés des Andes. Elles étaient certainement placées là pour ne jamais plus être dérangées. Je n'ai vu ces sommets que de très loin, sous formes de dômes glacés flottants dans le ciel.

En Amérique du Sud également, j'ai assisté à l'ouverture de tombes constituées par de larges urnes en céramique dans lesquelles le cadavre est installé en position foetale.

Mais abordons le cas des tombes plus classiques qui m'ont particulièrement frappé.

Les plus anciennes et les plus simples se présentent sous forme de tertres ; elles viennent des époques où il fallait de



Les dunes du Pyla sont toutes proches (vues depuis le cap Ferret)

nombreux bras pour amasser la terre et les pierres avec des outils rudimentaires.

On en rencontre d'assez modestes dans notre propre pays, datant des époques gauloises et romaines ; mais il en existe de beaucoup plus grandes, les « tépès », au Proche Orient et notamment en Iran. Certaines plus impressionnantes encore se trouvent au Japon ; elles ont l'aspect de collines imposantes en forme de fer à cheval, datant de la fin de la préhistoire japonaise et d'avant sa conversion au bouddhisme. A leur base ont été enfouies des rangées de figurines en terre cuite appelées « Haniwas ». A l'opposé de ces tertres, de conception relativement rustique, il en est un, en Chine, dont la complexité et la taille l'emporte sur celles de tous les autres ; il s'agit de la montagne artificielle qui recouvre les restes toujours respectueusement inviolés du premier empereur de Chine : Tchi Paï Tche . Il est entouré d'une immense armée de guerriers grandeur nature, modelés en terre cuite, et disposés en rangs serrés sous les terrains avoisinants.

Le souvenir de ces grands tombeaux nous mènent aux py-

ramides égyptiennes, plus anciennes encore, et dont l'édification a nécessité des connaissances astronomiques et géométriques avancées ; elles purent être assemblées grâce à des techniques conçues par de savants ingénieurs : elles témoignent autant de la science que de la grandeur des conceptions religieuses égyptiennes. Ces formes géométriques expriment presque des idées pures, plantées au milieu d'un désert sans limite. Elles ont été si bien pensées qu'elles n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Il me faut revenir à Agra, bien que l'ayant déjà cité ailleurs. Sur ce bord de fleuve le désir de mémoire est accompagné par l'amour et la beauté, qu'ont voulu offrir le sultan Jahan à Muntaz Mahal sa bien-aimée.

Là, le dôme de marbre est davantage un sentiment, qui l'emporte sur la perfection de la forme. Cette œuvre de rêve est ce que le cœur d'un homme peut exprimer de plus profond.

Avant de clore ce périple des tombeaux autour du monde, il nous faut une dernière fois revenir à la Chine, ce pays de si ancienne civilisation, sans doute aussi une des plus accomplies.

Dans le sous-sol de ce pays se cachent, ou au contraire, se signalent par des accès impériaux, d'innombrables sépultures. Celle de cette princesse embaumée et dormant depuis des siècles au fond de sa profonde excavation maintenant dégagée, celles de ces seigneurs ou généraux auxquels on accède par de longs escaliers dont l'entrée avait été soigneusement dissimulée. Au terme de ces descentes on débouche sur des pièces aux murs de briques ; chacune de ces briques est ornée de croquis tracés par des maîtres du pinceau (j'ai vu dans le sud du Pérou, à Caracas, des tombes aussi profondes et aussi bien dissimulées, remplies de céramiques).

Il y a aussi, en Chine, les tombes des empereurs auxquels on accède par de monumentales « Allées des Ames » bordées de personnages de pierre et d'animaux allégoriques. A l'extrémité de ces allées, une porte de pierre ferme l'entrée d'un couloir qui plonge dans le sol et débouche sur la chambre funéraire, dont l'entrée était bloquée par une grande dalle ciselée. Au centre repose le cercueil, couvert d'inscriptions. Les

parois de ces salles, comme les murs du couloir d'accès, sont ornés de peinture et de niches remplies de nombreuses statuettes (les tombes royales coréennes sont très semblables).

Cependant les tombes qui m'ont peut-être le plus ému, si simples et si solitaires sont celles qui ne sont marquées que par un petit tas ou cercle de pierres ; on en croise dans les zones les plus désolées du Sahara ; là, s'est terminée la vie d'un être humain, mort de vieillesse, d'insolation ou de soif. Ses compagnons se sont arrêtés autour pour un dernier adieu. J'ai souvent marqué une pose devant ces vestiges que personne ne visite plus jamais.

Enfin, au cours d'une expédition au Nord Cameroun, écrasé par le soleil de la mi-journée, mon accompagnateur local avait déroulé sa natte à l'ombre d'un taillis. Je m'étais dit que je ne passerais plus jamais par là, et avais voulu faire l'effort de quelques pas aux alentours. Il y avait en effet tout près un petit cercle de cailloux autour d'une pierre à meuler, avec sa meule posée dessus. J'ai pensé à la courageuse grand-mère qui avait dû pendant des années moudre le mil pour nourrir sa famille. Ses descendants logés dans leurs cases toute proche devaient journallement passer devant sa sépulture ; ils se souvenaient alors de leur chère aïeule ; et ce qui restait de son « moi » continuait sans doute à veiller sur les siens.



La résine des pins embaume le cimetière

47 : FAUNE ARGENTINE ET RÉDUCTEURS DE TÊTES



*Crâne et vase de granit
(tombe précolombienne, Nord argentin)*

Pendant nos week-ends à Buenos-Aires, je partais régulièrement dans la pampa avec ma carabine 22 Long Rifle.

Mon plaisir n'était pas tant de tuer que de pouvoir examiner de près les animaux nouveaux pour moi.

Je levais parfois un lièvre, je faisais s'envoler des canards d'espèces variées, des « copetonas » (grosses perdrix huppées). J'ai réussi parfois des tirs exceptionnels : comme celui précisément d'une de ces copetonas abattue en plein vol (il est vrai que ces oiseaux commencent par courir et volent ensuite tout droit) ; une autre fois, en Patagonie, je touchai un lièvre à une centaine de mètres ; je me souviens encore de ma stupéfaction en le voyant tomber ! Je tuai aussi un guanaco dans le sud de l'Argentine et dans le nord, un nandou (autruche d'Amérique du sud), ainsi qu'un « charra », oiseau noir et gros comme un dindon. La variété des oiseaux dans ce pays où alternent les plaines et les marais est exceptionnelle. Je me délectais en voyant voler les « tizeretas » (oiseaux ciseaux), nommés ainsi en raison des deux longues plumes de leur queue qui s'écartent et se referment sans cesse ; et aussi quand je rencontrais des « cardinaux » rouges et noirs, et dans les roseaux une sorte de gros merle dont la moitié avant était orange vif et l'autre moitié toute noire. Au cours de déplacements plus longs, du côté de la Cordillère, j'ai vu planer des condors et des aigles ; en Patagonie j'ai vu des colonies de pingouins, des flamants roses et de nombreuses sortes d'oies ; les oiseaux tropicaux eux, abondaient dans le nord près du Brésil.

Un autre intérêt de ces oiseaux était d'avoir des nids très variés. Les pingouins de Patagonie creusent des terriers le long du rivage : on peut voir les mâles disposant devant leurs entrées des galets en



« Copetona »
(grosse perdrix argentine)

forme d'œufs, destinés à donner des idées aux femelles de passage.

Par contre, les noirs « horneros », construisent avec de la boue et de la paille des nids gros comme des ballons de rugby, qu'ils collent le plus souvent en haut des poteaux téléphoniques. Je m'amusais aussi à observer les « lechuzas », minuscules chouettes qui vivent aussi dans des terriers, immobiles comme des sentinelles, dressées devant l'entrée, elles disparaissent dans le sol à la moindre alerte.

Le nid le plus inattendu est celui d'une variété de « tisserand » jaune et noir. Cet oiseau tresse avec art une



Geai argentin

sorte de toile légère faite uniquement de crins de queue de cheval entrecroisés : il accroche son chef-d'œuvre à l'extrémité d'une longue branche; ce nid a la forme d'une longue pipe enflée à la base, où les œufs sont disposés; cette poche est surmontée d'un tube qui se recourbe vers le bas à son extrémité supérieure, pour rendre difficile l'accès du nid aux serpents.

Pour conserver le souvenir de mes trophées, j'avais fait la connaissance de « Di Carlo ». Cet italien habitait dans un faubourg de Buenos-Aires dans un logement-atelier donnant sur une cour. C'était l'empaillieur attitré du Musée de la Plata (capitale de la province). Pour le trouver il fallait gravir un escalier extérieur, accroché à la façade de sa maison.

Après mes expéditions j'allais lui confier mes spécimens. Il m'avait déjà empaillé une tête de guanaco, un tatou, un toucan de la région d'Iguaçu, ainsi que diverses sortes de canards, de hérons et d'aigrettes ; on pouvait découvrir dans cet atelier une grande partie de la faune argentine.

Ce jour-là je venais chercher un de mes oiseaux ; arrivé en bas de son escalier, je l'appelai ; il répondit qu'il descendait;

mais je grimpai l'escalier, et découvris ce que je n'aurais pas dû voir; voilà pourquoi Di Carlo avait montré, si peu d'empressement à me faire monter... Sur la table de son atelier, il y avait un objet ovoïde et jaunâtre de la taille d'un petit melon. M'approchant, je découvris qu'il s'agissait d'une tête humaine en train d'être réduite. Les traits un peu bouffis évoquaient assez bien ceux d'un épicier mal rasé, le tout avait un aspect huileux.



*Canard « Picasso »
(Argentine)*

Di Carlo m'expliqua alors qu'il travaillait pour un les ethnologues du musée; il était chargé de retrouver les techniques des indiens réducteurs de têtes. Il avait vidé celle qu'on lui avait confiée, avait rempli la poche de cuir chevelu de graviers chauds. Il frottait fréquemment le tout avec certaines huiles, prenant soin de préserver la forme, puis il laissait refroidir et sécher la tête et répétait l'opération. Il s'arrêtait quand la tête avait atteint la taille d'un gros pamplemousse. Seuls ne rétrécissaient pas les cheveux et les poils du visage, d'où cet aspect hirsute un peu simiesque. Le sommet de la tête laissait apparaître une belle calvitie, et de chaque côté de grosses touffes de cheveux s'épanouissaient au dessus des oreilles. J'imaginai très bien le personnage tel qu'il avait dû être, un épicier derrière son comptoir, jovial et ventru, vendant des patates et des mangues. Di Carlo me demanda de rester discret. Il continua à empailler mes oiseaux avec un soin redoublé ; son seul échec avec moi, fut une belle patte de nandou qui se conserva mal.

Je garde un souvenir attendri de Di Carlo, si fier de ses travaux « scientifiques » pour le musée ; qui m'avait d'ailleurs ébloui par ses richesses.

On pouvait aussi admirer, en ce musée magique pour moi, de nombreux fossiles, tels les tatous géants, dont la carapace

en demi sphère était recouverte d'écailles aux contours très variés suivant les espèces ; ces monstres patauds pouvaient atteindre jusqu'à un mètre cinquante de diamètre.

Ces géants ont encore des descendants de deux ou trois espèces, dont les plus petits sont gros comme des lapins, et excellents une fois rôtis. Il est intéressant de retrouver, dans des continents qui se sont si fort éloignés les uns des autres, des fossiles ou même des espèces vivantes dont la parenté reste frappante. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion de voir détailler dans les savanes les trois espèces d'autruches existant encore : celles d'Argentine, d'Afrique, et d'Australie.

Il en est de même naturellement pour les plantes ; nous avons dans notre parc botanique des eucryphias et des proteacées, certaines d'Amérique du sud, d'autres d'Afrique, d'autres de Tasmanie : leur parenté est évidente.



*Oiseau rouge et noir vivant
dans les marais argentins*



Berger éthiopien surveillant son troupeau

48 : ARGENTINE – CHILI –
ARGENTINE :
*GRANDE BOUCLE , BELLE
AVENTURE*



*Aperçu de la Cordillère
au delà de la Pampa argentine*

Une des expéditions qui me laisse le meilleur souvenir fut celle que je fis avec ma femme lors de notre séjour argentin. Elle dura trois semaines, et nous mena de Buenos-Aires jusqu'à la Cordillère, puis au Chili et, après une descente vers le sud, de nouveau en Argentine et à Buenos-Aires. Ce genre de voyage était de ceux qui m'enchantent. Nous disposions de notre voiture, donc libres de nos déplacements, et libres de nous arrêter devant tout ce qui pouvait nous surprendre, à chaque animal vu pour la première fois, à chaque plante curieuse ou devant un beau paysage. Nous étions toujours munis de quelques provisions pour pique-niquer aux heures et endroits de nos choix. Nous avions notre tente pour nous installer, une canne à pêche pour varier nos menus et une caméra pour les souvenirs : nous étions équipés pour explorer le monde sans autre motivation que celle de nos curiosités.

Un matin nous vit prendre la direction de l'ouest, droit à travers la Pampa jusqu'à la Cordillère. Des enclos de plusieurs kilomètres carrés renfermaient des troupeaux de vaches cohabitant parfois avec des autruches. Quelques lièvres, des tatous, et de nombreux oiseaux agrémentaient le parcours.

Approchant de la Cordillère, là où la plaine commence à onduler, les sols se couvrent de taillis roux et argentés. Bientôt la chaîne andine barre l'horizon et laisse entrevoir les premiers pics neigeux.

Nous nous élevons maintenant avec le relief qui s'accroît, puis nous obliquons vers le sud en gardant la Cordillère en vue. Les ruisseaux que nous traversons sont pleins de truites qui, grillées sur des feux de bois, font nos délices. Les premiers arbres paraissent. Parfois de grands aigles ou un condor passent au dessus de nous.

Nous savions que dans cette région s'étaient réfugiés deux français qui, pendant la guerre s'étaient compromis avec l'occupant. Le premier était un constructeur d'avions connu et le second un universitaire antisémite. Ils étaient partis avec leur famille se mettre à l'abri.

Nous arrivons chez le premier un beau matin avec quelques truites que nous venons de pêcher : ce n'était visiblement

pas le cadeau à faire, car ici on en était gavé. Cet homme, sympathique malgré ses errements passés, avait été un constructeur d'avions. Il avait construit sur place une petite roue Pelton dont les aubes recevaient les jets d'eau prélevés plus haut sur un torrent : cela faisait une génératrice les alimentant en électricité. Nous sommes très courtoisement reçus ; les visiteurs devaient être rarissimes ! Après avoir passé la nuit chez ces compatriotes, nous prenons la piste qui mène à la propriété de l'autre exilé. Celui-là, était un homme de tradition, un littéraire; il s'était fait construire sa maison qui nous réservait une surprise : le salon contenait un superbe mobilier Louis XV, assez inattendu dans ces montagnes du bout du monde ! Le ménage, très religieux, avait bâti aussi une petite chapelle de style roman. Ils avaient trois enfants qui chaque matin partaient à cheval rejoindre leur école située à une dizaine de kilomètres. Sa femme, restée assez parisienne, nous expliqua que son mari, un érudit amoureux de solitude, disparaissait de temps en temps pour méditer une

semaine dans les vallées de la Cordillère

C'est le lendemain que nous partons à l'assaut de la chaîne andine.

Côté argentin la montée est assez progressive, mais côté chilien la montagne tombe de façon abrupte sur la bande côtière du Pacifique. Notre altimètre marque déjà trois mille cinq cents mètres et nous décidons de nous arrêter avant le col (depuis, un



*Etoile de mer chilienne
(côte sud pacifique)*

tunnel a rendu la traversée plus facile). Baignés de silence et de solitude, nous respirons l'air pur et raréfié des montagnes avec volupté : nous sortons de la piste et parcourons quelques dizaines de mètres un peu chaotiques avant de trouver un méplat pour dresser la tente. Assis sur un rocher nous contemplons l'immensité qui s'étale à nos pieds. La vue est

grandiose : pas de vent, pas de nuages, nous avons presque quitté la terre des hommes en nous approchant des étoiles. Devant nous brille un petit lac ; au delà, à une dizaine de kilomètres, se dresse à 6 000 mètres le sommet majestueux de l'Aconcagua, couvert de ses neiges éternelles. Ce spectacle me rappelle le drame vécu par Louis Leprince Ringuet, mon ancien professeur de physique à Polytechnique ; son fils faisait de la montagne et s'y était perdu. Leprince Ringuet qui m'aimait bien, m'avait un jour invité chez lui et m'avait montré les cartes de cette région, qui avaient été autrefois accrochées par son fils au dessus de son lit.



Tatou (pampa argentine)

La fin du jour approchant, nous allumons notre butagaz, nous dînons et nous nous glissons dans nos sacs de couchage. Nous nous endormons aussitôt sur notre silencieuse planète qui poursuit sa course dans l'espace.

Au petit matin l'aurore pointe ; le ciel est rose, la Cordillère est rose, et deux surprises nous attendent.

La première, c'est qu'un détachement de l'armée argentine est arrivé pour manœuvres de nuit et a installé son camp 5 ou 600 mètres plus bas ; ainsi, ces espaces que nous imaginions vierges s'étaient emplies de troupes dont nous entendions les clameurs assourdies par la distance. La deuxième surprise c'est qu'un léger brouillard s'était formé à la tombée de la nuit et qu'il avait gelé, de sorte que nos toiles de tente étaient devenues raides comme du contre plaqué ; il était hors de question de les replier ! Nous devons attendre que le soleil les réchauffe et marchons jusqu'au lac. Des lièvres apeurés gravissent les pentes en face. Au retour notre tente a dégelé et peut être repliée, nous regagnons la piste et franchissons le col.

Nous sommes un peu effrayés par le spectacle ! Le Chili est bien à nos pieds et la piste descend en d'innombrables bou-

cles ; mais la pente est si raide qu'entre deux tronçons séparés par les virages successifs il est impossible de voir le tronçon suivant. Nous négocions avec d'extrêmes précautions chaque épingle à cheveux; nous sommes maintenant sur les pentes du Portillo, la plus fameuse station de ski chilienne. Nous atteignons finalement la plaine et gagnons Santiago, où nous irons faire une courte visite à notre ambassadeur, dont nous connaissons la famille.



« Picos » (*crustacés chiliens vivant dans leur coquille*)

Nous commençons à rouler vers le sud parallèlement à la côte ; celle-ci est bordée au large de quelques îles à guano : des millions d'oiseaux de mer y ont accumulé leurs rejets depuis des siècles, ce qui leur a donné une couleur blanchâtre. (ces matières riches en azote ont été l'objet d'une exploitation intensive). C'est aussi le long de cette côte que vit le plus gros des oiseaux-mouches,

de la taille d'une hirondelle; nous avons eu la chance d'en voir un.

Poursuivant notre route, apparaît sur notre gauche une flèche avec l'inscription « agua caliente » ; nous nous engageons sur une piste incertaine ; nous arrivons devant un petit hôtel dont le personnel ahuri refuse de croire que nous sommes arrivés en voiture : jamais un client n'est arrivé là autrement qu'en avion.

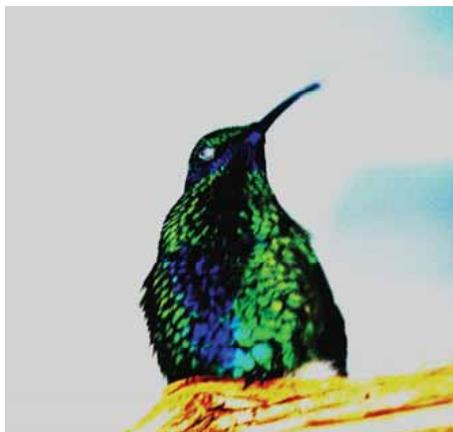
Nous souhaitons évidemment prendre un bain, et on nous demande quelle température nous souhaitons ? L'installation des bains consiste en une série de cabines de bois; l'eau arrive presque bouillante dans la première et passe successivement de l'une à autre en se refroidissant peu à peu. Chaque cabine possède son baquet en bois ; on peut donc choisir sa température en fonction du numéro de la cabine.

Nous repartons le lendemain au travers des touffes de

fuchsia sauvages dont nous constatons que les fleurs sucrées sont la friandise des petits chiliens et des oiseaux-mouches. Plus loin nous longeons une forêt d'araucarias, conifères à la silhouette préhistorique qui dressent leurs troncs droits et dénudés pour épanouir à vingt mètres un bouquet de branches raides comme des écouvillons, enrobées de feuilles triangulaires et acérées. Ces arbres auraient pu être conçus par le Douanier Rousseau. Leur nom local espagnol signifie « arbre aux singes », car ces animaux ne sauraient y grimper sans se blesser ! Mais pourquoi ce nom car je crois qu'il n'y a jamais eu de singes dans cette région ?

Le jour suivant nous traverserons quelques petits ports de pêche; on y voit sur les étalages d'étranges poissons : notamment des poissons sabres qui brillent comme des lames d'argent. Nous trouvons en cours de route un petit hôtel. On nous conduit aimablement à la chambre la plus spacieuse ; nous découvrirons que cette pièce a une particularité fâcheuse : celle d'être le passage obligé pour tous les clients désirant atteindre les chambres suivantes. Une fois couchés, nous verrons passer les voyageurs devant nous tout au long de la soirée, comme sur une scène de théâtre.

Le lendemain je sors ma canne à pêche, sur une large rivière écumeuse qui descend de la Cordillère, je lance ma plus grosse cuiller, à au moins vingt mètres : je vois un bouillon puissant se former au point de chute ; ma canne se plie à angle droit et le fil casse net ; je rêve encore au monstre que j'ai failli prendre ! Nous longeons bientôt le volcan Ossorno qui fume encore ; il est classé Parc National; un garde nous invite aimablement à passer la nuit chez lui.



L'oiseau mouche brésilien

Nous poursuivrons la route jusqu'à Puerto Montt, où elle se termine ; pour aller plus au sud, il eut fallu prendre un bateau ; mais il était temps de rentrer. Nous déjeunons de délicieux fruits de mer, notamment des « picos », curieux crustacés au goût de langouste, logés dans de grosses coquilles tubulaires, serrées les unes contre les autres et agglomérées sur les rochers ; c'est une forme géante des petits cônes qui forment des tapis rugueux sur nos rochers bretons .

Pour regagner l'Argentine, il fallait charger la voiture sur un bateau traversant un lac de montagne; à l'arrivée, une piste conduisait à la frontière Argentine, et nous allions retrouver notre pampa.

Mais une dernière épreuve nous attend : un orage démentiel fond sur nous. La piste est liquéfiée. Notre véhicule patine, puis s'enfonce paisiblement dans la boue ; ne s'arrêtant qu'au moment où le plancher de notre véhicule se pose que le sol ; les roues sont enlisées jusqu'aux moyeux.

Cela aurait pu être la fin ! Mais un soleil implacable réapparaît soudain, formant en une demie heure une croûte solide sur le sol dans lequel nous sommes incrustés.

Après une heure, c'est le miracle et un ange de la pampa fait son apparition, sous forme d'abord d'un point presque imperceptible à l'horizon; le point grossit et prend la forme d'un gaucho sur sa monture, suivi des sept chevaux de sa manade. Il nous salue brièvement ; sans un mot il prend une corde, l'attache à notre voiture et à sa selle. La voiture se retrouve sur ses roues ! C'est qu'en effet, dans toutes les zones désertes du monde la solidarité est la règle ; je l'ai constaté dans l'Himalaya, sur les mers, dans les déserts, et aujourd'hui dans la Pampa. Nous arrivons bientôt à un groupe de deux ou trois maisons qui s'appellent « Las Plumas ». Nous nous rassasions du classique « postre de vigilante » (dessert du policier), morceau de fromage recouvert de lait condensé; c'était la meilleure façon de retrouver notre moral, nous remontons directement à Buenos-Aires, l'esprit encore émerveillé par le souvenir des neiges éternelles, des lacs, de la côte pacifique, des volcans et des gauchos de la pampa.



Jeune nigérienne parée pour la fête

49 : L'ILE AUX COCHONS



*Cochon taillé dans une bûche
(ferme italienne)*

Cette aventure aurait pu s'appeler « Les amitiés dangereuses ». Cela se passait en Australie. Je m'y étais fait un très bon ami, Bill Tyree, qui devint plus tard « Sir William Tyree, OBE », en raison de la fortune qu'il construisit à partir de rien, en devenant le principal fabricant, dans son pays, de transformateurs puis de planches à voile. Ceci lui avait permis de faire une généreuse donation dans le domaine médical, et il en avait été récompensé en étant anobli par la reine d'Angleterre. J'avais fait la connaissance de Bill, car je représentais en Australie le Groupe Schneider-Westinghouse, et j'avais entrepris une négociation avec lui pour associer Schneider-Westinghouse à sa société. Il était tout à fait d'accord, mais Westinghouse USA, qui était le licencié de Schneider-Westinghouse, s'y opposa et reprit avec succès l'opération à son compte. C'est ainsi que je ratais la plus belle opération que j'aurais pu faire en Australie pour le groupe Schneider.

Bill était un ingénieur électricien entreprenant et sportif ; dès mon premier hiver, nous étions allés faire du ski ensemble sur les pentes du Mont Kosciusko, qui commençait à être aménagé.

Bill pilotait pour son plaisir et posséda plusieurs avions. Il en ramena un, lui-même, des USA jusqu'à Sydney, en passant par Paris, où il s'arrêta pour nous voir. Il entreprit aussi de faire construire deux grands bateaux à voile ; il m'invita plus tard, en 2004, à l'accompagner avec son dernier bateau le long de la grande Barrière de corail, ce que je ne pus faire, hélas, pour différentes raisons.

Mais, durant mon séjour en Australie, il m'avait proposé de l'accompagner, avec son avion d'alors à une chasse au sanglier. Assez loin au nord de Sydney se trouvait une grande zone marécageuse qui avait été curieusement colonisée par une variété de cochons sauvages. Ils vivaient là de façon fort originale, amassant des sortes de nids de roseaux sur lesquels ils dormaient au soleil et au sec. Arrivant au dessus des marais, on voyait de nombreux « nids » de ce genre, avec leur propriétaire vautré sur chacun d'eux. Au milieu de ces marais se trouvait aussi un îlot allongé, tout juste suffisant pour poser notre avion. Des chasseurs, sans doute, l'avaient

sommairement défriché et avaient construit une cabane à son extrémité. C'est là que mon ami s'apprêtait à descendre. L'îlot n'était visiblement guère fréquenté, quelques buissons avaient poussé de part et d'autre de la piste rudimentaire : notamment deux petits arbres se dressaient, l'un à droite et l'autre à gauche de la piste, mais à deux endroits différents.

Bill était un bon pilote, pas fou, mais aventureux comme je l'étais moi-même. Nous nous mîmes d'accord pour atterrir ; nous serrions néanmoins un peu les fesses. Bill sur le point d'atterrir leva d'abord l'aile droite pour passer au dessus du premier arbre, puis, bascula pour lever l'aile gauche et pour éviter le deuxième. L'avion toucha le sol, rebondit et s'arrêta à quelques mètres de la cabane.

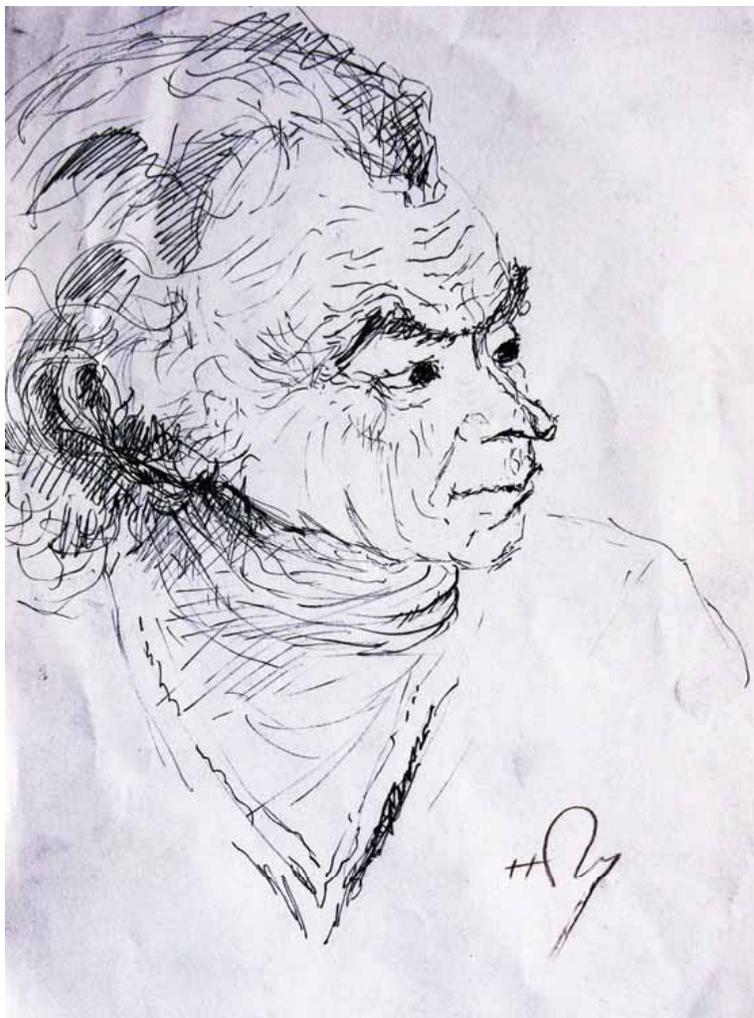
Nous avons passé une excellente journée. Avant de reprendre notre vol, nous entreprîmes de couper les deux arbres dangereux, et retrouvâmes Sydney dans la soirée.

Mais quel merveilleux souvenir que de passer en une seule journée d'une ville aussi étincelante que Sydney à un marais aussi sauvage et aussi peu visité : cela valait bien quelques peurs.



Enfants jouant aux cartes

50 : CROIRE EN DIEU : FAIBLES ET BONNES RAISONS



Italien perplexe et vibrant de finesse expressive!

Première partie

*Dieu peut-il exister ? Et en ce cas, existe-t-il ?
La forme de notre avenir dépend de la réponse.*

Nous nous limiterons au seul problème de l'existence de Dieu, et non de ses attributs (car il faudrait être théologien pour cela).

Nous ne tenterons pas davantage de prouver son existence, car Dieu, de par sa nature, est hors de notre portée ; Il se situe dans un environnement extra-physique si distinct du nôtre que nous ne saurions lui appliquer nos méthodes habituelles d'investigation.

Cependant le problème de son existence reste pour nous si lourd de sens que nous ne saurions l'éluder. Au moins pouvons nous, à la lumière de l'accroissement prodigieux de nos connaissances (tant dans le domaine de l'astrophysique que dans celui de la matière vivante) tenter de refaire le point. Nous pouvons au moins essayer de voir si l'existence de Dieu reste compatible, ou non, avec l'état actuel de nos connaissances ; et si, au moins, les présomptions qui nous habitent à ce sujet peuvent davantage pencher dans un sens ou dans l'autre.

Le sujet est des plus ardues pour au moins deux raisons : la première est la difficulté de cerner la notion même de Dieu ; la seconde, c'est que nous connaissons encore fort mal notre univers ; alors, partir du peu que nous savons et nous aventurer dans le monde du surnaturel, cela demande quelque audace.

Mais il faut bien prendre des risques et formuler des hypothèses si on veut avancer dans ces zones de sables mouvants ; il est normal d'examiner objectivement ce qu'on sait, ce qu'on croit, puis d'assumer ses responsabilités.

Le mot Dieu évoque en effet une sorte de sur-être ; en tous cas, d'un être radicalement autre, situé hors de l'espace et du temps qui sont les nôtres ; d'une entité qui nous dépasse complètement.

Le mot « Dieu » évoque des notions d'éternité, d'omniscience, de toute puissance et de perfection : tous concepts liés à la notion d'infini.



Symbole en creux ou présence réelle?

plus difficilement pénétrables, eut égard à nos capacités.

Au lieu de nous rapprocher du but, ne serions nous pas ramenés à la situation de Platon, qui craignait ne pouvoir jamais connaître de la réalité que ses ombres projetées sur les parois de sa cave.

A ce point commençons par faire acte d'humilité : car l'esprit humain, est un outil remarquable, mais quand même limité, et empêtré dans ses habitudes. Entre tant d'exemples rappelons les difficultés de Galilée à faire admettre, en opposition avec des affirmations centenaires, pourtant défendues par d'excellents esprits, que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse.

Or l'infini, par définition, se situe au delà des frontières de ce que nous pouvons, atteindre, mesurer, et même concevoir : l'infini, c'est là où commence l'inconnu ; il se trouve au delà de notre horizon, comme diraient les physiciens.

Un deuxième constat, déjà évoqué, c'est que nos connaissances, bien que rapidement croissantes, concernant la substance et la structure de l'univers, restent peu de chose, par rapport à ce que nous en ignorons.

On peut même se demander si certaines avancées récentes de la physique ne feraient pas apparaître, ici ou là, de nouvelles zones

Dans le même sens va aussi la remarque d'Einstein, qui déclarait que pour faire accepter une vérité nouvelle, il fallait d'abord que meurent les tenants de celles précédemment admises.

D'ailleurs ce sont ces manques de souplesse de nos facultés intellectuelles qui justifient, au moins en partie, (et en tout cas expliquent) l'utilisation des méthodes d'apprentissage pouvant paraître élémentaires : à savoir les procédés répétitifs, qui ne sont que des exercices de dressage du cerveau : par exemple les incantations et prosternations répétées des israélites devant le mur du Temple, les drapeaux et murs de prières des tibétains, leurs moulins à prières, et aussi les psaumes et incantations longuement scandés par les moines au cours de leurs offices.

Pourtant la justification et l'utilité de ces méthodes apparaissent même en mathématiques ; en effet, quand on a suffisamment pratiqué un théorème difficile, quand on s'est habitué aux étrangetés de la mécanique quantique, on peut passer à la suite sans plus avoir à penser aux difficultés antérieures ; on profite des notions et habitudes acquises. Voici un autre exemple non sans analogie : avoir été élevé dans une famille chrétienne, bouddhiste, juive, ou même agnostique, conduit à s'imprégner des croyances qui sont en fait des habitudes et des traditions ; tout cela ne prouve rien, si on ne l'approfondit par une réflexion critique.

Il faut réaliser aussi que l'évolution de nos sens ne les a conduit à se développer que juste assez pour appréhender les objets généralement macroscopiques qui nous environnent, ceux dont la connaissance familière nous est nécessaire pour vivre.

De façon analogue, nos méthodes de raisonnement, ne se sont construites au cours de l'évolution de la conscience que dans les directions et aux niveaux qui convenaient à l'analyse et à la compréhension des événements qu'il nous fallait maîtriser.

Certes la mise au point d'instruments de mesure plus performants a multiplié nos capacités, nous faisant découvrir un monde assez différent de celui que nous pensions connaître.

Les notions philosophiques et religieuses ont évolué, au fur et à mesure que se multipliaient des interprétations nouvelles de l'univers. C'est alors que Pascal décida d'attaquer le problème de la Foi sous un angle tout nouveau : ce fut « le Pari de Pascal », qui ne traite pas du problème de l'existence de Dieu, mais se contente de mettre en lumière le risque majeur que prennent les hommes s'ils ne font pas le bon choix : tout gagner ou tout perdre!

La conclusion de tout ce qui précède, c'est que ni les enseignements, ni les croyances familiales, ni les rites et cérémonies religieuses, ni l'angoisse éprouvée par les hommes devant la mort, ni le « Pari de Pascal » ne sont preuves de l'existence de Dieu ; mais tout cela joue un rôle utile, incitant les hommes à se poser des questions sur eux-mêmes et sur leur devenir ; et cela rappelle aussi à quel point les hommes ont été, depuis toujours, taraudés par ces questions, (ce qui d'ailleurs pourrait correspondre à une première intuition de l'existence de Dieu).

Au développement des réflexions philosophiques et instruments de mesure qui sont venus modifier et améliorer nos connaissances, est venu s'ajouter depuis un siècle un considérable ensemble de théories mathématiques et de concepts physiques, ouvrant des perspectives d'interprétations du monde encore plus nouvelles.

Il n'est donc plus possible, si on veut poursuivre une réflexion concernant l'existence de Dieu, de ne pas s'arrêter un instant sur les dernières avancées de la physique ; non pas, une fois de plus, qu'elles puissent rien prouver au sujet de cette existence, mais parce que ces avancées ne peuvent qu'enrichir notre vision concernant ce que nous croyions être la réalité dans notre univers et le sens qu'il peut avoir.

On découvre pour commencer que les sciences dites « exactes » ne le sont pas autant que cela, que la réalité n'est plus celle qu'on croyait, et que certains de ses comportements, aléatoires en particulier, ne sont plus toujours aussi conformes que nous l'imaginions à nos logiques antérieures apparemment irréfutables.

Il faut donc redoubler d'humilité et de prudence. En particulier il n'est pas sage de récuser, à priori, certaines métho-

des « non scientifiques » de recherche de la vérité, ou de sourire au sujet de certains exercices mystiques, ceux par exemple visant à l'illumination bouddhique. Tous ces chemins peuvent avoir leur bien fondé, et peuvent être ceux convenant le mieux à certains ; ces chemins ne sont pas moins acceptables que ne le sont certaines étrangetés qu'on rencontre, par exemple, dans le domaine quantique. Il faut laisser à chacun une large liberté dans le choix des voies qu'il considère comme les meilleures pour rechercher sa vérité.

Pour revenir à certains acquis récents de la physique, il y a eu Einstein, qui a fusionné les notions d'espace et de temps puis les a soumis aux influences des masses devenues elles-mêmes des formes d'énergie : ce fut dur et long à accepter!

Ensuite s'est développée, avec Einstein encore et d'autres aussi, la mécanique quantique, qui a encore plus modifié notre image du monde et des règles qui le régissent. La lumière, par exemple, cumule des aspects assez contradictoires concernant les ondes et les corpuscules ; Heisenberg a formulé ses théorèmes d'incertitude dressant des limites infranchissables à certaines de nos possibilités de connaissance et de mesure. On a dû admettre aussi que parfois les résultats d'expériences dépendaient de la façon dont on les préparait jusqu'à conduire à plusieurs solutions apparemment peu compatibles !

Certaines réalités apparentes dont nous avons l'habitude ont fini par devenir des sortes de fantômes. Notre rôle d'observateur et d'expérimentateur a été réduit à celui de participant, de simple moitié d'un tandem « observant/observé ».

En parallèle se sont développées des théories mathématiques, des concepts très abstraits (on parle maintenant de cordes, de branes, de super-symétries, d'espaces à multiples dimensions, d'espaces multiples). Les concepts mathématiques finissent presque par vivre leur vie propre et par se déployer selon leurs propres lois. On ne leur demande même plus de suivre pas à pas le détail du déroulement des phénomènes, on accepte qu'ils ne soient plus que l'écho d'une réalité intraduisible en mots. Tout ce qu'on leur demande est d'arriver en fin de calculs à des grandeurs et à des états vérifiables.

Une fois de plus, tout cela montre que si nos connaissances s'accumulent et se mettent en ordre, certains mystères de la réalité s'épaississent.

Il faut accepter parfois de vivre sans tout comprendre.

Deuxième partie

A ce point de nos réflexions nous sommes peut-être en mesure d'examiner, non pas des preuves – cela est impossible – mais au moins des présomptions raisonnables de l'existence de Dieu ; nous nous baserons donc sur ce que nous savons à ce jour, restant évidemment ouverts aux découvertes à venir.



Notons d'abord que les hommes, dès l'apparition de la conscience, ont été envahis par un désir pressant, angoissé, vital, de savoir comment se situer par rapport aux forces qui leurs paraissaient surnaturelles, et d'essayer de savoir où ils iraient après la mort ; ces états d'âme ont pu s'atténuer avec la notion moderne (et combien sujette à caution) que la science finirait par tout expliquer, mais sont loin d'avoir disparu.

*Grande croix dominant
le monde*

En tout cas il est déjà intéressant de constater que les êtres humains n'ont jamais pu arrêter leurs recherches des réponses à ces questions pour apaiser leurs peurs. Ce besoin insatiable d'en savoir plus dans cette direction, ne serait-il pas une autre présomption de ce qu'il y aurait peut-être « un ailleurs », un monde surnaturel ?

Rappelons maintenant les hypothèses successives faites par la communauté humaine depuis 4 000 ans, concernant l'origine et le sens de l'univers : question évidemment liée à

celle de l'existence ou non d'une entité qui se situerait à un niveau différent.

La première hypothèse est d'origine hindoue : le monde que nous croyons connaître ne serait qu'illusion, l'être est un, et c'est Brahma. Cette négation de toute réalité paraît assez défaitiste : Pourquoi Brahma n'aurait-il suscité que des illusions en vue de ne les faire apparaître qu'à d'autres illusions, à savoir nous-mêmes ? (Mais il faut parallèlement reconnaître, on l'a évoqué plus haut, qu'on finit par se demander en quoi consiste l'ultime réalité, à commencer par celle des particules : car celles-ci ne sont perçues essentiellement que par leurs effets et interactions, et nous n'arrivons à les évoquer que par des symboles mathématiques représentant des notions abstraites nous permettant au moins d'en parler, et encore, à condition de nous concentrer sur leurs interactions avec leur entourage qui permettent de les déceler.

La deuxième hypothèse remonte à Parménide : l'univers physique aurait toujours existé et serait la totalité de l'être (origine de la tradition matérialiste) ; Héraclite a superposé à cette vision celle de cycles indéfiniment répétés, ce qui néglige la difficulté provenant de ce que le monde évolue en se modifiant et en se dégradant constamment. L'univers, après une période d'extension plus ou moins bien calculée par les astrophysiciens, se contracterait à nouveau jusqu'à retourner à un simple point d'énergie, puis un Big Bang recommencerait. L'existence d'un univers qui se détruirait régulièrement et presque totalement, pour ensuite se reformer, conduirait au maintien éternel de sa présence : on retombe alors sur la notion d'un monde sans commencement ni fin : notion difficile à absorber !

La troisième hypothèse présentée par les Hébreux depuis presque 4000 ans : c'est que notre univers physique existe mais qu'il n'est pas la totalité de l'être ; donc il n'a pu qu'être créé au départ par une entité distincte, qui l'a précédé, un être increé, éternel, qu'on peut appeler Dieu. Cette vision me paraît s'harmoniser mieux que les autres avec ce que les astrophysiciens pensent avoir découvert concernant l'origine et l'histoire de l'univers. (Ceci cependant ne fait que transférer

la notion d'éternité vers autre chose que notre propre univers).

Actuellement la communauté scientifique est d'accord pour reconnaître que notre univers a une histoire matérielle qui commence avec le Big Bang, d'où ont surgi de façon indissociable, la matière, l'énergie, l'espace et le temps, et qui doit se terminer - après encore beaucoup d'explosions de corps célestes, y compris celle du soleil - sous forme d'un univers qui se refroidira peu à peu avec la croissance inéluctable de son entropie. En ces temps là, l'homme et sa conscience auront depuis longtemps cessé d'être (à propos de cette notion du Big Bang qui semblerait faire sortir l'univers du néant, on doit savoir cependant que la nature crée couramment ex-nihilo des paires de particules de matière et antimatière - dites virtuelles - qui s'annihilent quasi instantanément en respectant les règles d'Heisenberg : mais on ne peut raisonnablement rapprocher cela de la création d'un univers).

Un autre fait capital, assez difficile à expliquer par le hasard, est l'apparition de la vie sur terre, son maintien envers et contre tout et l'incroyable unité de son architecture interne.

La vie est apparue après que la terre se soit suffisamment refroidie ; cette dernière avait commencé d'exister sous forme d'une boule en fusion, qui, à ses débuts, brassait tous les atomes et même, à d'incroyables températures, les particules qui constituent ses atomes, dans un bouillonnement d'énergie inorganisé et indescriptible.

Des êtres vivants et organisés et capables de se reproduire ont surgi de cela il y a 3,5 milliards d'années ; ensuite la vie s'est diversifiée en plusieurs dizaines de millions d'espèces distinctes, en particulier celles qui coexistent avec nous (et qui ne représentent qu'une faible proportion, moins de 5% peut-être, de celles qui ont antérieurement existé et se sont éteintes).

Les tissus de tous ces organismes se sont construits à partir d'un plan de base unique étonnamment simple dans son architecture intime (les chaînes d'ADN).

Ces chaînes sont constituées par l'assemblage trois par trois de seulement quatre molécules d'acides nucléiques, qui fabriquent à leur tour une vingtaine d'acides aminés : ce sont ces derniers qui sont assemblés pour former toutes les protéines constitutives de la matière vivante.

Naturellement pour que de nouvelles espèces aient pu apparaître au fur et à mesure que d'autres disparaissaient, il a fallu qu'au cours de l'évolution se constituent des chaînes d'ADN croissantes en longueur et complexité (mais toujours formées des mêmes molécules de base et respectant la même architecture). Qu'on ait pu trouver une partie de ces acides aminés flottant dans l'espace prouve simplement que ces molécules si fondamentales avaient de particulières facilités à se former de façon stable ; c'est presque une vérité de Lapalisse, mais cela apparaît comme une des données de base ayant rendu notre monde vivant possible.

Une autre circonstance mérite notre attention : comment pendant ces trois milliards et demie d'années la nature n'a peu ou prou trouvé qu'une seule recette pour la vie, cette chaîne d'ADN omniprésente (on a cependant retrouvé en divers lieux de la terre trois ensembles complètement distincts d'êtres vivants, un groupe à Ediakara (Australie), un autre nommé Tommotien (découvert d'abord en Sibérie), et un troisième, celui d'Isua, en Alaska, ce dernier vieux de 3,76 milliards d'années). Ces formes vivantes radicalement différentes les unes des autres et de toutes les formes du gisement de Burgess, dont nous parlerons plus loin, ne paraissent pas avoir eu de descendance.

Cette surprenante unité de construction des tissus de toutes les espèces vivantes (en tous cas, celles qui ont eu une descendance jusqu'à nous), pourrait être une nouvelle présomption d'un plan bien établi au départ, d'un mode de création avisé.

Pour finir, évoquons un événement de l'évolution, qui nous intéresse particulièrement par ce qu'il est à la base de l'histoire des vertébrés dont nous sommes. On a découvert à Burgess, en Colombie Britannique, au début du siècle dernier, un gisement de fossiles vieux de 4 millions d'années ; ces fossiles sont d'une grande variété de forme, et en assez

bon état pour avoir permis d'en reconstituer l'essentiel. Ils s'étaient diversifiés pendant les 100 millions d'années qui ont précédé la formation de ce gisement de Burgess.

S'ils sont caractérisés par des architectures très étranges, et si beaucoup n'ont eu aucune descendance, quelques uns semblent être les ancêtres des millions d'espèces que nous connaissons.

Une des formes de Burgess dont la descendance s'est maintenue ressemble à un ver étroit, plat et allongé, de quelques centimètres de long, le pikaia ; cet animal est le seul « cordé » de cet ensemble et le plus ancien connu ; ce serait le modèle dont sont issus tous les vertébrés, y compris l'homme; cela fait penser que le pikaia est le seul être de ce gisement dont nous pourrions descendre ; donc la présence de l'homme ne serait que le résultat d'une série de hasards fabuleux. En effet d'autres millions d'espèces ont disparu et sont apparues depuis Burgess ; cependant la lignée du pikaia s'est curieusement maintenue sans interruption pour 400 millions d'années plus tard aboutir, entre autre vertébré, à l'homme : seul être parmi les millions d'autres espèces qui ont existé pourvu d'une conscience surdéveloppée, et d'un cerveau d'une complexité particulière. Ce sauvetage providentiel, plutôt que dû au hasard paraît ressembler davantage à un événement porteur de sens, étant données les caractéristiques uniques de l'être humain auquel il a abouti ; l'homme est le seul être vivant, et le seul vertébré capable d'étudier et de contempler sa propre histoire.

Quittons maintenant le monde des êtres vivants pour retourner à celui des physiciens et astrophysiciens.



*Un ensemble de
mes croix en
céramique*

A l'échelle des atomes qui constituent la quasi totalité de la matière, on constate que leurs éléments – quarks, protons, neutrons, électrons, neutrinos etc.- sont liés par des forces dont la grandeur et les propriétés les rendent très stables (sans les empêcher pour autant se s'unir pour former les atomes, puis les molécules).

Si nous passons à une autre échelle, nous voyons la terre tourner autour du soleil et sur elle-même aux distances et vitesse qui lui permettent de recevoir , sur la majeure partie de sa surface, les quantités de rayonnement solaire suffisantes mais non excessives, permettant à la vie que nous connaissons de prospérer.

Il faut admettre que la coexistence de ces deux groupes de circonstances et de grandeurs si bien ajustées se présentaient à priori comme d'une extrême improbabilité. Bien entendu, si ces circonstances n'avaient pas prévalu sur notre terre nous ne serions pas là pour en débattre. Mais, une fois de plus, il ne paraît pas très facile non plus d'envisager que la combinaison de tous ces paramètres soient le résultat d'un pur hasard. L'hypothèse d'un plan préconçu ne me paraît pas beaucoup plus déraisonnable que l'évocation d'une improbabilité aussi immense.

Naturellement parmi les milliards de planètes de l'univers il est fort possible que d'autres puissent bénéficier de circonstances favorables à l'apparition d'autres formes de vie : pourquoi pas ? Cela ne changerait pas l'immense improbabilité de notre existence à nous, et des questions que cela pose.

Troisième partie

Ayant passé succinctement en revue ce que les physiciens pensent savoir de notre univers, on peut maintenant revenir au fait que les sciences dites « exactes » ne le sont pas tellement, et ne paraissent pas capables de tout expliquer sur notre planète ; elles semblent même s'approcher de zones peu compréhensibles. Nos constructions logiques classiques ne suffisent plus à interpréter la totalité des phénomènes que nous observons. D'un côté c'est déjà merveilleux d'avoir pu avancer autant dans la connaissance de notre monde, d'au-

tre part se pose un nouveau problème : des phénomènes dont nous étions persuadés qu'ils avaient été entièrement expliqués ne nous apparaissent plus comme tels ; nous nous sommes peut-être rapprochés de zones qui nous seraient par nature inexplorables ! Nous voici ramenés, même pas à la situation de simples observateurs, mais plutôt de co-acteurs d'un monde que nous ne sommes plus capables d'interpréter objectivement parce que nous sommes trop limités dans nos moyens, trop impliqués dedans, ce qui nous empêche de le regarder avec le recul et l'objectivité nécessaires. D'autres espaces, ou univers, pourraient alors exister et nous échapper ! Ne pourrait-il même en être, parmi ceux-là, qui soient, non de nature matérielle, mais peut-être spirituelle.

Inféodés comme nous le sommes à notre univers, ne disposant que de concepts qui lui sont inextricablement liés, il serait normal que nous ne puissions pas nous en extraire ; peut-être coexisterions nous, sans le savoir avec des univers hors de notre portée. Il n'est pas toujours possible de lancer des ponts entre des rives trop distantes...

Quatrième partie

Ayant reconnu nos limites et impuissances, je voudrais m'aventurer maintenant dans des directions plus hasardeuses encore : peut-être s'agira-t-il de pure imagination ou au mieux de quelques intuitions invérifiables ?

A mon point de vue, les différentes croyances et religions successives, qu'elles aient été animistes, bouddhistes, juives, chrétiennes ou autres, sont toutes respectables, nées à leurs heures, sous des formes adaptées à chaque époque, et à chaque culture, en relation avec les niveaux culturels régnants et au niveau de développement du moment ; leur existence peut s'expliquer par le désir irrépressible ancré au cœur de l'homme, de se situer, et également par l'espoir incessant de pouvoir aller plus loin.

On pourrait même faire l'hypothèse que tout ce qui se présente à nos yeux - pas seulement l'homme, mais l'univers tout entier - est resté éclairé depuis les origines d'une sorte

de reflet d'un monde surnaturel, vibrant encore d'un écho assourdi venant de l'instant même de la création.

On peut imaginer aussi qu'il s'est agit d'une progression continue de la conscience et d'une autre évolution se déroulant dans l'espace spirituel et non plus matériel : avec pour destin ultime : le retour de la création à son créateur. Cela eut été comme un aller et retour, une expérience de liberté provisoire associée à un sens des responsabilités.

Ce qui n'est qu'une hypothèse n'est pas nécessairement absurde !

En tous cas il reste qu'une des seules explications et justifications que nous puissions donner à l'existence de l'homme c'est que, s'il est là, c'est pour aller quelque part. Il est en effet difficilement concevable que l'homme soit là, sans la moindre raison, sans aucun but, et que sa présence soit le résultat d'un pur hasard : cela m'apparaîtrait comme une bien pauvre et triste explication, à la limite de l'absurde.

Par ailleurs, l'hypothèse que les hommes seraient parvenus par les seuls jeux du hasard à une conscience telle et à des connaissances aussi étendues, alors qu'ils étaient arrivés d'une planète, qui, à ses débuts, n'était qu'un amas de minéraux en fusion, ce n'est guère plus facile à admettre; pas davantage que d'imaginer notre présence comme résultant de la seule multiplication au hasard des réactions chimiques, même si celles-ci ont eu le temps de foisonner depuis des milliards d'années, arrivant finalement jusqu'au stade de la vie.

Au delà de ces réflexions il est un fait qui me frappe tout autant: c'est l'étonnant déroulement de la vie, de sa persistance, de sa résistance incroyable malgré le complexité et fragilité de ses mécanismes à toutes les épidémies et autres dangers qui l'ont toujours guetté; sa résistance également à tous les évènements et bouleversements qui ont marqué l'histoire de notre planète. Je résume une dernière fois quelques unes de ses caractéristiques incroyables:

- a. Toute le matière de l'univers n'est faite que d'une centaine d'atomes, baignés dans diverses radiations énergétiques dont ils sont eux-mêmes constitués.

- b. Cette matière aux aspects si divers, on a pu finalement la décrire en la réduisant à de l'énergie (de masse et de rayonnement).
- c. L'extraordinaire unité, de l'agencement de toute la matière vivante (ADN), qui n'utilise (à quelques exceptions près) qu'un tout petit nombre des atomes existant.

En somme comment ne pas soupçonner, en face de la multiplicité des visages du monde, de son ordonnancement et de son unité, l'existence d'une origine commune et d'une orientation initiale.

Cet effort acharné de l'homme essayant de rassembler et coordonner toutes ses connaissances, ne pourrait-il pas d'ailleurs s'interpréter, comme le souvenir obsédant et « fossile » qu'aurait gardé l'homme de commencements oubliés et d'unité perdue.

Comment expliquer cet univers si magnifique, à la fois si complexe et si simple? Comment pourrait-il être présent et nous avec, s'il n'y avait eu quelque pulsion initiale qui l'aurait poussé jusqu'à l'état présent.

Il n'y a d'ailleurs pas de raison d'être découragé par ce qui nous reste d'incertitudes ; rappelons nous la remarque d'Einstein, qui disait que pour comprendre la réalité, nous sommes dans la position d'un homme qui essaie d'imaginer le mécanisme d'une montre enfermée dans son boîtier opaque, alors qu'il ne peut en voir que les aiguilles qui bougent et entendre son tic-tac.

Nous sommes arrivés à un point, nous l'avons déjà évoqué où les chercheurs ont été amenés à diriger l'essentiel de leurs efforts, non tant sur ce qui est immédiatement tangible et visible que sur les interactions entre les différentes parties de tout ce qui existe y compris nous-mêmes. Le monde ne serait pas tant fait de multiples objets mais d'interrelation entre ses parties, et les chercheurs auraient été tout naturellement poussés dans cette direction par l'unité sous jacente de tout ce que nous connaissons, ce qui renforcerait l'éventualité d'une origine homogène et unique.

Mais on a noté déjà que les physiciens commencent à buter sur quelques nouvelles difficultés: ne serait-ce que l'effet de leurs connaissances limitées, ou l'indice d'une propriété

profonde de notre univers et de notre immersion dans celui-ci? Le monde aurait-il été agencé de telle sorte que les hommes ne puissent en pénétrer tous les secrets ? Ne serait-il pas alors conforme à leur nature et à la sagesse de se contenter parfois d'accepter le monde tel qu'il est, au niveau auquel il se laisse découvrir, sans se poser indéfiniment des questions ? Certaines ultimes vérités ne seraient-elles pas dissimulées dans des directions et des espaces hors de portée de nos sens et de notre raison.

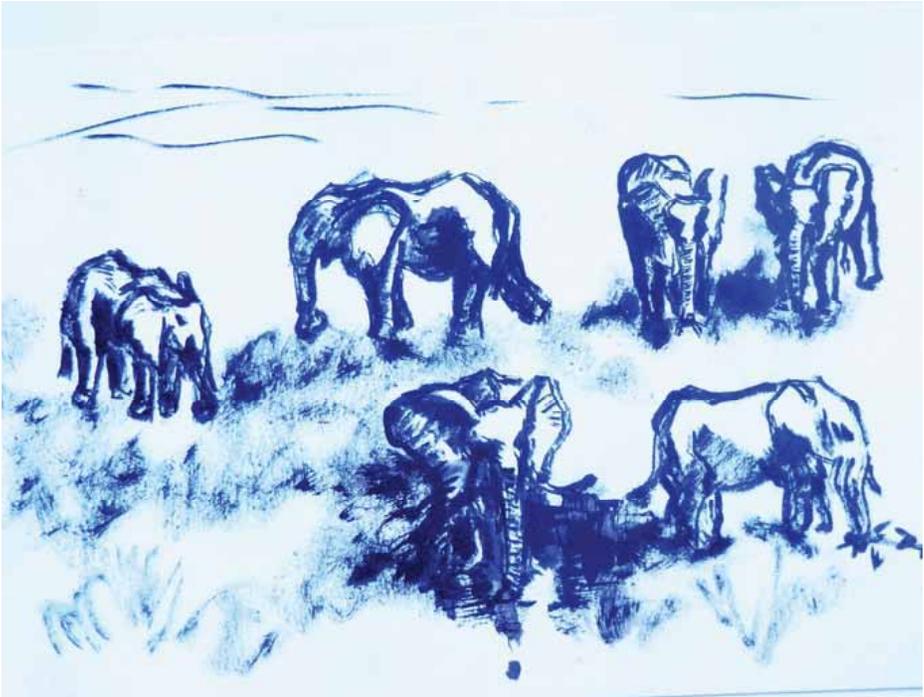
Arrivé à ce point et pour conclure, je pense pouvoir faire le choix délibéré de l'hypothèse qui me paraît la meilleure : à savoir qu'un « Dieu » règne au delà et au dessus de l'univers. Je m'étais déjà convaincu de ce que la réalité ultime ne consiste pas en objets, mais plutôt en interactions et échanges entre eux. Je comprendrais mal comment parvenir à une vision cohérente d'un univers quel qu'il soit si il n'avait pas accédé à la réalité sous le regard d'un être qu'on peut alors choisir d'appeler « Dieu » : cela aurait été, pour nous tout au moins, le regard instaurant la première dualité faite de la présence simultanée de deux entités distinctes se retrouvant face à face et donc capables de communiquer entre elles. Cette vision s'accorderait bien aussi avec le fait qu'un tel Dieu ne saurait se concevoir qu'en tant que créateur sous peine de rester figé dans l'inaction, isolé au sein d'un néant lui-même difficilement concevable: ce qui reviendrait à dire qu'il n'aurait jamais existé ni nous non plus. Or nous sommes bien là et ne pouvons le nier! « Je pense donc je suis » disait Descartes face à cette évidence. La création conduisait alors au modèle incontournable d'une dualité faite de deux éléments capables d'échanges.

Cette situation ouvrait la porte à une réalité devenue possible ; l'histoire de l'homme pourrait suivre en son temps.

Descartes dirait peut-être de nos jours : « J'échange, donc je suis ».

Mais le mot de la fin pourrait aussi être celui de Lamar-tine: « L'homme est un ange déchu qui se souvient des cieux ».

51 : LE MONDE VIVANT,
LES ELEPHANTS, ET LES
HOMMES :
AUTANT DE MERVEILLES



*Groupe d'éléphants cherchant de l'eau
(Kenya)*

Peut-être avons nous été chassés du Paradis, mais sans doute pas complètement : car la monde continue à m'apparaître comme rempli de fabuleux trésors.

Quels spectacles en effet plus éblouissants que les Cordillères glacées, les plaines fleuries, les forêts, les rivages et les océans : le tout baigné dans une lumière sans cesse changeante en fonction des heures, des nuages qui courent dans le ciel, une lumière qui, nous abandonnant chaque nuit avec la disparition du soleil, nous replonge dans le monde des étoiles.

Plus étonnante encore, la coexistence dans les mécanismes du monde d'extrêmes simplicités et d'autant de complexités.

En ce qui concerne la matière, les particules élémentaires dont elle est faite peuvent presque se compter sur les doigts de la main ; si on y ajoute les ondes électromagnétiques, le tout conduit à une centaine d'atomes, et, au niveau suivant, à des millions de molécules. Nous voici alors face à notre univers, gouverné par quelques lois plutôt simples, et assemblé par quelques forces peu nombreuses.

En ce qui concerne le monde vivant, son unité et sa diversité coexistent de façon plus étonnante encore. Un seul modèle hélicoïdal d'ADN, constitué par l'enchaînement (dont seuls l'ordre et la longueur varient) de 4 acides nucléiques groupés 3 par 3, rend compte de la diversité des dizaines de millions d'espèces. (Notons que tous les tissus vivants sont constitués à 99,5% de seulement quatre parmi la centaine des atomes existants).

Nous n'avons cependant, pas encore abordé un ultime composant : le psychisme des êtres vivants, phénomène immatériel, mais essentiel, car il englobe les instincts, la sensibilité, la mémoire, et finalement, la conscience.

Certes le total (calculé en poids sec) de toute la matière vivante, ne représente qu'un milliardième du poids de la terre, et le total des psychismes un poids zéro, mais, par contre, combien significatif !

Revenons un instant aux origines de la vie. Les cellules primitives et sans noyau se multipliaient par simple division, en créant des copies conformes d'elles mêmes.

Un milliard et demi d'années plus tard est apparue la

sexualité ; cette révolution a permis d'accélérer la diversification des espèces en mélangeant les gènes des cellules complémentaires mâles et femelles, ce qui les conduisit – grande nouveauté !- à la nécessité d'établir des rapports entre elles pour assurer la reproduction. Ces opérations se sont basées simultanément sur les réactions chimiques et sur un instinct sexuel inné et mystérieux. Ensuite, les organismes devenant plus complexes, les générations successives s'enrichissent de comportements d'un type nouveau relevant de la sensibilité.

C'est plus tard encore qu'aux instincts sexuels et aux premières manifestations de sensibilité vinrent s'ajouter des comportements communautaires, et les premiers sentiments familiaux.

Tous les êtres vivants, au fil de l'évolution, ont développé ces comportements à des allures variables, en suivant des modalités particulières. Pour acquérir quelque idée sur la façon naturelle et progressive dont ces nouveaux processus se sont développés, il faut laisser de côté, pour commencer, le cas des hommes arrivés au



*Moulages à la cire perdue
(Orissa, Inde)*

faîte de la conscience, et même le cas des singes, qui nous sont trop proches ; il faut aussi écarter les animaux domestiques dont nous avons fortement influencé le comportement. C'est donc parmi les autres vertébrés, vivants en groupe et à l'état sauvage que nous pourrions choisir des exemples intermédiaires, mettant en évidence le progrès des instincts, des émotions, de la mémoire et peut-être même des premières manifestations de conscience. Je propose de choisir le cas des éléphants, peut-être en raison d'une particulière sympathie pour ces animaux si intelligents, que j'ai eu l'occasion d'observer dans des circonstances très variées.

MES ELEPHANTS

Je ne vais naturellement pas commencer par les éléphants des cirques et des zoos, ni sur la race particulière des éléphants indiens qui sont les seuls qu'on puisse dresser.

Le premier éléphant africain que j'ai aperçu, je l'ai vu d'un hélicoptère qui survolait les chutes Victoria.

Les eaux qui alimentent ces chutes arrivent d'un immense plateau rocheux, émaillé d'îlots herbeux et boisés. Ces eaux se précipitent dans un énorme fracas au travers d'une longue faille qui interrompt le plateau ; cette faille est profonde de plus de trente mètres, l'eau qui s'écrase au fond est pulvérisée et remonte en partie sous forme de grosses masses de vapeur, qui s'élèvent jusqu'à dépasser le niveau du plateau, en s'irisant et en s'illuminant glorieusement au soleil couchant.

C'est là que j'aperçus les masses sombres de mes premiers éléphants en train de se nourrir aux côtés de quelques crocodiles ; mais ma première réelle rencontre se produisit le lendemain. Je conduisais la voiture ; sur ma droite il me sembla apercevoir dans la brousse comme une grosse silhouette en mouvement. Très excité, je m'arrêtai et descendis (en infraction avec toutes les règles de prudence).

Il n'y avait pas un, mais sept ou huit éléphants se suivant en file indienne : ce sont les plus gros mammifères de la planète, (baleines mises à part). Ils restaient en retrait et progressaient parallèlement à la route. Ils avançaient à pas mesurés, placides et indifférents.

Je fis quelques pas sur la piste ; ils me dépassèrent en restant derrière les arbres et, trente mètres plus loin, sortirent de la brousse pour traverser la piste devant moi. Mais le plus gros s'arrêta, laissant les autres poursuivre leur chemin. Il se tourna dans ma direction, ouvrant et fermant ses immenses oreilles ; cette bête imposante était évidemment la femelle responsable du groupe. Il me revint que ces battements d'oreilles peuvent être un signe d'hostilité, et parfois le prélude d'une attaque. Je maudis mon imprudence et reculai vers notre véhicule ; mes compagnons n'étaient pas trop rassurés ; mais la femelle reprit sa route pour rejoindre sa famille.

Quelques jours plus tard, au Botswana, nous fûmes soudain bloqués par des douzaines d'éléphants traversant la piste. Un troupeau semblable surgit derrière nous et nous sépara de notre deuxième véhicule. Il fallut s'arrêter près d'une heure, car, dans cette région, les éléphants ont la réputation d'être agressifs. Une fois libérés, nous pûmes poursuivre, et nous arrêter sur une hauteur surplombant une large rivière. Le spectacle était imposant ; des dizaines d'éléphants s'étaient réunis là pour boire, rangés en lignes parallèles les uns derrière les autres. Ceux qui étaient devant allongeaient leurs trompes parallèles pour se désaltérer. La première ligne abreuvée, éléphanteaux compris, retournait vers la rive pour laisser les autres s'avancer ; ils donnaient l'impression de la plus grande discipline.

Deux jours plus tard, nous nous étions arrêtés au bord d'une mare d'une cinquantaine de mètres de diamètre pour photographier le groupe d'éléphants situés en face ; soudain l'un d'eux leva sa trompe, la dirigeant avec précision dans notre direction, puis contourna la mare au petit trot, se dirigeant tout droit vers le véhicule qui nous précédait. Cet énorme éléphant dépassait nettement le toit de nos voitures ; dès son arrivée il se mit à fouiller avec sa trompe les sacs entassés sur le toit ; c'est là en effet qu'il avait senti la présence, au milieu de nos provisions, d'un sac de pommes : il les avala une à une jusqu'à la dernière. (L'odorat des éléphants est aussi développé que leur ouïe ; ils peuvent communiquer entre eux à plusieurs kilomètres de distance, en produisant des sons de basse fréquence, inaudibles pour nous).

Nous progressions vers la Tanzanie. En cours de route nous dépassâmes encore 3 ou 4 éléphants ; l'un d'eux était je pense le plus gros que nous ayons jamais vu ; c'était la femelle chef de famille, suivie des plus jeunes. Nous nous arrêtons pour prendre quelques photos ; soudain la femelle se retourne et, craignant un danger, se met elle aussi à agiter ses oreilles ; le chauffeur met le contact ; hélas, notre moteur ne démarre pas, et nous regardons le gros éléphant avec une certaine frayeur ; un éléphant peut courir très vite, et est capable de renverser n'importe quel véhicule ; finalement le mo-

teur redémarra et l'éléphant nous tourna le dos et s'éloigna.

Le guide nous dit ce soir là, pour nous engager à plus de prudence, qu'il était arrivé récemment à un éléphant de mauvaise humeur de foncer sur une voiture, qu'il avait percée de ses défenses ; les touristes les avaient soudain vu surgir de part et d'autre (sans blesser personne).

Rien de tout cela ne se serait passé en Inde où les éléphants - d'une espèce différente - sont dressés pour chasser les tigres, ou bien participent couramment avec leurs cornacs aux travaux de défrichage ; j'en ai vu aussi défiler dans des cérémonies, harnachés de magnifiques couvertures brodées, la tête et les défenses recouvertes de dorures. On sait qu'autrefois ils furent utilisés comme chars de combat au cours du conflit qui opposa le roi Pyrrhus à Alexandre le Grand, sur les rives de l'Indus.

Ceci dit, quand on connaît les éléphants, on ne peut qu'admirer leurs petits yeux brillants d'intelligence et leur sensibilité presque humaine. J'ai vu une femelle rappeler à l'ordre son éléphanteau indocile avec quelques affectueux coups de trompe ; j'en ai vu une autre pousser son éléphanteau dans la rivière pour le laver et parfaire son éducation. Souvent aussi les éléphants abaissent une branche trop haute pour que les jeunes puissent la croquer.

Les éléphants peuvent même parfois se montrer facétieux ; ce que je vais raconter, je n'en ai pas été témoin, mais la guide qui nous racontait l'incident n'était pas marseillaise. Elle avait vu un éléphant traverser un camping à la nuit tombante et saisir délicatement le haut d'une tente du bout de la trompe ; le touriste qui dormait s'était réveillé en hurlant ; l'éléphant un peu surpris l'avait légèrement balancé, puis reposé soigneusement sur le sol avant de s'éloigner.

Les éléphants n'attaquent jamais s'ils ne sont pas provoqués, ou acculés, ou s'il ne s'agit pas de protéger leurs petits ; ils se montrent toujours respectueux les uns des autres et des êtres humains, bien que se sachant les plus forts. Ils donnent l'image de familles unies, capables d'affection et de tolérance. Ils sont doués d'une très grande mémoire et d'un extraordinaire sens de l'orientation. Nous en avons vu un traversant le désert ; il marchait tout seul et tout droit, et se

rendait paraît-il vers une zone forestière éloignée.

Bien que n'étant aucunement proches de la lignée des hommes, on pourrait penser, les voyant vivre en famille, qu'ils sont capables de comportements révélant une sensibilité et une intelligence aux limites de la conscience.

Que penser de ceux qui, lorsque l'un des leurs va mourir, le soutiennent debout en se plaçant de chaque côté, jusqu'au moment où il va se coucher dans des lieux retirés appelés cimetières d'éléphants.

Protégeons-les soigneusement ; car ils sont déjà nos lointains cousins.



Tanzanienne au marché des tissus

52 : UN DRAME AUX CANARIES



Tête séchée de tétraédron

Je suis allé trois fois aux Canaries, deux fois avec Colette, une fois avec Antoine : tantôt à Lanzarote, tantôt sur l'île des Grandes Canaries ; j'en ferai deux récits séparés. Je pense cela nécessaire, car l'une de ces visites a été l'occasion de la plus grande terreur que j'ai jamais éprouvée.

Nous faisons, Antoine et moi, de la plongée en apnée le long d'une grève semée de gros rochers. Les eaux étaient limpides et tentantes, le fond descendait en étages successifs faits de grandes plaques surplombant par endroits de larges caves. Le paysage sous marin était très intrigant et faisait un peu peur, d'autant plus que de très gros mérous vivaient là ; ils allaient et venaient, jetant un coup d'œil curieux vers les visiteurs que nous étions, puis retournaient d'un brusque coup de queue vers le fond de leur grotte.

A l'époque je plongeais assez bien, Antoine était un peu moins exercé ; il allait trop profond malgré mes remarques, il ne m'écoutait pas du tout ; il avait 21 ans, âge où le risque n'existe pas.

A un certain moment je le vois plonger presque directement sous moi, il avait dû voir un gros poisson. Il descendait vraiment trop profond et trop longtemps ; il ne regardait plus que le fond et ne relevait jamais la tête dans ma direction. Je le vis soudain remonter en faisant des gestes bizarres et des mouvements de bras un peu brusques. Je pris peur et plongeais pour le rejoindre, il paraissait avoir gardé connaissance, mais à moitié seulement.

Je ne sais plus comment nous revînmes en surface, moi essayant de l'aider, je le tirais à moitié vers le rivage qui était au moins à une trentaine de mètres ; je l'aidais à se hisser sur la grève ; il ne paraissait pas très lucide.

Je me souviens encore de la forme du gros rocher le long duquel je l'aidai à s'étendre, il respirait, je crois qu'il rendit un peu d'eau. Je crois n'avoir jamais ressenti une telle terreur. Antoine était-il en danger ? Je pensais à sa mère. Je vis en éclair tout ce qui risquait de se passer.

Je me mis à genoux à côté de lui. Je n'ai jamais, je pense, jamais fait de prière plus fervente. J'implorai le Seigneur. J'offris à cet instant, sans la moindre hésitation, totalement, ma vie en échange de la sienne. Je l'offris si intensément, que

je me sentis devenir immobile, presque paralysé, regardant ses yeux à moitié fermés. Je l'offris si fort, ma vie, que je m'apprêtais vraiment, immédiatement, à mourir. J'attendis que cela vienne. J'étais absolument sûr d'être exaucé ; je sentais mon cœur battre un peu fort ; quelques secondes passèrent encore. Je me souviens parfaitement de mon étonnement, de ma stupeur, en ne sentant rien arriver de plus ; j'étais vraiment impatient d'en finir, puisque je le désirais tant.

Une seule idée me possédait : qu'Antoine soit rendu à sa mère. J'étais si décidé et si tranquille qu'à ce moment là je restais sûr d'être exaucé, je ne pouvais comprendre que mon attente se prolonge davantage.

Antoine avait l'air de reprendre un peu de couleur ; j'attendais encore puisque cela ne pouvait se poursuivre qu'au prix de ma mort ; il le fallait bien, pour racheter la vie d'Antoine et le rendre à sa mère. Je n'avais pas la moindre peur ni le moindre regret. Il fallait que les choses se passent comme prévu.



Graminées sur le rivage

Mais rien ne vint. Antoine avait maintenant l'air de reprendre ses esprits et entrouvrit les yeux. Je finis par me relever pour l'aider, et chargeai nos équipements sur mon dos.

Il nous fallut marcher longuement dans les chardons, le long de la côte. Nous parcourûmes peut-être deux cent mètres, en direction de quelques barques de pêcheurs. Nous arrivâmes en effet sur quelques vieux murs de pierres entourant une courette ; il y avait même, nous allions l'apprendre, un médecin qui passait là son week-end.

Il nous rassura et nous dit qu'il n'y avait rien de grave ; il nous conseilla simplement d'un peu nous reposer.

Je n'oublierai jamais ce bout de côte perdu, les eaux bleues de l'Atlantique, ses ondulations paisibles et le gros ro-

cher émergeant du sable à l'endroit où nous avions plongé. Je revois les herbes sèches, les mesures, un homme, et un ou deux enfants qui viennent nous regarder. Nous avons eu vraiment beaucoup de chance de trouver un médecin pour nous rassurer. Quelques volailles couraient autour de nous.

Remis de nos émotions nous sommes restés encore quelques jours dans les îles.

Le souvenir, toujours si présent, que je garde de cette terrible journée, c'est, pour commencer, celui d'une côte déserte et silencieuse, d'herbes odorantes, de soleil et du bonheur, qui, en quelques instants, sans crier gare, a failli tourner à l'horreur, brisant une famille et faisant passer Antoine de la jeunesse à la mort.

53 : AVENTURES ZOOLOGIQUES ET BOTANIQUES DANS LES AIRS



Un grand crabe brésilien

Nous avons tous nos démons, et leur habileté est diabolique par nature ; ils savent toujours ce à quoi nous ne pouvons résister.

Or le Seigneur a multiplié les agréments, beautés et trésors de ce monde. Autant de tentations, et combien en effet ces misérables démons en profitent, en face d'un rare et délicat coquillage, d'une graine aux formes et couleurs jamais vues, d'une plume d'oiseau tropical, du galbe d'un crâne de tortue de mer, ou de l'os pectoral d'une autre espèce d'eau douce venant du lac Turkana, blanche comme du marbre, et aussi bellement arquée qu'une statuette cycladique.

Comment ne pas être subjugué par un crâne gravé de moine tibétain, ou encore des coléoptères et des papillons qui sont de véritables bijoux? Comment, quand on est amoureux de la beauté et de la nature, peut-on résister à ces merveilles ?

Je ne relaterai ici que les tentations concernant les beautés et curiosités du monde vivant ; et je parlerai uniquement de celles qui m'ont causé des problèmes.

A Lima, que je quittais ce jour là pour Paris, l'aéroport nous annonça trois heures de retard ; je n'aime guère attendre sans rien faire ; je pris un taxi pour la plage.

Les rivages sont souvent pleins de surprises ; car ce sont des lieux privilégiés d'échanges entre terre et mer. La plage de Lima était envahie d'immenses troupes de crabes, presque translucides, affairés, qui sortaient de leurs terriers encore secs, dès qu'ils sentaient la mer monter. Ils couraient de tous côtés à d'incroyables vitesses, croisant et décroisant leurs pattes, comme l'aurait fait de légères ballerines faisant des pointes ; mais des pointes à huit pattes, complétées par deux pinces menaçantes, avec aussi deux petits yeux noirs dressés verticalement sur des sortes de tiges ressemblant à des périscopos. Ils filaient en ligne droite comme des flèches, s'arrêtaient brusquement, essayaient de replonger dans leurs trous, ou alors de se précipiter dans les premières vagues qui remontaient sur la plage. Leur ballet gracieux et délicat était enchanteur, et j'étais fasciné.

Je finis par attraper un de ces crabes en bloquant son terrier avec mon talon. C'était un bijou beige pâle et fort agres-

sif. Je l'enfouis dans ma poche ; mais l'heure avançait et je courus chercher un taxi pour rejoindre l'avion.

Celui-ci était prêt à décoller, il passa au dessus de la Cordillère et se mit à survoler la forêt brésilienne ; je regardais avec envie les moutonnements infinis formés par les arbres tropicaux, que je ne pourrais hélas jamais approcher davantage ; quelques cimes étaient en fleurs, et punctuaient cet océan vert de taches oranges ou écarlates. Je m'enfonçais confortablement dans mon siège, contre le hublot, rêvant aux merveilles inaccessibles qui défilaient si proches là dessous.

Il me sembla soudain percevoir un début de tension dans la cabine ; une hôtesse passa à côté de moi en se dirigeant rapidement vers l'arrière : peut-être un passager avait-il soif ? Pourtant une agitation prenait corps, une quinzaine de rangées de sièges en arrière, et quelques éclats de voix se firent entendre ; me retournant, je vis à cet instant, l'hôtesse de l'air se relever d'entre deux rangées de sièges entre lesquels elle avait plongé, puis dressant un bras vengeur : « A qui appartient ceci? » ! Son ton restait professionnel, mais avec un sourire mal dissimulé.

J'eus une illumination, je plongeai la main dans ma poche ; évidemment le crabe n'y était plus ; j'hésitai une seconde, je sentis la honte et la confusion me monter au visage, mais il n'était pas question d'abandonner mon crabe. Je levai la main pour me dénoncer. Le geste déclencha plus d'hilarité que d'indignation. J'ébauchai des excuses publiques, insistant sur mon amour des crabes ; la dame qui avait senti le crabe lui chatouiller les jambes avait l'air complètement interloquée, mais se rassit et tout se calma. Je remis le crabe dans ma poche, dans un mouchoir bien noué. Sa carapace repose à Paris, au milieu de maints souvenirs des mers du globe.

Une deuxième aventure fut, on va le voir, beaucoup plus piquante. Je revenais de la Martinique vers Paris, et l'avion, je ne sais pourquoi, faisait escale à New York ; ne faisant qu'y passer, je pensais ne pas avoir à subir la douane. Je rêvais encore des fonds sous-marins que je venais de quitter et des grands coquillages couleur d'aurore, les lambis, qui constituent dans ces îles une délicieuse friandise locale. Je pensais

aussi aux magnifiques mais dangereux oursins accrochés aux creux des roches ; leur corps n'est pas énorme mais ils sont hérissés d'aiguilles fines et démesurées, qu'ils font tourner sans arrêt et lentement sur leur base articulée. Ces aiguilles ont dans les rayons du soleil des reflets irisés et bleutés qui les font ressembler à des astres dangereux. Hélas il suffit d'en effleurer une pour sentir ces aiguilles pénétrer profondément dans la peau et se briser ; la piqûre est très douloureuse et la pointe très difficile à extraire. Ces oursins étaient si beaux que je ne pus m'empêcher d'en prélever un ; je m'étais muni de gants épais. J'avais eu deux jours pour faire sécher cet oursin, l'avais enveloppé avec d'infinies précautions dans un tissu onctueux. J'avais soigneusement enfoui cette merveille dans mon bagage à main. Or à New York, bien qu'étant en transit, un douanier me pria d'ouvrir mon sac, son visage était raide comme la loi. Il plongea brusquement la main dans mes affaires, d'autant plus vigoureusement que j'essayais de l'arrêter ; il recula en poussant un hurlement de douleur et me regarda d'un air furieux ; mais c'était bien sa faute, il me quitta en me lançant un noir regard. Je remballai mon trésor quelque peu brisé.

C'est au cours d'un voyage semblable, revenant de la mer des Caraïbes, que je ramenai de superbes coquillages pêchés l'avant veille ; je m'étais demandé comment les protéger d'un pourrissement nauséabond. Il me vint soudain une idée miraculeuse ; j'achetais à Fort de France un paquet de préservatifs de la plus grande taille dans lesquels se glissaient assez bien les coquillages. Dans l'avion j'eus l'occasion d'ouvrir mon sac à dos pour vérifier que tout se passait bien ; une hôtesse anglaise dont j'entends encore l'éclat de rire, me vit et demanda ce que je faisais là ; c'est la première fois, me dit-elle, que je vois ces objets utilisés de cette façon. Les français sont impossibles ! A propos vous arrêtez-vous à Londres ou à Paris ? Je lui répondis que j'allais à Paris et que je trouvais les français plutôt ingénieux qu'impossibles ! Les coquillages dûment nettoyés reposent désormais dans mes collections.

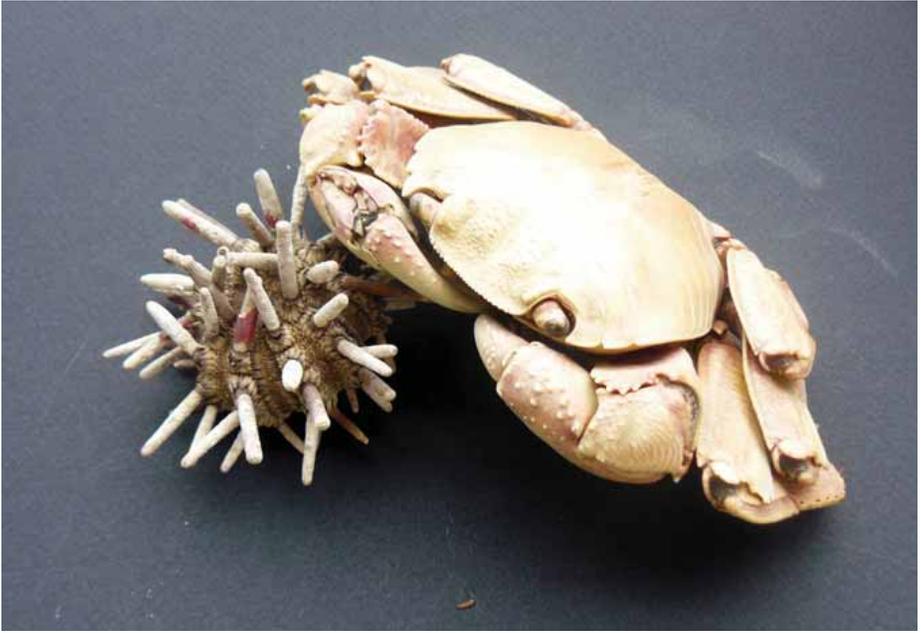
Une autre fois encore, j'eus des problèmes avec un superbe saumon que je venais de pêcher dans un des grands lacs américains ; je l'avais fait congeler et l'avais glissé dans le fi-

let à bagages ; chacun sait que les saumons ont l'idée fixe d'échapper aux filets ; celui-ci, dans un ultime sursaut, et à la faveur d'une secousse de l'avion, tomba sur les genoux de ma voisine, une américaine très comme il faut, mais manquant d'humour.

Un dernier souvenir relève plutôt de la botanique ; le président de la célèbre chaîne japonaise de Mitsukoshi avait admiré les marronniers en fleur de notre maison de campagne. Il semble que ces arbres n'étaient pas connus au Japon, il m'avait demandé de lui en rapporter ; j'avais choisi quelques spécimens portant encore des marrons et mêmes des débuts de racines. Arrivant à Tokyo, ils furent saisis par les douaniers, raides comme des Samouraïs, qui les brossèrent et les lavèrent avec je ne sais quels produits chimiques ; ils me furent très poliment rendus, mais évidemment inutilisables.

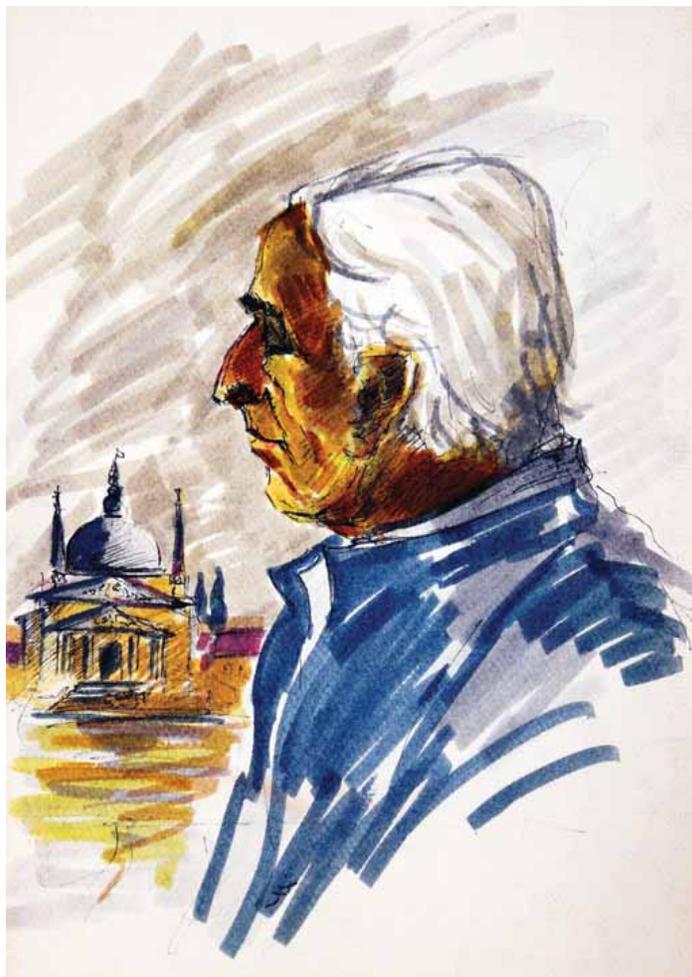
Le plus comique restait à venir ! Nous avions eu pour voisin dans l'avion un couple niçois qui se présenta, lui comme photographe, elle comme infirmière. Ils travaillaient pour leur ville et connaissaient le maire de Nice. Ils paraissaient un peu tendus mais engagèrent, en bon méridionaux qu'ils étaient, une conversation avec ma femme. La niçoise expliqua que leur voyage avait été organisé un peu précipitamment et qu'elle avait oublié son vêtement de rechange ; ma femme, toujours compatissante, proposa de lui en prêter.

Nous apprîmes par les journaux, en rentrant à Paris, qu'une grande banque marseillaise avait été cambriolée par la voie des égouts, et découvriâmes rapidement qu'il s'agissait de nos ex-voisins d'avion ; ils étaient venus, sans doute, pour écouler quelques objets au Japon, ils avaient ensuite fui en Argentine. Eux n'avaient pas été fouillés comme moi par les douaniers de Tokyo, et en somme, avaient, mieux que moi, « tiré leurs marrons du feu ». Nous apprîmes par la suite, qu'à Buenos-Aires, la justice divine avait frappé : nos compagnons avaient été, dès leur arrivée dépouillés de leur larcin par des collègues encore plus professionnels.



*Retour de Lima à New York au dessus du Brésil :le
crabe échappé de ma poche risquait de pincer un
voyageur, l'oursin piqua un douanier, et plusieurs rirent
jaune*

54 : CARRIERES EVITEES OU MANQUEES



Un très digne vénitien

A Bordeaux, je passai de justesse mon bachot : car, à 16 ans, j'étais plutôt nonchalant ; ce que je préférais était la voile sur le bassin d'Arcachon. J'étais un garçon qui avait trop tôt perdu son père ; il me manquait donc d'avoir eu un conseiller et une autorité. Ceci dit, malgré mes caprices et fantaisies, j'étais dévoré de curiosité dans les domaines les plus variés ; je retournais toutes les pierres de la plage pour y découvrir les trésors de la mer ; je m'étais organisé pour suivre un cours complet correspondant à l'option « histoire naturelle », en plus de l'option math, qui m'avait été fortement conseillée par mes professeurs. Lorsque j'eus mon bachot, je demandai à ma mère de m'inscrire comme pensionnaire à l'Ecole Sainte Geneviève, car j'avais véritablement peur de rater ma vie en me laissant aller. Là, je fus plongé dans les Prépas, et me mis aux mathématiques ainsi qu'à la physique avec un intérêt croissant. Finalement je rentrai à 19 ans à l'Ecole Polytechnique.

L'histoire naturelle me passionnait toujours. Un oncle très lié à mon père m'avait un peu adopté, et me déconseilla l'option « Eaux et Forêts » qui me tentait, me persuadant qu'il fallait viser plus haut : c'était un point de vue peut être raisonnable, je suivis le conseil.

J'avais assurément de bonnes capacités en mathématiques. Je sortis d'ailleurs, dans les premiers de ma promotion.

Ma première année à Polytechnique, s'était passée à Paris ; puis ce fut la guerre et, après diverses aventures, je retrouvai l'Ecole transférée à Villeurbanne, en zone libre. Pendant mon année à Paris, j'avais été remarqué par notre professeur de physique, Leprince Ringuet, qui m'avait pris sous son aile et me présenta au professeur Joliot Curie, plongé à ce moment dans les premières expériences de radioactivité artificielle (ceci dans la foulée des recherches de ses beaux-parents, les Curie, qui avaient découvert et entamé l'étude du minerai de radium). Pendant cette première année à Polytechnique j'étais aussi souvent que possible, et en tous cas tous les week-ends, occupé à rejoindre Joliot Curie qui me donnait rendez-vous à la station de métro Saint Michel ; de là nous allions rejoindre « son laboratoire », une installation sommaire dans un hangar à Ivry. Joliot Curie disposait là d'une chambre de

Wilson. Je me souviens avoir fait, pour lui, de nombreux comptages de désintégrations du minerai de radium concentré ; j'étais chargé de noter et reporter sur des feuilles quadrillées ces observations, ce qui donnait des courbes de Gauss.

Ni Joliot Curie ni moi ne prenions la moindre précaution ; nous n'avions aucune conscience du danger de la radioactivité. En métro, Joliot Curie, qui était un communiste convaincu comme son ami Painlevé au Collège de France, me parlait un peu de physique mais beaucoup aussi de ses convictions politiques. Ses discours me laissaient pantois car ils me paraissaient insensés, surtout venant d'un cerveau aussi éminent. Ma surprise était d'autant plus grande que j'avais vécu très isolé du monde avec ma mère et mes sœurs, dans une atmosphère très bourgeoise. Donc j'écoutais, et me taisais ; Joliot Curie était d'ailleurs très simple, gai et sympathique, et, s'il était politiquement marqué, il écoutait facilement les autres (Leprince Ringuet qui était son collègue et ami était par exemple un chrétien convaincu).

Après quelques semaines, Joliot Curie me tendit un dossier qu'il venait de recevoir ; il s'agissait de calculs rédigés par Bethe, physicien éminent, travaillant à Chicago ; il me dit qu'il n'y comprenait rien, et me demanda de le lire pour le lui expliquer. Hélas son opinion de moi dépassait mes capacités ! L'étude était à base de « calculs tensoriels », technique dont personne ne nous avait jamais parlé à Polytechnique. Je fus donc plongé dans une extrême confusion en avouant cela et en rendant le dossier. J'étais très vexé. Sur ces entrefaits la guerre éclata, ma vie, puis mes études à Villeurbanne (ou je tombai d'ailleurs sérieusement malade, ce qui ne m'empêcha pas de travailler pendant mes quatre ou cinq mois d'hôpital), prirent une autre direction. Je retrouvai plus tard Joliot Curie, à New York, après la guerre ; il avait retrouvé ma trace par Leprince Ringuet, et voulait me demander de suivre la construction et l'expédition vers son laboratoire d'un accélérateur Van de Graaf. Je fus très heureux de faire cela pour lui.

Quelques années après, Joliot Curie mourut d'un cancer ; son domaine de recherche l'avait fait vivre dans un environ-

nement non protégé, ce qui a sans doute accéléré sa mort. J'aurais probablement suivi le même sort si j'avais poursuivi mon travail avec lui. Mais je regrette encore la physique : c'était un domaine qui m'aurait convenu beaucoup mieux que l'industrie et les affaires, le commerce international et les finances.

Je revois encore Joliot Curie sortant de son hôtel new-yorkais, le long de Madison Avenue, là où il m'avait donné rendez-vous pour m'entretenir de son problème d'accélérateur. Je le retrouvai peu changé, avec son visage maigre, son nez tranchant et son sourire amical. Ce fut notre dernière rencontre. Je fis bien entendu expédier à Paris son appareil.

La géométrie de l'univers, la constitution de la matière, m'intéressent toujours autant ; j'avais bénéficié pendant quelques mois des meilleures circonstances, des meilleurs guides pour me lancer dans ce domaine, qui entraînait dans une période de recherches particulièrement actives et passionnantes. Je ne comprends d'ailleurs toujours pas comment, à Polytechnique, on ne nous avait jamais parlé des théories de la relativité d'Einstein, ni de mécanique quantique, ni d'ailleurs de calcul tensoriel. Mes regrets furent encore ravivés le jour où à Princeton, j'aperçus Einstein dans sa petite maison, derrière la fenêtre de son bureau.

En somme, à cette époque, j'avais déjà laissé le monde de l'histoire naturelle et les Eaux et Forêts, j'étais passé à côté de la physique, et je me trouvais entraîné dans une carrière industrielle et internationale. Ceci a eu au moins l'avantage de me faire courir le monde, vivre aux USA, en Australie, en Argentine, en visitant l'intérieur de ces pays chaque fois que j'en avais le loisir. J'eus par exemple l'occasion de longues marches féériques en Tasmanie, au milieu des forêts de fougères géantes (il s'agissait de prospector des sites possibles de barrages en compagnie de Gérard Lebel, le merveilleux directeur de la Société Citra, filiale travaux publics du Groupe Schneider). J'explorai les côtes australiennes et la grande barrière de corail. En Amérique du sud; je parcourus la Pampa et la Cordillère des Andes jusqu'à la Terre de feu. Au Japon, je visitai d'innombrables temples et précieux jardins. Aux USA, j'avais, en début de carrière, exploré la Floride, les

Rocheuses et plus tard la Basse Californie. Je dus aussi aller au Canada que je traversai d'est en ouest. Partout dans le monde, je visitais les Jardins Botaniques les plus fameux, et, le long des côtes, j'ai fait d'innombrables plongées. Partout, grâce à mes missions, je faisais connaissance des plus belles villes du monde. Chemin faisant je continuais en amateur à suivre les avancées de la physique.

J'avais quitté le Corps des Ponts et Chaussées à mon retour des USA, n'ayant aucun goût pour l'administration ; après la création et la revente d'une petite société de mécanique, je fus recruté par le Groupe Schneider, le plus important conglomérat industriel français de l'époque. Je regrettais nos séjours à l'étranger, mais au moins, m'occupant des opérations et implantations internationales du Groupe, mes déplacements se diversifiaient encore plus. Je crois être passé dans environ quatre vingt pays. Je me dois d'évoquer mes patrons successifs et amis, dont un bon nombre étaient parmi les dirigeants du Groupe. Ils ont toujours compris mon goût pour l'aventure, et appréciaient d'ailleurs ma disponibilité, qui leur convenait. Mais il avait finalement fallu rentrer en France : l'éducation de nos enfants le demandait, et mes patrons aussi.

Je me rendis compte, assez rapidement, que le Groupe Schneider m'avait donné cette formation internationale, en vue de me confier plus tard sa direction. Je gênais évidemment quelques ambitions, mais Monsieur Schneider était en faveur de ce projet, renforcé (il était très famille) par le fait que ma femme était une de ses lointaines parentes. Ceux qui pouvaient en éprouver quelque jalousie n'imaginaient pourtant pas à quel point je n'avais ni le goût ni l'ambition de prendre la place de personne. Je ressentis le plus fort ces quelques réactions hostiles le jour où Monsieur Schneider m'autorisa à parquer ma voiture dans son boxe quand il s'absentait.

En ce qui me concerne, je n'étais pas du tout tenté par un avenir de responsabilités industrielles, je ne m'intéressais guère aux finances ; je n'osais l'avouer ni aux autres ni à moi-même. Je n'avais aucune attirance non plus pour un travail trop prenant, et tenais à garder une marge de liberté.

Je ne voulais pas me laisser embrigader, car je savais que ma conscience professionnelle me submergerait. J'avais été nommé au Conseil de Direction du Groupe Schneider, et n'en voulais pas plus. Dans un premier temps le Groupe me proposa de reprendre, au moins provisoirement, la direction de ses affaires canadiennes : je déclinai cette proposition. On me parla aussi de la présidence d'une importante société de mécanique du Groupe, à Rouen. Je ne le souhaitais pas davantage. C'est peu après que Charles Schneider mourut accidentellement ; c'était un grand honnête homme, sage et respecté. Madame Schneider devenue gérante fut aussitôt assaillie par un groupe d'ambitieux motivés par leurs seuls intérêts.

On profita d'une affaire malheureuse dans une société dont j'étais responsable pour me pousser dehors. Cela ne me fit pas plaisir, mais peu savent combien je fus soulagé en quittant un groupe dont l'ambiance ne me convenait plus du tout. Je le fis d'ailleurs moyennant des compensations honorables.

Après une période désagréable et incertaine, un des dirigeants du Groupe Lazard me proposa la présidence d'une société d'aviation ; cela ne me tentait guère. Je me refis une situation en créant une petite société de distribution de spécialités industrielles, puis ensuite en organisant l'implantation à Paris d'un grand groupe japonais : ce fut un succès, et cela me permit par surcroît de connaître le Japon dans des conditions exceptionnelles.

Je devins par ailleurs Président de la Société des Amis du Musée Cernuschi, poste bénévole, mais qui culturellement m'intéressait beaucoup.

A cette époque j'entrepris aussi la création du Parc Botanique du Prieuré d'Orchaise, bien connu maintenant, ce qui me rapprocha de mes anciennes amours botaniques.

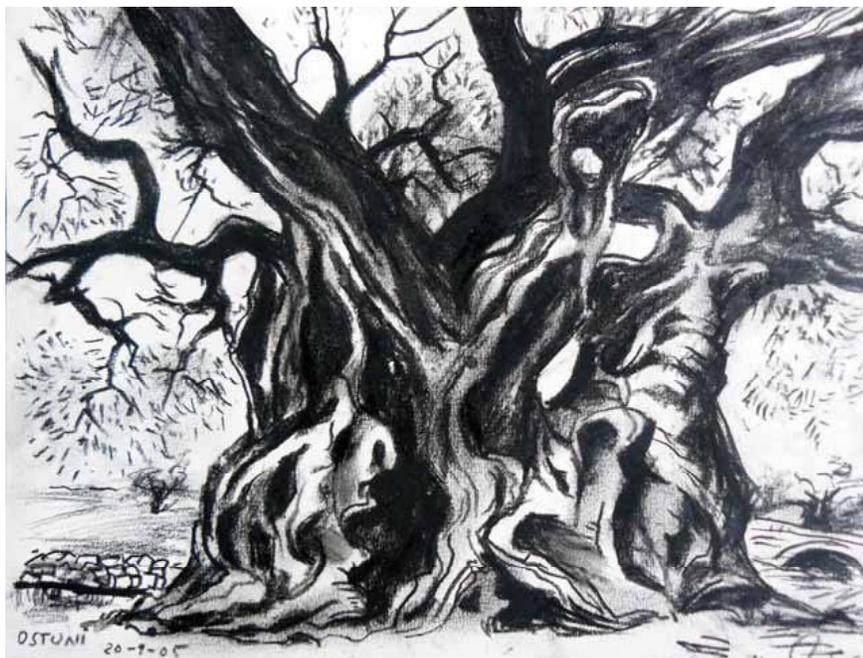
Par ailleurs, je pus consacrer beaucoup plus de temps aux arts graphiques : peinture, dessin, gravure, et aussi céramique. J'avais toujours été très attiré par les arts. Mentionnons au passage mes collections de coquillages et papillons, qui correspondaient, de leur côté, à ma vieille et profonde attraction pour l'histoire naturelle ; je citerai enfin mes collections de céramiques anciennes et d'outils préhistoriques qui reflé-

taient mon égal intérêt pour l'histoire de l'humanité

Aujourd'hui, jetant un regard en arrière sur ma trajectoire, je constate que je n'aurais été ni forestier ni naturaliste (cependant j'ai visité beaucoup de muséums et même, après l'armistice, j'ai eu l'occasion de travailler pour un botaniste réputé de l'Université d'Alger). Je n'aurais pas non plus été zoologue bien que les problèmes liés à l'évolution - y compris celle de l'homme - me passionnent toujours autant. Je ne suis pas non plus devenu patron du Groupe Schneider, ni d'aucun autre groupe industriel. Je ne suis pas devenu un professionnel dans les arts, bien que les ayant beaucoup pratiqué. Et hélas, je ne suis pas non plus devenu physicien, ce qui me donne toujours des regrets. J'ai été emporté par trop de passions et de curiosités, je me suis sans doute trop dispersé, y compris, ces dernières années, dans les domaines littéraires ou religieux. Mais il me semble que j'ai eu de sérieuses compensations dans les secteurs qui m'attiraient le plus. Je voulais absolument, et j'ai réussi à garder ma liberté. Il faut dire que cela m'a été facilité par le fait que je n'ai jamais été dévoré d'ambition, ni du désir de gagner plus d'argent que nécessaire. J'ai eu en somme ce que je souhaitais. Du côté famille j'ai la satisfaction de constater que mes descendants ont réussi nettement au delà de la moyenne, et même, pour certains d'entre eux, brillamment. J'ai connu le monde ; j'ai eu d'excellents patrons et amis sur tous les continents, et j'ai eu la chance de bénéficier de leur considération pour ce que je faisais. J'en ai ressenti tout l'honneur.

Bien qu'aimant la musique, je ne l'ai jamais pratiqué : donc voilà au moins une vocation que je n'aurai pas manqué ! J'ai éprouvé de grandes satisfactions à rencontrer des personnages de valeur. Pour moi chaque nouveau visage, chaque nouvelle personnalité, c'était un monde à découvrir.

Il est une autre voie que je n'aurais pas suivie : celle qui m'eut fait rejoindre une communauté monastique. Nombres d'adolescents y songent à un moment ou l'autre. J'ai eu l'occasion de faire un séjour à En Calcat, monastère bénédictin, et j'avais manifesté suffisamment d'intérêt pour que le prier me convoque. Ce séjour avait correspondu à une époque de troubles sociaux, qui n'avaient pas épargné les consciences,



Cet olivier calabrais multi centenaire et tourmenté avait produit inlassablement ses nouvelles fructifications; un peu comme étaient nés mes passions successives pour la nature, la géométrie, la physique et les arts plastiques, mêlées à ma vie professionnelle et à mes voyages aventureux; et maintenant par la recherche du sens de mon existence

ni laissé les communautés indemnes. Il m'avait été demandé de rédiger une note sur ce qui m'avait choqué, sur ce que j'avais observé et pensé.

Antérieurement j'avais déjà fait l'expérience d'une medersa algérienne. Plus tard j'ai fait plusieurs visites dans des monastères bouddhistes, surtout au Japon. Mais j'aime les bénédictins.

J'ai gardé de ces expériences le sentiment qu'il est des lieux privilégiés, de fraternité et de paix. La beauté de la musique qui ponctuait les temps de prière et de silence m'ont toujours marqué. A nous qui vivons immergés dans le monde, ces communautés me sont toujours apparues comme

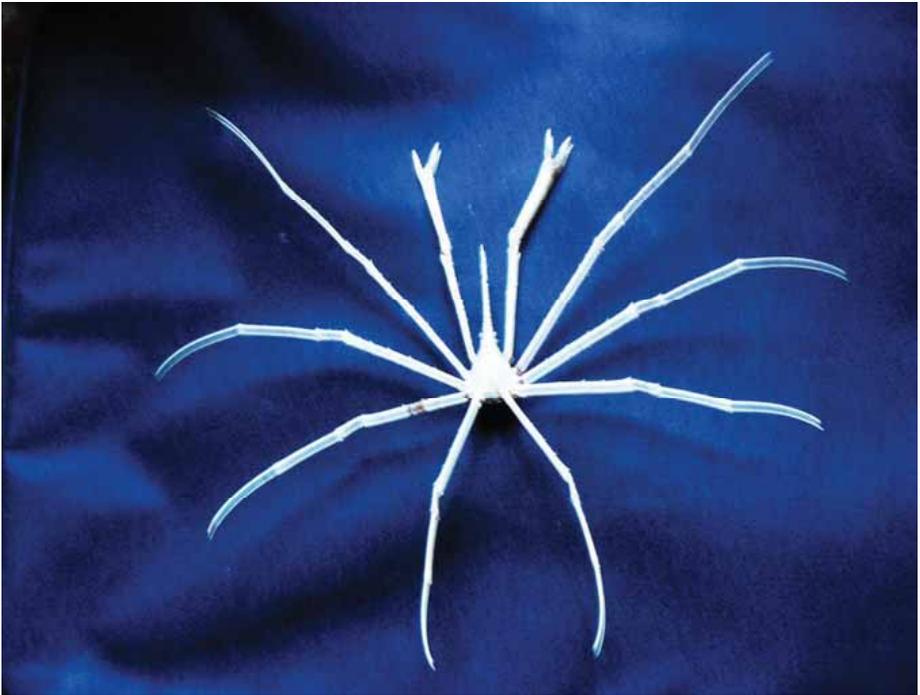
un support pour aller plus haut. Le son gai et entraînant de l'Angélus dans nos campagnes, les gongs et trompes tibétaines qui résonnent dans les Himalaya, le tintement grêle de la clochette que frappe, dès son arrivée, le fidèle qui veut attirer l'attention du Bouddha, m'ont toujours beaucoup ému.

Quand je quitterai la terre, je pourrai me dire, je crois, que j'ai eu beaucoup de chance ; j'ai été immensément aidé par ma femme, par son jugement et son réalisme; j'ai beaucoup de gratitude à exprimer à beaucoup de monde. J'ai naturellement été critiqué, jaloué, peut-être même détesté, mais j'ai également été soutenu et apprécié, par des personnes qui en valaient la peine.



*Mauritaniennes venues au camp à la nuit
offrir leurs marchandises*

55 : DES ARAIGNEES DE MER AUX MILLE-PATTES



*Araignée de mer vivant dans des grottes
sous-marines aux Canaries*

Au nord de l'île de Tenerife, la côte est bordée par une falaise basse et déchiquetée, formée autrefois par des nappes de lave, qui se sont érodées avec le temps, le soleil et les vagues. A un ou deux mètres sous le niveau de la mer, elles sont trouées comme un fromage par des cavités peu profondes, parfois justes assez hautes pour permettre d'y rentrer. Toutes les caves ont leurs mystères, et je me mis à les explorer. Je remarquai qu'à leurs plafonds s'accrochaient de nombreuses araignées de mer, au corps gros comme une noisette, et étalant des pattes longues d'au moins dix centimètres.

J'attrapai une de ces agiles et délicates bestioles, et à mon retour me rendis au Muséum pour m'enquérir sur ce petit crustacé. On m'indiqua le bâtiment où je pourrais trouver le spécialiste. Je m'engageai dans un long couloir. Chaque porte, numérotée, correspondait au bureau d'un chercheur. Je frappai au hasard, une voix me dit d'entrer ; je me trouvai dans une pièce tapissée d'étagères jusqu'au plafond. Partout s'entassaient des fioles et des petites boîtes; devant une table, au centre, était assis un homme barbu et grisonnant portant d'épaisses lunettes. Il m'accueillit d'un large sourire étonné ; je compris qu'ici tout visiteur était un don du ciel ; seule la science, la solitude et le silence y régnaient. Mais cet homme n'avait rien à voir avec les crustacées ; je lui indiquai ce que je cherchais, ce monsieur me dit bien connaître la personne qu'il me fallait : je la trouverais quelques portes plus loin. En ce qui me concerne, dit-il, je suis l'homme des mille-pattes ; c'est un sujet aussi passionnant qu'inépuisable. J'en suis persuadé, lui dis-je, mais dans l'immédiat... Chaque chose en son temps me dit-il ! Vous ne connaissez peut-être pas bien l'intérêt des mille-pattes, j'avouai poliment mon ignorance.

Entrez, entrez, insista ce barbu bienveillant, entrez et voyez ! Je promenai mon regard autour de la pièce et découvris en effet un univers de mille-pattes, soit baignant dans l'alcool, soit se déplaçant avec lenteur dans leurs bocalux. Il y en avait sur la table, contre les murs et jusque sur le rebord de la fenêtre.

Vous voyez, me répéta l'homme avec ferveur, presque avec émotion : sachez qu'on connaît environ six cent espèces de

mille-pattes au monde ; je n'en ai hélas, ici, qu'environ la moitié.

Je pris un air aussi compatissant que possible. Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il ! Et, levant les yeux au ciel : le croiriez-vous, monsieur ! Nous ne sommes que trois au monde à nous occuper de cette famille des myriapodes qui a peu évolué depuis des millénaires. Et, nous sommes tous les trois dispersés sur trois continents, seuls à pouvoir nous en entretenir ! Je pris un air encore plus navré, mais alors le chercheur insista, vous ne savez pas encore tout ! Assurément, lui dis-je, mais il me faut actuellement me limiter aux araignées de mer.



Un mille patte cauchemardesque!

Cher ami, vous me donnerez bien quelques instants de plus, dit mon interlocuteur d'un air engageant ; vous voyez combien est énorme le travail qui reste à faire ; je le répète, trois personnes pour 600 mille-pattes, comment est-ce acceptable et possible ! Je comprends très bien, dis-je et ce que vous me dites m'impressionne, mais côté crustacés....

Nous y viendrons, dit-il, mais encore un mot, je vous prie : Sachez que seules 30 ou 40 espèces de mille-pattes ont été étudiées à ce jour ; il en reste donc environ 550 inexploités. Et le problème, ajouta l'infortuné spécialiste, c'est que pour étudier un mille-pattes il faut le disséquer pour observer au microscope les fœtus de ces petits animaux à leurs différents stades de croissance ; et il se mit à dérouler sous mes yeux des dessins incroyablement détaillés décrivant des fœtus de mille-pattes.

Je ne pouvais, courtoisie oblige, me montrer indifférent ; mais quel est le but de cet énorme travail me hasardai-je à lui demander ? Monsieur, me dit-il légèrement réprobateur, rendez vous compte que les états successifs de ces fœtus nous éclairent sur l'évolution ? Cela nous fait avancer dans la connaissance de la vie, et donc de nous-mêmes.

Je n'avais pas encore songé à rapprocher mon cas de celui des mille-pattes ; mais j'étais curieux de tout et courais le risque de voir mon intérêt s'éveiller. Mes yeux durent laisser apparaître une lueur de compassion. C'est alors qu'il essaya une nouvelle attaque : il me montra un énorme mille-pattes rayé de jaune et noir, très venimeux paraît-il, et qui se déroulait paresseusement dans son bocal en faisant vibrer ses antennes.

Il faut aussi savoir, ajouta-il, que pour étudier les fœtus, on ne peut qu'ouvrir et tuer ces pauvres bêtes ; je vais devoir le faire pour celui-ci qui est rarissime ; pourrai-je jamais en retrouver un autre ? Il reposa le bocal avec d'infinies précautions pour ne pas, je suppose, provoquer une fausse-couche. Il me regarda, espérant que je finirais par comprendre. Puis il lança son ultime attaque, son argument imparable. Sachez aussi, cher monsieur, que ces insectes semi préhistoriques, sont devenus très indolents, vous ne me croirez peut-être pas ! Non seulement - et je ne vous apprends rien- il faut être deux pour s'accoupler. Mais ces animaux en fin de race ne le font que tous les deux ou trois ans ! Cela ne facilite pas nos recherches !

Ce pauvre homme n'avait certes pas choisi une voie facile, mais je ne pouvais plus, à ce stade, que me diriger vers la porte. J'étais vraiment triste pour cet aventurier de la science et pour ses deux collègues, le brésilien et l'américain. Le chercheur fit un geste désabusé : il voyait disparaître la chance de sa vie.

N'accepteriez vous pas, cher ami, dit-il en lançant une dernière bouée de venir m'aider un peu pour, en même temps, élargir vos connaissances ? Je lui expliquai que sa spécialité était assez loin de mes occupations déjà prenantes, c'est alors qu'il capitula.

Je le remerciai chaleureusement de son accueil ; et il me donna le numéro du laboratoire de son collègue des crustacés. Je lui promis d'une voix faible, de revenir le voir ; je m'enfuis un peu lâchement.

A chaque amour sa passion, à chaque spécialiste sa planète !

56 : UN JAPON BIEN DEROUTANT



*Mondialisation: un japonais dans
le métro de Tokyo*

Le Japon fait certes partie de notre monde, mais tout juste !

Il est si curieux, si différent, si beau et si charmant, mais parfois si inattendu, qu'il faut y être allé pour le croire. Je l'évoquerai au travers de quelques anecdotes vécues, à l'occasion des presque vingt cinq voyages qui m'ont permis de visiter ce pays et de l'aimer. Hélas, je crains qu'il ne se transforme à grande vitesse au rythme de la mondialisation.

Le Moyen Age y était encore partiellement présent avant guerre. Les traditions se maintenaient, mais la modernité arrivait au galop.

La vie traditionnelle japonaise, ses artisans, ses théâtres, ses geishas, qui avait traversé la révolution Meiji du siècle dernier, et même résisté à l'occupation américaine, cohabitait maintenant avec des innovations qui se bouscullaient et ne manquaient pas d'éberluer ce peuple jusque là si isolé. Il apprenait vite, mais il restait du chemin à faire... Une des plus amusantes illustrations de cette situation dont j'ai gardé le souvenir, fut celle de l'inscription que je découvris à l'entrée des toilettes du train Osaka/Tokyo. Les japonais n'avaient jamais connu en ce genre de lieu que des ouvertures circulaires au ras du sol ; l'accroupissement est au Japon un geste tout à fait courant et naturel, on le note autant pendant les repas par exemple, que sur les quais de gare en attendant les trains. Aussi l'administration prévoyante avait-elle estimé que cette fois il fallait donner à ses administrés une marche à suivre ; sa rédaction, à l'entrée des toilettes du train, était ainsi rédigée :

1. Entrez, fermez la porte et faite face aux sièges des toilettes.
2. Tournez-vous de 180 degrés et dégagez-vous de vos vêtements
3. Asseyez-vous.
4. Après l'opération tirez sur la chasse d'eau située au dessus du siège.
5. Rhabillez-vous, sortez et refermez la porte.

Revenant à Tokyo une autre année, et rentrant dans un immeuble avec un ami français, je vis un petit homme à barbiçette se précipiter vers nous avec presque des larmes dans



Les japonais maîtrisent le travail du bois (vautour)

la voix. Il s'inclina très profondément en joignant les mains et en demandant « Seriez vous français ? » Il avait retrouvé, en nous voyant, une période paradisiaque de son passé : son séjour en France. Depuis il était professeur de français.

Les japonais, qui ont une tradition de cruauté, sont également des sentimentaux.

Revenons maintenant à Paris. Un moine peintre japonais exposait dans une grande galerie du Faubourg Saint Honoré ; on me présente, je le félicite, et lui parle de ses œuvres avec un sincère enthousiasme : particulièrement d'une grenouille

aux aguets sur une feuille de nénuphars. « Elle est à vous », me dit-il. Et il me la fit porter avant de quitter Paris,

J'ai déjà raconté ailleurs mon aventure avec un sculpteur de crapauds qui m'apporta par trois fois une de ses œuvres en profitant de mes passages successifs à Tokyo. Il prenait chaque fois le train pour venir de son lointain domicile, tout au nord du Japon ; la seule raison de son geste était qu'il avait entendu dire qu'un parisien de passage avait admiré une de ses œuvres.

Quelques années plus tard je partis pour de courtes vacances sur la côte Ouest du Japon, avec un de mes collaborateurs et ami français parlant bien japonais. Il avait réservé un logement à mi-chemin, dans un petit riokan de province (auberge japonaise). Nous arrivons, nous traversons un minuscule jardin, franchissons une passerelle étroite qui enjambe un charmant ruisseau ; nous voilà aussitôt installés avec mille courbettes dans une chambre traditionnelle à tatami, donnant sur la campagne. Nous sommes conduits au fu-

ro (bain japonais), puis nous regagnons notre chambre. Une jeune servante nous apporte presque aussitôt, tout sourire, divers plateaux laqués couverts de quantités de petits plats aussi appétissants que précieusement présentés.

Puis, suivant la coutume, elle s'agenouille entre nous pour nous servir. Je plaisante avec mon ami, lui faisant remarquer combien est plate la poitrine de cette charmante personne, écrasée par un large obi (ceinture traditionnelle des femmes japonaises). Cet ami facétieux traduit immédiatement la remarque à la demoiselle ; celle-ci, sans que j'ai eu le temps du moindre mouvement, s'incline aussi profondément qu'elle le peut devant moi, me saisit la main, la plonge dans son kimono qui s'est entr'ouvert et jusque sous son obi ; alors elle me dit, simulant la colère, mais riant, la bouche dissimulée comme il convient sous son autre main : « N'y a-t-il vraiment rien ? » Il y avait tout ce qu'il fallait...

En vérité le but de notre voyage était une presque occupation par un riokan fort connu (car l'empereur en personne était parfois venu y faire de courts séjours). Nous sommes accueillis cette fois encore avec nombres d'agenouillements, et bientôt installés devant la table où nous devions déjeuner. Les couverts de porcelaine étaient si précieux, les poissons et légumes si bien disposés, que chaque plat était une œuvre d'art ; je les photographiai un à un.

Après le repas on nous propose de visiter le village ; on nous donne une jeune accompagnatrice parlant vaguement anglais. Elle nous invite à nous déshabiller, nous présente des kimonos et des gettas (sandales de bois traditionnelles dont la semelle épaisse de plusieurs centimètres vous protège de la boue). Après un quart d'heure la jeune fille nous dit avec le plus suaves des sourires : « nudo nudo » ? Mon ami m'explique qu'une des distractions des voyageurs dans ces lieux de détente, est d'aller dans certains établissements qui ont pour occupation de présenter des jeunes filles nues pour vous permettre de prendre des photos. Rien de plus d'ailleurs, sauf négociation spéciale. Cela ne me paraissait pas d'un intérêt majeur en ce qui concerne l'approfondissement de la culture japonaise.

Donc nous reprenons notre visite à pieds. J'avais mon Ni-

kon et ma suivante semblait



*Japonaise digne
et impénétrable*

avoir, entre autres fonctions, celle de me le porter respectueusement en marchant derrière moi pour m'éviter toute fatigue. Quand je voulais photographier, je demandais l'appareil, puis le lui rendais aussitôt.

Le séjour fut des plus agréables ; nous visitâmes entre autre un laqueur célèbre portant le titre prestigieux au Japon de « Trésor National », entouré de ses étudiants ; nous fîmes également un tour en barque pour visiter des villages de pêcheurs sur la côte de la mer de Chine.

Mais ce séjour ne fut rien, comparé à celui auquel je fus convié quelques années plus tard dans une riokan célèbre de Kyoto qui s'appelait Tsu-

ruya (maison de la grue).

Le Groupe Mitsukoshi , dont j'étais le président en France, et qui me recevait comme un prince, m'avait fait accompagner par une gentille japonaise que j'avais eu comme employée à Paris, et qui parlait un peu français. C'était pour elle une responsabilité immense : son honneur était en jeu, car elle accompagnait son ancien président ! La pièce où je fus introduit était grande et superbe, le sol recouvert d'un tatami neuf fleurant bon le parfum des champs de riz mûrs ; le tout donnait sur un jardin japonais où chaque feuille était exactement à sa place. On m'apporte mon dîner, puis mon accompagnatrice déroule mon futon (matelas japonais) et vérifie que je ne manque de rien; je m'installe et m'endors.

Au milieu de la nuit je suis réveillé par un grattement infime sur la cloison, qui aurait pu être celui d'un insecte. Je n'y prête guère attention, quand le bruit se répète : il doit

quand même y avoir quelque chose. J'ouvre les yeux, et invite à tout hasard, l'inconnu à entrer. La porte glisse sans bruit sur son support : c'est ma petite japonaise que je vois apparaître, courbée respectueusement son front touchant presque le tatami. Elle me dit, visiblement consternée à l'idée d'avoir dérangé le repos de « son seigneur » : « excusez-moi monsieur le président, je vais être violée ». Là, je me réveille tout à fait, un peu ahuri.

Je lui fais signe d'approcher, et à ce moment une silhouette noire surgit derrière elle, sortant de l'obscurité du jardin. « Que se passe-t-il ? » dis-je d'une voix forte digne d'un général japonais (leur tradition est de s'exprimer avec rudesse pour manifester leur caractère mâle et guerrier). La silhouette s'évanouit aussitôt et je demande à la jeune fille toujours agenouillée, de m'expliquer la situation. « Je m'excuse profondément, monsieur le président, je ne savais que faire d'autre ; j'ai troublé votre précieux sommeil ». La pauvre avait l'air vraiment désespérée. Je la rassure, lui demande de s'approcher et de s'expliquer. Elle s'efforce de reprendre contenance : « C'est le jardinier qui me poursuivait, vous lui avez heureusement fait très peur ». Tout ceci avait fait un peu de bruit. Les communications sont quasi instantanées dans ces riokan de luxe ; tout le personnel, ainsi que la patronne, a un portable dans la manche de son kimono. La patronne arrive presque aussitôt, elle aussi se plie en deux, s'informe, et s'excuse.

Que l'invité du président d'un des plus grands groupes japonais soit mêlé à un tel incident, il en allait de l'honneur du groupe tout comme de celui de ce riokan. Mais le calme revint et je me rendormis.

Le lendemain matin, branle-bas de combat ! La patronne a déjà pris le train pour Osaka, où se trouve la filiale la plus proche du groupe Mitsukoshi, dont j'étais l'invité. Elle faisait ce voyage pour présenter ses excuses et sauver la face de son établissement. Elle revint à Kyoto, le soir même, son honneur restauré ; je fus encore submergé d'excuses et d'attentions supplémentaires

Quant à ma petite japonaise, elle avait sauvé son honneur ! On me dit qu'elle avait dès le lendemain matin téléphoné

dans tout le Japon, à tous ses amis, tous ses collègues, toute sa famille, pour leur raconter, absolument enchantée, qu'elle avait failli être violée, mais qu'elle avait été sauvée par son grand président français. Quant au jardinier il s'était enfui, on ne l'a jamais retrouvé.

J'appris quelques mois plus tard que mon ancienne petite employée et accompagnatrice avait été embauchée au club méditerranée de Nouméa.

Je me laissai dire aussi que la sauvegarde de son honneur avait cessé d'être sa priorité majeure.

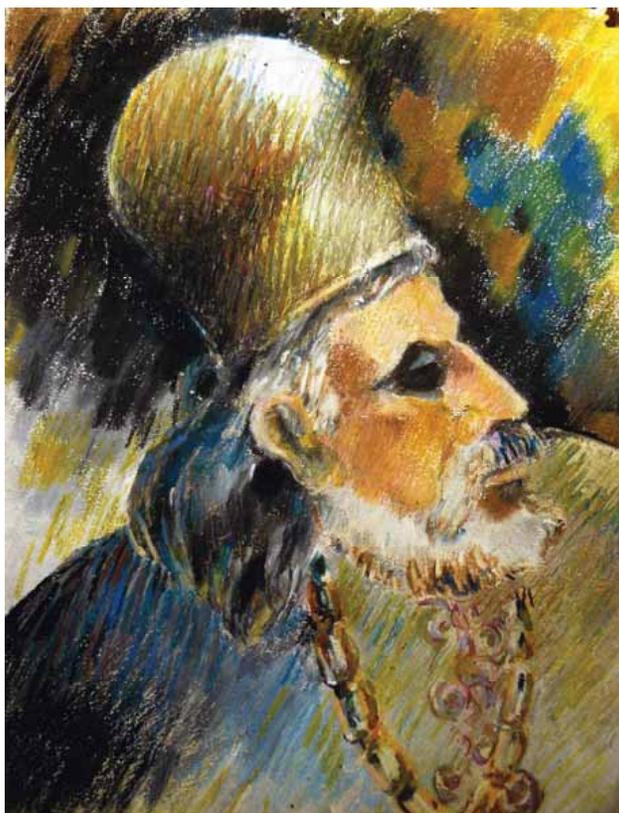


*Poupée japonaise
traditionnelle (kokeshi)*



Un grand bouquet d'iris noirs

57 : ARGENT, CULTURE,
VANITE, NAÏVETE
(LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION)



Mage iranien croisé à Chiraz

Il était une fois un vieux fermier au pays du Soleil levant, Shino san, dont les terres surplombaient la mer qui s'étend au sud de Kyushu, principale île du Japon. La côte forme là une superbe et vaste baie.

Ce lieu s'appelait Shirahama, ce qui signifie « plage blanche » ; plus au sud se dressait une île assez grande, Shikoku, suivie d'un chapelet de petites îles de plus en plus tropicales.

La terre de notre paysan était pierreuse et très pauvre ; c'est pourquoi il en possédait, fait rarissime au Japon, une surface appréciable.

Ce brave homme avait un fils et décida, se saignant aux quatre veines, de le faire entrer à l'université.

Le garçon n'était pas sot et son père en était très fier.

C'est ce fils, Shino san, que j'avais rencontré au cours d'un passage à Tokyo. C'était alors un homme mûr et richissime, car la baie de Shirahama s'était révélée le lieu idéal pour y construire un port qui permettrait d'assurer les échanges avec les îles plus au sud. Une ville importante avait donc surgi de terre, et les pierres s'étaient transformées en or.

Le vieux père finit par mourir, comme Ulysse en son temps, « plein d'usages et raison ».

Son fils ne perdit pas la tête pour autant; il avait acquis une solide culture, et un intérêt aussi marqué pour l'art que pour l'argent. Il me disait être capable de reconnaître 30 000 caractères chinois, ce qui était probablement vrai, et très remarquable. Il se contenta, dans un premier temps, de se faire construire une maison des plus traditionnelles, mais beaucoup plus grande que celle de son père, et naturellement beaucoup mieux équipée. Elle se dressait un peu plus bas que l'ancienne, sur la pente de la colline. Quant à la vieille ferme, elle restait désormais presque toujours fermée, mais religieusement entretenue, car gardienne de l'âme des ancêtres.

Shino San nous avait invité chez lui et nous avait convié à une cérémonie du thé, en l'honneur de son père, et des souvenirs qui planaient sur ces lieux ; puis nous entreprîmes de gravir la colline.

Des arbres commençaient à pousser autour de la vieille ferme, visitée surtout par les faisans et les cerfs que nous dé-

rangions en montant. Shino San avait fait par ailleurs une donation importante à un temple shintoïste situé à quelques kilomètres. Ce temple était depuis des générations celui que vénérât sa famille, et il tenait à maintenir la tradition. Il nous invita à l'y accompagner et à brûler quelques bâtons d'encens devant les tablettes de ses ancêtres.

Il nous avait logé, ma femme et moi, dans un rïokan luxueux, le meilleur de Shirahama. Il nous y offrit un dîner somptueux, digne du personnage qu'il était devenu. Je n'ai jamais oublié la beauté du plat principal : deux grosses langoustes recouvertes comme par un filet confectionné à partir d'un navet, déroulé en lame de fine épaisseur et découpé avec dextérité, puis étendu sur le tout. Buvant le meilleur des sakés, nous plongeons là au plus profond du Japon, celui des anciens seigneurs et des samourais. Ce plat, si beau et si délicieux était une véritable œuvre d'art.



*Dieu de la richesse rayonnant d'autosatisfaction
(Japon)*

J'appris au cours de la conversation que Shino San était propriétaire, en plus de sa maison, d'une compagnie de navigation assurant les liaisons entre Shirahama et les îles du sud. Il possédait de même la compagnie de taxis de la ville. Il avait créé un musée riche d'antiquités chinoises et japonaises. Il possédait enfin - ce qui représentait, dans ce pays au terrain si rare, un capital fabuleux - deux golfs, l'un dans cette région et l'autre en construction au nord du Japon ; il était de plus propriétaire d'un journal assez important. J'appris enfin qu'il avait construit un zoo au bord de la mer :

nous reparlerons de tout cela.

Ce personnage, qui nous avait pris en affection, n'était naturellement pas sans connaître ma situation ni mes relations amicales avec le président du plus important groupe de grands magasins au Japon ; il estimait donc qu'il pourrait avantageusement m'ajouter à la liste de ses relations honorables, les étendant à Paris où il allait assez régulièrement. Il avait soigneusement appris quelques expressions françaises, pour nous impressionner, comme « allons-y ! », qu'il répétait avec enthousiasme et sans accent !

Shino San se faisait toujours accompagner de sa fille unique que nous aimions beaucoup ; il lui avait fait épouser un homme essentiellement destiné à lui faire quelques enfants ; le garçon avait été promu Directeur de la Compagnie de taxis et on ne lui demandait, outre ses obligations conjugales, que de la gérer correctement. Le mari avait par ailleurs été invité au moment de son mariage à changer son nom de famille contre celui de son beau père, afin de préserver la mémoire de cette famille montante.

Nous n'avons pas oublié le large sourire, la simplicité et la discrétion de cette jeune femme. Elle assurait la sécurité et le confort de son père dans tous ses déplacements ; elle est morte, hélas, prématurément.

C'est au cours de ces relations régulières et sympathiques que Shino San se mit à nous faire quelques requêtes inattendues. Après nous avoir fait visiter son golf le plus proche, il insista pour nous faire comprendre combien il aimait la France ; c'est ainsi que les trous de ce golf avaient reçu des noms charmants, du genre « mignonnette rose », « fesse couleur d'aurore », « passion inaltérable » etc. Il m'en présenta cérémonieusement une liste après la visite, me demandant si ces noms ne comportaient pas de fautes d'orthographe. Il y en avait. Concernant le choix des noms, je suggérai avec précaution quelques aménagements, mais pas trop.

Un peu plus tard il m'annonça fièrement qu'il était en train d'achever son deuxième golf, qu'il souhaitait appeler « Saint François Xavier » ; c'est là qu'il me demanda, le plus sérieusement du monde, si, en reconnaissance de son œcuménisme, je ne pourrais pas aller à Rome, tous frais payés bien

entendu, pour demander au Pape d'être le parrain de sa nouvelle opération : il souhaitait donc que j'aie l'inviter de sa part pour venir inaugurer et bénir sa nouvelle entreprise. Il faut savoir que j'en étais arrivé, malgré moi, au point où les japonais croyaient fermement à mon influence sans limite ; je lui expliquai que le Pape bénissait de préférence les nouveaux lieux de culte. Shino San fut fort surpris de me voir rencontrer la moindre difficulté.

Quand Shino San venait à Paris il me consultait sur ses achats, sans m'écouter toujours d'ailleurs. C'est ainsi qu'il acheta dans une vente chez Drouot, l'estampe japonaise la plus chère du monde : ceci essentiellement pour en diffuser la nouvelle, au Japon, dans son propre journal et éblouir ses amis. Il décida aussi en ce temps là de construire un golf près de Paris ; je savais qu'il n'aurait jamais l'autorisation de le faire sur le lieu choisi, qui jouxtait la Forêt de Fontainebleau ! Il fit quand même l'achat et en effet ne put jamais obtenir le permis de construire. Alors il décida de ne plus payer les impôts fonciers correspondants ; je reçus longtemps des réclamations téléphoniques de son notaire désespéré, et les rappels du fisc. Rien de tout cela ne me concernait, mais ces personnes avaient appris mes relations avec Shino san. Shino san est mort depuis longtemps avec ses caprices et son rêve non réalisé.

J'ai déjà évoqué son parc zoologique à Shirahama ; nous étions allés nous y promener ; c'était un lieu adoré des enfants japonais, car peuplé entre autres de ravissantes otaries blanches.

Shino san, lors de ses passages parisiens, avait aperçu ma collection de coquillages, résultats de mes aventures sous-marines autour du monde. Il m'avait fait un jour une remarque qui m'avait paru curieuse, mais à laquelle je n'avais guère prêté attention ; il m'avait dit : « Comme une otarie ferait bien au milieu de vos souvenirs de mer ». Je lui avais répondu courtoisement : « Comme vous avez raison ! ». Quelques mois plus tard arrive à mon bureau un appel des douanes d'Orly ; je demande de quoi il s'agit : « Votre présence est indispensable », me dit le préposé aux douanes. J'envoie d'abord notre chauffeur qui revient un peu éberlué. « Vous avez

reçu une otarie empaillée, et en ce moment, comme vous le savez, il y a beaucoup de camouflages concernant les trafics de drogue ». Je me souviens soudain de la dernière remarque de Shino san. J'appelle les douanes et leur raconte l'histoire. Les douaniers avaient déjà transpercé la pauvre bête de toutes parts, non sans précautions je dois dire. Rassurés, ils libèrent finalement l'otarie. Elle arrive bientôt chez moi, avec ses yeux langoureux et ses longs cils. Tout cela me paraît sympathique. Je dispose l'animal dans notre vestibule, ce qui plaît moyennement à ma femme. Quelques jours plus tard, j'offre à l'otarie une promotion, en la déplaçant dans le salon, sur le grand divan bleu qui me paraissait mieux symboliser la mer, et faire plus « grand large ». Ma femme accepte, mais



Coupe de laque représentant une bourse bien remplie, trouvée dans un marais submergeant un temple abandonné à Kagoshima

reste réservée. Quelques mois plus tard, nouvelle visite de Shino san, à Paris, tout heureux de voir son animal à l'honneur. Il nous explique que le jeune mari de notre otarie est mort de chagrin à la suite de la disparition de son épouse adorée : la malheureuse avait été étouffée par les chewing-gum lancés sans mesure par les jeunes visiteurs du zoo.

Nous présentons nos vives condoléances en apprenant cette émouvante illustration de fidélité conjugale. Shino san se tourne tout sourire vers ma femme : « Ne voudriez-vous pas réunir ce couple brisé ? ». Ma femme, un peu embarrassée, s'excuse avec autant de politesse que de fermeté, mais elle se montre inébranlable. Shino san ne se démonte pas : « Mais, madame Treuille, la situation est si triste ; la fidélité de ces animaux n'est-elle pas émouvante ? Comprenez que le mari s'est laissé mourir de

faim par désespoir, ne pourriez-vous aider à les réunir pour toujours ». Ma femme reste aussi courtoise qu'inflexible. En ce qui me concerne, l'attendrissement me gagnait ; j'aurais bien dit oui, mais cela ne justifiait pas une scène de ménage.

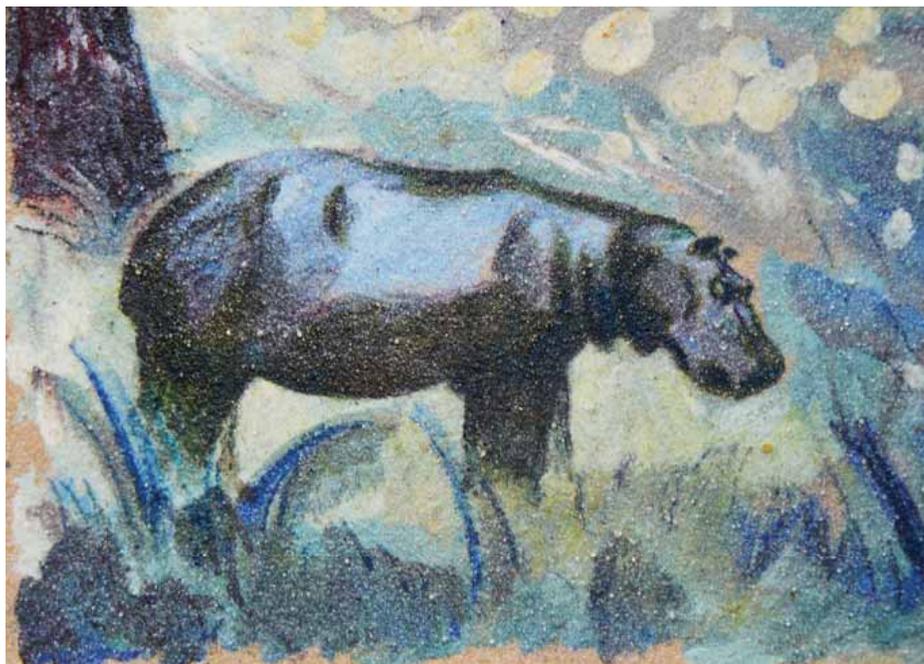
Notre cher ami, Shino san, est mort peu d'années après, malgré les injections de moelle de buffle qu'il se faisait faire régulièrement; il nous avait dit que ce traitement coûteux était réputé pour reculer le grand départ au Nirvana.

« Allons-y ! » nous avait-il encore dit, mais allons-y le plus tard possible.



Yéménite au café

58 : AVENTURES MARINES ET VILAINES GROSSES BÊTES !



*Hippopotame dans un estuaire
(aquarelle sur sable et colle vinylique)*

Une curiosité insatiable pour ce monde empli de merveilles, un goût prononcé pour l'aventure, un optimisme et une confiance constante (frisant peut-être parfois l'inconscience) compte tenu des risques qui en sont le prix ; prompt à l'enthousiasme et à l'émerveillement : tels sont les ingrédients qui ont contribué à façonner mon existence. Cela m'a permis de mener plusieurs vies successives sur quatre continents, de parcourir des douzaines de pays différents dans le monde entier : pour des raisons tantôt professionnelles, tantôt culturelles, ou simplement sportives ; cela m'a en même temps donné l'occasion de rencontrer des personnages intéressants, y compris certains appartenant à des tribus dites primitives, et pas toujours les moins respectables.

Rétrospectivement ma vie peut rappeler les mouvements d'une aiguille de boussole : prompte à osciller, capable à l'occasion de notables écarts ; mais le plus souvent, par miracle je l'avoue, finissant par retrouver le nord. Cette façon d'être a donné sa saveur à mon existence et cela peut se retrouver dans le déroulement de nombreuses journées.

C'est ainsi que je vais évoquer les quelques jours de vacances passés aux îles Canaries avec ma femme et mon fusil sous-marin.

Les souvenirs s'appelant les uns les autres, cela me donnera d'ailleurs l'occasion de refaire le tour du monde.

Nous avons dès notre arrivée loué une voiture, et avons rapidement découvert sur la côte Ouest un petit village écarté, où les rares habitants vivaient de pêche et de la culture des bananes. De grand matin, impatient, je m'étais dirigé vers la plage, avec mes palmes et mon fusil ; je m'étais aussitôt avancé dans les eaux limpides de l'Atlantique. Dès les premiers mètres j'avais dérangé de son lit de sable un poisson de la taille d'un gros grondin. Il s'était éloigné sans hâte, et presque aussitôt sous mes yeux ahuris, s'était gonflé jusqu'à atteindre la taille et la forme d'un ballon de football qui eut été hérissé d'épines : c'était un tétraodon. Il m'avait évidemment rappelé ses dangereux cousins japonais appelés « fugu ». Au pays du Soleil Levant on en raffole et on les paie chers ; on ne les trouve que dans des restaurants spéciaux. Ils sont offerts au choix des clients dans des aquariums, où

on peut admirer leurs corps dodus noirs et blancs.

La loi impose à ces restaurants d'avoir un cuisinier pourvu d'un diplôme spécial. En effet ces poissons possèdent une glande contenant un venin contre lequel il n'existe aucun antidote. Ils sont mangés crus, découpés en tranches très minces jusqu'à en être translucides. Ces tranches sont disposées avec soin sur des assiettes de porcelaines blanches ornées de dessins bleus qui doivent apparaître clairement en transparence. C'est un plat bien conforme au goût japonais pour les spectacles rares et précieux.

Le jeu des japonais, qui fait penser à la roulette russe, consiste à se faire couper des tranches aussi près que possible de la glande mortelle. C'est ainsi qu'ouvrant un matin un journal de Tokyo, il n'y était question que du décès d'un très célèbre acteur de Kabuki. La veille, après force rasades de saké, il avait enjoint au cuisinier de couper : « plus près, encore plus près ! ». Le serveur n'avait pas osé s'opposer à son illustre client ; son couteau était visiblement passé si près de la glande, que l'acteur était mort dans la nuit. Quant à moi qui avais été parfois invité à consommer du fugu, je l'avais toujours fait avec pondération et sans trop de saké.

Pour revenir aux Canaries, je continuais ce matin-là à m'écartier du rivage ; le sol sableux s'approfondissait. Je me trouvais soudain nageant au dessus de l'épave d'un vieux bateau de pêche ; sa carcasse gisait à une quinzaine de mètres de profondeur, sa coque et ses membrures émergeant du sable et restant bien visibles. De gros poissons tournoyaient à l'intérieur et à l'extérieur de ce qui restait de la coque. Je plongeai plusieurs fois ; mais c'était trop profond et les poissons étaient trop agiles.

Le lendemain, ayant rencontré un jeune pêcheur, je lui demandai de m'emmener en barque, un peu plus loin, le long de la côte qui se transformait rapidement en falaise assez abrupte. Nageant au dessus d'une grande roche plate, j'arrivai jusqu'à son extrémité, là où l'eau devenait profonde. Je ressentis à ce moment une forte commotion ; un gros poisson à peine entrevu, venu de derrière, me frôla, me dépassa, et plongea dans les profondeurs. Je ne crois pas qu'il s'agissait d'un requin, mais cela me rappela que j'étais dans des eaux



*Comment les enfants
imaginent la vie sous-marine*

inconnues !

Quant à ma femme, un peu incommodée par les vagues, le soleil et l'oisiveté, elle demanda au garçon de la déposer sur la rive. En cet endroit la côte d'élevait de façon très abrupte. Un petit sentier de pêcheurs permettait cependant de la gravir ; ma femme mit pied à terre sans savoir ce qui l'attendait ! Elle prit trois heures

pour atteindre le sommet de la falaise, se dirigeant vers une légère échancrure, indiquée du doigt par notre marin, mais située, hélas, à près de mille mètres au dessus de la mer. Elle croisa quelques pêcheurs, aux visages rudes mais aimables ; l'un portait un lavabo sur son dos et descendait vers sa cahute. En effet, sur quelques saillies vivaient des familles qui avaient installé leurs cabanes entre ciel et mer. Ma femme, arrivée en haut, mit encore une bonne heure pour parcourir les kilomètres qui la séparaient de notre village. En ce qui me concerne la pêche ne faisait que commencer ! Levant la tête pour m'orienter, je vis avec horreur émerger tout autour des ailerons triangulaires de requins. Ils se déplaçaient tranquillement à une quinzaine de mètres. « Aucun danger ! » me cria le pêcheur, « ce ne sont que de petits requins marteaux ». Ils me paraissaient pourtant à peu près de ma taille. Cependant, rassuré, j'essayais de m'en approcher, mais eux, maintenant avec précision leur distance ; ils étaient curieux mais sans doute encore plus inquiets que moi.

Ce genre de rencontre était loin d'être la première que j'avais eu avec des bêtes marines ; c'est alors que de nombreuses aventures me revinrent en mémoire.

Un souvenir assez fort, est de m'être trouvé sur une plage du sud du Mexique, à quelques mètres au dessus d'un énorme poisson scie ; son corps était large et certainement beaucoup plus long que le mien, sans compter la scie. Il pa-

raissait dormir sur le sable. Ces animaux ont la réputation d'être hargneux et d'attaquer parfois les barques des pêcheurs ; ceux-ci me dirent à mon retour qu'il était très extraordinaire que j'aie eu l'occasion d'en voir un dans ces conditions. J'avais, sur le moment, regagné aussitôt mon petit hôtel, pour me remettre avec un gin tonic. Quelques semaines avant, à Acapulco (qui, en ces années cinquante, ne possédait qu'un tout petit hôtel), nous étions partis pêcher l'espadon ; ces animaux combattifs, à la grande nageoire dorsale bleu ciel, ont eux aussi un appendice en forme d'épée qui prolonge leur tête. Tous nos amis, dont Pierre Ledoux, (futur Président de la BNP), et Renée (qui devait devenir sa femme), en attrapèrent chacun un, mais moi pas ! Je ferrai un marlin, animal beaucoup plus gros, mais qui se décrocha avec des bonds furieux. Un peu vexé, et revenu au village, j'entrepris de remonter la côte à pied. Elle formait une grande plage magnifique : « la perla ». Il n'était pas question de s'y baigner, les rouleaux du Pacifique, bien que calmes ce jour-là, s'en-



Poisson-scie reposant sur fond de sable (Mexique)

flaient en arrivant sur la côte et formaient, le temps d'une seconde, un mur de 2 ou 3 mètres de haut avant de s'écrouler sur le rivage en écume. La vague, avant de basculer, présentait une face presque verticale, parfaitement lisse, au travers de laquelle on voyait circuler, comme dans un aquarium, de très longs poissons, peut-être des barracudas. Je n'ai jamais revu un tel spectacle.

J'ai aussi, en d'autres lieux, admiré des raies manta, observées du dessus et du dessous ! C'était un peu au nord de Rio. Je m'étais aventuré dans une baie à l'heure de la marée montante, je venais de faire une plongée, je relevais la tête pour regagner la surface. Juste au dessus de moi, trois de ces raies, chacune de peut-être deux mètres d'envergure, re-

montaient tranquillement le courant. J'aurais pu les toucher de la pointe du fusil, ce dont je me gardai bien. Ces animaux, apparentés aux raies, sont en principe inoffensifs, mais il est inutile de risquer un coup de queue.

J'ai revu quelques jours après, par le hublot de mon avion, un banc plus important de ces poissons se déplaçant en surface sur la mer des Caraïbes. Même de haut ils m'apparaissaient gigantesques. Ils donnaient l'image d'une escadrille d'avions de combat, triangles noirs sur fond de mer bleue.

Il me faut maintenant passer aux baleines. J'ai déjà évoqué celle, dans la région de Sydney qui avait émergé à peu près à l'endroit où je venais de plonger, faisant une peur épouvantable à ma femme qui me surveillait du rivage. J'en ai vu aussi d'autres qui s'accouplaient en soufflant force jets d'eau et en faisant de grands remous : ceux-ci étaient au large du Cap de Bonne Espérance, lieu classique pour ces ébats saisonniers.

Une des plus spectaculaire de ces baleines, je la vis devant Palm Beach, plage proche de la ville de Sydney. Elle faisait des bonds désespérés et retombait en faisant jaillir des trombes d'eau. Elle était sans doute attaquée par des requins mako, redoutables carnassiers noirs et blancs.

Je me souviens aussi d'un barracuda mesurant environ 2 mètres, il nageait en surface et je le regardais du haut d'une jetée, donc fort à l'abri ! Car il y avait eu l'histoire récente d'un plongeur qui avait blessé un de ces animaux : le poisson s'était retourné et ses dents lui avaient perforé le foie.

Evoquant notre vie à Sydney, j'ai déjà mentionné les requins de « Port Jackson », animaux dépourvus de dents, et broyeurs de coquillages. Il m'arrivait d'en saisir un à bras le corps pour faire du « requin-stop » sur quelques mètres. J'ai parlé aussi du « requin tapis » de la Baie de Cook, le premier que je voyais et qui m'avait fait si peur.

Dans la même baie, j'avais fait peu après l'expérience d'un requin plus excité, qui avait arraché de ma flèche le poisson que je ramenaient sur le rivage. Une autre attaque, longtemps après, avait été celle subie à Moorea, petite île voisine de Tahiti. Je nageais à l'intérieur de l'anneau de corail qui encercle l'île, et je cherchais des coquillages. L'eau était exceptionnellement limpide, on y voyait clairement à au moins trente mè-

tres. Levant le tête un instant pour me situer, je vis soudain un petit requin sauter le récif et foncer sur moi comme une torpille ; il s'arrêta brusquement à trois mètres, et repartit à toute vitesse en sens inverse : j'étais trop gros pour lui.

Mais c'est un jour, aux Fidji, que des requins m'ont le plus inquiété. J'y avais fait une courte escale avant de poursuivre vers les îles Tonga, Samoa, Cook et Tahiti. J'avais rencontré un jeune serveur de l'hôtel qui me proposa d'aller pêcher avec lui. Nous voici partis avec notre équipement, et nous nous écartons du rivage. Le fond était corallien, peu profond, entrecoupé de crevasses descendant une douzaine de mètres plus bas. Au fond, nous voyons passer quelques requins. La pêche se poursuit, elle est bonne, nous attachons nos prises



*Méduse, belle comme un
rêve mais peut-être
dangereuse*

par leurs ouïes avec une cordelette enroulée autour d'une tête de corail. Soudain nous sommes entourés de requins qui ont senti l'aubaine, ils sont remontés des profondeurs, tournant autour de nous et de nos prises. Il ne nous restait qu'à regagner le rivage aussi vite que possible.

Les requins sont pour moi les plus beaux animaux marins : effilés, puissants, ils circulent avec aisance, le long des récifs ; ils sont visiblement les rois des mers, comme les éléphants et les lions le sont dans leurs savanes. Il vaut mieux rester sur ses gardes.

Une très différente aventure m'attendait autour d'un îlot de la côte chilienne. L'eau était un peu trouble. Me voici soudain entouré d'un ballet d'otaries curieuses. Elles abondaient dans ces eaux poissonneuses et se hissaient de temps en temps sur l'îlot. Sur celui-ci des centaines d'oiseaux accumulaient leurs déjections blanchâtres, formant les fameux gisements de guano qui avaient constitué longtemps une des ri-

chesses du Chili. Ces otaries étaient joueuses et amicales, me frôlant avec grâce et curiosité. Elles étaient néanmoins assez grosses et, bien qu'affectueuses je préférais remonter sur la barque qui m'avait amené là.

Sur le point de quitter l'Australie, j'avais voulu voir une dernière fois ce pays que j'avais tant aimé. Je pique-niquais seul sur la côte entre Sydney et Brisbane. Je m'étais assis sur les blocs de roches massives qui émergent des eaux profondes. Ayant terminé mon repas, je jetai les restes devant moi. Un énorme remous se produisit à mes pieds : tout avait disparu, me faisant sursauter.

Plusieurs années avant, je nageais dans les Keys (chapelet d'îles terminant la Floride). Sur la terre ferme se dressaient quelques beaux palmiers, mais le rivage était recouvert d'un matelas épais de mangroves, qui abritaient dans l'entrelacs de leurs racines d'innombrables animaux étranges. Je me glisse néanmoins muni de mon masque, dans ce monde un peu inquiétant. Je profite des passages plus dégagés qui journallement laissaient monter et descendre la marée. Le fond était peuplé de petites langoustes. Continuant plus au large, je suis brutalement rejeté sur le côté par un poisson nettement plus gros que moi, que j'avais probablement dérangé dans son repos. Il file vers le large. Ce devait être un tarpon. Ces poissons ressemblent à des sardines géantes pouvant atteindre deux mètres, ils constituent les trophées les plus prisés par les pêcheurs sportifs de la région. Ces animaux ne sont pas dangereux, mais d'une vigueur incroyable.

Je mentionnerai enfin les monstrueux éléphants de mer, dont je vis certains en Argentine et d'autres en Nouvelle Zélande. Il vaut mieux ne pas s'en approcher, j'en reparlerai ailleurs.

Je terminerai ces histoires de mes mauvaises fréquentations avec un gros mérrou, ce qui nous fait revenir aux Canaries. Un jeune garçon m'avait demandé si cela m'amuserait d'en prendre un : en ce cas, me dit-il : « Suivez-moi ! » Nous rejoignons une plage déserte, et à un endroit précis il me montre du doigt la direction que je dois prendre : « Vous allez faire trente mètres, et trouver un petit plateau rocheux sous-marin surplombant le fond du sable. Suivez-en le bord, vous

trouvez au ras du sable une anfractuosité profonde d'environ 2 mètres. Vous y verrez un gros mérou ». Je croyais que c'était une blague : mais ce n'en était pas une ! Le mérou était là, blotti aussi loin de l'entrée que possible, incliné sur le côté entre le sable et le dessous de la roche. J'avance mon fusil, et tire : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! ». Ce mérou pesait plusieurs kilos.... Ne sachant qu'en faire, nous sommes allés l'offrir à un petit restaurant de l'arrière pays.

Ma curiosité aura en somme plus que doublé la surface du monde terrestre que je souhaitais explorer si j'y ajoute toutes les mers.

Je ne sais finalement pas ce qui est le plus dangereux, d'un requin qui a faim, d'un éléphant qui protège ses petits, d'un buffle ou d'un rhinocéros dont l'essentiel de l'intelligence paraît concentré dans leurs cornes.

Mais j'aurais certainement beaucoup profité du spectacle de tout ce que nous donne à voir notre globe.



*Rêve d'enfant imaginant les
monstres des profondeurs*



Un gosse nigérien

59 : UNE MISSION PROFESSIONNELLE PLUTÔT ORIGINALE



Ormeau géant nacré rongé par le sable et les vagues (Nouvelle Zélande)

Il est des pays dont le seul nom fait se bousculer les souvenirs et les beaux paysages. C'est le cas de la Nouvelle Zélande. Ce nom clair et joyeux gazouille déjà à mes oreilles comme le chant d'un oiseau rare, et me rappelle l'attrait des rivages déserts.

La Nouvelle Zélande est constituée de deux îles principales ; de ce pays j'ai, depuis mon enfance, tenu dans ma main un trésor, un Tiki : c'est une petite statuette, datant de l'époque où les Maoris régnaient sans partage dans ces régions en compagnie des moas, (oiseaux géants et sans ailes qui ont depuis disparu). Ce Tiki était taillé et poli dans de la jadéite. Il vient d'un arrière grand-père, du côté de ma mère, qui était armateur au Havre. Je suppose qu'un de ses capitaines le lui avait rapporté : cela m'a, depuis mon enfance, fait rêver de ce pays magique.

A cette l'époque, je vivais à Sydney et le Groupe Schneider que je représentais m'avait chargé d'aller vendre dans ces îles - de culture très britannique - des « tétrapodes » gros blocs de béton d'où émergent quatre pieds ; entassés sur une digue ou une côte menacée par les vagues, ils forment des amas entrelacés qui brisent très efficacement l'énergie des houles de l'océan. Ce procédé était breveté par la Société Neyrpic, qui avait demandé au Groupe Schneider de lui donner un coup de main.

Je partis donc avec les documents nécessaires, pour aller vendre ce procédé nouveau et découvrir un pays que je ne connaissais pas. Mon programme consistait à faire le tour des deux îles en visitant tous les ports pour leur proposer ce genre de protection nouvelle.

Plutôt que d'aller d'hôtel en hôtel pour me rendre aux rendez-vous pris avec les directeurs de ports, il me vint à l'idée de louer une voiture, et de camper entre mes rendez-vous ; j'avais donc emporté une tente et une canne à pêche. C'est ainsi que chaque soir je sortais de la piste et m'installais dans la brousse; j'attrapais quelques truites, qui partout pullulaient, et, avec quelques fruits, cela assurait mon dîner. Je recommençais le matin suivant pour me faire mon petit déjeuner. Il me suffisait d'une boîte d'allumettes, de bois sec qui ne manquait pas, d'une casserole pour faire bouillir l'eau

et d'une grille à frire. Chaque jour se terminait et se commençait donc par un pique-nique sympathique, dans un entourage absolument vierge, plein de senteurs inconnues, et de spectacles inattendus. Je crois me souvenir que la Nouvelle Zélande est un morceau d'Antarctique qui s'est détaché, voici des millions d'années, comme l'Australie partie de son côté. La dérive des continents et les activités volcaniques ont formé un relief assez accentué et des côtes très découpées dans un paysage toujours très vert. Je prenais mes rendez-vous, avec le prochain port, la veille de mon arrivée. Le matin, après mon petit déjeuner, et une fois la tente repliée, je sortais de ma valise un costume propre, une cravate, et, impeccable, dès mon arrivée au port suivant, je me présentais sans préciser d'où je venais exactement, mis à part le nom du dernier port visité. J'étais partout fort aimablement reçu; mais j'avais à faire hélas à un peuple de tradition très britannique et russe. Tous sans exception, dès mon départ de Nouvelle Zélande, se mirent à fabriquer des contrefaçons de tétrapodes qui maintenant protègent tous leurs ports. Ils ne payèrent jamais de redevance. L'éloignement de ce pays, la multiplicité de ses petits ports, découragèrent Neyrpic d'engager une action légale. Le voyage profita donc surtout à moi-même, et, quand même, sans doute à la réputation des techniques françaises. Je fus d'ailleurs vexé de cet échec, j'avais visiblement été persuasif, mais berné, par ces soi-disant gentlemen.

Pour en revenir à mon périple, chaque journée était passionnante. Profitant des instants qui restaient disponibles, j'arrêtais ma voiture, je marchais un peu dans le bush, je m'émerveillais à la vue d'arbres inconnus, et j'en profitais pour collecter des quantités de graines : à mon retour en France, je les remis au Jardin des Plantes, à Paris. On m'a dit que dans la section alpine se trouve encore des végétaux dont je suis le grand-père. Mon voyage aura au moins servi un peu aux botanistes français.

Indépendamment des plantes j'observais le spectacle des activités volcaniques réparties ici et là le long de la route. Il n'y avait pas de volcans mais des gargouillements de vases brûlantes et des grondements venus des profondeurs. De grosses bulles de boues colorées et visqueuses naissaient

sous mes yeux, gonflaient rapidement puis éclataient devant moi. Sur les bords de ces zones en activité, les minéraux s'étalaient en magnifiques épanchements de couleurs sulfureuses.

Un certain après midi, entre deux ports, la mauvaise route que je devais emprunter longeait de près le rivage. Je m'arrêtai et me rendis jusqu'à la rive, pour voir ce que je pourrais y trouver. Sur le sable gisaient quelques coquilles de très grands ormeaux dont le temps, les vagues et le sable avaient usé la surface qui s'était transformée en coupes ruisselantes de reflets bleus, émeraudes et argent : c'était la nacre, à l'intérieur comme à l'extérieur qui avait été polie et transformée en précieux bijoux. Je continuais, regardant le sol, un peu distrait, lorsqu'un beuglement, rauque et monstrueux, me fit sauter en arrière : en même temps un éléphant de mer énorme qui gisait sur la plage, sans doute blessé par des requins, se dressa brusquement au point que sa tête dépassait la mienne. Sa gueule rose était ouverte à en être distendue et ses dents étaient terrifiantes; ses moustaches rendaient cette bête encore plus imposante.

J'avais évidemment surpris cet animal qui n'était plus qu'à trois ou quatre mètres devant moi. Au moment où je reculais, l'animal se laissa retomber sur le sable, se retourna et se traîna vers la mer. J'avais déjà vu des éléphants de mer en Argentine, tout un troupeau m'avait surpris au bas d'une falaise dont j'avais approché le bord. Je voyais les énormes mâles surveiller leurs troupes de femelles et se battre entre eux, Ils rugissaient féroceement et je n'avais aucune envie de les approcher.

La Nouvelle Zélande possède quelques animaux uniques et très étranges, résultat de son isolement pendant des millions d'années. J'ai vu une fois un perroquet gris vert, qui ne vole pas et vit dans son terrier. On voit aussi des kiwis, autres oiseaux sans ailes et sans plumes (ils sont couverts de sortes de poils). Il y a aussi quelques insectes monstrueux et surtout des tuotaras (que j'ai vus seulement dans un vivarium). Ces reliques du passé ne vivent que sur 4 ou 5 îlots au large de l'île du nord. Ce sont, les seuls descendants des dinosaures; ils ressemblent à de gros lézards massifs, se nourrissent

de salade sauvage et vivent dans des terriers qu'ils partagent curieusement avec certains oiseaux.

Ayant à poursuivre ma tournée sur l'île sud, j'ai été confronté hélas à deux exemples de l'extinction progressive des espèces vivantes de notre planète. J'ai longé une petite forêt d'un demi hectare environ, peuplée d'un arbre qui n'existe plus que là. Et j'ai longé un lac, qu'on n'avait pas le droit de traverser : car de l'autre côté survivaient la dernière famille formée d'une douzaine d'oiseaux sans ailes ressemblant à des poules d'eau mordorées (j'en ai vu une empaillée dans un musée). On m'a dit que ces oiseaux ne pondaient presque plus et que leurs œufs étaient souvent stériles. Il s'agissait vraiment d'une fin de race; l'homme, pour une fois, paraissait n'y être pour rien.

J'ai enfin eu la chance de pouvoir aller jusque dans la région des fjords qui caractérisent le sud ouest de l'île. J'ai pu en remonter un en bateau ; les falaises qui le bordaient étaient quasi verticales, ruisselantes d'eau et recouvertes d'une végétation luxuriante de mousses et de fougères. Nous fûmes accompagnés quelques instants par des dauphins. Il paraît qu'en ces lieux la faune sous-marine pullule et qu'elle est unique.

Mon dernier souvenir de ce voyage ce sont deux grandes oies rousses qui habitaient au fond d'une vallée humide.

On m'a dit aussi qu'autour de la Nouvelle Zélande vivent dans les grandes profondeurs des calmars géants, mesurant avec leurs tentacules 15 mètres de long, ou plus. On ne les connaît que par quelques débris échoués sur les plages : sans doute tout ce qui reste des attaques des requins makos, avec lesquels ils arrivent à se battre grâce à leurs immenses tentacules.

Je garde de ce coin de notre globe un souvenir émerveillé; je n'oublie pas qu'il se trouve exactement sous mes pieds de l'autre côté de la terre : un endroit d'où il est impossible d'aller plus loin sans commencer à revenir chez soi.



*L'autre face du même ormeau
géant*

60 : L'ENFANCE



Forêt landaise

On n'oublie jamais ses souvenirs d'enfant. Les années n'altèrent aucunement leur fraîcheur, leur candeur, les émotions d'alors. Ce sont les années de la naissance au monde ; c'est à ce moment aussi qu'apparaissent les premiers traits de caractère et les intérêts qui vont se développer ; les notions d'argent et de pouvoir n'existent pas encore. Celles des images qui me reviennent, je les vois défiler comme des demi rêves tout mélangés.

Ma mémoire a toujours été moyenne mais très sélective. De plus, je ne garde aucune trace de ce qui a pu se passer avant mes cinq ou six ans.

J'essaierai de rassembler au mieux les événements de ce passé lointain.

Je me souviens d'abord de deux séjours au chalet Marie-José, en Suisse, près de Gstaad ; c'était une institution très « select ». J'étais paraît-il fragile des bronches, il me fallait bon air et repos. Je me revois étendu sur une chaise longue, installé sur la terrasse, en plein soleil. La vue sur les Alpes est superbe. Je dessine inlassablement sur des papiers quadrillés les profils des montagnes, les taches sombres des forêts, et laisse en blanc les surfaces neigeuses.

Je me souviens aussi de ma curiosité, ou de mon attirance, pour une petite fille sud-américaine, dont j'apercevais, avant de m'endormir dans notre grand dortoir, les ondulations gracieuses de la chemise de nuit.

J'eus deux fois la visite de mes parents ; ils m'emmenaient sur un chemin qui passait devant une menuiserie dont je sens encore l'odeur de sapin fraîchement scié. En chemin je m'extasiais devant les pensées sauvages dont les petites taches sombres à la base des pétales avaient l'air de me regarder ; il y avait aussi des touffes de grandes marguerites, et parfois je m'extasiais devant une petite gentiane d'un bleu intense.

Mon père avait deux frères et trois sœurs dont il était l'aîné ; je n'ai jamais connu celle des sœurs qui, étant religieuse, avait dû partir en Espagne avec sa Congrégation, à l'époque de la séparation de l'église et de l'état ; c'est à mon père, après la mort de mon grand père, qu'était revenue la charge de gérer la propriété familiale de la Tour d'Oyré en Poitou.

Mon grand-père, Adrien Treuille, mort deux ans avant ma naissance, était polytechnicien, ingénieur des Tabacs, et était devenu une notabilité de la région. Il avait démissionné et pris la gérance de l'usine d'armes légères de Châtellerault, (celle qui avait équipé les russes pendant leur guerre contre le Japon). Il avait de ce fait été décoré par le Tsar, qui avait offert à l'église de Châtellerault, une très belle cloche, dont ma grand-mère avait été marraine.

Par contre, je me souviens bien de cette grand-mère, Delphine de la Fouchardière, issue d'une vieille famille poitevine. Pour remonter plus loin, on m'a dit aussi que les Treuille avaient une parenté relativement proche avec Descartes, et une aussi avec Dupleix. Les ancêtres des Treuille étaient orfèvres et on remonte leur généalogie jusqu'au XVI^e siècle.

Quant à mon père, lui, il avait fait HEC. Ayant ensuite contracté la tuberculose - courante à l'époque - il avait de ce fait dû limiter ses activités. Il avait fait construire à Archachon, dont le climat lui avait été recommandé, une grande et belle villa qui existe toujours : « Le Coup de Vent ». Son jardin, côté mer était bordé d'une barrière de bois, le séparant du perré ; celui-ci, en pierre, descendait jusqu'au la plage. En ces années, nous nous déplaçons une fois par an, entre Archachon et la Tour d'Oyré. Mon père continuait à gérer les propriétés familiales et ses autres affaires ; il lisait beaucoup, était très sociable, et d'un caractère profondément bienveillant.

Ma mère, pour sa part, était issue d'une famille protestante d'armateurs du Havre ; bien que totalement dévouée à sa famille, elle avait gardé un caractère sévère, y compris vis à vis de mon père, ce qui parfois choquait le petit garçon que j'étais. Mon père s'était marié assez tard. Ma grand-mère maternelle, protestante rigoureuse, avait totalement désapprouvé le mariage de sa fille avec un catholique, et encore plus sa conversion au catholicisme. On ne m'a mené la voir qu'une seule fois, dans son appartement de la Place Pereire ; je me souviens encore de son regard sévère. Cet appartement fut plus tard repris par le frère de ma mère, Adolphe Borchard, qui m'invitait souvent et m'emmenait parfois dans les studios de cinéma où je me souviens avoir rencontré de célèbres

stars. Lui même était un pianiste virtuose, premier prix du conservatoire : il avait une allure de seigneur, et des relations très étendues, tant dans le monde de l'art que dans celui de la haute société parisienne et allemande. Il avait eu l'occasion de donner des concerts en Allemagne comme d'ailleurs en Russie et aux Etats Unis.

Mon père, en dehors de ses lectures, aimait beaucoup la chasse et la pêche ; il partait régulièrement à l'île aux Oiseaux, située au milieu du Bassin d'Arcachon, environ à trois kilomètres en face de notre villa. Un vieux marin, le père Mozart, l'y menait en pinasse, embarquant aussi son épagueul breton Miarka ; il arrivait à mon père de rapporter quelques canards.



Voiliers, bassin d'Arcachon

Concernant la pêche, mon père allait sur le lac de Cazaux, et en rapportait des brochets. Il partait parfois pêcher la truite en Normandie.

Il voyageait aussi avec ses chers cousins : Suzanne et René Lebreccq, qui n'eurent jamais d'enfant et dont je devins l'héritier. En particulier mon père fit avec ses cousins un grand voyage en Egypte, remontant partiellement à cheval la vallée du Nil, et faisant de nombreuses photos stéréoscopiques sur verre, qui alimentaient mes rêves.

Ces photos furent malheureusement volées, pendant la guerre, par les occupants allemands de notre villa.

En été le château familial de La Tour d'Oyré, et Arcachon en hiver, furent donc le théâtre de mes premières années. A la Tour d'Oyré, j'avais un cousin de mon âge, Henri, qui avait lui aussi été victime de la tuberculose; je le poussais dans son fauteuil le long des chemins sillonnant le parc. Nous jouions à être les seigneurs de ces lieux, et, comme on m'avait accordé un petit fusil, calibre dix millimètres, nous partions à la chasse aux écureuils. Il y avait aussi dans le parc

une assez profonde excavation d'où coulait l'eau qui allait alimenter un étang. Cette excavation avait été colonisée par des lapins ; je me cachais en rampant d'un côté pour observer la pente d'en face. Un jour béni, un lapin surgit ; je tirai, il déboula la pente. Je me souviens encore de son œil exorbité qui avait reçu un plomb ; j'étais fou de joie ! C'était mon premier gibier sérieux, mon retour fut un triomphe.

Il y avait dans le parc, une autre excavation, habitée, elle, par des blaireaux, mais je n'en ai jamais vu. Il est vrai que ce sont des animaux de nuit.

J'avais aussi un autre bon camarade : Kléber, fils d'une famille de fermiers modestes, dont la maison était adossée au mur du parc ; il me demanda un jour de négocier pour lui l'autorisation de pêcher dans l'étang. J'obtins cette permission, après un temps de réflexion de mon père. Il devait y avoir dans l'attribution d'un tel privilège quelques relents inconscients de l'époque féodale, où seul le seigneur pouvait chasser et pêcher.



*Coup de vent,
bassin d'Arcachon*

J'allais souvent admirer, dans le garage, la magnifique voiture, une Delaunay Belleville, qui avait été celle de mon grand-père. Elle était rutilante, une vitre séparait la cabine du chauffeur de celle des maîtres, et le klaxon était fait d'une poire en caoutchouc, emmanchée sur une petite trompette de cuivre fixée à droite du chauffeur. Celui-ci s'appelait Clément. Il briquait religieusement la voiture tous les jours. Il avait vénéré mon grand-père et m'aimait beaucoup ; il fut visiblement très affecté quand la Tour d'Oyré, voiture comprise, alla au second frère de mon père. Celui-ci, en raison de sa santé finit par abandonner ses droits à la Tour d'Oyré, pour s'établir à Arcachon.

Nous retournions chaque année à la Tour d'Oyré voir ma grand-mère. Je jouais aux dames avec elle. Un soir je m'arrangeai maladroitement pour la faire gagner ; elle s'en aperçut et fut fort vexée.

A cet âge on multiplie les bêtises ; j'eus la malencontreuse idée de confectionner avec des boules d'argile, roulées dans de la poussière de brique humide, de saisissantes imitations de crottes en chocolat. J'offris la première à l'un de mes oncles, qui, ravi, en saisit une, il se mit très en colère et je fus puni. Les grandes personnes ne savent vraiment pas jouer...

Nous disposions aussi d'un tennis, installé devant un large auvent de bois, autrefois construit pour mon père, afin de lui permettre de se reposer au soleil. Il était accolé à un énorme pigeonnier, en ruine, datant du Moyen Age.

Je garde de cette époque une photo de mon père qui montrait élégamment à cheval, et arborait une fière moustache ; c'était l'époque où il suivait les chasses à courre.

Je jouais souvent au tennis avec une de mes cousines, Marie-Thérèse, (qui s'engagea comme infirmière pendant la guerre, contracta aussi la tuberculose, et en mourut). Toujours espiègle, je lui lançais un jour avec la main une balle vigoureuse, qui atterrit sur son coccyx. Elle en fit toute une histoire, je me demandai longtemps quel organe féminin mystérieux j'avais bien pu endommager, j'étais très embarrassé, et demandai à mon cher cousin Henri s'il avait la moindre idée de la catastrophe que j'avais pu déclencher : il n'en avait aucune !

Je me lançai un jour d'été dans un rêve insensé : ma mère était évidemment pour moi une déesse et je décidai de lui faire l'hommage d'un manteau en peau de taupe. J'achetai des pièges, j'appris à dépecer mes victimes, à sécher et à tanner les peaux avec de l'alun. Mais il eut fallu des centaines de peaux pour pouvoir faire un manteau et des doigts de fée pour l'assemblage. L'entreprise s'arrêta vers la huitième peau, ce qui me remplit de désolation : je n'avais pas réussi à prouver ma fervente dévotion pour ma mère.

Il y eut aussi l'aventure des lézards. Sur le rebord de la fenêtre de ma chambrette, située contre la tour carrée qu'occupaient mes parents, était fixé un récipient en zinc dans lequel

on vidait les eaux de la cuvette qui servait à ma toilette. L'eau s'écoulait jusqu'au sol, dans un tuyau passant dans le lierre qui recouvrait cette façade du château ; l'humidité résiduelle attirait souvent des lézards dont la visite m'enchantait.

Cela me donna des années plus tard l'idée d'un stratagème. J'étais en Afrique du sud et venais de m'arrêter au bord d'une falaise impressionnante ; j'avais entrevu en arrivant un rutilant lézard noir et vert, qui s'était laissé glisser, en me voyant, un peu plus bas sur une légère avancée de la roche. Je voulais le photographier. Je n'insisterai pas sur la façon dont je me procurais le liquide nécessaire pour l'attirer et que je dirigeais à l'entrée de la crevasse dans laquelle le lézard s'était caché. A ma joie, le lézard ressortit presque aussitôt pour profiter de cette pluie miraculeuse, et je pus prendre la photo !

Mais retournons à la Tour d'Oyré. Chaque soir, au moment solennel de l'heure du dîner, la famille attendait en cercle autour de l'immense cheminée. Soudain un valet de chambre arrivait, portant un candélabre à plusieurs bougies ; tout le monde se levait et le suivait en procession vers la salle à manger. Car cette antique demeure n'avait ni électricité, ni eau courante. Je m'asseyais en bout de table ; levant les yeux, j'avais très vite repéré sur le plafond une tache jaune qui m'intriguait ; j'appris qu'autrefois, le bouchon d'une bouteille de champagne avait sauté jusque là et la tache de champagne était devenue un souvenir historique.

Plus tard, j'ai éprouvé une grande peine en apprenant que la propriété de mon grand père ne me reviendrait pas à moi, l'aîné de la famille ; mais j'ignorais alors ma chance ! J'aurais été lié à ce grand domaine, avec l'obligation de l'entretenir, et aussi de tenir ma place dans le pays ; je n'aurais jamais pu vivre la vie internationale qui fut la mienne !

Je retourne maintenant encore vers le bassin d'Arcachon, auquel je suis resté tout autant attaché.

C'est dans le cimetière d'Arcachon, tranquille et brûlé par le soleil, encerclé par les pinèdes odorantes, que sont enterrés mes parents, ainsi que ma chère sœur Simone. Mon père y avait fait construire un petit monument dont les murs légèrement fruités rappelle ceux des monuments égyptiens. C'est

dans ce caveau que je les rejoindrai un jour. C'est dans ce pays, qui sent bon la résine et les genets, que se situe une grande partie de mes souvenirs d'enfance. Chaque fois que j'y retourne, je retrouve avec émotion la haute silhouette de notre villa, qu'avait fait construire mon père et qui se dresse au bord du bassin. Côté mer, un escalier descendait du jardin jusqu'au sable. Je n'ai jamais oublié l'exclamation admirative d'un vieux marin, le père Dupuch, que j'entendis un jour dire à ma mère : « Madame, que vous avez un beau derrière ! » Il s'agissait bien entendu du jardin.

En bas de l'escalier glissant, frangé de goémon et incrusté de petites huîtres, je descendais jusqu'à la plage, couverte de quelques pierres. Le dessous de chacune d'elle constituait autant de paradis : bébés tourteaux, vers arénicoles, anémones et étoiles de mer, anguilles et petits poissons colorés. J'étais fasciné par cette vie aussi diverse que grouillante.

Les jours de tempête, les mouettes remontaient laborieusement le vent qui soufflait au ras de la côte ; elles luttaient péniblement contre les rafales, ou plutôt elles ramaient, amorçant de temps en temps de brusques crochets pour trouver un meilleur angle d'attaque. Ces mouettes représentaient pour moi les océans du monde entier ; elles poussaient des cris aigres et plaintifs, en fuyant les tempêtes.

Etant le fils que mes parents n'attendaient plus, et l'aîné, j'étais inévitablement choyé. Je disposais d'une chambre au premier étage, donnant sur une terrasse et la mer. J'ai vécu toutes ces années respirant avec volupté les embruns, écoutant siffler le vent dans mes oreilles, et regardant passer les mouettes.

« L'île aux oiseaux » était située juste en face, au milieu du bassin ; cette île fut le but de maintes expéditions. Au début le père Dupuch me prêtait son canot à rames, mais ne me permettait pas de m'éloigner. Ensuite mes parents me donnèrent un « canoë canadien » avec sa double dérive relevable et sa petite voile ; plus tard encore, ma mère nous acheta, à ma sœur Simone et à moi, un ravissant monotype en acajou, dérive relevable et voile comprise. Nous devînmes aussitôt des navigateurs au long cours, attentifs aux marées et aux coups de vent.

Je me souviens aussi avec un serrement de cœur de la dernière sortie de mon père dans le jardin côté ville. Il suivait le chemin étroit allant de la maison jusqu'au garage, puis jusqu'à la grille donnant sur le Boulevard de la Plage. Je le regardais marcher avec peine; j'étais attentif et angoissé, bien que ne me rendant pas tout à fait compte de l'état désespéré de mon père. Une de ses dernières entreprises m'a fortement impressionné : avec des amis de la base aéronautique de Cazaux, il avait eut l'idée de monter sur l'arrière d'une barque, un moteur d'avion pourvu de son hélice, espérant se propulser ainsi au dessus des fonds bas et herbeux, qui entouraient l'île aux oiseaux. Le moteur marcha, mais il était trop lourd et le tout bascula dès sa mise à l'eau.

Nos expéditions, à ma sœur et moi, nous menaient souvent jusqu'à l'île aux oiseaux, qui était inhabitée, à quelques cabanons de pêcheurs près, plus une maison sur pilotis qui existe toujours. Une zone large de plusieurs centaines de mètres se découvrait tout autour à marée basse ; elle était occupée par des parcs à huîtres et sillonnée par des chenaux naturels permettant à la marée d'aller et venir. La pêche dans



*Amours de jeunesse,
Arcachon*

les zones couvertes d'algues était source de nombreuses découvertes. Je poussais mon filet pour attraper des crevettes, parfois aussi des hippocampes, des anguilles et divers petits poissons ; je me souviens aussi des grappes d'œufs de seiches, noires comme de l'encre, accrochées aux herbes. En ôtant avec précaution leurs peaux extérieures, résistantes comme du cuir, on découvrait une seconde peau transparente, dans laquelle nageaient déjà les petites sèches, qui même crachaient leurs premières gouttes de sépia. On attrapait aussi des crabes, de petites soles et on faisait s'envoler

des oiseaux.

Il m'est arrivé de faire en deux ou trois jours le tour du Bassin ; il fallait alors camper sur le rivage, et je n'ai jamais été dévoré par autant de moustiques.

Mon goût pour l'aventure était déjà là, s'y mêlait d'ailleurs l'attrait de petits dangers. Le courant violent de la marée descendante aurait pu nous entraîner dans les passes et jusque dans l'océan. Il pouvait y avoir d'imprévisibles coups de vent. Il m'arriva de chavirer avec une jeune amie qui se fit gronder en rentrant chez elle, il paraît que je chantais à gorge déployée et sans guère m'occuper de la barre... Nous pûmes cependant redresser le bateau et le traîner jusqu'au rivage pour le vider.

Les années passaient, et je fus finalement autorisé à posséder une carabine 22 long rifle, ce qui consacrait mon passage à l'âge adulte et supposé responsable.

Il m'arrivait de tirer quelques oies ou canards navigant en triangle à grande hauteur, mais toujours sans résultat. Je m'amusais aussi à tirer en m'appuyant sur la balustrade de notre jardin sur une grosse bouée, noire et cylindrique, située à 300 mètres environ, qui marquait le passage du chenal : quand je ne voyais pas la petite éclaboussure provoquée par la balle, c'est que j'avais gagné ! Je tirai une fois aussi un moineau situé à 50 mètres, au pied de la jetée Thiers, maintenant noyée dans le sable : l'oiseau tomba ! Pourtant je dus me rendre à l'évidence : la balle s'était écrasée tout près de l'oiseau et c'est un éclat qui l'avait touché.

Mes parents, dans un premier stade, m'avaient inscrit à l'école d'un certain monsieur Bonzoumet, bedonnant, bienveillant, rougeaud et consciencieux ; l'école était à 50 mètres de notre villa et c'est donc là que j'appris à lire et à compter, on m'a dit que, jusqu'à l'âge de sa retraite, il racontait mon histoire aux parents venus le consulter, et auxquels il disait : « Ici, on travaille bien; je citerai le cas d'un de mes élèves entré depuis à Polytechnique » .

Ma mère m'avait ensuite inscrit à Saint Elme, collège dominicain situé à l'entrée de la ville. J'appris que mon père avait déjà étudié là, dans sa jeunesse. C'est ce que me rappela un jour avec affection le père Morel, un des piliers de l'Etablis-

ment, dont le visage s'ornait d'une immense barbe de prophète. Je me souviens aussi de mon professeur principal, l'abbé Laneau, dont l'étrange double rangée de dents me fascinait. Il y avait aussi un professeur basque, l'abbé Anabitart, et le professeur Savin dont le fils Abel est resté un ami.

Dans ce collège, qui avait une tradition marine, l'uniforme comportait encore un béret marin à pompon bleu et une large ceinture de flanelle de même couleur. Mes autres souvenirs de cette époque sont ceux du bruit assourdissant qui résonnait dans la chapelle, au moment de l'élévation ; la chorale rivalisait avec les tambours et trompettes ; tout aussi importantes pour moi, étaient mes chasses aux fourmis-lions, dont je cherchais les entonnoirs pendant les récréations, dans les zones sablonneuses du fond de la cour.

Je me souviens aussi du professeur de mathématiques qui me posa un problème de géométrie, que je résolus plus intuitivement que mathématiquement, par le biais d'une « expérience pensée ». Le professeur parut impressionné, et me conseilla de poursuivre mes études en mathématiques, ce qui ne m'empêcha pas, plus tard, de passer mon bachot de justesse.

A la fin de la seconde, comme je n'avais pas eu tous les premiers prix, ma mère, vexée, me retira du collège, et j'eus désormais des cours particuliers.

Mais peu avant mon retrait de Saint Elme, mon avenir avait bien failli s'arrêter là ! Revenant du collège à bicyclette, je m'étais retrouvé étendu sur la chaussée, les roues de ma bicyclette coincées entre les roues avant et arrière de la voiture qui m'avait heurté. J'étais indemne.

Un autre événement m'avait aussi grandement impressionné ; un de mes oncles, François Walckenaer, Ingénieur au Corps de Mines et Directeur des Usines du Creusot, avait mis lui aussi son fils à Saint Elme et avait demandé à ma mère de devenir son correspondant. Il nous avait réunis pour déjeuner au Grand Hôtel ; j'étais vraiment impressionné, étant invité dans le plus grand restaurant d'Arcachon, par un oncle qui venait d'arriver par le train. Ceci me donnait l'impression de pénétrer dans un monde fabuleux de puissance, très éloigné de ma modeste vie de famille si fermée sur elle-même.

J'avais été très protégé; je me souviens quand même d'avoir été sévèrement réprimandé par mon père, le jour où on nous avait servi de grosses fraises rouges, que j'avais comparées au nez rutilant de son notaire....

Un autre souvenir est celui d'avoir dégusté un plat de poulet à la basquaise, nageant dans une sauce orange vif sur laquelle flottaient des yeux d'huile d'olive. Je n'ai jamais retrouvé ce plat.



*Un amour de jeunesse
(60 ans après)*

et orgueilleuse. Simone avait failli mourir d'une mastoïdite. J'avais été plongé dans une immense angoisse et en même temps choqué par la relative indifférence de Christiane. Simone fut sauvée...

Un certain Noël, Christiane déclara à ma sœur avec quelque condescendance, que le Père Noël, n'existait pas ; je le savais bien, mais j'estimais que d'y croire, était une des joies de l'enfance ; je défendis donc bec et ongles le rêve de Simone.

Les années passaient et mon intérêt pour les jeunes filles s'éveillait, l'une de mes amies d'enfance m'a déclaré qu'à l'époque j'avais une tête d'ange couronnée de boucles blondes, cela me paraît maintenant difficile à croire !

Une de mes premières terreurs, redevable à la gente féminine, me fait encore frémir : deux amies jeunes voisines fort

D'autres incidents peuplaient notre vie quotidienne. Par exemple, ma sœur Simone, avait développé un goût étrange pour manger crus les escargots du jardin. Simone n'était pas la plus intelligente, mais certainement la plus affectueuse de mes sœurs. En tous cas elle était excellente cavalière et brillait sur les champs de courses archachonnais. J'ai toujours ressenti pour elle une particulière affection et l'envie de la protéger. Ma deuxième sœur, Christiane, était, aussi intelligente qu'artiste, mais assez dure

taquines s'étaient concerté pour me faire peur ; elles avaient immobilisé ma main droite sur la tranche d'un arbre récemment tronçonné, en me disant qu'elles allaient me la couper. J'en frémi encore !

Sachant que j'avais perdu mon père, une ou deux personnes bien intentionnées prirent l'initiative de me donner quelques conseils concernant les jeunes filles. Je tombais une fois amoureux d'une fille à grosses lunettes extrêmement douée en mathématiques, rousse et fraîche. Il y eut de merveilleuses promenades à bicyclette, sur les rubans bétonnés qui sillonnaient la forêt des Landes. Nous nous avançons en respirant le parfum des pins et des ajoncs; les sous-bois s'éclairaient de l'or des genets en fleurs et du rouge écarlate des arbrouses. Les instants de repos étaient bien agréables ; mais en ces temps-là, mœurs et prudence obligent, les relations restaient relativement contenues.

Mon professeur de mathématiques, finit par me dire que cette relation, compte tenu en particulier de nos âges, lui paraissait peu raisonnable. Je finis par en convenir. Quelques temps plus tard, une charmante et intelligente amie de mes sœurs, aux yeux bleus, se présenta à son tour ; sa sœur aînée me demanda peu après de venir la voir, et me pria instamment d'être sage, sa petite sœur ayant paraît-il perdu la tête à mon sujet. Je fus très effrayé et me sentis terriblement responsable. Je m'éclipsai aussi brusquement que maladroitement. La pauvre fille fit plus tard un bon mariage, mais dut se demander longtemps ce qui avait pu se passer.

Il y en eut d'autres, que j'emmenais faire des tours en canoë, quand venait le soir et que la chaleur baissait. La brise de mer se calmait généralement à la nuit tombante. Les derniers souffles frais et salés de l'océan se mêlaient à l'odeur du varech, et l'embarcation glissait sans bruit sur les eaux redevenues toute lisse ; parfois, un poisson effrayé sautait devant nous. J'entends encore le doux crissement du canoë qui au retour venait s'immobiliser sur le sable.

Mais les saisons continuaient à passer, et des aventures plus sérieuses, joyeuses ou douloureuses, se succédèrent.

Ce fut bientôt l'entrée à l'École Polytechnique, puis la guerre. Mon enfance était bien terminée.



*Empreinte d'hippocampe
de l'île aux oiseaux*

61 : UN WEEK END EN TASMANIE



*Coquillages bivalves
(cousins des coquilles St Jacques)*

La société de Travaux Publics CITRA, avait obtenu un contrat pour le percement (en vue de l'installation d'une usine hydroélectrique) d'un écran rocheux proche de Trevallyn, (deuxième ville de Tasmanie après Hobart, sa capitale).

Un directeur de chantier de CITRA était en charge de ce projet. Hautement compétent, il était par contre d'un caractère rugueux, et peu diplomate. Cela allait devenir encore plus un problème du fait que la roche s'était révélée beaucoup plus difficile que prévue; cela allait nous obliger à aller devant les tribunaux et à utiliser un argument peu admis dans ce pays de langue anglaise l' « Act of God ».

Je venais d'être envoyé à Sydney par le Groupe Schneider, pour créer une antenne et vendre des équipements ; on me donna la tâche supplémentaire de faire le tampon entre notre directeur à Trevallyn et les autorités tasmaniennes : ma position était délicate car je n'étais ni le patron, ni le subordonné de ce directeur de chantier. Mais ce dispositif fonctionna convenablement.

Lors de mes visites sur cette île, j'eus l'occasion de passer quelques week-ends ; on me prêtait une voiture et je partis explorer la côte nord à l'est de Trevallyn. J'avais emporté mon matériel de plongée et ma tente : c'est là que, comme d'habitude, de merveilleuses surprises m'attendaient. Je me mis bientôt à l'eau dans une baie repérée sur ma gauche et assez loin de la route. J'imagine que nul n'avait jamais foulé cette forêt d'eucalyptus ni ce coin de terre, dans ce pays peu peuplé. Dès que j'eus plongé je fus au centre d'un spectacle rare : du fond, dont je n'étais séparé que par quelques mètres d'eau claire, s'éleva une sorte de nuage de coquilles Saint Jacques, qui pullulaient en ces lieux que nul pêcheur n'avait sans doute jamais exploités. Ces coquilles nageaient en tous sens comme des soucoupes volantes, propulsées un peu comme le font les seiches, par deux tubes sortant de l'entrebâillement de leur coquille ; cela leur permettant de s'élever par réactions successives au dessus du sol, de se propulser en virevoltant et en tournant sur elles-mêmes comme auraient pu le faire des ballerines, en même temps qu'elles ouvraient et fermaient leurs valves pour se propulser. C'était une véritable armée de coquillages venant inspecter l'intrus

arrivant de la surface. Il faut savoir que ces curieux animaux sont pourvus aussi d'une couronne d'organes de vision rudimentaires le long du rebord circulaire de leur corps de mollusque. Ce dispositif leur permet de s'orienter, plus ou moins, tant que leurs valves restent entrouvertes. Le fond foisonnait aussi d'étoiles de mer et de grosses holothuries colorées aux formes étranges. Je me serais cru sur une autre planète et rassemblai quelques uns de ces animaux sur le rivage, pour en faire une photo.

Sortant de l'eau en fin d'après midi pour dresser ma tente, je vis surgir avec stupéfaction en travers de mon chemin, un « wombat », rare marsupial, ressemblant à un gros rongeur. Je m'installe, dîne un peu et m'endors. Au petit matin voilà que passe devant moi, un échidné, sorte d'animal poilu, de la taille d'un gros lapin, de la toison duquel émergent de vigoureuses épines. Je n'ai jamais, pendant mes 4 ans d'Australie, revu dans la nature ni de wombat ni d'échidné.



Nautilus tasmaniens

Le lendemain je reprends la direction d'Hobart; je m'arrête et entreprends une marche dans la forêt. Il devait y avoir dans les environs quelques exploitations agricoles (entretenu peut-être par les descendants des forçats qu'on envoyait dans ces régions, au XVIIIème siècle) ; en effet la forêt d'eucalyptus s'éclaircissait, remplacée par de grandes zones herbeuses. Je n'ai jamais vu autant de lièvres de ma vie, sauf peut-être en Patagonie (où il s'agit d'ailleurs d'une autre espèce). Je crois que les lièvres australiens avaient été introduits dans ces régions, en même temps que des renards, pour essayer d'équilibrer les hordes des lapins qui s'étaient monstrueusement multipliés après y avoir été introduits. Mais les lièvres n'y avaient pas suffi, ni les renards; il avait fallu attendre l'introduction de la myxomatose, pour contrôler peu à peu l'invasion de ces rongeurs.

Ceci me rappelle une autre aventure australienne. Il m'arrivait en week-end de quitter Sydney pour le bush afin de chasser les renards ; on utilisait des sifflets imitant le couinement d'un lapin blessé, et on les voyait arriver assez vite. On pouvait les voir s'approcher à quelques mètres si on restait immobile. On avait en même temps l'occasion, avec un peu de chance, de découvrir d'autres représentants de l'étrange faune australienne : des kangourous de diverses sortes, des kukaburras, dont le chant imitait à la perfection le son émis par un homme ricanant à gorge déployée, des vols de cacaotès blancs ou de perroquets multicolores ; plus rarement j'ai aperçus un serpenteaire haut sur pattes occupé à chasser lézards et autres reptiles.

Mais le spectacle dont le souvenir me laisse encore bouche bée, c'est celui de ces hordes de lapins qui avaient envahi le continent et mis en danger la pâture des moutons, ressource fondamentale et quasi sacrée du pays. Je me trouvais ce jour là en un lieu complètement désert, fait de légères collines herbeuses et rocheuses, j'avais tranquillement ; une véritable mer de lapins m'entourait ; j'avais d'un mètre et tous ces animaux devant moi reculaient du même mètre ; ils étaient si serrés que je garde l'impression d'une couverture répandue sur le sol et glissant sur celui-ci d'un seul bloc. J'avais là sous les yeux la matérialisation d'une catastrophe écologique causée par l'homme. Un cas australien analogue fut celui de l'introduction d'un cactus sud américain, amené pour nourrir les animaux dans les périodes sèches. Ces cactus s'étaient mis à envahir l'Australie plus vite qu'ils n'étaient mangés. On ne put arrêter leur progression et les contrôler qu'en introduisant un insecte qui faisait des trous dans les palettes des cactus. A la moindre pluie cela faisait pourrir ces plantes. Toutes ces catastrophes – et il y en a d'innombrables sur notre planète – montrent combien l'intervention des hommes peut créer de désastres écologiques en modifiant les équilibres naturels qui ont mis des millions d'années à s'établir. La grande majorité du public ignore encore la précarité des équilibres qui permettent aux espèces vivantes de coexister sur notre globe, même parfois en symbiose en assurant leur survie.

62 : ACCIDENTS PRESQUE MORTELS



Panique et désarroi

Chacun risque de mourir d'accident au cours de son existence; un jour on meurt pour de bon, parfois de ce qu'on appelle : une belle mort.

Je n'en suis pas encore arrivé là, mais j'ai quand même plusieurs fois frôlé l'accident mortel.

Le plus ancien a déjà été évoqué : c'est le jour de mon enfance où je me suis retrouvé étalé sur le sol, devant une voiture brusquement arrêtée ; ma bicyclette était écrasée entre les roues arrière et avant de ce véhicule, et c'était en revenant de Saint Elme.

Une autre fois, cela avait été au Sahara, sur la route de Colomb Béchar à Gao. Je m'étais embarqué dans un camion chargé d'algériens ; pendant le trajet, au milieu du désert du Tanezrouft, l'un d'eux essaya de me vider les poches ; j'avais 19 ans, j'étais vigoureux et soupe au lait, j'envoyais donc promener l'individu d'un coup de point violent. Il sortit son couteau et avait sans doute l'habitude d'égorger des moutons. Ses camarades le calmèrent ; j'appris après cela à mieux me contrôler.

Une autre fois encore, aux USA, nous étions partis sur le rivage Atlantique avec quelques amis. Sur la plage, je dus remplacer une roue ; le cric était commandé par un levier, qu'il fallait alternativement abaisser et remonter. Soudain, la sécurité lâcha, et le poids de la voiture la fit descendre, agissant sur le cric qui se mit à se mouvoir violemment de haut en bas. J'eus le nez complètement écrasé.



*En ce monde autant
d'armes, hélas, que d'êtres
humains*

Ensanglanté, mais responsable de l'équipée, je tins cependant à ramener moi-même la voiture et mes amis à Washington.

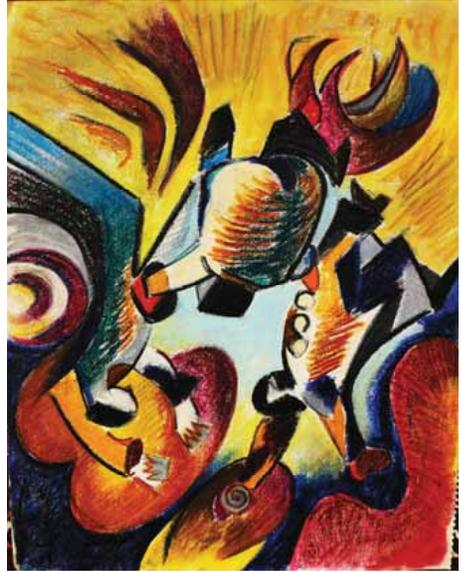
A l'hôpital on me rafistola un peu ; mais quelques années plus tard on dû refaire l'opération. A quelques centimètres

près, j'aurais eu le crâne brisé.

Ce même week-end, la nuit avait été caniculaire et absolument noire. Nous nous étions baignés dans le costume d'Adam ; je sentis soudain une brûlure presque insoutenable entre mes jambes, à un endroit des plus sensibles, et me mis à courir en hurlant sur la plage : il s'était agi d'une rencontre avec une méduse urticante. Mais le risque était moindre que celui que j'aurais pu courir en Australie, car il se produit en effet pendant quelques semaines d'été, le long de la grande barrière, un foisonnement de méduses dont le contact peut être mortel. Je me demande d'ailleurs comment cela ne m'est jamais arrivé.

J'ai été victime d'une toute autre sorte d'accident au Costa Rica : nous suivions un chemin menant à un cratère en ébullition et j'aperçois soudain une magnifique fleur, un peu plus bas sur ma droite : je veux absolument la photographier. Le flan de la montagne était vraiment très raide, retenu uniquement par la végétation ; soudain je dérape et glisse, je m'accroche de justesse à une racine. J'ai bien failli ne jamais revenir.

Mais l'accident qui me fait encore frémir le plus, c'est celui survenu dans le massif de la Grande Chartreuse, au dessus du célèbre monastère. Les pentes n'étaient pas excessives, mais recouvertes de débris calcaires glissants ; je tombe et me mets à rouler sur moi-même en me recroquevillant pour protéger ma tête. Je sens que je roule de plus en plus vite et que je perds conscience. Je m'arrête soudain dans un grand choc, plaqué au sol sur un chemin de chèvres qui passait en travers. En dessous, à quelques mètres, la pente se terminait



Nous vivons dans l'inconnu, le danger et l'imprévisible

sur un important dénivelé vertical. Je n'aurais pu échapper à la mort. J'étais avec un camarade qui m'aida à me relever et à redescendre jusqu'au monastère. J'avais le visage en sang et le nez cassé.

Nous frappons à la porte de la Chartreuse. Un moine nous ouvre, nous lui demandons un peu d'aide et de l'eau. Je regrette, dit-il, « Nous ne pouvons vous aider, mais allez donc voir le couvent de bénédictines qui est à deux cents mètres, les religieuses vous aideront ». Là, les sœurs me donnèrent de l'eau pour me laver le visage et me donnèrent en plus un verre de lait. J'en veux encore un peu à l'intransigeance des Chartreux et je bénis les Bénédictines.

J'ai cru aussi ma fin arrivée lors d'une arrestation par les allemands à Orléans. Je l'ai déjà racontée : c'était du pile ou face.

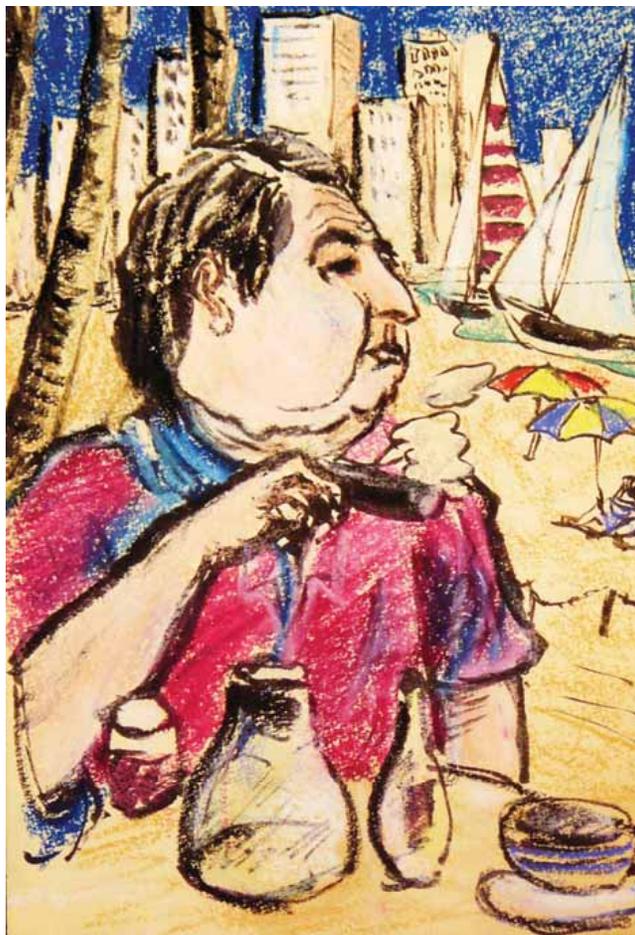
Mon dernier sauvetage fut plus banal ; on avait dû m'opérer d'urgence d'une vésicule biliaire infectée, qui ne me faisait pas mal et n'avait donc pas été détectée. Le chirurgien me dit ensuite que 48 heures plus tard il eut été sans doute impossible de me sauver, tant j'avais été proche d'une septicémie généralisée.

Je néglige les aventures un peu périlleuses qui me sont arrivées en Afrique, par exemple celle du buffle qui paraissait vouloir en finir avec moi ; et une autre fois avec une éléphante protégeant son petit ; elle se retourna en baissant la tête et en battant des oreilles. Mais si je peux raconter ces histoires c'est que je suis encore là.



Instants de terreur

63 : POT POURRI DE NOS SOUVENIRS AMERICAINS



*Newyorkais prospère en vacances
à Waikiki (Hawaï)*

Les épisodes successifs de ma carrière reflètent la variété de mes curiosités dans les domaines tant culturels que professionnels, artistiques et sportifs.

J'aurai parcouru la vie un peu comme une abeille qui visite avidement, dès le printemps arrivé, le plus grand nombre de fleurs possibles. Je ne pense cependant pas avoir trop papillonné ; mes curiosités, pas plus que mes aventures, n'ont jamais mis en cause ma conscience professionnelle, ni ma loyauté envers ceux qui me faisaient confiance.

Je suis sans doute né trop curieux, peut-être aussi trop gâté et laissé trop libre au cours de mon enfance. Cela comporte avantages et inconvénients. La suite de mes souvenirs épars reflète évidemment mon caractère, mon goût pour les nouveautés et toutes aventures ; cela m'a conduit à vivre sur plusieurs continents et à mener plusieurs métiers. Les anecdotes qui suivent mettent bien en relief cette façon de vivre, car elles se concentrent sur une seule période, et sont toutes relatives à notre séjour de 4 ans aux Etats Unis.

J'avais eu la chance inouïe, dans les mois qui avaient suivi l'occupation et la guerre, d'être le jeune ingénieur des Ponts et Chaussées choisi pour devenir l'adjoint d'un de mes anciens, Jean Baudelaire, un homme remarquable, qui avait été nommé à Washington, chef de la Mission d'Achat des Travaux Publics. Cette mission à l'étranger était pour moi la première du genre. Aussi, tout ce que j'allais découvrir, tout ce qui allait m'arriver, m'apparaissait à l'avance exaltant.

Combien auraient voulu être à ma place ! Ce fut d'abord l'arrivée au dessus de New York, ville fameuse tant par son étendue que par ce qu'elle représentait de puissance, rendue plus impressionnante encore par la verticalité de son architecture et par ses bouquets de gratte-ciel.

Peu après notre installation à Washington, je dus me rendre à San Francisco. Je me souviens avec éblouissement de mon survol des plaines illimitées qui occupent le centre de ce pays-continent. Ces espaces sont interrompus, assez brusquement d'ailleurs, par la barre des montagnes rocheuses, souvent enneigées ; soudain on voit sous son avion le sol qui s'abaisse au niveau de la côte Pacifique et au dessus de la Californie ! On plonge alors brusquement dans le royaume

du soleil ; comme celui-ci baissait, nous pénétrions dans un royaume de lumière dorée. J'apercevais pour la première fois le Pacifique ; cela me faisait déjà rêver à Hawaï, et même au delà, à l'Asie.

Par ailleurs j'étais intrigué par les séries de moutonnements dorés alignés comme des chenilles processionnaires au pied des collines.

On me dit qu'il s'agissait des sables rejetés par les dragues géantes qui exploitaient les gisements aurifères ; j'étais à cette époque au tout début de mes contacts avec le peuple américain. Celui-ci, que j'allais découvrir, était extraordinairement actif, passionné d'entreprise et d'argent, mais en même temps si généreux ; c'est ce peuple qui était venu nous délivrer du joug des nazis. Dans l'avion, j'avais bavardé avec ma voisine, une jeune femme enjouée ; je lui avouai que cette arrivée à San Francisco était pour moi une première, et par conséquent une magique découverte. Alors, à ma grande surprise, et avec la plus grande simplicité, elle me dit : « Je n'ai malheureusement pas le temps de vous montrer la ville, mais il faut absolument que vous traversiez le Golden Gate et que vous alliez voir les « Muir Woods » (c'est la forêt de séquoias géants qui commence au nord de la baie). Après vous être installé dans votre hôtel, venez chez moi, je vous prêterai ma voiture. C'est ce qui se passa, j'allai voir la forêt de séquoias, puis au retour j'allais visiter le merveilleux Jardin Botanique et son aquarium. Dans la soirée j'allai lui rendre sa voiture, en la remerciant profusément. Je n'eus jamais l'occasion ni le temps de la revoir.

Au fil des semaines j'allais de surprise en surprise ; je découvris en revenant à Washington une affiche disant : « You die, we will do the rest » : (mourez, nous ferons le reste). Après tout, pourquoi ne pas faire une dernière affaire avec les mourants...

Une autre fois, au cours d'un week-end, nous eûmes l'occasion de traverser un petit village ; sous le porche de l'église, se trouvait un panneau sur lequel une courbe était tracée : sur l'axe horizontal des abscisses étaient indiquée la température souhaitée par les fidèles en hiver. Sur l'axe vertical des ordonnées, était notée la contribution moyenne qui devrait

être versée par chaque fidèle pour assurer la température de son choix. Dans ce pays tout était visiblement organisé, objet de mesure et de prix !

Une aventure très différente, mais qui montre elle aussi, la tournure d'esprit industrielle et efficace de ce pays, c'était l'histoire du gros saumon que j'avais pris dans la baie de Vancouver, au cours d'une pêche à laquelle j'avais été invité. Nous reçûmes à Washington, 15 jours après, une caisse de boîtes de conserve renfermant ce qu'était devenu mon saumon. Une étiquette était collée sur chaque boîte, montrant le plan de la baie de Vancouver avec une croix indiquant l'endroit où j'avais pris le saumon. Le saumon était d'ailleurs trop salé et presque immangeable : un mauvais réglage avait dû intervenir dans la chaîne de fabrication.

Une autre aventure encore, directement liée aux effets d'une civilisation automatisée à l'extrême, fut la grosse grippe que j'attrapai dans le train Washington New York un jour de chaleur écrasante. La climatisation s'était dérégulée, tous les passagers grelottaient, et il était impossible d'ouvrir les fenêtres.

A notre époque de surpopulation du globe, de concentration de groupes industriels géants, de sophistication des services, les petits accidents qui seraient restés autrefois locaux, peuvent maintenant avoir des conséquences frappantes pour des milliers d'individus. Pannes, armes modernes, terrorisme, épuisement des réserves minérales et végétales, pandémies, peuvent affecter d'immenses populations. Les modes de vie et de survie risquent d'être bouleversés en même temps que les valeurs morales : ceci est peut-être encore plus grave pour l'avenir de l'homme que les risques matériels.

En été, nous partions souvent vers la baie de la Chesapeake ou sur la côte Atlantique. Ma famille s'installait à Rehobot petite station balnéaire. Nous avions parfois pour voisins les Valensi ; lui, ancien conseiller d'état était devenu conseiller financier de notre ambassade, et devint par la suite directeur associé de la Banque Lazare, à Paris. Nous pêchions ensemble. Il y avait un bateau, l'Emma, qui emmenait tous les jours une trentaine de pêcheurs ; chacun disposait ses lignes côte à côte et presque chaque minute chacun reti-

rait son poisson. C'était parfaitement organisé. Parfois Valensi nous invitait aussi à l'accompagner en mer, Pierre Ledoux son adjoint et moi, pour pêcher le bar à la traîne ; le bateau fonçait dès que les mouettes paraissaient se jeter sur un banc de poissons. Valensi criait triomphalement « Cà break » car, à ces moments là, les bars remontaient de leur côté des profondeurs. J'ai, à d'autres occasions appris à Valensi à pêcher la truite.

En hiver, ma femme et moi, allions, seuls, en d'autres points de la côte, bordée par des marais couverts de riz sauvage. Pour y aller ma femme conduisait, toujours trop vite d'ailleurs, et la police finit un jour par nous rattraper.

Nous traversions la Chesapeake en bateau et nous passions la nuit dans une petite ville en chemin. Tôt le matin nous allions vers les rizières sauvages de la côte, j'enfilais mes cuissardes ; il m'est arrivé de tuer quelques canards. Je tirais aussi dans des vols compacts d'alouettes de mer qui faisaient des aller et retour au dessus du rivage ; ils ressemblaient à des ruban d'argent qui scintillaient chaque fois qu'elles amorçaient un virage dans le soleil. Je pêchais aussi autour de la baie de la Chesapeake ; on y attrapait des croakers, curieux poissons qui grognaient dès qu'ils tombaient au fond du bateau.

Bien entendu nous avons visité, ma femme et moi, de nombreuses régions des USA., et aussi du Canada. Parmi nos meilleurs souvenirs sont ceux du Park Yellowstone, avec ses geysers et ses concrétions minérales éclatantes de blancheur. Cette région était traversée par des troupeaux de buffles et par des élans, sorte de cerfs géants. Nous sommes aussi allés au bord du Grand Canyon que nous nous sommes bien gardés de descendre, puis à Monument Valley, au Parc des volcans et bien d'autres. Au dessus des Rocheuses nous avons vu se former des ciels comme nulle part ailleurs, avec des nuages denses et blancs ressemblant à des meringues compactes bien découpées dans le ciel bleu. Nous avons aperçu des chèvres sauvages, un ours grizzly ; et grillions parfois les truites de notre pêche.

Un jour nous nous sommes trouvés bloqués dans notre lodge par un élan aux bois gigantesques rêvant et mâchon-

nant devant notre porte, ces animaux peuvent être dangereux et nous avons dû attendre qu'il nous libère.

Nous avons traversé aussi la ville de Las Vegas, déchaînée dans ses jeux de lumières et son architecture extravagante ; nous y avons même gagné, dans une machine à sous, un demi kilo de pièces de 5 cents.

Nous avons, en d'autres saisons, exploré les fonds coralliens de Floride.

Dans le nord nous avons aussi longé les quartiers d'abattoirs nauséabonds des faubourgs de Chicago, mais aussi les gratte-ciels futuristes de cette superbe ville.

Nous avons un dimanche, Pierre Ledoux et moi, assisté à un office dans une église noire baptiste de la banlieue de Washington. Cela ne se faisait pas du tout, à cette époque où l'apartheid restait strict et où on voyait encore sur certaines plages, où à l'entrée de certains hôtels : « For Whites Only ». Pour revenir à l'église baptiste ; l'officiant, informé de notre présence, a publiquement salué les parisiens que nous étions ; et nous avons pu entendre de merveilleux Negros Spirituals. Je suivais le texte sur une feuille que je partageais avec ma voisine noire enchantée.

D'autres week-ends, j'allais pêcher des poissons-chats dans le Potomac, et je voyais des noirs lancer au hasard des hameçons à trois dents pour attraper des sortes de harengs, qui, à certaines époques remontaient la rivière en bancs serrés.

Nous nous sommes, bien entendu, souvent régalez de « soft shell crabs » de « Hi men steaks », ainsi que de « Deep fried south chicken » accompagnés de pommes de terre de l'Idaho.

A Washington, j'allais parfois m'asseoir dans le hall du célèbre Hôtel Mayflower, les chapeaux des riches américaines, au printemps, dépassaient tout ce que j'ai vu de plus extravagant dans le genre.

Il m'arrivait aussi de me livrer à quelques facéties : par exemple j'ai eu l'initiative saugrenue d'introduire dans le salon de ma belle-mère, (à l'époque où mon beau-père contrôlait les finances des Missions d'Achat Françaises), un « écureuil volant », ou plutôt planant toutes pattes déployées, et que j'avais attrapé dans le parc de Rock Creek. Il glissait élégamment d'un rideau à l'autre, traversant la pièce ; il ne

faisait pas l'unanimité. J'avais également introduit une tortue d'eau dans la baignoire des locaux de la Mission d'Achat des Travaux Publics, pour agrémente l'environnement....

Il me fallut parfois aussi accompagner mon patron, Jean Baudelaire, au Québec. Nous y rencontrions les frères Simard : une des rares familles françaises qui avait réussi, malgré l'opposition des anglophones contre les francophones. Cette famille était très connue et lorsque les bateaux de commerce remontaient le Saint Laurent, arrivant à la hauteur de leur grande demeure, ils saluaient régulièrement d'un coup de sirène, auquel les frères Simard répondaient de même.

Je terminerai le pot pourri de ces souvenirs d'Amérique, par l'évocation de notre visite à Charleston chez certains de nos lointains parents américains. A l'époque des guerres de religions, quelques membres de ma famille devenus protestants s'étaient exilés en Angleterre, puis aux USA ; le premier débarqué était paraît-il un vigoureux pasteur qui descendit l'Ohio en pirogue, épousa successivement plusieurs femmes qui moururent d'épuisement, et qui devint, paraît-il, le premier gouverneur de Caroline du Sud.

Nous sommes descendus un jour à Charleston, pour visiter certains de nos lointains parents, les Bennet. Cette famille avait conservé précieusement la tradition du français, et habitait une grande maison coloniale, un peu délabrée, située au milieu d'un bouquet de grands arbres d'où pendaient de tous côtés, telles des guenilles, des longs lichens caractéristiques de la région. Ils avaient des serviteurs noirs, qui certes n'étaient plus des esclaves, mais vivaient comme faisant partie de la famille, toute déférence gardée. Nous avons l'impression d'être revenus à l'époque précédant la guerre de Sécession et nous fûmes chaleureusement reçus : parfois il arrive d'ailleurs que des membres de la « Huguenot Society of South Carolina », passent en France et cherchent encore à se renseigner sur leurs ancêtres.

Cette tradition d'émigration ne paraît pas éteinte, puisque notre fils, né aux Etats Unis et ayant fait ses études tant à Paris qu'à New York, a épousé une américaine diplômée de Harvard. Ils ont quatre enfants multilingues, qui étudient dans les meilleures universités américaines. Nos liens et no-

tre attachement pour ce pays, nous font espérer qu'il ne sombrera pas dans des excès, en raison de sa considérable puissance qui s'ajoute à son incompréhension souvent profonde des autres civilisations.

Soumis comme ils le sont à des influences religieuses et idéologiques, pas toujours très éclairées, cela pourrait leur faire commettre de très grandes erreurs à très grande échelle.

God save the USA and my American family!



Américain typique en vacances

64 : LES JAPONAIS SONT SPECIAUX



Bonheur et innocence

Je pourrais écrire des volumes sur ce pays. Je l'ai visité environ 24 fois, il m'a séduit de mille façons. D'entre les pays évolués, il m'apparaît le plus différent de tous les autres.

J'ai déjà relaté quelques expériences japonaises, mais je souhaite revenir sur quelques anecdotes qui donnent un relief particulier au comportement si original de ce peuple.

Je m'étais trouvé à l'origine, après la coupure de la guerre, de la première implantation hors Japon, du célèbre groupe de grands magasins : Mitsukoshi.

La première de leurs implantations avait été celle de Mitsukoshi France, avenue de l'Opéra, qui, après son succès, avait entraîné toutes les autres, tant en Europe qu'aux USA et même en Chine. Rapidement ce magasin était devenu, à Paris, le lieu de rendez-vous de la plupart des touristes japonais, qui timidement commençaient à s'aventurer hors de leur pays, resté isolé depuis des siècles, et encore plus après leur récente défaite militaire.

Au début, et encore en 1970, les japonais n'osaient s'aventurer hors de leur île qu'en groupes solidement encadrés. Ils venaient à Mitsukoshi France acheter les meilleurs articles de luxe français, et Mitsukoshi Japon nous demandait aussi de leur envoyer les mêmes articles pour les vendre directement à Tokyo.

C'est ainsi que nous avons envoyé à l'essai quelques copies de commodes Louis XVI ; le succès fut immédiat. Nous reçûmes le télégramme suivant : « Grand succès des commodes. Envoyez du Louis »

Dans un tout autre domaine les touristes japonais venaient nous demander conseil pour visiter Paris. Ils étaient ravis de montrer leur connaissances du français ; l'un demanda où était « Le Musée du jus de pomme » traduisez : « Musée du Jeu de Paume ». Un autre, on ne saurait l'inventer, cherchait « Le Musée du jus d'orange », ce qui voulait dire « l'Orangerie ». Chaque année le groupe Mitsukoshi souhaitait organiser, pour quelques centaines de leurs fournisseurs et clients, une visite à Paris, qu'il fallait marquer par un événement particulier. Une certaine année, dans le programme, je proposais un événement musical à Notre Dame avec les

« Concerts Lamoureux ». Nous fîmes les arrangements adéquats avec le Chanoine Bérard, musicologue lui-même. La cathédrale était pleine ! Le Président du Groupe Mitsukoshi, monsieur Okada (un homme de grand talent), était présent. On nous avait aménagé devant l'autel, donc face à la foule, une rangée d'une dizaine de sièges pour invités de marque. Les japonais, qui pensent volontiers que deux plus deux font toujours quatre, avaient demandé qu'après le concert le chanoine Bérard les bénissent, cela ne peut faire de mal m'avait-il dit, et il avait accepté. Quant aux japonais qui naviguent entre le Shintoïsme et le Bouddhisme, je n'ai jamais complètement compris comment ils combinent leurs croyances ; en tous cas ils ont un immense respect, en toutes occasions, pour ce qui est traditionnel.

Le chanoine, à la fin du concert, nous rejoint donc devant l'autel, fait face à l'assistance qui s'incline. Il lève une main bénissante ; il règne un silence religieux dans la nef. C'est alors que le Président Okada, se devant d'être comme tout japonais extrêmement courtois, et voulant faire le mieux possible, se lève, et imitant le chanoine, lève aussi son bras droit pour bénir. Je suis pris de panique et lui saisis le bras à temps pour interrompre son geste. Tout finit bien.

J'ai raconté ailleurs mes relations avec monsieur Shino, qui m'avait demandé d'inviter le Pape pour bénir son golf au Japon, (il avait eu la délicatesse de l'appeler « Golf Saint François Xavier »).

Une autre année, monsieur Okada m'avait aussi demandé d'inviter le Prince Rainier à présider une réception japonaise, qu'il voulait organiser dans la plus grande salle des Fêtes de



Poupée japonaise traditionnelle (kokeshi)

Monaco.

Là, j'avais obtenu au moins la présence du Ministre des Finances pour le représenter, (après tout, c'est bien l'argent qui est roi dans cette principauté). Une autre année il nous fallut organiser la participation de Juliette Greco à une réception sur un bateau de la Seine ; très professionnelle, elle vint avec toute son équipe. Une autre fois, au château de Breteuil, nous organisâmes la présence de Catherine Deneuve ; je n'ai jamais entendu un tel crépitement d'appareils de photos japonais (la présence de ces artistes nous coûtaient nettement plus cher que la location de Notre Dame de Paris).

Je ne m'étendrai pas sur le professionnalisme dont font preuve les japonais dans toutes leurs activités, et en particulier dans le domaine du dessin, de la calligraphie et du tissage. Ce qui m'a aussi toujours impressionné, c'est leur sens civique, leur esprit d'équipe, leur acharnement au travail, leur vie économe et leur goût de la perfection.

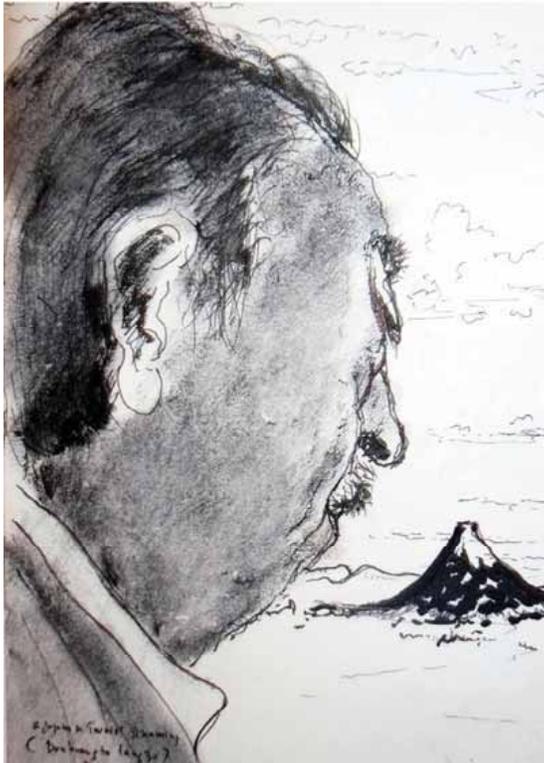
Regardant le matin par la fenêtre de mon hôtel, j'étais ahuri de voir qu'avant leur travail toutes les équipes montaient sur les terrasses pour faire dix minutes de gymnastique en commun ; me surprenait tout autant la japonaise, debout au bas de chaque escalier roulant, dans les magasins de Mitsukoshi : elle restait là au garde à vous et s'inclinait profondément au passage de chaque client. Elles furent par la suite remplacées par des robots.

Ce sont tous ces comportements stricts, presque militaires, qui leur permirent, après la période Meiji, et de nouveau après leur guerre perdue, de se hisser au rang des premières puissances industrielles mondiales. Or ce pays n'a pratiquement pas de pétrole, ni de charbon, ni de richesses hydrauliques. Il n'y avait guère que du bois ; par contre il y a la pêche, qu'ils pratiquent sur toutes les mers du monde. De plus le Japon ne dispose que de très peu de surface cultivable pour nourrir son peuple. Seuls leurs vertus et leur discipline leur auront permis de se hisser aux premiers rangs mondiaux. Mais je crains que trop de succès économiques, de richesses rapidement accumulées, n'aient émoussé leur abnégation et leur esprit d'équipe. Parallèlement leur natalité est en train de s'effondrer ; avec simultanément un affaiblisse-

ment des vertus civiques qui avaient fait leur succès : le Japon a donné la preuve que les vertus humaines pratiquées par tout un peuple arrivent à l'emporter sur les pires épreuves et sur un manque criant de ressources naturelles.

Le Japon fut le miracle d'un peuple discipliné et vertueux : mais je crains que ce feu d'artifice ne finisse par s'éteindre, en même temps d'ailleurs que celui des chinois, plus gigantesque encore, mais qui se fait au prix de la destruction des ressources naturelles.

Il faut espérer que d'autres nations reprendront plus sagement le flambeau du progrès sur la scène mouvante du monde.

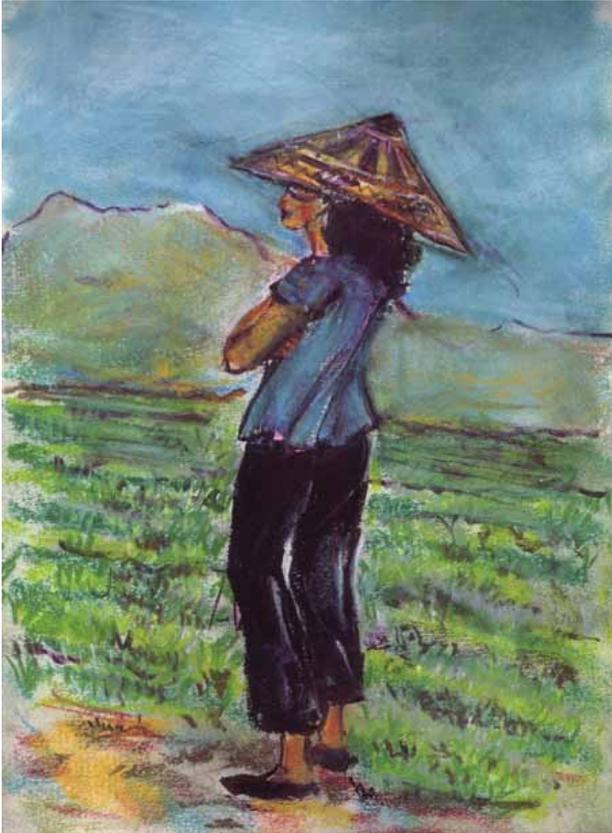


Dans ce vol de retour au Japon ce japonais rêve déjà au Mont Fuji



Gros matou zébré

65 : MA PLANETE, LA TERRE, SI BELLE ET TANT AIMEE



Dans les rizières chinoises

Serait-il possible que, pour revivre une dernière fois quelques uns de mes souvenirs, et de mes errances autour du monde, je puisse être transformé en satellite de la dernière génération, intelligent, doué d'une vue perçante, capable de faire varier mon altitude et de modifier le plan de mes orbites, enfin, et surtout, d'apprécier toujours autant la beauté ? Puisse quelque Maître des satellites apparaître pour m'y aider !

Alors je me laisserais glisser le long des orbites, les modifiant peu à peu jusqu'à couvrir l'essentiel des quelques quatre vingt pays que j'ai eu la chance d'habiter ou de parcourir.

Je commencerais par les volcans, et tout naturellement par l'Etna. Puis je survolerais une dernière fois la série des cratères éteints ou actifs qui s'égrènent le long du Rift ; d'autres trajectoires me permettraient de passer au dessus de l'Archipel Nippon et de celui des Philippines. Je poursuivrais au dessus des volcans indonésiens vers Bali et le chapelet des îles de la Sonde. De l'autre côté du globe, je retrouverais les volcans mexicains et la plaine des Mil Cumbres ; plus bas encore, les lacs bouillonnants et rutilants de couleurs vénéneuses qui, tout au long de l'Amérique Centrale, remplacent les laves de certains cratères déjà éteints. Je descendrais encore plus au sud pour survoler la Cordillère des Andes, dont l'extrémité est recouverte d'une gigantesque calotte de glace unique au monde.

Je longerais ensuite les nombreuses côtes le long desquelles j'ai tant plongé : d'abord celles de la Méditerranée et de la Bretagne, puis, de l'autre côté de l'Atlantique, quelques portions de côtes brésiliennes. Je serais heureux, revenu sur le Pacifique, de revoir les récifs coralliens de Nouvelle Guinée, et



*Soudanais,
vallée du Nil*

sur la côte est australienne, la Grande Barrière de Corail. Plus au sud, je retrouverais la côte tasmanienne, où j'ai travaillé et plongé. Enfin je survolerais le pacifique tranche par tranche : La Nouvelle Calédonie, et toutes ces îles aux noms enchanteurs, serties de coraux, telles les îles Tonga, Samoa, Cook, Tahiti et Moorea. Plus au nord, je parcourrais du regard les pourtours d'Hawaï ; à l'est de l'Amérique Centrale m'apparaîtraient Haïti, la Martinique, et la Guadeloupe. Sur la côte ouest de l'Afrique, je serais tout heureux de retrouver chacune des Canaries.



Belle femme semi voilée

J'irais voler ensuite au dessus des chutes les plus impressionnantes : celles du Niagara, mais surtout celles de Victoria en Afrique et d'Iguaçu, à la frontière argentino-brésilienne : en ces lieux, les eaux se précipitent de si haut dans leurs abîmes qu'elles se vaporisent à l'arrivée, formant des colonnes de vapeur qui montent jusqu'au dessus des jungles alentours se transforment en arcs en ciel au coucher du soleil.

J'aborderais ensuite quelques unes des chaînes de montagnes autrefois parcourues : les sommets africains qui accompagnent le Rift, les Rocheuses bordées par leurs forêts de séquoias, et le chapelet déjà évoqué des sommets d'Amérique Centrale, suivis de ceux de la Cordillère des Andes : régions ornées de lacs peuplés de flamants roses, parcourues par les guanacos, survolées par les condors et parsemées de glaciers qui s'écoulent jusque dans le Pacifique. Je volerais au dessus des Himalayas, avec un coup d'œil sur le Bhoutan et le Ladakh : cela me rappellerait les temples tibétains perchés dans leurs montagnes, les danses sacrées, les stupas, les murs et drapeaux de prière, qui confient aux vents qui passent les espoirs de ces hommes déjà si près du ciel.

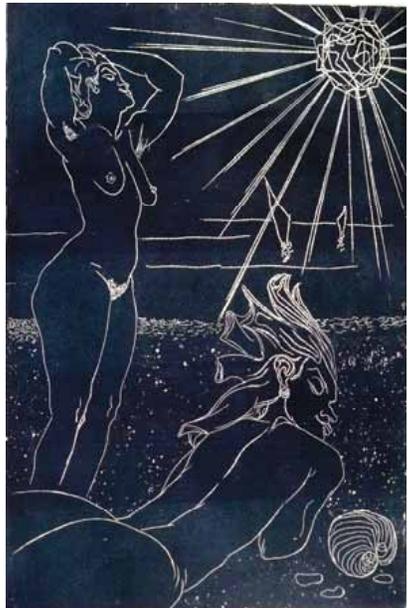
J'irais revoir aussi les zones instables d'où jaillissent les geysers, et où barbotent dans leurs vasques des boues visqueuses et colorées : de grosses bulles s'en échappent qui gonflent puis éclatent avec des bruits mous, comme au parc Yellowstone, en Islande et en Nouvelle Zélande.

Tout à l'opposé de ces régions d'où montagnes et volcans se sont dressés, je plongerais mes regards dans les profondeurs étagées du Grand Canyon, dans celles du Rift qui, dans quelques millions d'années, achèvera de couper l'Afrique en deux ; je n'oublierais pas au Mexique la faille tropicale du Barroco, qui s'ouvre à l'ouest, non loin du désert de Sonora, pays des cactus et des vipères sifflantes.

Je ne manquerais pas non plus de passer au dessus de la « Table » qui domine de façon si imposante la ville du Cap et son merveilleux jardin botanique.

Après cela, je diminuerais un peu l'altitude de mes parcours pour pouvoir mieux distinguer quelques unes des villes qui ont su associer au mieux les constructions humaines à la beauté des sites : Hong-Kong, Rio, les ruines de Machu Picchu, San Francisco, New York, Venise et tant d'autres

De ces trajectoires plus basses je pourrais mieux distinguer la trace des ouvrages accumulés par tant de civilisations disparues, et en particulier ce qui reste de leurs principaux monuments : lieux souvent envahis par le sable des déserts, par la jungle, ou détruits par les guerres. Je m'émerveillerais une fois de plus devant ces cristaux géants que sont les pyramides égyptiennes, assises au milieu des dunes, ainsi que devant les alignements de colonnes des temples de la Vallée du Nil. Je retrouverais de même les pyramides précolombiennes, noyées dans les forêts du Mexique, du



Bain de soleil

Costa Rica et du Guatemala ; à chacun de leurs étages me regarderaient les têtes alignées de leurs dieux grimaçants et, sur le sol avoisinant, les silhouettes du dieu de la pluie nonchalamment étendues.

Bien loin de là, je retrouverais aussi les Ziggourats et Tempes du Proche Orient. Je passerais aussi la revue des temples, grottes et palais hindous ciselés comme des bijoux géants.

Au nord des Himalayas je retrouverais mon sentiment de stupeur face au nombre et à l'ampleur des constructions accumulées par les chinois pendant plus de 4000 ans : en particulier les tombes, les grottes sculptées, les monastères et les pagodes, sans oublier la Grande Muraille ni le Palais d'Été.

Au dessus de la Russie je m'émerveillerais aussi devant l'ampleur du Kremlin et le faste un peu sauvage des clochers bulbeux surmontant les églises de ce pays.

Plus au sud, je reverrais s'étendre, en Birmanie, la forêt des temples de Pagan, puis au Cambodge, l'ensemble insurpassable d'Angkor Vat : son ampleur, l'ordonnance de ses bâtiments, la qualité de ses bas-reliefs constituent un des sommets de l'art des hommes. De même je retrouverais en Indonésie la masse imposante et précieuse du temple de Borobudur et d'autres encore, dont la qualité sculpturale rappelle celle d'Angkor.

Arrivant ensuite au dessus de la vallée de Lhassa, après avoir retraversé les Himalayas, je retrouverais l'incroyable Potala. Passant plus tard au dessus de la Grèce, m'éblouirait la blancheur ensoleillée de ses temples de marbre, qui témoignent du sens de la beauté, de l'équilibre et de la mesure de cette civilisation dont nous avons en partie hérité.

Je reverrais par ailleurs, ici et là, les plus impressionnants dômes que l'homme ait jamais élevé : Saint Pierre de Rome, sainte Sophie à Constantinople, les mosquées et coupoles



*Poisson corallien
tacheté de blanc*

bleu ciel d'Ispahan et de Chiraz.

Or il arriva que le périple imaginé dans mes rêves se réalise par miracle, grâce aux dieux veillant sur mon destin !

Au moment où je terminais ma dernière orbite, m'apparut soudain le « Maître des Satellites ».

- Cela suffit, me dit-il ! Tu as maintenant refait une bonne partie de tes parcours d'antan, tu t'es remis en mémoire, beaucoup de tes souvenirs et tes enthousiasmes. Tu as survolé aussi les lieux où certains de tes plus chers parents et amis, en France, en Australie, en Argentine et en Amérique du Nord, t'ont précédés dans la mort et la vie éternelle. Tous t'attendent... Mais je t'autorise, si tu le désires, à revivre pour la dernière fois, de près, quelques uns des événements et à revoir les lieux que t'ont le plus frappés.

C'était un impossible choix, mais à prendre ou à laisser !

D'abord me revinrent en mémoire quelques atolls et îles du Pacifique.

Ensuite, je crus revoir se former certains jeux de lumières féeriques dans le ciel et les nuages, quelques pluies de mous-sons déchaînées, quelques orages monstrueux.

Je voulais également revoir le Saar bolivien d'Uyuni.

Enfin je souhaitais me replonger dans le silence des déserts, perdu entre ciel et terre.

- « Accordé » ! Me dit le Maître des satellites. Et tu pourras à chaque descente retrouver la mémoire précise de ce que tu as autrefois vécu.

On sait les dieux si capricieux, qu'il n'y avait pas une seconde à perdre !



L'automne à Orchaïse

66 : ATOLLS NUAGES ET SOLEIL, ORAGES SALAR ET DESERTS



Vagues, îles perdues, dunes, nuages ou surface de coquillage?

Désirant profiter au plus vite de la chance offerte, j'attendis impatiemment le moment de repasser au dessus du Pacifique.

J'étais encore très haut ; je distinguais tout juste les chapelets d'îles et d'atolls éparpillés sur la surface de l'océan.

Tantôt ces îles se présentaient en longues traînées, comme, si un paysan du ciel les avaient semées à la volée : c'était le cas des îles et volcans qui se suivaient du Japon aux Iles de la Sonde ; d'autres îles paraissaient plutôt être tombées en paquets, tel le groupe des Tuamotu ou des îles Hawaï ; quelques unes restaient complètement isolées. Les plus petites résultant de la croissance des massifs de coraux qui avaient progressivement émergé.

Sans savoir vraiment quel îlot choisir, je les voyais grossir à vue d'œil au fur et à mesure de ma descente ; leurs couleurs chatoyantes se faisaient plus perceptibles, et se distribuaient en cercles concentriques qui me rappelaient par leur brillance les yeux des plumes de paons ; ces yeux me paraissaient plus tentateurs les uns que les autres. Leurs centres étaient généralement vert sombre, ceci correspondant aux bouquets de cocotiers. Ceux-ci étaient bordés d'une couronne de buissons à feuilles larges et luisantes, d'un vert plus clair tirant parfois au rouge. De la base de ces buissons sortaient des sortes de liserons qui s'allongeaient vers le rivage. Celui-ci formait autour des îlots des anneaux d'un blanc éclatant, constitués de débris de coraux morts et rejetés par les vagues. Le rivage descendait dans des eaux limpides, prenant quelques mètres plus loin des tons vert émeraude, et devenant bleus avec la profondeur. En transparence on pouvait distinguer les premiers tapis de coraux.

J'atterris sur la grève d'un de ces atolls. Devant moi furent quelques crabes agiles et hauts sur pattes, dont la carapace blanche et translucide faisait penser à de petites danseuses. Sortant des fourrés, des hordes de bernard-l'ermite se rapprochaient peu à peu de nous, espérant l'aubaine de quelques miettes.

J'étais parvenu à la porte d'un paradis, protégé du reste du monde par un océan sans limite. Je m'étais prudemment muni d'un masque et de palmes ; je plongeai presque aussi-

tôt. Les richesses de la vie sur terre sont inépuisables, mais peut-être encore plus celles de la mer ; les petits poissons bigarrés et de couleurs éclatantes zigzaguaient de tous cotés ; d'autres, gros et sombres, plus circonspects, regagnaient dignement les profondeurs. Des coraux aux formes étranges, des crinoïdes, des holothuries, des éponges tapissaient les fonds. Mais le soleil baissait, et je commençais à voir la couleur des branches de coraux changer, car leurs polypes s'épanouissaient en jaillissant de leurs tubes calcaires ; ils se présentaient maintenant comme des tapis soyeux aux couleurs pastel variées. Ces polypes, pressés les uns contre les autres se balançaient de concert au gré des mouvements de l'océan venant mourir sur le rivage ; de gros crabes tachés d'orange vif sortaient de leurs abris pour chercher leur nourriture, des crevettes délicates, ornées de points et de zébrures multicolores, tâtaient les alentours de leurs antennes délicates se déplaçant avec des mouvements vifs et saccadés ; j'entendais clairement le cliquetis incessant de leurs petites pinces.

La profusion sur notre planète des formes vivantes est telle qu'elle paraît encore plus grande quand on en explore les détails. C'est ainsi que chacune de mes aventures, chaque instant de ma vie, aura été l'occasion de grandes surprises.

Mais hélas, le temps était venu de quitter mon atoll, et de poursuivre mon programme.

Sortant donc de l'eau et remontant vers le ciel, j'allai retrouver maintenant les fluctuations de lumière et les danses de nuages, ainsi que les orages qui m'avaient parfois surpris par leur violence.

Nous avons, ma femme et moi, vécus les interminables queues de mousson à Sydney, quand la pluie tombait en cataracte pendant des semaines ; à Bangkok aussi ou, tous les



*Poisson corallien
multicolore*

après midi à heure fixe, le ciel lâchait toutes ses réserves et noyait les rues sous plusieurs centimètres d'eau.

Nous avons été aussi témoins des variations d'éclairage qui caractérisent les cieux changeants de l'île Victoria, face à Vancouver.

De l'autre côté du Pacifique, à Hong-Kong, je prenais à chacun de mes passages, le funiculaire de « Victoria Peak », falaise vertigineuse qui, sur l'île du même nom, domine de 500 mètres le détroit qui sépare l'île du continent chinois. Je ne me lassais jamais du spectacle de ce plan de mer au dessus duquel courraient les nuages du début de mousson occultant ou laissant passer tour à tour les éclats du soleil. Quand la nuit survenait c'était un tout autre spectacle : les centaines de bateaux et de jonques éparpillés sur la mer allumaient leurs feux, en même temps que les gratte-ciel s'illuminaient sur les deux rives.



Poisson zébré sortant de sa cache

Mais c'est peut-être au dessus des déserts que nous avons été comblés par les couchers de soleil les plus somptueux, ceux qui surviennent notamment aux abords de la vallée du Nil : au moment où le soleil orange et cramoisi plonge derrière les dunes, et donne à cet instant l'impression d'augmenter de diamètre, on assistait à une explosion de nappes roses et orangées ; puis soudain tout

disparaissait dans les mystères de la nuit. Ces moments sont magiques et se chargent en ces lieux d'un nouveau sens, car c'est là que l'astre du jour s'enfonce dans le royaume des Morts.

Plus au sud, dans les plaines de Tanzanie, nous étions arrivés un soir en vue d'une touffe de palmiers vert cru, violemment illuminée par le soleil qui se couchait derrière nous ; ces arbres se détachaient brutalement sur fond de nuages noirs grossissant à l'horizon, avant coureur d'un orage tropi-

cal.

Des spectacles non moins saisissants nous ont été offerts sur la côte est de Malaisie. Cela se passait au large de Trengganu d'où nous allions parfois en canot pneumatique visiter les deux îles de Kappa ; c'est là que nous trouvions les fonds coralliens parmi les plus beaux que nous ayons jamais vu. En chemin nous croisions des barques de pêcheurs tirant leurs filets si chargés de poissons qu'ils paraissaient tissés d'argent. Nous passions la journée sur ces îles. Dès que nous commençons à pique niquer, des troupes de bernard-l'ermite apparaissaient pour se nourrir. Dans l'eau, sur les surfaces sableuses séparant les coraux, se reposaient des amas de grosses étoiles de mer curieusement pentagonales qui semblaient avoir été découpées dans des tapis persans. Mais à une heure précise, au dessus du continent, le ciel devenait bleu ardoise : il fallait précipiter notre retour sous peine d'être noyés sous la mousson.

C'est cependant en Argentine que nous avons été submergés par les orages les plus spectaculaires. Je chassais avec un ami, dans les plaines bordant le Rio de la Plata ; soudain, au sud, l'horizon se chargea d'un amoncellement de nuages opaques qui grossissait à vue d'œil et allait se précipiter sur nous. La pluie ne tomba pas immédiatement, mais l'obscurité se fit. Je n'avais jamais été entouré d'une telle couronne d'éclairs. La pampa aussi loin qu'on pouvait la voir restait éclairée plusieurs secondes comme en plein jour, et les roulements de tonnerre étaient assourdissants.

Toutes ces fêtes de lumière, tous ces magnifiques et parfois terrifiant phénomènes, je fus donc autorisé à les revoir et les revivre.

Je souhaitais encore retrouver un spectacle complètement différent situé aussi en Amérique du Sud. Passant un col dans les Andes, nous nous trouvâmes soudain devant le spectacle irréel du « Grand Salar d'Uyuni ». Voici quelques millions d'années, une portion d'océan s'était trouvée coupée du Pacifique par une deuxième chaîne de montagnes, parallèle à la Cordillère qui existait déjà. Le fond de mer pris en otage s'était soulevé avec toute la région, jusqu'à 3 600 mètres d'altitude, où il s'était stabilisé, entouré par des monta-



*Groupe de coquillages
aux formes étranges*

gnes plus hautes encore. La masse d'eau de mer isolée avait fini par s'évaporer ; elle avait laissé une croûte de sel horizontale de plusieurs mètres d'épaisseur et qui s'étendait sur des dizaines de kilomètres carrés. Trois ou quatre îlots en émergent encore, constitués de coraux morts qui avaient autrefois tapissés le fond de ces océans. Ces îlots s'étaient peu à peu peuplés de cactus cièrges. Nous avons l'impression en roulant sur ce plancher de sel d'être arrivés dans un autre espace.

Pour ma quatrième expédition autorisée, j'avais décidé de revoir un des déserts que j'avais tant aimé ; il me fallait choisir entre ceux d'Égypte et du Sahara, de Namibie et du Taklamakan.

Tout autour, en ces lieux silencieux et dénudés, l'esprit paraît avoir remplacé la matière. Il n'est pas facile de décrire l'émotion qui vous étreint dans ces solitudes ; rien ne bouge, rien ne résonne. L'espace paraît vidé de sa substance et seuls les rêves peuvent encore le remplir. Je choisis donc, pour cette ultime visite, le Sahara, qui s'étale de l'Égypte à la Mauritanie. Mais ces déserts ont tellement compté pour moi que je désire, pour les faire revivre en reparler dans un chapitre séparé que je compte leur consacrer.

C'est après cette ultime visite que je me sentis arrivé au bout de mes errances. Je me souviens de ce soir, où après

avoir pour la dernière fois dressé nos tentes, nous nous étions réunis pour dîner. C'est à ces moments que nous ressentions tout le prix des relations humaines. Cela nous rappelait que d'autres hommes vivaient à nos côtés sur cette planète égarée, et qu'il y avait peut-être un sens à tout cela.

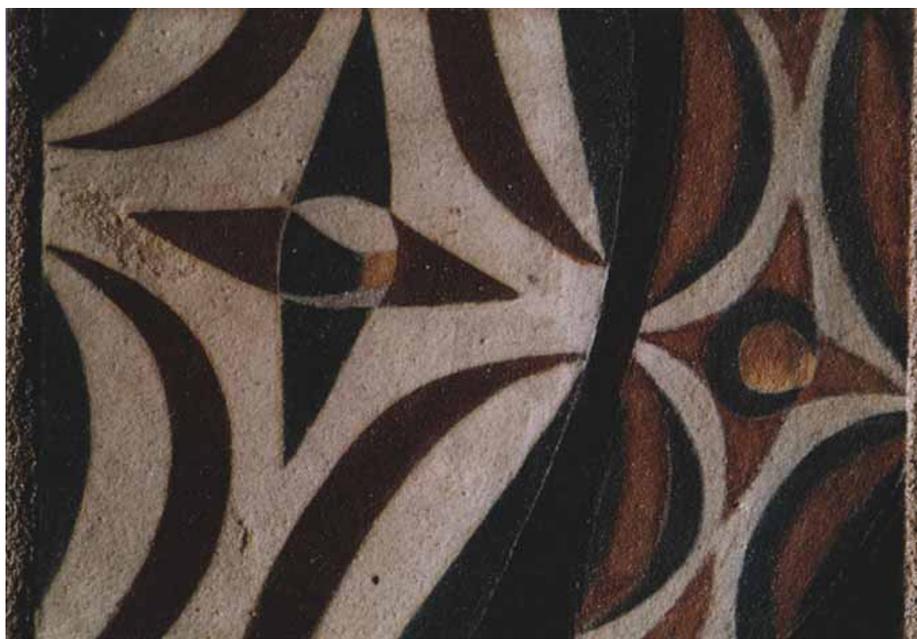


Quelques beaux coraux



Bavardages africains

67 : UNE JOURNEE EN BROUSSE AFRICAINE



Face ornée d'un bouclier (Tanzanie)

Nous venions de longer une forêt touffue qui bordait une grande plaine, herbeuse et marécageuse par endroit.

Un petit groupe de fières antilopes venaient de croiser la piste devant nous : des animaux portant des cornes noires, fines et très longues, superbement arquées vers l'arrière.

Notre 4x4 s'arrêta pour les photographes, et nous mêmes pied à terre pour nous détendre.

Je fis alors quelques pas vers les fourrés, car il me semblait avoir entendu un craquement suspect ; je me trouvai nez à nez avec une énorme tête de buffle ; il me regardait sans bouger, mufle baissé avec des yeux glauques, plus sombres encore que son pelage ; je me sentis peu rassuré ; les cornes étaient si larges, si épaisses, qu'à leur base elles se rejoignaient sur le front comme un casque.

Je m'étais déjà trouvé, au cours d'un autre voyage, dans une situation analogue et déjà évoquée : je m'étais approché du bord d'un étang et prenais des photos d'un groupe d'hippopotames ; je n'avais pas vu le buffle solitaire qui s'était immobilisé à quelques mètres derrière moi. Mes amis restés dans les véhicules avaient hurlé « reviens » ! Il m'avait fallu quelques secondes pour réaliser le danger. Ces buffles sont sans doute les animaux les plus dangereux d'Afrique ; leurs pensées épaisses, leurs réactions imprévisibles ne les conduisent qu'à deux alternatives : attaquer ou fuir. Cette fois le buffle ne bougeait pas, je courus vers ma voiture, et nous poursuivîmes jusqu'à notre lieu de campement ; celui-ci surplombait une rivière paresseuse ; il était entouré – ce qui n'est pas courant en Afrique – d'une barrière apparemment continue. Ce devait donc être une zone mal fréquentée !

A la tombée de la nuit, nos tentes dressées, un mince croissant de lune éclairait faiblement la clairière.

Réveillé par un grognement rauque, mais tout proche, je pris ma torche et, légèrement inquiet, regardai sans faire de bruit par la petite ouverture de ma tente.

C'était un mauvais rêve : le hideux ricanement d'une hyène nauséabonde me faisait face ; elle restait immobile, calée sur ses quatre grosses pattes ; elle devait se poser autant de questions que moi. Elle fronçait le nez comme un bull-dog, sur la défensive, découvrant sa gueule et ses rangées de

dents. L'arrière train de ces animaux repoussants et vilainement tachetés étant plus bas que l'avant train, leur tête en paraît plus énorme. Mais je ne devais pas sentir assez mauvais ; déçue, regrettant la charogne qu'elle espérait, elle s'écarta assez vite et je replongeai dans mon sommeil.

Sortant de ma tente au soleil levant, une autre surprise m'attendait ; à la place où s'était trouvée la hyène, donc tout près, s'était finement imprimée dans le sol sableux la patte d'un éléphant énorme. Cette trace circulaire mesurait près de 35 centimètres de diamètre. Des éléphants étaient visiblement passés au milieu de notre campement, sans un bruit, et sans même effleurer les tendeurs de nos tentes. Décidément cet enclos protégé ne l'était guère ! Nous aperçûmes en partant quelques crocodiles dans la rivière, un hippopotame grogna, nous vîmes, d'assez loin heureusement, des troupeaux de buffles sortant de la forêt pour brouter.

Le continent africain est unique par la richesse de sa faune de grands animaux, très attachant aussi par ses peuplades généralement sympathiques mais primitives. Certaines langues anciennes le désignait comme « Fergana » (le continent séparé) : il s'agissait naturellement de l'Afrique noire. Cette masse continentale est en effet entourée de côtes peu abordables ; elle est, à l'intérieur, infestée de mouches tsé-tsé, ce qui rend difficile l'élevage des bovins, et a donc dans le passé limité le peuplement. Il est assez déroutant de constater que c'est de ce continent inhospitalier qu'a émergé l'homo sapiens. Il est vrai que les hommes du néolithique vivaient de chasse et de cueillette, non d'élevage ; le pays était dans son ensemble plus humide et davantage recouvert de forêts épaisses. Le lac Tchad, par exemple, atteignait plusieurs fois son diamètre actuel, et le désert ne l'entourait pas encore. Le Sahara avait même été longtemps sous la mer, puis un marécage. Il reste d'ailleurs de ce lointain passé quelques rares crocodiles qui se sont maintenus dans les gueltas, et quelques poissons qui survivent dans les tunnels (foggaras) creusés par les arabes pour drainer l'eau fossile piégée sous les sables afin d'irriguer les oasis. Les premiers égyptiens chassaient encore les éléphants et les lions dans ce qui est devenu le désert traversé par le Nil. Dans ce désert on trouve

d'ailleurs souvent des gisements de coraux et de coquillages fossiles. C'est pour toutes ces raisons que ce continent difficile et longtemps peu peuplé a pu conserver autant de grands mammifères : les éléphants, les rhinocéros, les buffles, les zébus, les girafes, les hippopotames, diverses espèces de zèbres et d'antilopes. D'ailleurs, au cours de la journée que nous venons d'évoquer, nous avons aperçu au moins trois de ces espèces ; d'autres fois, j'ai assisté aux migrations d'immenses troupes de zébus. Ce continent, resté longtemps si isolé et difficile d'accès, se distingue naturellement aussi par la race noire.

Maintenant les choses évoluent ; une natalité galopante est certes contrariée par le sida, la malaria et la maladie du sommeil. Lequel de ces facteurs l'emportera ? Ces peuples sont attachants, mais semblent assez peu capables de s'organiser et restent pauvres ; mais ils sont joyeux et chaleureux, ils savent bien comprendre la nature qui les entoure, avec laquelle ils vivent en harmonie peut-être mieux que nous ne savons le faire.



*Casse-tête et lances
(Afrique et Brésil)*

68 : CIRCUIT AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE



Pêcheurs arabes dans leur petit voilier

La France allait être libérée ; je venais de me marier, à la date prévue depuis longtemps, et qui se trouva tomber une semaine après le débarquement des alliés ; je dus rejoindre immédiatement après mon poste, à Orléans, encore occupée.

Après un court voyage de noce en Sologne, à bicyclette, qui nous permit de récolter beaucoup de fraises des bois, les circonstances m'avaient conduit, après un court emprisonnement, à m'enfuir et à rejoindre l'armée américaine qui progressait en Normandie. J'avais en



Palmier isolé dans le désert

chemin mis ma femme à l'abri, dans un petit village de Beauce, puis m'étais présenté aux premières avant-gardes américaines que j'avais rencontrées. J'étais d'ailleurs assez rapidement revenu à Orléans avec les patrouilles de l'armée Patton qui, après vérification détaillée de mon identité, m'avaient pris comme éclaireur, situation non sans risque d'ailleurs ! Ayant ensuite, avec l'aide de mes nouveaux amis américains, rapatrié ma femme à Orléans, je m'étais employé à remettre de l'ordre dans la ville libérée et dans les services publics dont j'étais responsable.

Je découvris rapidement qu'une carrière administrative ne me conviendrait pas, et j'obtins d'être muté à Paris auprès du Directeur des Ports Maritimes, Monsieur Outrey ; ce dernier décida très vite de m'envoyer aux USA, en temps qu'adjoint au Directeur de la Mission d'Achat des Travaux Publics, Jean Beaudelaire, qui venait de le lui demander. Pendant cette période de libération la Résistance communiste avait déjà entrepris, surtout dans le Midi, la « Chasse aux Bourgeois ». D'ailleurs le Général de Gaulle eut quelque peine à y remettre de l'ordre.

A mon arrivée à Paris la situation restait encore assez flottante, et monsieur Outrey m'avait accordé un congé avant de partir aux Etats-Unis. Dans l'intervalle j'avais eu l'idée de rechercher une base de repli éventuel pour ma famille en cas

de troubles. J'entrepris donc un voyage en Afrique du Nord, sans but bien précis, avec un ami qui partageait mes préoccupations. Mes sentiments étaient fort mêlés : quitter si vite ma jeune femme et notre premier enfant, c'était une décision peu facile à prendre ! Mais ma femme le comprit et fit face sans hésitation, rejoignant provisoirement ma mère, en Poitou.

Je partis donc, en voiture, vers l'Italie, gagnant rapidement la Sicile, pour rejoindre l'Afrique du Nord, via la Tunisie.

Débarquant à Palerme, nous continuâmes vers le sud et, longeant la côte, arrivâmes en vue de Taormina.

Mussolini venait d'être exécuté : nous étions donc du côté des vainqueurs et partout bien accueillis. Les Italiens regagnaient au plus vite leurs familles et leurs occupations. C'est près de Taormina qu'une jeune femme, arrêtée au bord de la route nous fit signe ; elle s'efforçait, elle aussi, d'aller vers le sud, où se trouvait la troupe de théâtre dont elle faisait partie. Elle était jeune, jolie, et était le prototype de la belle sicilienne, aux yeux aussi noirs que ses cheveux. A vrai dire mes souvenirs sont un peu confus, mais en tous les cas sur le moment sa compagnie nous enchantait. Malheureusement pour nous, c'est moi qui conduisais ; en la regardant je sortis un peu de la route et brisais un poteau téléphonique ; sur le moment je me sentis atterré à l'idée des complications qui allaient fondre sur nous. Nous dûmes confier la voiture à un garage pour redresser la carrosserie ; ceci nous bloqua deux nuits sur place.

Les habitants de cette ville ne devaient guère déborder d'activité ni téléphoner souvent, car jamais nous ne fîmes l'objet



Erudit arabe dans une ancienne bibliothèque

du moindre soupçon pendant notre court séjour. Nous en profitâmes pour aller visiter le théâtre grec ; c'était ma première rencontre avec cette civilisation majeure, qui avait tant aimé le marbre, la beauté, et avait vécu dans l'intimité de l'Olympe. Les gradins en demi-cercle formaient une coquille blanche creusée sur la pente de la colline ; ils s'ouvraient en grand sous le ciel et devant la Méditerranée.

Nous allâmes dès que possible nous embarquer pour Tunis ; de là nous prîmes la direction de l'ouest jusqu'à la frontière algérienne ; j'ai le souvenir d'un accueil chaleureux des Pères Blancs qui, dans leur monastère et entre leurs prières, produisaient un excellent vin.

Notre traversée de l'Algérie fut rapide, car notre but était le Maroc et peu de souvenirs me restent de la route. Nous rejoignîmes directement Rabat. C'est devant cette ville royale, baignée de lumière et bordée par les eaux de l'Atlantique que j'eus le coup de foudre.

Ce peuple, qui a construit tant d'inextricables casbahs, savait aussi construire de bonnes maisons sans architectes ni règlements. Or, un de mes beaux-frères devait justement, suite aux fatigues de la guerre, prendre quelque repos dans un bon climat. Il accepta le rôle provisoire d'entrepreneur. Et je lui trouvais un autre client en la personne d'une de mes tantes prête à investir ; deux villas furent



Jeune arabe dans sa djellaba blanche



Groupe de nomades

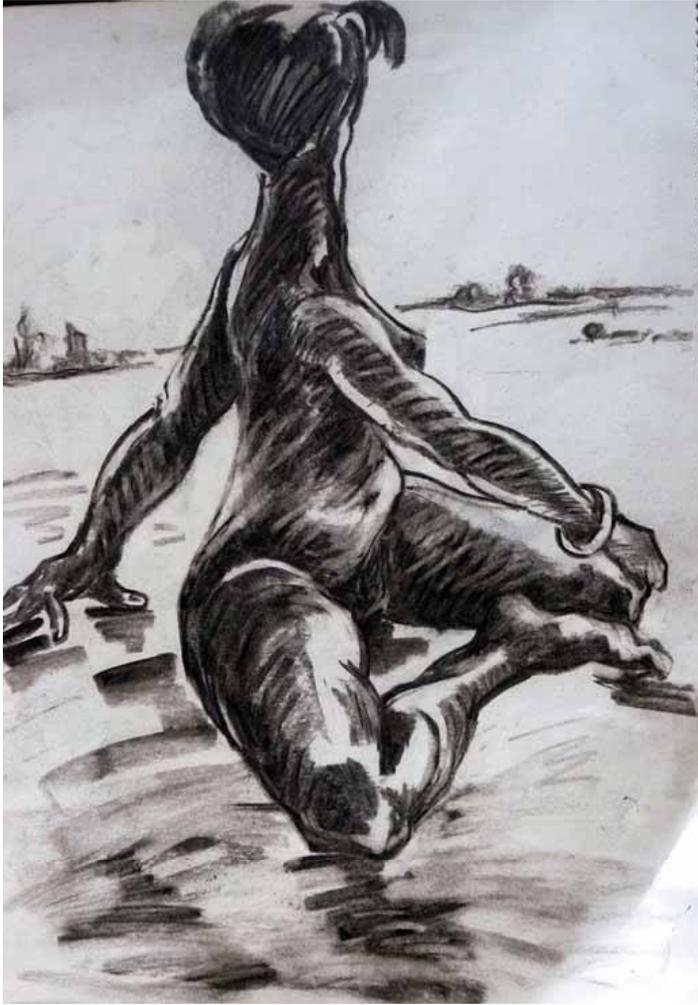
construites ; avec ma maison j'avais aussi acheté un beau terrain planté d'orangers. Nous pûmes louer la maison au cours des années suivantes et, une fois revenus des Etats-Unis, nous recevions régulièrement une caisse de nos oranges. Hélas notre terrain jouxtait le parc royal ! Le roi finit par l'annexer au profit d'un de ses protégés ; il n'y eut plus qu'à s'incliner, trop heureux de ne pas être expropriés par souverain décret !



Un habitant de Fez

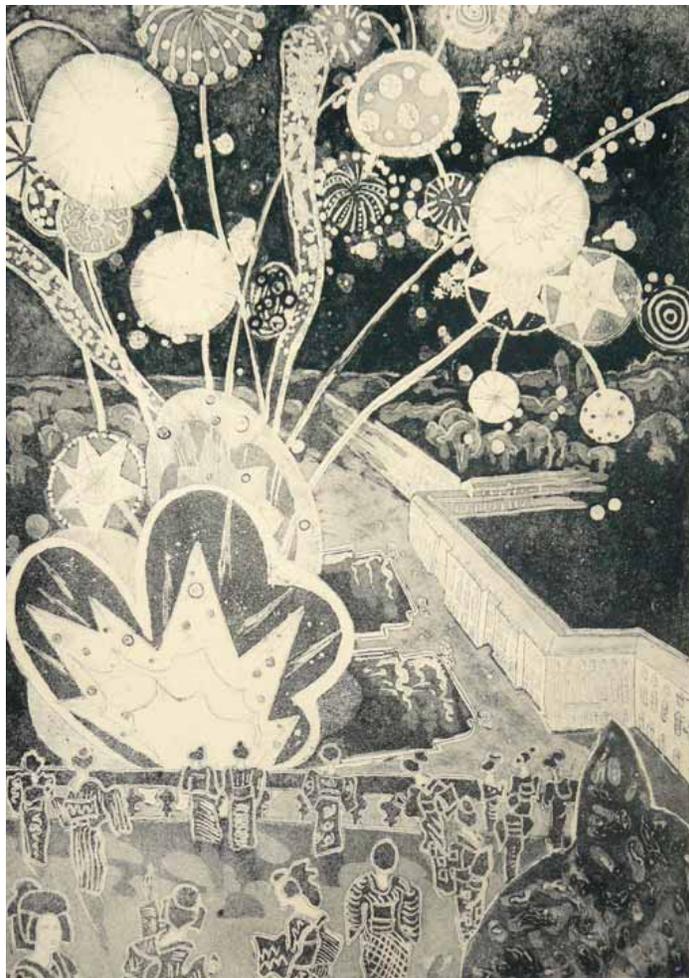


Un marocain dans les souks



Noire assise se retournant

69 : PERIODE MITSUKOSHI-FRANCE



*Gravure que m'avait demandé Mitsukoshi
pour évoquer un grand feu d'artifice qu'ils
voulait organiser à Versailles*

Etant devenu en 1958 Président d'Impex, Société Commerciale et de Compensation du Groupe Schneider, je fus bientôt envoyé en mission au Japon par Monsieur Schneider pour reprendre les relations qui avaient été interrompues par la guerre (il s'agissait alors de fourniture d'armes, via le Groupe Okura). Le temps des fournitures d'armes étant révolu, notre conseiller commercial à Tokyo eut la bonne idée de me faire rencontrer Shigeru Okada, en charge des Relations et de la Publicité du Groupe Mitsukoshi, qui était la plus ancienne chaîne de grands magasins au Japon, fournisseur attitré de la famille impériale.

Monsieur Okada était une forte personnalité : issu d'une famille terrienne modeste, il avait cependant fait ses études dans une grande université ; il ne parlait que japonais, mais il se produisit un déclic. Son groupe, entre mille autres activités, organisait chaque année à Tokyo, une magnifique exposition d'artisanat japonais dont la beauté et la qualité venait de m'éblouir la veille. Arrivant dans le bureau de Monsieur Okada, et ne sachant pas trop quoi lui proposer, je lui suggérais, pour sauver la face, d'organiser une exposition d'artisanat français. Cette idée l'enchantait. Il se trouve que je connaissais une femme peintre, très compétente dans ce domaine. Je pus donc organiser, à Tokyo une exposition, qui eut le plus grand succès. C'est ainsi que débutèrent mes relations d'affaires avec le Japon.

Impex devint bientôt l'acheteur exclusif de Mitsukoshi non seulement pour l'artisanat, mais pour tous produits français haut de gamme. Plus tard je proposai à Mitsukoshi, avec l'accord du président de la banque du Groupe Schneider, Monsieur Terray, de créer son propre bureau d'achat, dont notre banque assurerait les transactions financières. Avec ces dispositions les japonais devinrent plus directement intéressés, et augmentèrent considérablement leurs achats. Ils me demandèrent ultérieurement de prendre en main l'organisation et la Présidence de leur filiale parisienne.

Ainsi débuta « ma carrière japonaise », qui dura plus de quinze ans. Cette opération me conduisit à bien connaître le Japon, ce pays passionnant et si particulier où je me suis rendu plus de vingt fois. Mitsukoshi France devint la pre-

mière filiale étrangère de Mitsukoshi. Devant son succès le groupe fut conduit à créer un réseau de magasins autour du monde. L'art et la culture fascinants du Japon, de son peuple travailleur et artiste, m'ont beaucoup appris.

Le Groupe Mitsukoshi eut ensuite l'idée d'organiser chaque année, pour promouvoir ses échanges avec la France, un grand événement culturel qui lui donnerait l'occasion de faire venir chaque fois quelques centaines de japonais ; bien entendu ils étaient, au cours de leur séjour, dirigés vers Mitsukoshi France pour faire leurs achats !

Je voudrais évoquer ces manifestations commerciales et culturelles, dont j'étais chargé chaque fois de proposer le thème, puis ensuite d'aider à les organiser.

Le Président Okada, qui aimait la faste et la gloire, se muait à ces occasions en grand seigneur arrivant avec sa suite : directeurs, journalistes, photographes, traductrices ; et aussi, vers la fin, sa maîtresse, ce qui plus tard mis fin à sa carrière.

A l'occasion de chacune de ces festivités, Monsieur Okada me demandait aussi de lui proposer le destinataire d'un don important à faire par son Groupe. C'est ainsi que je proposais la restauration d'orgues historiques situées à Mende (à la suggestion du beau-frère du Président Giscard d'Estaing, que nous connaissions et qui avait sa propriété familiale dans cette région). Nous fîmes aussi un don à l'Institut Pasteur. Une autre année nous pûmes financer la reconstitution du lustre de la Chambre de la Reine à Versailles, dont il ne restait rien que les plans. Une autre fois encore je pus transmettre une donation au Musée de Blois.

Quant aux fêtes, j'ai déjà évoqué celle qui avait eu lieu à Notre Dame sous forme d'un concert prestigieux, suivi d'une bénédiction demandée par les japonais ; c'est à cette occasion que j'avais in extremis pu arrêter la main du Président japonais qui, par courtoisie, s'apprêtait à imiter le geste bénissant du Chanoine Bérard... Cet événement fut suivi dans la soirée d'un dîner prestigieux dans la grande salle de la Conciergerie.

Au Château de Breteuil, dont nous connaissions les propriétaires, ce fut une visite suivie d'un cocktail auquel nous

avons invité Catherine Deneuve : celle-ci devint dans le parc, le centre d'un immense cercle de touristes japonais enthousiastes et armés de leurs flashes.

Une autre fois encore, j'avais pu organisé un dîner spectaculaire dans la Galerie des Batailles de Versailles ; je devais prononcer un discours, pour remercier entre autres notre secrétaire d'Etat au Commerce qui avait accepté mon invitation ; hélas, à mon extrême confusion, le haut-parleur tomba en panne. Cet incident fut rattrapé par une sorte de compétition, dans le parc du château, côté grand canal, entre les artificiers japonais et français. Les versaillais n'en avaient jamais vu autant. A cette occasion, Monsieur Okada me demanda de réaliser une gravure sur cuivre évoquant ce spectacle : il en offrit une soixantaine de tirage à ses plus grands fournisseurs.

Une autre année, j'eus à organiser une soirée sur un bateau mouche, comportant une prestation de Juliette Greco avec son équipe (dont j'admire le professionnalisme).

Nous eûmes aussi à mettre sur pieds un dîner à base de spécialités régionales au Pré Catelan, avec l'apport d'une troupe de geishas, amenée par Mitsukoshi pour présenter un spectacle de danses traditionnelles.

Je peux évoquer enfin une journée de fête qui se déroula dans ma région de Blois, grâce à mes amicales relations avec le Député-maire, Pierre Sudreau. Nous avons prévu la visite du château de Chambord, agrémentée par un spectacle de tournoi médiéval dans le parc. Puis, de retour à Blois, nous avons eu, dans la salle des Etats Généraux du Château, un spectacle de danses anciennes. Simultanément Monsieur Okada avait fait reproduire, à Tokyo, grandeur nature, la façade du château de Blois sur celle du plus grand des magasins du Groupe, à Nihonbashi. Mitsukoshi avait invité les trompes de chasse de Cheverny dont la sonnerie retentit ainsi au cœur de Tokyo ce jour là.

A chacune de ces manifestations étaient associées, au Japon, des ventes de produits français dans les magasins du Groupe.

A Paris, j'avais l'occasion de rencontrer de temps en temps le Maire de Paris, Monsieur Chirac, amoureux du Japon ;

j'eus donc l'occasion de lui présenter Monsieur Okada; il le reçut dans son bureau, avec une décontraction étudiée devant un feu de bois : j'obtins que monsieur Okada soit décoré de la Légion d'Honneur pour le remercier de ce qu'il faisait en faveur des échanges franco-japonais.

Le Groupe Mitsukoshi avait par ailleurs acheté Place de l'Etoile un des Hôtels des Maréchaux. Nous avons aménagé ce lieu prestigieux pour y présenter des expositions d'art japonais : des expositions de peintres contemporains, des collections d'armes anciennes, des collections de Kimonos précieux, ou encore les céramiques des plus grands maîtres.

Ma femme et moi eûmes aussi l'occasion de nous prêter à une opération plus originale : les dirigeants commerciaux du Groupe Mitsukoshi nous avaient demandé de faire, dans notre appartement, une présentation de lingerie française pour inspirer leurs achats ; leur équipe de spécialistes, se déplacèrent de pièce en pièce, et jamais notre appartement ne fut autant photographié.

J'allais oublier une de mes prestations les plus inattendues. A Tokyo, j'avais une fois été invité à faire un petit discours en japonais devant cinq mille invités ; c'était à l'occasion de la fête du tricentenaire du Groupe Mitsukoshi (San Biakunen). J'étais présenté sur l'estrade par une japonaise, pour laquelle avait été confectionné un kimono somptueux. Le tout était assez impressionnant !

Dans le même ordre d'idées, on me demanda un jour de louer le Lido qui venait d'être modernisé. Après que le directeur de cet établissement m'eut fait visiter les coulisses et les nouveaux mécanismes, je fus, le grand jour arrivé, invité à monter sur la scène (habillé, je le précise), et à prononcer en japonais un discours de bienvenue d'une bonne dizaine de minutes. Tous les projecteurs étaient dirigés sur moi ; je me souviens que j'étais complètement aveuglé et ne voyais plus rien de la salle. Il semble cependant que je fus bien compris.

Un autre de mes devoirs de Président, conformément à une tradition stricte japonaise fut, à plusieurs reprises, d'autoriser à Paris le mariage de certains de mes employés japonais. Lorsque l'un d'eux souhaitait convoler, il fallait, compte tenu des traditions, que le chef d'entreprise donne son agrément à

la cérémonie. L'employé ayant exprimé son désir, devait attendre ma première visite à Tokyo : les parents venaient alors me présenter la candidate que j'affectais d'examiner de la tête aux pieds avec le plus grand sérieux, puis je donnais mon accord à ce projet ; les parents se prosternaient alors profondément pour me remercier de ma mansuétude, et me faisaient un cadeau symbolique en échange de mon consentement. Plus tard ces mariages se faisaient souvent à l'Eglise américaine de Paris ; j'étais de nouveau sollicité comme témoin d'honneur afin de donner tout son éclat à la cérémonie. Je savais qu'auparavant, au Japon, une entremetteuse spécialisée, ayant évalué la compatibilité des niveaux culturels et sociaux des familles, avait pu recommander le mariage, elle organisait alors une rencontre dans un salon de thé ; les jeunes gens s'y rencontraient et se jaugeaient pour la première fois. La jeune fille restait immobile et les yeux obstinément baissés, le jeune homme un peu timide jetant quelques coups d'œil sur la candidate, et ne disant à peu près rien. C'est ce dont nous fûmes témoins, par hasard, à plusieurs reprises.

Ce que je n'obtins pas de mes japonais fut d'être présenté au couple impérial venu à Paris faire ses emplettes. L'Empereur, trop sacré, se devait de rester inaccessible ; notre magasin parisien dût organiser une présentation de marchandises soigneusement sélectionnées au Crillon où résidait le couple impérial ; cela lui permit de faire son shopping dans l'intimité. Tout ce que j'appris, c'est que l'impératrice avait acheté une paire de gants à manches longues.

Nos magasins étaient alors devenus un succès, et la majorité des japonais visitant Paris s'y rendait.

Lorsque j'exprimai le souhait d'abandonner mon poste de Président, le Groupe Mitsukoshi, me demanda d'en rester le Conseiller International – titre essentiellement honorifique.

Au cours d'une cérémonie hautement traditionnelle, le Président japonais me présenta une paire de coupes de Saké d'Honneur, en laque, bien entendu.

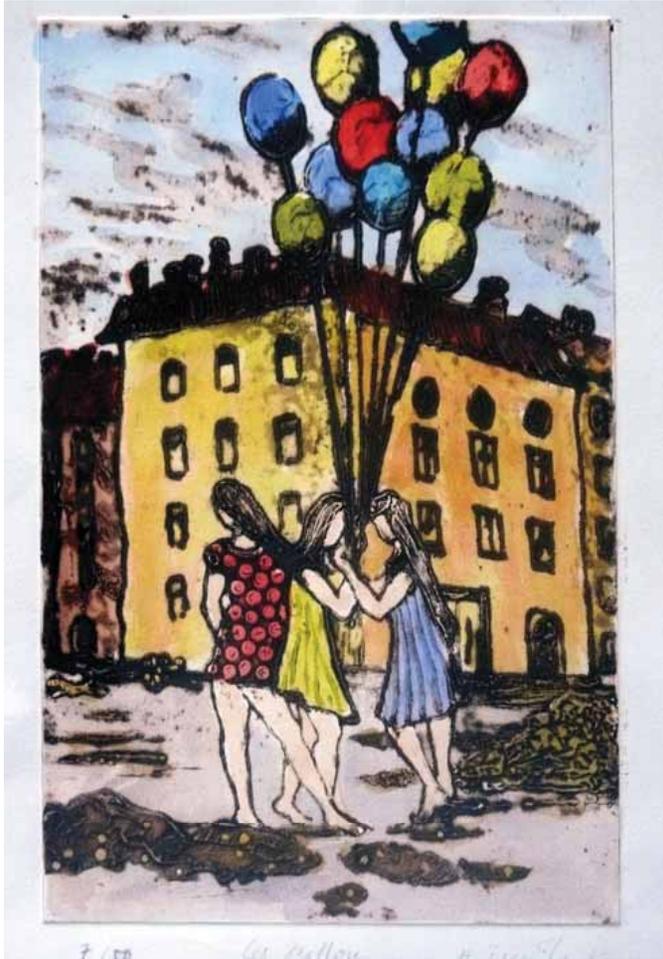
Cette période japonaise m'aura donc permis de côtoyer, dans des conditions exceptionnelles, un peuple que j'aime et que j'admire.

Certes cette nation s'est laissée entraîner dans des aventures et méthodes guerrières inacceptables, mais ce peuple n'en demeure pas moins remarquable par sa courtoisie, son raffinement, son respect des traditions et son dévouement à sa communauté. Il est piquant de rappeler qu'au siècle passé, c'est mon grand-père qui avait fourni aux russes à partir de l'usine d'armes légères de Châtellerault qu'il dirigeait, les fusils destinés à combattre les armées japonaises (dont je dois avouer qu'elles avaient gagné).

Ainsi vont et viennent les balancements de l'histoire...

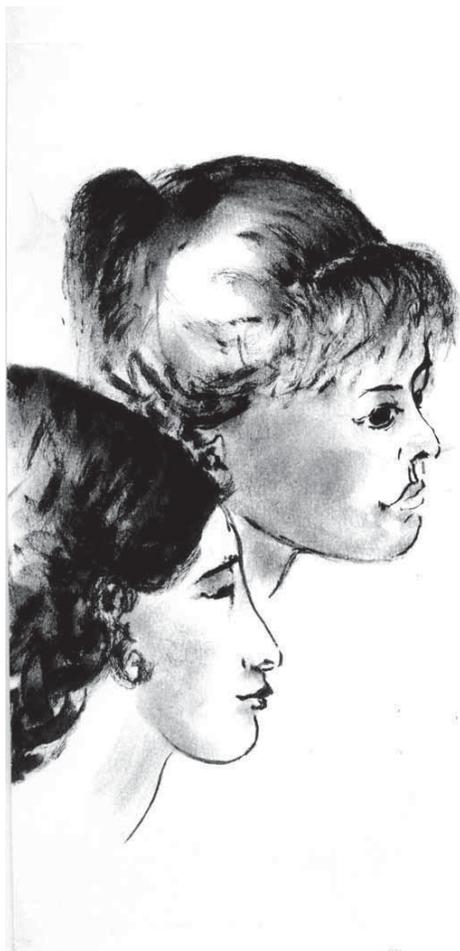


Diverses cartes de Noël que j'avais réalisées pour Mitsukoshi France



Fillettes jouant avec des ballons

70 : SILHOUETTES FUGACES



Jeunes filles ouzbek attendant leur train

La mémoire est peut-être la plus folâtre des fonctions du cerveau : elle ne retient que ce qui lui plaît ; elle se fixe parfois sur des détails infimes voir les évènements les plus fugaces.

En ce qui concerne ma mémoire elle est toujours restée moyenne et très sélective : sauf, assez curieusement, vers l'âge de treize ans et pendant une courte période ; je m'étais trouvé soudainement capable d'ouvrir un livre, d'en parcourir une page, et de pouvoir aussitôt la réciter par cœur. Depuis ma mémoire est redevenue normale sauf dans le domaine des chiffres et des noms propres où je suis assez déplorable. Par contre, je peux faire réapparaître avec la plus grande précision certains des lieux où j'ai vécu, que j'ai visité et aimé ; je retrouve alors très fidèlement les ambiances, les formes et les couleurs, même les parfums et les voix.

C'est ainsi que je vois renaître avec netteté certaines silhouettes de femmes à peine entrevues. En d'autres occasions ces brèves rencontres s'étaient trouvées associées à un événement marquant qui avait contribué à fixer le tout. Parfois aussi ces souvenirs ne se présentent que comme des visions fugaces entourées d'images incertaines.

C'est ainsi que je revois les profils de deux jeunes filles dont les visages sont légèrement décalés l'un par rapport à l'autre. Ces profils m'apparaissent aussi nets que le serait le contour d'un camée délicatement ciselé. La ligne est d'une pureté parfaite ; les carnations sont éclatantes de fraîcheur et respirent la santé ; les chevelures d'un blond paille très pâle soulignent qu'elles sont russes, probablement des sœurs. Elles sont immobiles, assises côte à côte sur un banc protégé par un léger auvent perdu dans la steppe. Nous attendions un autobus, elles aussi, mais pas le même. Sans doute étaient-elles égarées dans leurs rêves d'avenir au fil des minutes qui paresseusement se déroulaient. Quelles vies auront été les leurs ? Cet épisode n'aura duré que quelques instants, mais je revois clairement la scène.

En d'autres circonstances, je me trouvais debout sur un quai, au bord de la Mer Noire, où peut-être à Istanbul ; devant moi passa un beau visage grec, mais dont les traits me paraissent finalement plus marqués et plus déterminés ; il



*Silhouette dans le
métro*

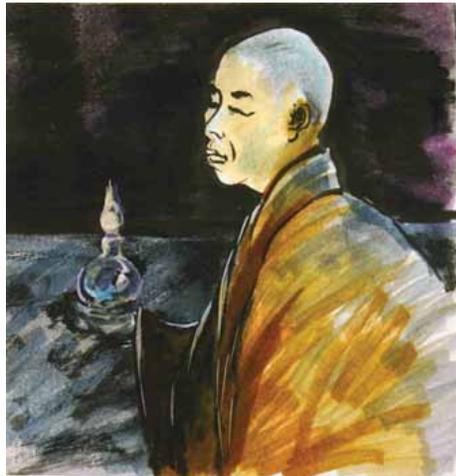
devait s'agir d'une jeune turque, au plus cousine lointaine des déesses de l'Olympe, mais restée davantage les pieds sur terre. Elle s'avance sans hésitation sur la planche qui la mène à bord ; son sort ne sera certainement pas celui d'une vestale, mais plus probablement celui d'une solide épouse musulmane.

Nous voici maintenant au Kenya, de retour à Nairobi après une longue expédition. Le guide nous avait conduit dans le meilleur magasin d'artisanat ; le visage de la vendeuse qui passait était modelé à la perfection, sa peau satinée était d'un noir uni et mat, son visage d'un ovale parfait, sa

démarche élégante et mesurée ; son regard tranquille et un peu lointain était celui des femmes qui ont l'habitude d'être remarquées. Son expression assurée et son demi sourire professionnel bien contrôlé exprimaient sa confiance en elle.

Des années plus tard je me trouvais à Tokyo dans le plus grand magasin de Mitsukoshi, mon partenaire d'alors ; je venais d'assister à un défilé de mode : la marque était Cerruti, les mannequins étaient japonais. Je m'apprêtais à sortir du magasin lorsque, pour quelque raison je me retournai. Nombre de voyageurs ont vu de superbes geishas vêtues de kimonos princiers aux couleurs et aux dessins somptueux ; chacun de leurs mouvements est réglé avec grâce, et elles paraissent presque venir d'un autre monde, celui des apsaras ou au moins des princesses de la cour. Leurs visages et leurs nuques sont fardés de blanc, leurs sourcils finement dessinés, et leurs petites bouches en bouton de rose sont peintes avec le plus grand soin. Mais cette fois-ci c'est une revue de mode qui venait de se terminer, et c'était un des mannequins, éblouissant de beauté, qui sortait juste du magasin. Certes le kimono qu'elle venait de remettre restait sobre mais

l'impression qu'elle me fit fut profonde, et sa beauté me saisit au passage. Elle représentait certainement pour ses patrons un trésor aussi précieux que peuvent l'être les geishas en vue. Une duègne la suivait de près, car il n'eut pas été acceptable qu'un tel chef d'œuvre ne fasse le moindre faux pas. Tout ceci alla si vite que j'hésitai à demander une photo : peut-être même qu'une telle démarche eut été sacrilège ? Je me contentai donc de la suivre des yeux ; elle était assurément l'aboutissement et le symbole d'une des civilisations les plus raffinées du monde. Elle disparut dans un taxi ; je garde son image inchangée en mémoire.



Moine chinois portant une bougie

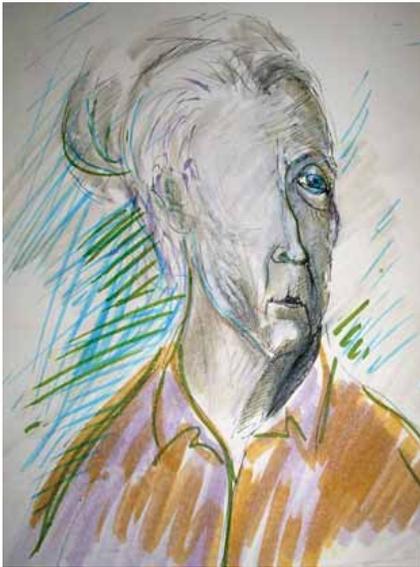
On croise certes nombre de belles femmes dans sa vie et chacune est unique ; elles passent, elles disparaissent. Mais celle que je viens d'évoquer s'est peut-être transformée pour moi en personnage du « monde flottant », celui qu'on côtoyait à Kyoto au onzième siècle, et dans le Dit du Genji, rédigé par la célèbre dame Murasaki.

D'autres rencontres se sont révélées mémorables, surtout en raison des circonstances inattendues ou comiques qui les accompagnaient.

Une de celles-ci se passe en Tanzanie. Notre groupe avance sur une abominable piste. Nous nous arrêtons un instant pour nous reposer et photographier un arbre couvert de curieuses gousses.

La piste longe un talus fort raide haut de quelques mètres et qui paraît se terminer sur une terrasse; j'aperçois d'ailleurs le sommet pointu d'une case. Pendant que le groupe se détend, j'escalade le talus et découvre en effet quelques habitations, je prends des photos en disant bonjour à la ronde. Les habitants rassurés s'approchent : j'étais sans doute leur

première visite de blanc ! Un homme vient à ma rencontre, et me fait signe d'attendre ; il s'éclipse et revient une minute plus tard avec deux jeunes filles qui se ressemblent beaucoup. Je comprends que je suis invité – épisode normal en Afrique - à faire éventuellement le choix d'une nouvelle femme. Pour ces jeunes personnes et leur père, j'étais une occasion miraculeuse qui ne tomberait pas deux fois du ciel. Anxieux de ne vexer personne j'essaie d'exprimer mon égale appréciation de l'une et de l'autre ; je comprends d'ailleurs que si je m'intéressais aux deux ce ne serait pas un problème. Mais je ne me vois guère redescendant vers mes amis avec deux passagères supplémentaires; ceux-ci m'appelaient d'ailleurs pour repartir. Ce fut



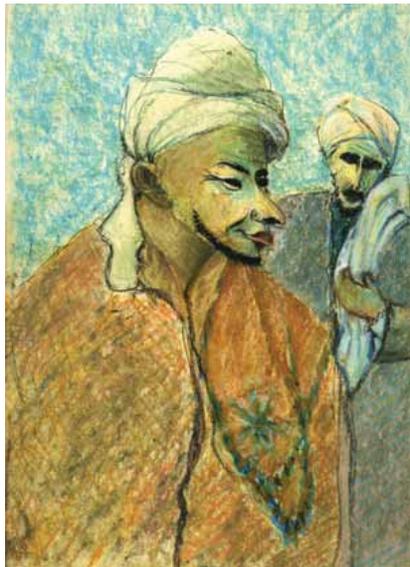
*Touriste âgée, perdue
et inquiète*

là une bonne affaire manquée, car j'aurais sûrement obtenu un prix pour le tout.

Dans le nord du Cameroun, ce fut une affaire très différente. Mes amis s'apprêtaient à gravir un flanc de montagne escarpé pour aller voir une peuplade dont les femmes étaient, paraît-il, vêtues de robes de paille entourant la taille comme des tutus de danseuses. On voit à peu près cela au Lido, et de plus je n'avais aucune envie de m'engager dans une escalade aussi pénible. Un jeune guide m'est affecté qui me mènera au point de rencontre du lendemain. J'ai le souvenir d'une marche interminable dans une chaleur épouvantable ; heureusement mon accompagnateur était tout sourire et nous devenons ami-ami. Le campement avait été prévu à côté d'un petit village d'éleveurs de vaches aux cornes immenses ; tous paraissaient enchantés de ma visite, du riz cuisait, et je fus invité à partager le repas. Puis je me dirigeai vers ma tente

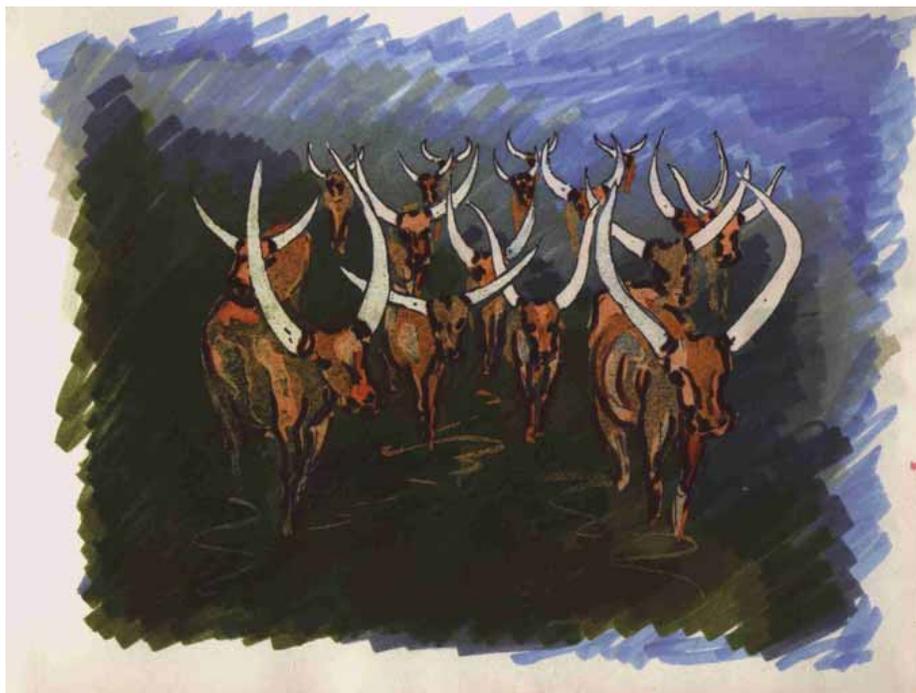
lorsque le guide en me souhaitant bonne nuit me demanda si d'aventure je ne pourrais lui donner cinquante dollars. Je marque ma surprise, et lui demande pourquoi ; « C'est tout simple me dit-il : j'ai une femme qui ne cultive que de quoi nous nourrir, et si j'en avais deux je pourrais cultiver une surface double, or cinquante dollars c'est ici le prix d'une jeune femme vigoureuse ». A vrai dire je crois que pour une telle somme il aurait pu en acheter deux. Je prétextai mon épuisement et partis dormir.

Un dernier souvenir remonte à beaucoup plus loin ; je devais avoir environ dix huit ans, et visitais le Maroc avec un cousin. Un peu au sud de Mogador, nous longions un petit village. Au coin d'un sentier nous nous trouvons face à face avec une marocaine dévoilée aussi stupéfaite que nous. Elle pousse une cri : c'est peut-être la damnation pour elle, voir la mort par lapidation ! Elle relève impétueusement sa jupe pour se cacher le visage ; dessous elle était aussi nue qu'Eve quand Adam la vit pour la première fois, et la Bible ajoute : « Quand il la vit, il l'aima ».



*Deux yéménites
traversant la rue*

71 : ÉVOLUTION DES
MODES DE VIE
COMMUNAUTAIRES :
HABITATS DES ORIGINES DE LA
VIE JUSQU'A NOUS



Bœufs à grandes cornes

Avant d'évoquer les quelques villes phares qui m'ont le plus ébloui, je voudrais commencer par dire à quel point le développement des habitats est le résultat de l'évolution tant biologique que psychologique du monde vivant. On voit que les modes de vie communautaires n'ont cessé de se multiplier avec le développement des instincts, des psychismes et de la complexité, en même temps que se perfectionnaient les habitats qui, avec l'apparition du genre humain, aboutirent à la création de villages puis de villes et maintenant culminent avec les mégapoles.

L'extraordinaire unité chimique et génétique de la matière vivante a certainement joué son rôle dans l'homogénéité du développement général ; ces phénomènes se sont accélérés, et ont pris une dimension nouvelle, avec l'arrivée des hommes et de leur cerveau.

Les bactéries les plus primitives, dont certains descendants directs vivent encore sur la côte ouest australienne, et dont j'ai également trouvé des restes fossiles en Mauritanie, ne restaient agglomérées sur leurs supports que faute de moyen de locomotion ; il ne s'agissait donc que d'amas et non de communautés. Ces bactéries surgirent avec la vie voici environ 3,5 milliards d'années, se divisant et mourant sur place, leurs restes s'entassant sous forme de fines couches minérales. Par la suite d'autres bactéries et algues flottèrent par milliards au gré des courants océaniques, se mettant à dégager l'oxygène qui allait rendre la respiration possible, accélérant de ce fait et l'évolution et les processus vitaux.

Cette accélération s'accrut encore avec l'apparition de la sexualité ; plus tard apparurent les métazoaires, telles les méduses et la faune dite d'Ediacara ; ces nouveaux arrivants résultèrent de l'association de nombreuses cellules qui peu à peu se différencièrent, se groupant en organes, chacun nécessaire à la vie de l'ensemble. Ces organismes évoluèrent encore et se firent plus complexes : ainsi se formèrent les millions d'espèces tant végétales qu'animales, tant marines que terrestres, dont les descendants pullulent autour de nous.

Une nouvelle étape fut franchie avec les associations symbiotiques : celles-ci se caractérisent par l'union intime d'espè-

ces différentes, dont l'association devient indissoluble car leurs fonctions complémentaires concourent à la vie de chacune.

L'un des cas les plus curieux me revenant en mémoire est celui d'une sorte d'animalcule marin sur les franges duquel se fixent des rangées de petits parasites, qu'il nourrit et qui, en échange, lui servent de rames pour se propulser. Ces symbioses sont innombrables entre végétaux et animaux, ou entre membres d'un même règne ; par exemple les lichens, qui se groupent indissociablement deux par deux, de nombreuses sortes d'algues et de champignons, qui se partagent alors les fonctions chlorophylliennes et l'absorption des minéraux.

Remarquons d'ailleurs que la totalité des animaux, dont nous sommes, ne sauraient vivre sans l'oxygène dégagé par les plantes et sans les protéines fournies par les tissus dont ils se nourrissent : ceci n'est pas à proprement parler une symbiose, mais illustre déjà le lien étroit entre tous les êtres vivants dont l'ensemble pourrait presque être considéré comme un seul organisme vivant recouvrant notre planète.



Antilopes fuyant sous la pluie

Revenant aux symbioses, nous en sommes le premier exemple : nos propres corps sont peuplés de nombreuses variétés de bactéries sans lesquelles nous ne saurions vivre.

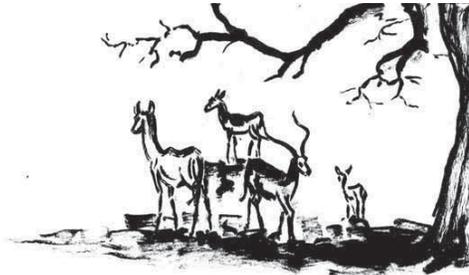
Cependant ces associations symbiotiques ne furent que le préliminaire des véritables communautés au sein desquelles se groupent de multiples individus d'une même espèce. Par exemple, beaucoup de poissons vivent en bancs, beaucoup d'oiseaux vivent ensemble et se déplacent en vols groupés, les mammifères restent souvent en troupes. Chez bien d'autres familles animales, on observe des organisations grégaires, géantes et complexes, qui correspondent générale-

ment à des habitations communes. J'ai rencontré par exemple en Afrique des nids constitués par des assemblages de brindilles de plusieurs mètres de diamètre, abritant de nombreux couples. D'autres cas sont ceux des fourmilières, des termitières ou des essaims d'abeilles. Toutes ces constructions sont dépourvues de formes extérieures bien déterminées, car faites d'assemblages suivant quelques règles, mais sans vision d'ensemble. Il ne s'agit en effet que d'extensions par accumulation, soumises tout au plus à quelques dispositions qui se répètent, par exemple il est facile de distinguer des termitières de formes différentes suivant les espèces ; de plus à l'intérieur de ces amas, ces insectes savent souvent aménager des zones spécialisées destinées par exemple au stockage de réserves alimentaires, à l'élevage des couvains etc. Ces colonies peuvent même se différencier entre individus en fonction des tâches à accomplir : c'est ainsi que chez les fourmis ou les abeilles, il peut y avoir des soldats, des ramasseurs de nourriture, des soigneurs de larves... Ces communautés peuvent comprendre des milliers d'individus, ceci chez de nombreuses espèces ; on a pu estimer que la masse totale des fourmis était de l'ordre de grandeur de la masse des humains !

Le nombre et la variété de ces groupements animaux ne sont certainement pas sans lien avec l'évolution des instincts et des psychismes. Les hommes, en édifiant leurs villes, n'ont donc fait que poursuivre le développement de ces organisations communautaires.

Il est normal que l'arrivée des hommes ait provoqué un grand pas en avant, ceux-ci ont fait bénéficier leurs aménagement de leurs nouvelles capacités d'organisation et de prévision : ils ont donc pu rapidement aller au delà de ce que le monde animal avaient acquis par tâtonnement : les hommes devinrent capables d'analyser leurs besoins et de planifier leurs constructions. Ils passèrent d'un stade initial souvent nomade, à l'élaboration de règles rendant possible des vies communautaires plus complexes ; ils choisirent de nouveaux matériaux, mieux adaptés à leurs projets ; ils ménagèrent des voies d'accès facilitant transports et échanges, ils groupèrent certaines activités par quartier. Ils élargirent surtout

leurs ambitions, dépassant l'utilitaire pour rechercher l'agrément et la beauté de leurs lieux de vie, voire la satisfaction de leurs besoins culturels. Ils édifièrent non seulement des habitations, mais des monuments, des lieux de cultes, des lieux de rassemblement et discussion, ils réservèrent des espaces verts et aménagèrent des ensembles en harmonie avec l'environnement.



*Troupeau d'impalas
(Tanzanie)*

Il faut d'ailleurs noter qu'avant d'en arriver aux villes modernes, les hommes avaient dû franchir plusieurs étapes : après avoir quitté leurs caves et campements de fortune, ils se mirent à édifier des huttes circulaires. L'instinct les avait conduits en effet à prendre en compte une propriété géométrique assez abstraite : à savoir que lors-

qu'on trace une boucle fermée de longueur donnée, c'est en la disposant en cercle qu'on enferme la surface maximum, d'où aussi gain de place et de matériaux. Plus tard les hommes découvrirent les mérites des cloisons planes qui facilitaient la juxtaposition des locaux. Notons que les abeilles avaient depuis longtemps trouvé un merveilleux compromis entre l'obtention de la surface maximum pour un périmètre donné et l'intérêt d'accoler leurs alvéoles hexagonales sans perte de place.

Rappelons qu'au début, les premières agglomérations se constituaient sans guère de plan, comme cela se passe encore dans les inextricables casbahs et dans certains quartiers préservés de nos villes moyenâgeuses.

En résumé, aux premiers tâtonnements des hommes succéda une meilleure prise de conscience de leurs besoins, et des moyens de les satisfaire ; ils recherchèrent aussi plus de confort et de beauté, se mirent à édifier des villes de plus en plus grandes. Et certaines devinrent les merveilles dont nous allons parler.



Une mère et sa fille

72 : MES VILLES PREFEREES



Westminster Abbey

Après avoir évoqué dans le texte précédent l'évolution des habitats humains, nous voici arrivés à nos villes. Leur multiplication s'est accélérée, et elles abritent une part croissante de nos populations. Certaines ont été bien planifiées, d'autres se sont étalées de façon anarchique ; par contre il en est qui sont devenues des chefs d'œuvre dont le souvenir me fait toujours rêver.

J'en ai choisi cinq, un peu arbitrairement : Rio de Janeiro, New York, San Francisco, Hong-Kong et pour finir Venise.

On remarquera que toutes ont le privilège d'être construites sur des rivages, ce qui les rend plus belles encore, et les ouvre sur le monde. Les océans évoquent des rivages inconnus, facilitent les échanges, et font naître des désirs d'aventures. Que la mer soit calme ou agitée par les tempêtes, son immuable horizontalité, encore soulignée par l'horizon, met en valeur par contraste les édifices dressés sur son rivage.

Nous commencerons par Rio de Janeiro, qui offre un saisissant contraste entre les forêts tropicales dévalant des collines de l'arrière pays et les gratte-ciels qui en marquent la limite. Ceux d'entre eux qui bordent l'océan s'alignent tout au long de Copacabana, la plage célèbre qui forme un des plus immenses et des plus purs arcs de sable blanc. Cette anse qui s'allonge sur plusieurs kilomètres se termine par un énorme point d'exclamation, vertigineux rocher noir et pointu surnommé le « Pain de sucre ». Vers le sud, entre ville et forêt, s'étend le vaste Parc botanique avec ses alignements de palmiers gigantesques. Plus au nord, là où la ville se termine, commence la zone des favelas, ces quartiers misérables qui s'accrochent sur des pentes poussiéreuses et où se sont incrustés la misère, l'insalubrité, et le désespoir : un bouillon de culture, pour la criminalité et la drogue.

La ville de Rio se présente, côté Atlantique, comme le plus éclatant des joyaux, mais vers l'arrière s'arrête sur des quartiers sordides.

New York c'est encore plus le triomphe de la verticalité ; ses gratte-ciel de verre se succèdent en rivalisant de hauteur et d'éclat. La ville recouvre complètement la plaque basaltique, longue de plusieurs kilomètres, qu'entourent les deux bras de « l'Hudson River » ; ceux-ci se rejoignent en arrivant sur

l'Atlantique, là où se dresse la statue de la Liberté. Les rues et avenues de Manhattan, forment une grille, qui à quelques exceptions près, ne comporte que deux directions se croisant à angle droit. New York est de plus la principale porte d'entrée, côté Atlantique, du pays encore le plus puissant du monde. Des ponts de tous modèles, plutôt lourds, mais toujours imposants, franchissent les deux bras de l'Hudson, reliant de tous côtés l'île de Manhattan au reste du pays. Le tout se présente, quand on arrive par avion, comme une immense bête plate au corps allongé dont la carapace serait hérissée de gratte-ciels et qui, avec ses ponts, étendrait ses pattes sur le reste du continent. Au centre a été préservé un vaste rectangle d'arbres et de verdure, « Central Park », qui reste en ces lieux le seul témoin d'anciennes forêts, parcourues autrefois par les tribus indiennes. Qu'on arrive de nuit et par avion au dessus des nappes de lumières de la ville, ou qu'on arrive de jour face aux gratte-ciels serrés les uns contre les autres, on est saisi de stupeur admirative; peut-être aussi d'un certain malaise : car voilà une ville qui, au delà de son immensité, de sa masse et de ses richesses, pourrait bien avoir dépassé la mesure et la capacité pour les hommes d'en garder le contrôle.

San Francisco, tout comme New York s'étale le long de la côte, mais cette ville a gardé un aspect plus diversifié, plus humain, plus joyeux, elle est sans doute aussi plus ensoleillée : le sang espagnol qui, ici, court dans les veines y serait-il pour quelque chose ? San Francisco marque aussi, pour nous européens, un des lieux les plus extrêmes du monde blanc; car cette ville est située sur la face ouest des Etats-Unis ; et, plus loin, au delà du Pacifique, commence l'Asie. Les gratte-ciels de San Francisco, se mêlent à des constructions plus raisonnables, à des zones de mai-



*Vieux quartier de
Shangai*

sons et jardins qui recouvrent les collines, celles qu'on doit sans cesse gravir ou redescendre pour aller d'un quartier à l'autre. C'est au cœur de San Francisco que s'élance son plus beau monument : il s'agit de l'incroyable pont suspendu de « la Porte d'Or » ; celui-ci enjambe le passage qui fait communiquer la baie de San Francisco avec le Pacifique ; il est resté de couleur orange, celle du minium, qui le protège des embruns : voilà qui pourrait paraître inachevé ; mais cela correspond au contraire à l'audace et à l'esprit innovant du peuple américain : il suffisait d'oser, pour placer au centre des côtes verdoyantes de Californie cette courbe d'une parfaite élégance dont la couleur fait paraître les arbres des alentours plus verts encore. Ce qui aurait pu être choquant symbolise ici l'inventivité sans tabou du nouveau monde. Ce pont rappelle que la Californie est encore un peu un pays de frontières : celui qui a vécu la ruée vers l'or, celui qui abrite juste au nord les forêts de séquoias géants et, vers le sud, le spectacle un peu fou d'Hollywood.

Mais traversons le Pacifique et arrivons à Hong-Kong ; cette ville, surtout à la nuit tombante, se présente comme une des plus brillantes parures de la côte chinoise. Cette ville s'est développée de part et d'autre du passage maritime qui sépare le continent de l'Île Victoria. Les gratte-ciel, là aussi, se sont entassés sur les deux rives, alternant avec les quartiers grouil-



*Trafic de nuit
(baie de Hong Kong)*

lants des petits commerces chinois. Quand on fait l'ascension du « Peak », grâce au téléphérique dont nous avons déjà parlé, scintillent de tous leurs feux les navires qui s'allument. C'est presque un nouveau monde qui surgit, plus magique encore que celui qu'on voit de jour. Au moment où la mer disparaît dans la nuit, elle se met à briller comme une rivière de diamants ; c'est une fête asiatique, qui accueille chaque

soir les voyageurs venus d'Europe, du Japon ou des Etats-Unis.

Il est encore une ville qui se distingue par sa noblesse et sa magnificence, c'est Venise : cette ville, encore plus maritime que les autres, est en effet une île entourée de son archipel, c'est la doyenne des reines de la mer. Dans Venise se sont concentrés un nombre exceptionnel d'œuvres d'art et de palais alignés le long de ses canaux ; c'est une ville qui a réussi à s'extraire des marais, comme par miracle, grâce à sa volonté d'être belle, aux richesses de ses commerçants et marins.

De cette ville surgissent de nombreux dômes ; sur les façades des palais s'alignent et se superposent des rangées de fenêtres surmontées d'ogives ou de pleins cintres ; ces demeures sont ciselées comme des meubles précieux ; les gondoles, qui parcourent silencieusement les voies d'eau et glissent sous les ponts en dos d'âne, dressent fièrement vers le ciel leurs étraves tendues comme des archets. Quand le soleil se voile, les brouillards s'irisent et on pourrait se croire en face de tableaux de Turner. L'histoire de cette ville est faite de musique, d'amour et de complots ; les peintres et les architectes les plus renommés s'y sont succédés au fil des siècles. Mais Venise, qui a su s'extirper des vases de la lagune, de nouveau s'y enfonce. Espérons que Venise maintiendra longtemps encore ses carnivals et saura se défendre contre les agressions de la mer qui la ronge.



Chantier de jonques à Hong Kong



Cathédrale de Milan : un souvenir, un rêve

73 : POURQUOI MES COLLECTIONS ?



Concentré de souvenirs de plongée

J'ai été toute ma vie tenaillé par l'esprit d'aventure et la curiosité, par l'envie insatiable de découvrir le monde.

L'Internet permet désormais d'avoir un accès instantané presque partout, à tout ce qui existe, à tout ce qui a été écrit. Mais ces facilités ne représentent qu'un pâle succédané, comparées aux émotions suscitées par les découvertes et les face à face nés du regard, du contact et enrichis de toutes les circonstances du moment.



*Petite collection de cowries
(porcelaines)*

J'ai donc parcouru avidement la planète et en ai rapporté, en dehors de mes souvenirs, de mes croquis et de mes photos, nombre d'objets qui ont fini par constituer de petits ensembles : le but n'était pas tant

d'amasser des collections exhaustives, ce que ne peuvent même pas faire les plus grands musées. Je souhaitais simplement garder quelques traces représentatives de mes parcours et consolider mes souvenirs.

Revoir chacun de ces objets, les reprendre en main, les réexaminer : ce sont autant de moments passionnants qui resurgissent ; on revoit en pensée les lieux visités, les atmosphères vécues à l'instant de chaque trouvaille ; cela peut s'accompagner de plaisir esthétique, de souvenirs culturels, et rétablit une connivence presque amoureuse avec les meilleurs moments du passé. Ces objets rappellent des jours privilégiés.

J'essaierai donc de commenter, aussi brièvement que possible, certaines catégories de ces objets, les accompagnant de dessins ou de photos d'objets que j'ai pu réunir.

Les catégories sélectionnées sont :

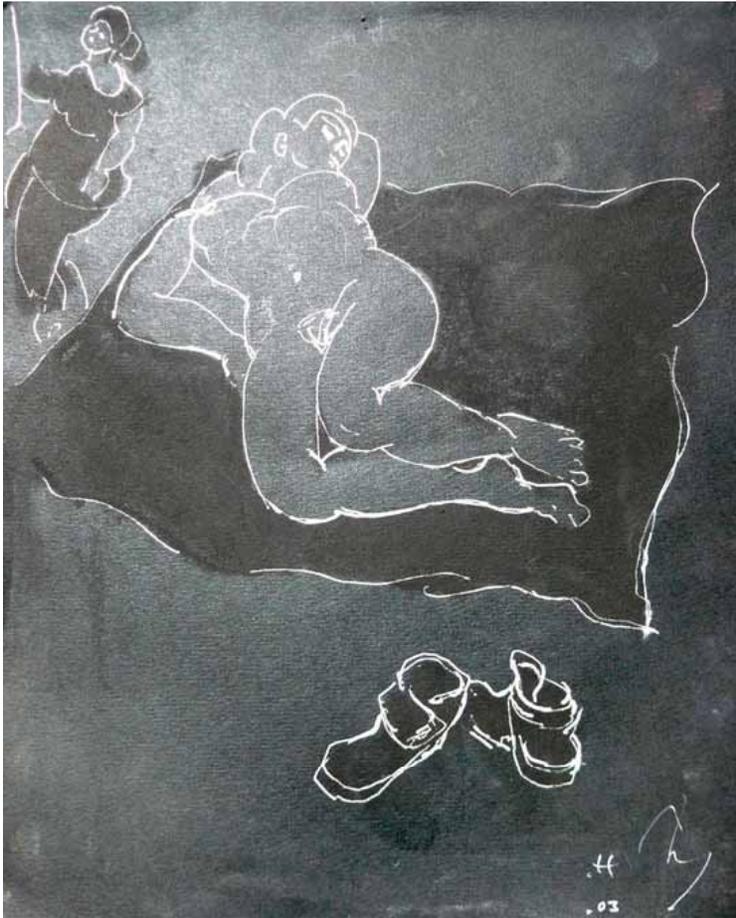
- Les céramiques anciennes et autres traces de la préhistoire
- Les céramiques modernes

- Les coquillages et autres souvenirs marins
- Les papillons et coléoptères
- Les gravures, peintures ou dessins
- Les plantes (surtout celles du Jardin Botanique d'Orchaise)

Ces collections ne sont, en fin de compte, que des reliques et témoins de mon existence, et avant de m'y plonger, je souhaite encore évoquer nombre de mes expériences vécues et continuer à faire quelques réflexions

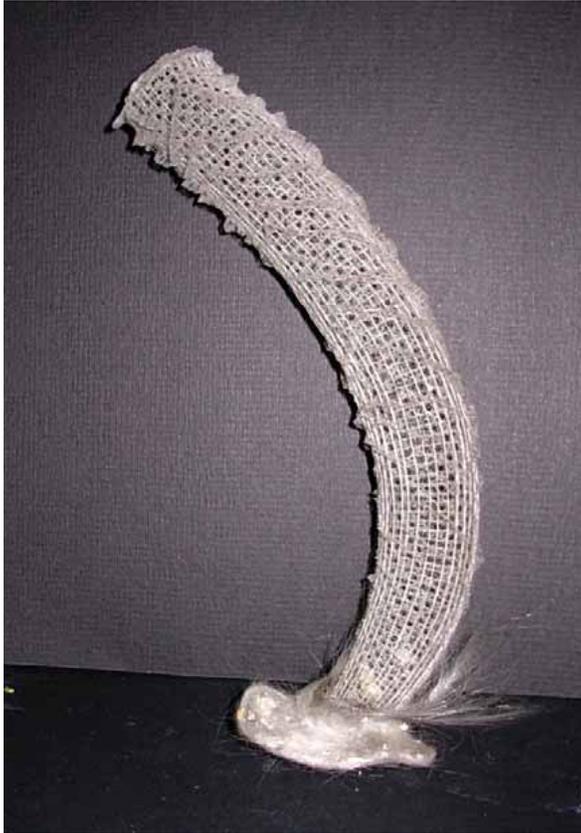


Spécimens de mes diverses collections



Nu sur fond noir

74 : FORMES DE VIE PRIMITIVES



*Squelette d'une éponge siliceuse
vivant en eaux profondes*

J'ai toujours éprouvé une attirance particulière pour les êtres vivants les moins évolués, et possédant donc encore des caractères primitifs, y compris bien entendu, les formes devenues fossiles : en effet leurs aspects très étranges ne peuvent d'exciter la curiosité au point qu'en les découvrant on croirait parfois s'être trompé de planète. Mais surtout ces formes peuvent aider à mieux comprendre d'où nous venons et comment nous en sommes arrivés là, étant donné, nos liens étroits avec tous les êtres vivants qui nous ont précédés. Leur découverte nous rapproche donc de nos origines et nous aide à mieux nous situer.

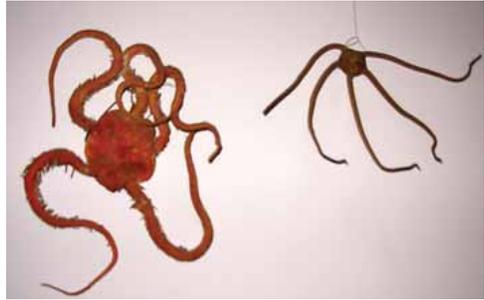
Chacun sait maintenant en effet que tous les êtres vivants sont construits et se construisent à partir de molécules d'ADN (acide désoxyribonucléique), dont la structure est complexe mais suit toujours le même modèle. Cette molécule est formée par deux chaînes complémentaires qui s'emboîtent tout en s'enroulant l'une autour de l'autre pour former une double hélice. Cette hélice est constituée de séquences de nucléotides, qui sont au nombre de quatre. Ces séquences, en nombre et dans un ordre qui varie, déterminent le code génétique, qui contient toutes les informations nécessaires à la production des protéines dont les cellules vivantes ont besoin et, de proche en proche, permet la fabrication de la totalité des tissus vivants.

Qui plus est ces molécules d'ADN ont toutes la même « chiralité », mot barbare qui signifie pour nous que la double hélice « tourne » toujours dans le même sens, soulignant de façon saisissante leur commune origine.

Cette unité de base qu'ont gardé au cours de l'évolution tous les tissus vivants me fascine.

Cela me rassure de voir que je reste étroitement lié dans ma chair à tout ce qui vit, partageant leur histoire et une origine commune. L'espèce humaine n'est donc pas apparue isolée à la suite d'un nouveau hasard. Cette histoire nous permet de nous faire une meilleure idée de comment nous en sommes là. Elle nous donne plus de sens, en nous faisant rentrer dans un processus général plus compréhensible. Mais il n'en reste pas moins difficile d'accepter cela comme le fruit d'un pur hasard, d'autant plus qu'il a fallu, pour que la

vie apparaisse, plusieurs circonstances simultanées fort improbables ; c'est encore plus extraordinaire quand on constate le résultat : l'in vraisemblable complexité du cerveau humain. Ainsi est-on en droit d'hésiter à propos des notions de hasard, de finalité, ou même d'interventions extérieures occasionnelles.



Deux ophiures

On peut certes minimiser l'extrême improbabilité de l'apparition de la vie en rappelant l'immensité du cosmos, et l'existence des milliards de planètes qui s'y trouvent, dont certaines pourraient avoir rempli les conditions rendant possibles d'autres formes de vie. Mais cette considération n'augmente en rien la probabilité d'apparition de la vie sur notre planète à nous.

On peut encore poursuivre la réflexion tout en admettant que le cas de notre planète peut ne pas être unique ; concernant les autres, on peut imaginer tout autant d'in vraisemblables hasards, d'autres finalités ou d'autres interventions extérieures ; cela ne modifie en rien l'étrangeté ce qui s'est passé chez nous.

On peut aussi imaginer, que, en accompagnement de phénomènes aléatoires, auraient pu exister des influences finalistes sous jacentes, qui, en quelque sorte, auraient parfois « rectifié le tir » pour parvenir à nous faire exister ? Après tout, en physique, il y a des phénomènes aléatoires qui échappent à nos logiques classiques et qui affectent les particules en leur faisant suivre des états imprévisibles. Après quoi ces particules peuvent se retrouver dans leur état initial. Au stade actuel de la physique, il reste des zones de connaissance qui paraissent receler des aspects contradictoires et flous.

Pour en revenir à l'objet initial de ces réflexions, c'est à dire mon attrait pour les formes de vies primitives, le fait est qu'elles me donnent le sentiment confortable (assez subjectif,

je le reconnais) de pouvoir me rapprocher de ma propre origine.

Voilà pourquoi, n'ayant pas fait de la biologie et de l'étude de la vie mon métier, je m'y suis néanmoins toujours intéressé : réfléchir à ces problèmes me paraît fondamental pour nous rapprocher de la compréhension de nous mêmes et de ce que nous faisons sur terre.

Me préparant au bachot je me souviens que j'avais ajouté à mon programme un gros cours d'histoire naturelle. Pendant la guerre, bloqué à Alger, j'étais allé voir un botaniste connu de l'Université, qui avait accepté dans son laboratoire ; il m'avait initié aux coupes histologiques que nous colorions pour observer la structure des cellules. Plus tard j'ai acquis un bon microscope au Japon, pour observer dans les eaux du Bois de Boulogne ces nombreux animalcules étranges, aux mouvements curieusement saccadés.

Par la suite, profitant de mes déplacements et séjours à l'étranger, j'ai multiplié les explorations. Je me souviens de mon enchantement le jour où j'ai vu en Mauritanie un gisement de stromatolithes (faites de bactéries et d'algues qui voici 3,5 milliards d'années ont compté parmi les tous premiers êtres vivants). Il en subsiste encore

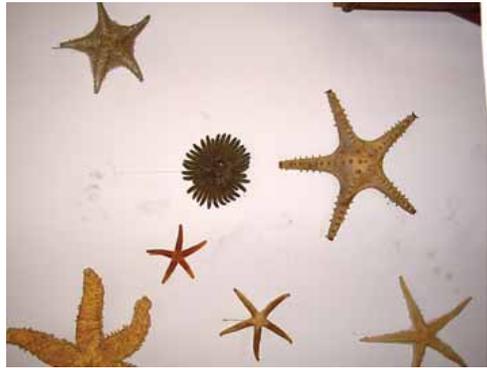


Limule (Etats-Unis)

des descendants actifs et peu modifiés, dans une baie à l'ouest de l'Australie. J'ai ramassé un échantillon mauritanien de la même famille qui ne date que de 800 millions d'années... En Australie également, j'ai eu la joie, en ouvrant ma tente un matin, et dès mon premier week-end, de voir un grand kangourou, un de ces marsupiaux qui ont précédé les mammifères. J'eus alors la sensation enthousiaste de revenir quelques millions d'années en arrière. Toujours en Australie, j'ai eu l'occasion de voir des koalas, des ornithorynques et un

échidné : chaque fois j'avais l'impression de remonter le temps ! J'ai également côtoyé, en plongeant sur la côte australienne, des colonies de tuniciers : ils ont l'apparence de poche molles et allongées et seraient classés parmi les premiers chordés, ancêtres des vertébrés, donc de nous-mêmes. J'avais aussi eu la chance, connaissant Cousteau, de voir ses premières photos de coelacanthes. Certes ces poissons primitifs sont tout récents comparés aux pikaïas fossiles, qu'on peut voir dans quelques rares musées : ils ressemblent à de petits vers plats découverts dans le site de Burgess en Colombie Britannique. Ils vivaient dans la mer il y a plusieurs millions d'années et c'est le plus ancien de nos ancêtres chordés que l'on connaisse.

J'ai aussi un faible pour les polypes, si variés, et autres animaux à symétrie souvent quintuple tels les coraux, les oursins, et les innombrables espèces d'étoiles de mer : il en est des bleu cobalt, rouge vif, ou même verdâtres dans les mers chaudes ; mais j'ai trouvé les plus curieuses autour de l'île de Kappa, au large des côtes malaises.



Etoiles de mer

Celles-ci ont la forme de galettes pentagonales (leurs cinq bras étant soudés entre eux), elles sont ornées de dessins encore plus beaux et plus variés que ceux des tapis de Kairouan. D'autres sur les côtes du Chili ont une dizaine de bras. Une autre famille m'a toujours également attiré, celle des reptiles : serpents, lézards et autres caméléons, dont les écailles portent souvent de belles colorations. Ces animaux me rappellent que notre cerveau a hérité d'une partie du leur, appelé « reptilien » : c'est la zone qui est responsable des instincts et sensations (auquel j'attache une particulière importance, car nous en dépendons sans cesse). Dans le domaine des plantes, j'admire et j'ai photographié beaucoup de lichens (symbioses de champignons et d'algues) : leurs pla-

ques forment des tableaux abstraits d'une infinie variété.

Mais il me paraît urgent d'arrêter cette énumération, car un grand nombre d'autres familles végétales ou animales anciennes nous offrent aussi des trésors de couleurs et de formes. Pour en découvrir le plus grand nombre, et souvent les plus étranges, il convient de se déplacer à quatre pattes, d'explorer les fonds marins ou de soulever les pierres, ou encore de regarder voler les espèces étincelantes d'oiseaux et d'insectes.

On peut comprendre maintenant pourquoi je m'intéresse beaucoup plus à la généalogie des êtres vivants qu'à celle de ma famille, car celle-ci, quelque honorable qu'elle soit, ne recouvre qu'un bien court instant de l'histoire.



Oursins variés

75 : IMPACT DE LA GRAVITÉ SUR L'ÉVOLUTION HUMAINE



Notre Dame de Paris de nuit (aquarelle)

On peut résumer l'univers en disant qu'il est entièrement fait de masse et d'énergie, qui ne font plus qu'un depuis Einstein ; pour être complet, à ces ingrédients il faut y ajouter la vie.

Ces masses et énergies se manifestent à chaque instant et en tous lieux par le biais des champs de gravité qui, à notre niveau, sont le produit de l'attraction terrestre complétée par celle du soleil et de la lune.

Il s'agit donc d'un phénomène cosmique, invisible, impalpable, mais permanent, ayant des effets considérables, un phénomène qui nous enveloppe et nous pénètre. Bien entendu nous sommes soumis à bien d'autres contraintes, comme celles de devoir respirer et de nous nourrir. Mais les champs de gravité dans lesquels notre corps est immergé restent omniprésents et hors de notre contrôle. Ce phénomène ne peut ni se palper ni se voir, et ne se manifeste que par ses effets. Il est si habituel qu'on vit avec sans y penser. Or la gravité oriente tout notre espace, et le rend vertical. C'est ainsi que les troncs des arbres croissent verticalement pour garder le meilleur équilibre. Nos constructions et nos murs s'élèvent selon des plans verticaux ; inversement nos planchers et nos tables sont disposés à l'horizontal pour que les objets qu'ils portent restent à leur place.

Ceci montre à quel point nous restons assujettis, tant nos corps que nos modes de vie et notre imaginaire, aux forces du cosmos. Nous sommes déjà, sur ce plan physique, beaucoup plus dépendants que nous ne pourrions le croire. Nous ne sommes finalement qu'un infime élément de l'univers dont nous suivons les règles. Il est cependant remarquable que l'homme soit à peu près le seul quadrupède qui se soit transformé en bipède, se tenant debout de façon permanente. Il n'aurait pu le faire sans la gravité, qui applique ses pieds sur le sol tout en gardant son équilibre. L'histoire qui suit est connue : cette particularité unique de l'homme lui a permis de libérer ses mains, donc de s'outiller et de s'armer ; cela a développé chez lui un sentiment d'assurance, de supériorité, et de liberté, encore accentué par le développement de la parole : car en se redressant, le corps humain s'est modifié, son larynx est descendu, et ses cris primitifs ont pu s'articuler,

devenant un langage. Les hommes en sont arrivés à croire qu'ils étaient devenus les maîtres ; mais ils étaient environnés de dangers et de questions sans réponses. Leur conscience se développant avec leur nouvelle liberté, ils connurent l'angoisse, et le sentiment d'être seuls. Ils essayèrent de compenser leur peur en se persuadant qu'ils pourraient trouver au dessus d'eux des êtres protecteurs encore plus puissants : c'est ainsi qu'ils se mirent à implorer des esprits, des dieux, ou des démons.



*Sanctuaire à
Katmandou*

Ils placèrent ces êtres surnaturels dans des espaces d'accès difficile ou même inapprochables : sous terre au fond des grottes, et en haut, hors de portée des étoiles ; leur position debout leur donnait l'occasion de lever plus souvent leurs regards vers le ciel, et, lorsqu'ils s'étendaient sur le dos pour se reposer, ils en avaient encore plus l'occasion. Il est intéressant de noter que cette position est unique chez les vertébrés, mis à part les loutres qui dorment en flottant sur le dos, mais certainement pas pour regarder les cieux. C'est ainsi que, pour les hommes, ce qui s'élevait en direction des étoiles, ou plongeait

dans les profondeurs des grottes, acquit peu à peu un caractère sacré.

Les hommes commencèrent alors à aménager des sanctuaires ; d'abord dans les caves, dont ils couvrirent les murs de peintures magiques. Plus tard ils élevèrent les premiers menhirs, et même, comme à Stonehenge, ils édifièrent des cercles prenant en compte les déplacements du soleil.

Dans les siècles suivants, surtout en Orient, ces traditions se développèrent. De multiples grottes furent agrandies et devinrent de véritables temples, leurs parois s'ornant de repré-

sentations des dieux : comme par exemple, en Inde, à Ajanta, ou sur l'île d'Elephanta ; également en Chine, dans les grottes de Dunhuang et bien d'autres.

Puis ayant ainsi pénétré le sous sol, les hommes se mirent à scruter la voûte céleste et à vouloir s'en rapprocher. Tout d'abord certaines montagnes furent déclarées sacrées ; l'Olympe devint la demeure des dieux ; en Chine le mont Omeï et tant d'autres devinrent lieux de pèlerinage ; au Japon le mont Fuji devint même un lieu de sacrifice suprême : les amants désespérés se jetant dans son cratère pour en ressortir en fumée. Dans les Andes, des peuplades précolombiennes hissaient certains de leurs morts aux sommets de montagnes abruptes et glacées pour les y enterrer. En Tanzanie, le volcan Lengai, dangereux à gravir, devint sacré. Mais il y eut des solutions encore plus radicales pour se rapprocher du ciel et du nirvana : au Tibet, j'ai vu des moines spécialisés découper les cadavres sur des terrasses pavées appelées « champs des morts » et aménagées en altitude. Les vautours accouraient pour les déchiquter et les emmener dans leurs repaires, juchés au plus haut des crêtes. En Inde les tours du silence remplissent la même fonction ; dans ce même pays on se rend en pèlerinage au mont Kailash et au mont Méru. Enfin dans les Himalayas j'ai rencontré des ermites vivant isolés dans des endroits d'extrême élévation.

En dehors de ces lieux sacrés « naturels », les lieux de cultes ont couramment été dominés par des clochers pointus (ou, en Russie, en forme de bulbe), par des minarets ou des dômes : ceci non seulement pour être vus de loin, pour mieux porter le son des cloches ou la voix du muezzin, mais pour rappeler à chacun la direction du ciel. Quand il s'agit de dômes, ils se dressent comme en écho de la voûte céleste : tels ceux des mosquées bleues d'Istanbul, de Chiraz ou de Samarkand, ou encore celui de Saint Pierre de Rome. Dans les pays asiatiques, s'élèvent de nombreuses tours et pagodes : en Indonésie c'est le temple montagne de Borobudur et, en Thaïlande, la forêt impressionnante des tours de Patan. Au Proche Orient, on trouve les ziggourat, et en Amérique latine, les pyramides précolombiennes de Teotihuacan, du Yucatan et d'Amérique Centrale. En Inde, d'innombrables tem-

ples s'élèvent en forme de pain de sucre ou d'épi de maïs, recouverts de sculptures. Enfin en Egypte, les pyramides, à la fois tombes et lieux de culte, se dressent comme des cristaux géants qui évoquent l'éternité au milieu des déserts, non loin des obélisques, supposés faciliter les échanges entre ciel et terre. Au Japon les toits pentus et élégamment incurvés des sanctuaires se relèvent à leurs extrémités, à la fois pour rappeler la direction du ciel et empêcher les démons de se poser.

Dans le monde gréco-romain, point de clocher : les dieux étant plutôt perçus comme des surhommes, leurs temples étaient des palais construits pour les accueillir et les honorer, comme à l'Acropole, perchés de préférence sur des hauteurs.

C'est ainsi que la gravité, ayant agi de façon ininterrompue sur les hommes dès leur apparition, a fortement contribué à modeler leur corps, à les mener aux rives de la conscience, à orienter leur imaginaire. L'homme est donc, au moins en partie, l'enfant d'un monde imprégné de verticalité.

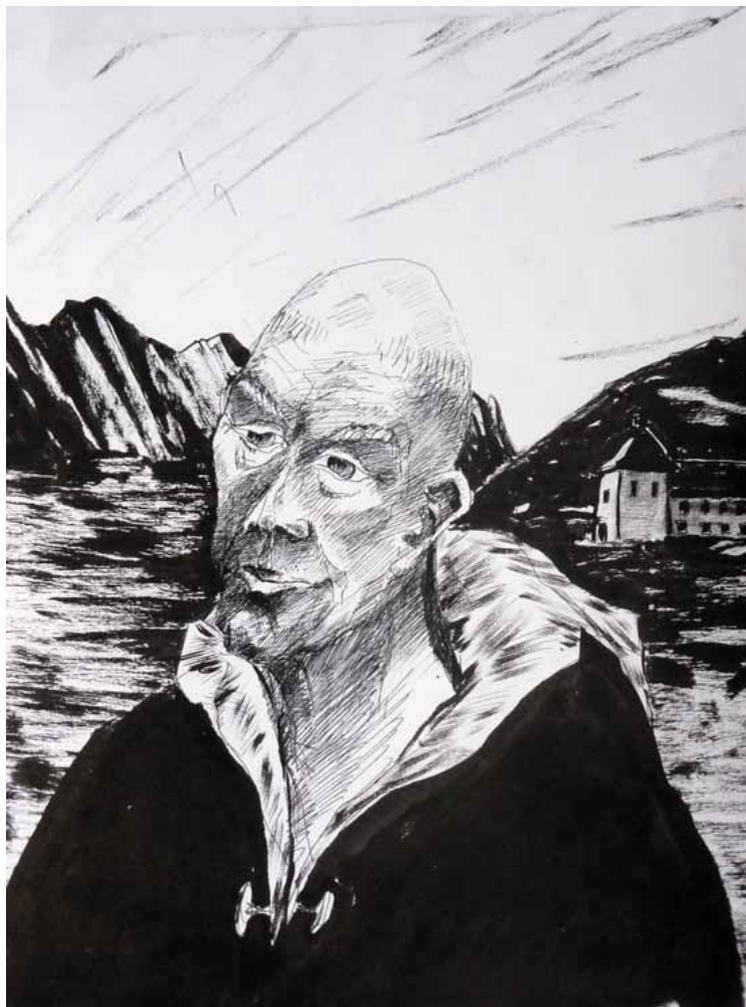


Turc et minaret



Collines de Toscane

76 : LES ERMITES



Moine à la Grande Chartreuse

Il ne m'est guère facile de parler des ermites, car ils sont rares et difficiles à rencontrer ! Cependant ils m'ont toujours fasciné.

Pour se faire ermite il faut évidemment avoir une foi et une vocation dépassant l'ordinaire, ceci à un point difficile à concevoir ; voila des hommes qui décident, bien avant la fin de leur vie, de la laisser de côté pour se glisser spirituellement dans un autre monde, au prix d'une vie très austère ; ils abandonnent délibérément les activités humaines comportant joies et épreuves. Ils semblent avoir fait le pari de Pascal, et, ayant répondu oui à la question de l'existence de Dieu, en ont tiré les plus extrêmes conséquences. Ils considèrent que c'est ce que Dieu attend d'eux. Une telle décision n'est certes pas facile à prendre, il n'est pas davantage facile de s'y tenir.

Il y a bien entendu plusieurs modèles de vie érémitique. Pour les uns cette option paraît se décider tôt dans la vie. Pour d'autres, notamment pour beaucoup d'hindous, les hommes ne passent à l'érémisme, au détachement absolu, qu'après avoir accompli leur devoir social et avoir élevé une famille ; pour d'autres encore, comme les moines de la Grande Chartreuse, ils mènent des vies quasi érémitiques dans leurs cellules, en restant toutefois en communauté. En Egypte, où nous visitons les monastères du désert, on nous montrait à l'horizon quelques collines où vivaient des ermites pour des périodes plus ou moins longues ; mais ils gardaient un lien avec le monastère.

Le premier ermite que ma femme et moi avons rencontré vivait dans le Gard, dans un maquis vallonné aux arbres rabougris ; on pouvait accéder à l'ermitage en parcourant un long sentier cyclable ; cet ermite avait une cinquantaine d'années, était tout simple, accueillant et serein. Il nous dit avoir été autrefois prieur d'un monastère en Amérique du Sud. Il avait dû sans doute acquérir quelque notoriété, car étant trop dérangé, semble-t-il, par le mouvement des visiteurs, et poussé certainement aussi vers le désir d'aller plus loin dans ses méditations, il avait décidé de se retirer complètement ; c'est ce qu'il nous expliqua, après nous avoir aimablement invité à une courte pause dans son oratoire pour faire une

prière en commun. Nous pûmes apercevoir sur des plaques de rochers ensoleillées des rangées de cèpes en train de sécher. L'ermite nous dit que c'était, avec les fruits de la forêt, sa nourriture de base.

Il avait prévu un curieux dispositif de sécurité : il s'était abonné à un journal que lui apportait tous les jours un facteur à bicyclette ; le but n'était sans doute pas d'avoir les nouvelles du jour, mais que puisse être donnée l'alerte s'il lui survenait un grave problème : tout ceci évidemment avant l'apparition du portable !

Nous avons eu aussi l'occasion de rencontrer un autre ermite dans le nord de l'Inde, sur les contreforts de l'Himalaya ; c'est un chauffeur de taxi qui nous avait proposé d'aller le voir. Après un long chemin difficile, nous arrivons sur une petite plate forme jouissant d'une vue étendue sur la forêt. Une murette enserrait deux constructions rudimentaires : l'une, comportant une toute petite pièce, était la demeure et le lieu de travail de l'ermite ; on y voyait une natte et quelques livres sur des planches : l'autre, construction séparée, était celle de quatre ou cinq jeunes hommes tout nus, couverts de cendre, et qui à ce moment là devisaient joyeusement au soleil : on voyait mal à quoi ils pouvaient passer leur temps ! A notre arrivée l'ermite sortit ; il nous accueillit avec un sourire paisible ; il connaissait visiblement le chauffeur. Il nous dit pour commencer que nous ne devons prêter aucune attention aux jeunes gens, qui étaient des disciples débutants et très ignorants. Nous nous assîmes avec l'ermite sur le rebord de la murette. Ma femme lui demanda quelle était l'objet principal de ses méditations : « me purifier de tout désir » ré-



Moine à En Calcat

pondit-il, « car ce n'est qu'en mourant sans en avoir aucun, et sans pensée impure, que je pourrai espérer rejoindre le nirvana. Je souhaite aussi, en vivant ainsi, améliorer l'état du monde et de tous les hommes ». La conversation se faisait dans un anglais incertain, et nous ne souhaitions pas non plus importuner, ni trop déranger ce saint homme. Avant notre départ il voulut nous montrer quelques uns des livres qu'il étudiait ; puis nous priment congé. Le chauffeur nous dit qu'il courait une rumeur dans la vallée, et que régulièrement un tigre venait visiter cet ermite ; en Inde, pays très religieux, riche de nombreux mythes et légendes, où les chaînes de montagnes paraissent déjà se fondre dans le ciel, il est difficile de faire la part de l'imaginaire. Ce sage n'avait visiblement d'autre ambition que de progresser dans la pureté et d'aider ses quelques disciples; il ne se nourrissait, nous dit le chauffeur, que d'une banane par jour : ceci paraissait plus vraisemblable que l'histoire du tigre ! Cet ermite, comme d'autres vivant dans ces montagnes n'avait visiblement qu'un but : s'évader de la matière vers l'esprit.

Dans ces chaînes de montagne se trouvent les lieux de la plus grande solitude, qui n'ont guère de voisins plus proches que les étoiles.

J'ai rencontré d'autres ermites vivant sous des roches à peine aménagées ; ceux-là restent approvisionnés par de petits monastères situés dans les environs, et aussi par les paysans de la vallée.

L'un de ces ermites, une femme, vivait au dessus de Lhasa, et on apercevait d'ailleurs au loin le Potala. La roche qui l'abritait était recouverte de peintures vivement colorées illustrant la vie du Bouddha. Cette roche se détachait sur un ciel d'un bleu presque indigo à force d'être intense ; quelques planches protégeaient son abri et quelques fleurs poussaient devant l'entrée. Nous fûmes accueillis avec le sourire et invités à entrer quelques instants.

Dans une autre vallée, nous avons, après une interminable ascension, atteint, vers 4000 mètres un petit monastère fort bien entretenu. Il est impressionnant de voir les riches décorations de ces lieux rudes et isolés, avec leurs statues peintes et leurs draperies chatoyantes. Tout, y compris les poutres

pour la construction, a dû être hissé à dos d'homme, dans un air déjà raréfié ; mais il avait fallu auparavant aménager de petites terrasses et construire les murs. Ces lieux de prière sont l'illustration de la foi qui transporte les montagnes. Partant de ce monastère des rangées de drapeaux de prières étaient suspendues à des cordes montant dans toutes les directions, comme une immense toile d'araignée. De là-haut la vue recouvrait une étendue immense. On était encerclé par de lointains sommets neigeux se succédant les uns après les autres. Sur la pente, à quelques centaines de mètres, se dressait un grand stupa blanc, les moines nous expliquèrent que les chinois avaient rasé le précédent lors de leur invasion du Tibet, mais qu'ils l'avaient reconstruit.

Quant à notre ermite, il vivait sous une roche éloignée d'une centaine de mètres du petit monastère, il en avait protégé l'entrée avec quelques planches, et avait ménagé une toute petite fenêtre de quatre carreaux, dont l'un était d'ailleurs brisé. Nous aperçûmes à l'intérieur une couverture et quelques livres. Le jeune ermite était tout à fait épanoui, avec un visage rond comme la lune, rendu cramoisi par le soleil ; il ne demandait rien, sinon d'être photographié. Les moines étaient approvisionnés par les paysans de la vallée. Comment ces hommes pouvaient-ils survivre, lorsque la température hivernale descendait à moins trente ? Quelques yacks éparpillés aux alentours broutaient l'herbe rare et sans doute les moines bénéficiaient-ils de leur lait.

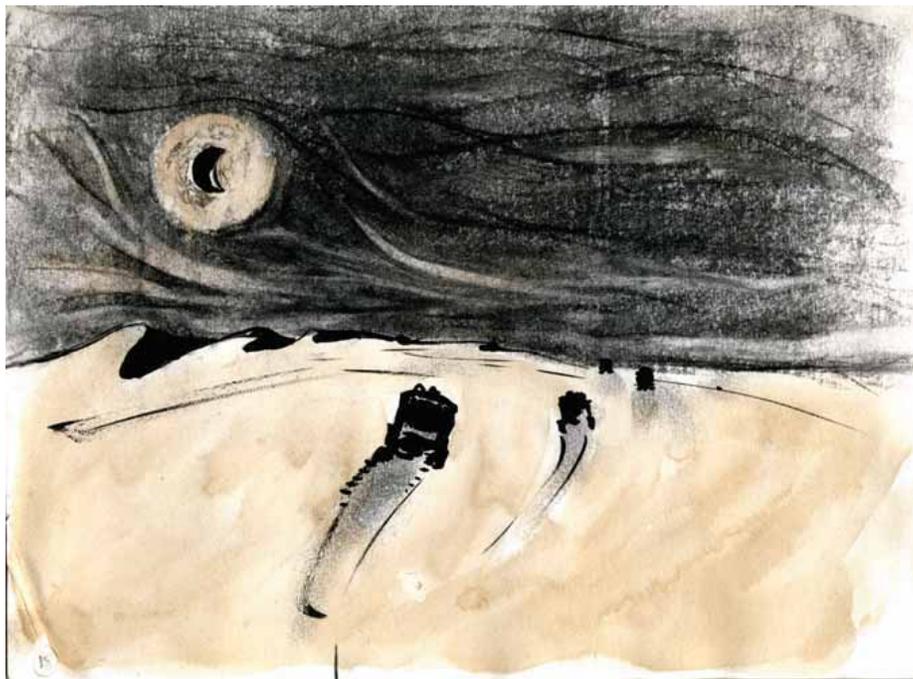
On peut imaginer que les plus saints de ces ermites ne se maintiennent en vie que pour prier plus longtemps et se détacher encore plus du monde des apparences.

Je me suis toujours intéressé à la nature ultime de la matière et de ce qu'on appelle « la réalité ». Nous ne saurions nous en approcher que par le biais de nos sens et de nos instruments ; c'est pourquoi ceux qui n'hésitent pas à consacrer leur vie à méditer sur la nature même de l'existant, prenant leur distance d'avec le monde sensible. Ceux qui privilégient la contemplation et la prière pour accéder au « sens », me paraissent suivre une voie alternative digne du plus grand respect.



Mosquée d'Ispahan (pastel)

77 : LES DÉSERTS



Voitures fonçant dans le désert et sous la lune

J'ose à peine aborder le sujet des déserts, tant ceux-ci me paraissent imprévisibles, uniques, superbes, chargés d'histoire et de sens : ceci en dépit de leur aspect désincarné, qui peut-être rebute certains, qui en voient difficilement l'intérêt.

C'est assez tard que j'ai découvert leurs immobiles richesses et leur cosmique beauté. Pendant des années ne me paraissaient intéressantes que les régions pleines de vie, d'animaux, de plantes, habitées par des hommes dont l'inépuisable diversité les rend chacune unique.

Mais en dehors de ce que l'on peut voir et toucher, il y a tout ce que la nature exprime et est capable de nous faire ressentir. Lorsqu'à la fin du jour le soleil plonge dans sa gerbe de feu et disparaît, le désert devient fantomatique ; on dirait que l'espace est devenu palpable ; l'air se refroidit brusquement et se remplit de silence. Notre planète se réduit alors à un manteau de sable tiède, qui peu à peu s'efface dans l'obscurité grandissante. Jamais la voûte céleste, avec ses myriades d'étoiles et sa Voie Lactée, ne paraît aussi brillante et aussi proche, au travers d'une atmosphère sèche et cristalline. On se sent moins peser sur le sol qui s'estompe, mais pas encore dans l'espace. On flotte entre ciel et terre. L'univers se fait moins matériel. L'obscurité gagne, et la pâle lueur qui émane des dunes leur donne un aspect vaguement phosphorescent ; on pourrait croire que cette faible clarté filtre des profondeurs ; le silence s'approfondit : on se retrouve au centre d'un horizon toujours plus éloigné. Notre corps lui-même perd une partie de sa substance. Seul le cœur continue à battre, dernier signe du temps qui passe. La réalité fait place aux rêves ; on n'éprouve pourtant pas d'angoisse, car on sent encore le poids de son corps. Nous savons que notre planète nous entraîne avec elle, qu'elle tourne sans bruit autour de son axe, puis autour du soleil, puis qu'elle accompagne sa galaxie qui fonce toute entière vers son trou noir. Cependant, bien qu'on soit conscient de tout cela, rien ne paraît plus tout à fait concret : on se sent tout juste exister. Cela a un côté rassurant de savoir qu'on est pris en charge, entraîné dans cette spirale d'étoiles qui a l'air de savoir pourquoi elle tourne et où elle va. En tout cas on ne peut que l'accompagner et se laisser aller.



Le "Désert Blanc" (Egypte)

Certaines nuits, la lune se lève avec une brillance glacée et un éclat inhabituel ; les étoiles pâlisent légèrement ; le silence se fait soyeux ; les dunes se nimbent d'une lumière inconnue ; rien n'a bougé, mais tout est différent... Certain soir, m'étant éloigné de nos tentes pour mieux m'imprégner de ce monde figé, je vis soudain

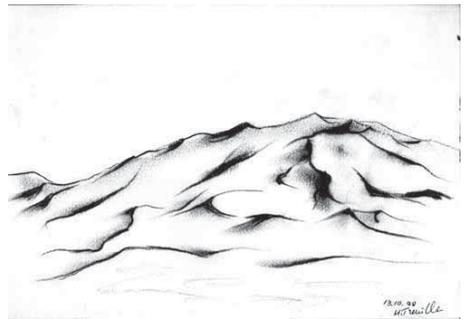
apparaître à quelques dizaines de mètres, un premier chameau bâti, puis quatre ou cinq autres qui suivaient ; ils défilaient devant la lune, d'un pas cadencé, très dignes, la tête tendue en avant. Cette progression se faisait tout en douceur grâce aux coussinets de chair qui évitent à leurs pieds d'enfoncer dans le sable. Tout ce groupe semblait n'arriver de nulle part et n'aller nulle part, où, au plus, vers quelque lointain destin ignoré. Leur déplacement paraissait intemporel ; ils étaient les témoins d'une vieille civilisation qui survivait encore mais allait disparaître.

Le désert n'est pas fait que de dunes et n'est pas toujours tranquille : il arrive que des vents de sable, surgissent avec violence, et tout est englouti. On n'y voit plus à vingt mètres. L'impact des grains de sable sur le visage est insoutenable ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de couvertures et à retenir les tentes qui claquent et voudraient s'envoler. Cependant, après quelques heures, ou quelques jours, le calme revient et le désert réapparaît. Pendant un début d'accalmie, nous vîmes un papillon égaré dans le vent : combien de centaines de kilomètres avait-il déjà parcouru ? Nous avons vu aussi une hirondelle perdue ; quelques autres gisaient ça et là, desséchées. Traversant le lendemain un plateau stérile et caillouteux, nous eûmes la surprise d'arriver sur un monticule isolé, haut de deux ou trois mètres : là un groupe de buissons avait réussi à s'accrocher. Il avait assemblé autour de ses racines un gros tas de sable. L'autre surprise consistait en quelques minuscules oiseaux sautillant d'une branche à l'autre : com-

ment avaient-t-il pu s'arrêter là et survivre ? Quelques pas plus loin, une grosse larve de sauterelle ondulait sur le sol : sans doute venait-elle de s'extraire du sable et de sa chrysalide ; mais où avait-elle pu trouver l'eau qui la rendait boursofflée et dodue ?

Certains matins, après avoir vu la lumière du soleil effleurer le haut des dunes puis descendre dans les creux, nous devions plier nos tentes, et entreprendre, avant que la chaleur ne monte, la traversée de nouvelles dunes, sur lesquelles nos véhicules naviguaient plutôt qu'ils ne roulaient. Nous prenions notre élan pour gravir les pentes et dévalions de l'autre côté, nos pneus entraînant des flots de sable ; nous étions arrivés dans un monde tout différent de celui dans lequel nous avons vécu les nuits précédentes, et qui nous avait empli de rêves d'univers. Ce paysage nouveau n'en était pas moins abstrait ; ces grandes surfaces plates s'interrompaient sur des zones de dunes qui se succédaient et dont la rencontre formait des arêtes aux courbes parfaites, nous étions à nouveau dans un monde de géométrie pure. Les vents légers faisaient sans cesse remonter les sables qui, arrivés sur les crêtes, s'écoulaient sur l'autre face. Nous étions navrés de devoir briser ces belles courbes pour les franchir. Tout ce sable était si fluide et si propre que si on s'arrêtait pour en prendre une poignée, il coulait entre les doigts et on pouvait se laver les mains avec.

Ces mers de sable prennent d'innombrables aspects en fonction des vents et de la grosseur des grains ; la couleur varie d'une zone à l'autre, allant de l'orange au beige, aux gris, et parfois presque au blanc. Elles présentent un aspect souvent chaotique, avec ces grandes pentes qui vont et viennent. Les surfaces par endroit s'ornent de rides et de délicats graphismes, le tout ressemble à un océan qui se serait soudainement figé. Les transformations sont incessantes bien qu'imper-



Dunes au Niger



*"Fulgurite" (sable fondu
par la foudre)*

ceptibles à ceux qui ne font que passer, l'aspect de ces surfaces peut changer complètement d'une année à l'autre, voir au fil des mois. Cela se voit particulièrement avec les barkhanes, qui prennent des formes de croissants de lune se déplaçant d'un bloc sur certains plateaux nus et caillouteux : ils peuvent avancer de plusieurs mètres par an dans la direction des vents dominants, sans changer de forme. Ces barkhanes avancent en recouvrant le sol, et le redécouvrent en arrière ; ceci nous permet de tomber sur un superbe silex taillé, autrefois enfoui, et qui soudain avait retrouvé le jour. Dans ces déserts, on rencontre, comme partout ailleurs, des montagnes, des falaises et souvent des rochers isolés. Les arêtes sont érodées et sculptées par les vents de façon inattendue ; c'est le cas du désert blanc d'Égypte situé à l'ouest du Nil ; cette zone avait été autrefois sous la mer, comme d'autres grandes parties du Sahara ; les fonds s'étaient progressivement recouverts d'un épais tapis calcaire puis de coraux. Ce morceau d'Afrique, ayant basculé, s'est retrouvé au dessus des eaux : les vents de sable avaient aussitôt commencé leur travail. Il en est résulté une foison de tours, de cônes et de champignons, certains s'élevant à près de quinze mètres au dessus du sable. Sur leurs sommets nichent quelques vautours ; le sol environnant s'est couvert de débris de coraux et de curieux cristaux. On y rencontre de nombreuses traces de serpents et scorpions.

Plus au sud, lorsqu'on roule vers le Soudan, on longe des cônes volcaniques éteints, noirs comme l'encre ; ceux-ci, en leur temps de gloire, projetaient au loin leurs laves, qui tournoyaient et se figeaient en l'air. Cela avait donné les formes les plus variées, parfois des sphères, parfois des boudins ressemblant à de longs bras tordus. Gravissant un de ces volcans je me souviens avoir fait fuir un curieux lézard aux formes préhistoriques, et avoir dérangé une étrange sorte de mante religieuse.

Revenant vers le nord, il nous avait fallu traverser une zone qui, voici quelques millions d'années, avait reçu un gros aérolithe : son impact avait fait fondre le sable, et avait projeté à plusieurs centaines de mètres des morceaux de silice purs et quasi transparents, dont certains avaient plus tard été taillés en outils par les hommes de la préhistoire.

Dans tous ces déserts il arrive que de violents orages se forment, souvent secs, et accompagnés d'éclairs provoquant des spectacles wagnériens. Quand la foudre tombe, ce qui est assez rare, elle laisse sa trace dans le sable, sous forme de curieux tubes de silice appelés fulgurites, ils sont hérissés de crêtes dues à la dispersion de l'énergie dans le sol.

J'ai visité bien des déserts, au Proche Orient, en Chine, ainsi qu'au Chili où ils bordent la côte du Pacifique. Ils ont été pour la plupart occupés par nos lointains ancêtres. On sait que les tout premiers hommes étaient apparus dans la vallée du Rift, et ensuite s'étaient répandus dans tous les territoires allant de l'Égypte à la Somalie, puis ensuite sur les autres continents. Nous trouvions, assez régulièrement, divers silex taillés, des meules et des pointes de flèche. Tout le Sahara, une fois les mers retirées, s'étaient d'abord recouverts de forêts dont il reste des troncs fossilisés. En ce temps là, les crocodiles habitaient les marais, les grands animaux abondaient, les premiers pêcheurs et chasseurs gravaient leurs exploits sur les falaises et dans les caves. Ne subsistent maintenant au Sahara que de rares points d'eau, « les gueltas », dont certains abritent encore quelques rares crocodiles.

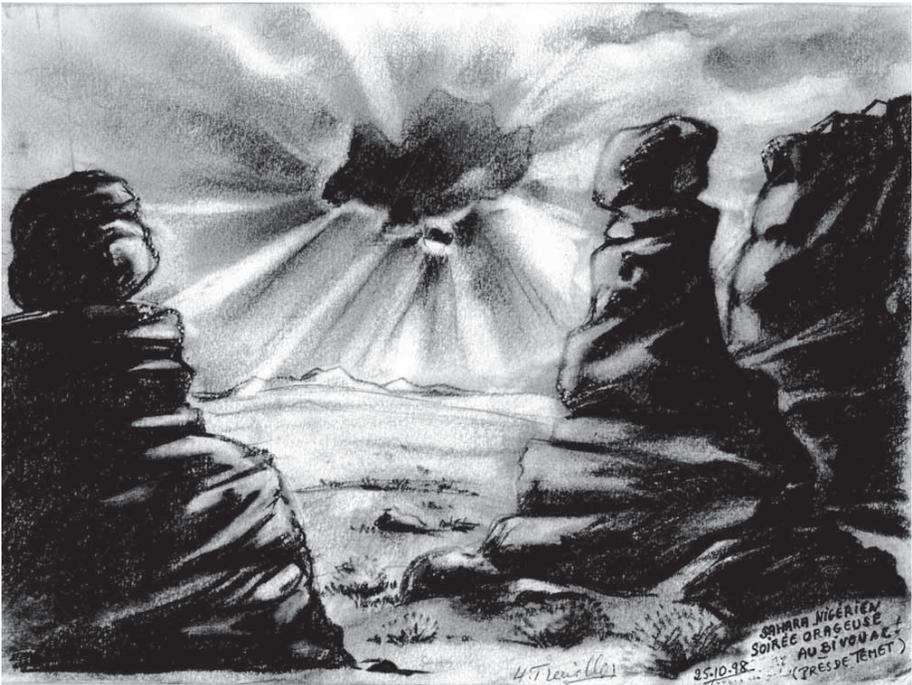
Quant au lac Tchad, il n'est plus que la trace de ce qu'il fut ; on peut retrouver ses anciennes limites en suivant les dépôts d'outils abandonnés par les pêcheurs d'antan. Ailleurs, comme en Algérie, l'eau, à force de baisser, a disparu sous les sables et est devenue fossile ; les arabes ont creusé des galeries horizontales profondes, les « foggaras », qui drainent ce qui reste d'eau vers leurs oasis. Dans ces galeries se sont maintenus par miracle de petits poissons, et j'en ai vu pêcher un dans un puits d'aération.

En matière d'eau, la grande exception saharienne, reste évidemment le Nil car il provient de régions bien au delà des déserts. Le Nil est un miracle géographique qui déclencha

d'ailleurs un miracle culturel.

Ainsi se sont formés nos déserts. Ainsi peut-on encore toucher du doigt l'histoire des évolutions de notre planète et de notre race ; elle illustre l'impermanence des surfaces, mais par contre la permanence de la beauté. Celle-ci continuera à s'offrir aux hommes tant qu'il y en aura pour la remarquer.

C'est dans ces déserts, ces lieux inspirés, ces lieux de dépouillement extrême, qu'au début de notre ère se retirèrent les premiers ermites de tradition chrétienne ; là, ces hommes, brûlant d'un désir d'absolu, s'efforcèrent d'approcher le fond d'eux mêmes, et de découvrir le sens de leur existence. Les déserts nous offrent donc les plus belles images qui soient dans le dépouillement et la rigueur.



Coucher de soleil nuageux au Niger



Jeune éthiopien déluré

78 : BALI ET LES ILES DE LA SONDE



Galets bleus (plage de Florès) et coraux

Première partie : Bali

J'ai vécu nombre de belles aventures, mais celle-ci paraît avoir frôlé d'encore plus près le paradis ; nous allions visiter Bali puis le chapelet des îles qui suivent : Lombok, Sumbawa, Komodo, Flores et pour finir Sumba...

Ces noms évoquent déjà des parfums de fleurs rares, des saveurs d'épices, des fêtes ruisselantes de couleurs, de musiques et de soleil : le tout flottant au cœur du Pacifique et sous un ciel d'un bleu profond.

Les années ont passé ; le souvenir de ces journées heureuses, si riches et si variées, s'est peut-être un peu embrouillé dans ma mémoire ; je revois cependant défiler au large de notre embarcation des îles de toutes dimensions recouvertes d'une végétation d'un vert saturé, surmontées parfois par quelques uns des trois cents cônes volcaniques qui les dominent, et dont un tiers fume encore. Bali est la plus connue de ces îles et elle le mérite, mais elle n'est pas la seule ! Elle se présente vêtue d'un tapis de rizières vert tendre, qui s'étagent derrière des murettes minutieusement entretenues et soulignent le graphisme ordonné des courbes de niveau.

La religion est hindouiste. Elle est arrivée des Indes en sautant d'île en île et de siècle en siècle pour se maintenir finalement à Bali, stoppant l'avance musulmane.

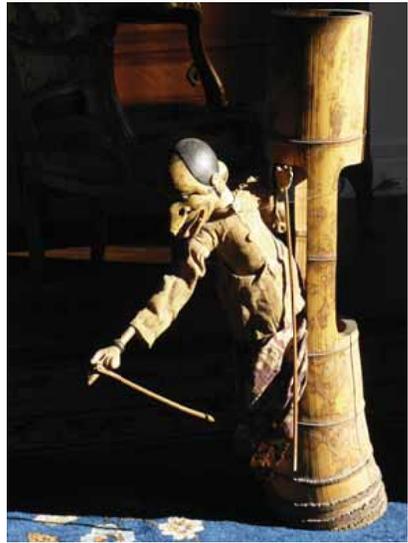
Bali, de par sa beauté et la ferveur religieuse de ses habitants, est comme un hymne qui constamment monte au ciel. Les balinais ont conservé la foi des origines ; leurs vies s'écoulaient en parfaite harmonie avec la nature et le monde surnaturel. Des fêtes incessantes ponctuent et animent la vie des villages autour de temples construits dans la lave noire des volcans. Les drapeaux claquent aux vents de mer : tantôt simples oriflammes, tantôt représentant divers symboles religieux ou magiques. Des groupes de musiciens se font partout entendre, recouverts de costumes rutilants et coiffés de petits calots cylindriques. Les caisses de leurs instruments à cordes sont sculptées avec art et profusion dans les plus beaux bois de ces îles.

Les jours de fêtes les femmes arrivent au pied des temples et déposent les paniers de fruits et de fleurs qu'elles ont ap-

portés sur leur tête. La beauté de leurs coiffures, dressées et gonflées avec art, rivalise avec la magnificence de leurs robes brodées.

Dans les rizières d'où elles viennent, de minces poteaux portent de petits autels, chargés d'offrandes destinées aux dieux des bonnes récoltes. En arrière plan, au delà des rizières qui montent à l'assaut des collines, s'élèvent les montagnes du centre, recouvertes de sombres verdure, d'où émergent ici et là des bouquets de hauts palmiers. Parfois on découvre des pagodes légères aux toits élégamment relevés. Tout comme aux Indes, ces temples et pagodes abritent des bandes de singes qui partout jouent et se poursuivent.

Nous nous déplaçons avec un excellent guide indonésien, devenu un ami, ce qui nous valait d'être facilement invités au passage. La première fois, ce fut à l'occasion d'une crémation ; nous fûmes aimablement invités à y participer. La famille était toute souriante, heureuse de nous voir nous joindre à cet événement familial ; les visages exprimaient la paix et la sérénité : ce n'était après tout qu'un au revoir... Nous fûmes aussi, à l'occasion d'un mariage cette fois, priés de nous joindre aux invités ; on nous fit place dans la cour de la maison de famille ; on nous fit asseoir juste au dessous d'une rangée de vénérables religieux. Les femmes, souvent très belles et parées de leurs plus beaux atours, circulaient en offrant des plateaux de délicieuses nourritures ; les futurs mariés arrivèrent : aussitôt les officiants descendirent les rejoindre et la cérémonie commença. Un moment essentiel fut celui où les futurs conjoints durent faire plusieurs fois le tour d'une sorte d'autel orné avec profusion. La jeune fille marchait devant en faisant aller et venir un balai devant



*Marionnette
indonésienne*

elle, le marié la suivait en faisant le simulacre de la battre avec une poignée de roseaux ; ainsi les choses seraient claires au départ... Un peu plus tard les fiancés furent invités à pénétrer à l'intérieur d'une enceinte de toile. On nous dit qu'à l'intérieur une bassine remplie d'eau les attendait ; les jeunes gens y disparurent ; ils devaient s'y déshabiller, se découvrant l'un l'autre pour la première fois, puis se laver ; les amis recueillaient par dessus la clôture les premiers habits devenus inutiles et inversement leur en faisaient passer de nouveaux plus rutilants. Les jeunes époux ressortirent parés comme des dieux ; c'était le début de leur vie conjugale.

Nous allions de fête en fête, nous nourrissant en chemin et faisant nos choix sur des petits chariots que nous croisions le long de la route ; avançant encore, nous aperçûmes de loin une étrange cérémonie qui se déroulait sur une avancée du rivage ; il s'agissait d'un rite destiné à se concilier les dieux de la mer. Tous les participants étaient nus, et le guide nous suggéra de ne pas approcher.

Pendant notre séjour balinais nous étions installés dans un hôtel confortable, situé sur le bord de mer, à quelque distance de la capitale. Tout autour, c'était la campagne, sauf sur un côté où un grand mur nous séparait d'une ferme. Revenant d'une longue promenade, nous nous rapprochions de la côte, quand nous perçûmes l'écho d'une lointaine musique ; bientôt nous trouvâmes exactement devant la porte de la grande ferme jouxtant notre hôtel. La famille qui vivait là fêtait chaque année l'arrivée de ses ancêtres venus des Indes ; on nous aperçut, et nous fûmes avec insistance invités à entrer. La fête dura toute la journée : musique, danses, théâtre et petits gâteaux ; nous étions les seuls étrangers : les clients de notre hôtel, derrière leur grand mur ignoraient tout de cette fête, et réciproquement.

Notre guide nous dit aussi qu'il y aurait le lendemain, sur le rivage, à quelques kilomètres de là, un grand festival régional. Nous entreprîmes d'y aller, et fûmes bientôt noyés dans la foule des familles débouchant de tous les chemins latéraux ; tous convergeaient vers la plage. En arrivant nous découvrîmes une foule déjà assemblée sur près d'un demi-kilomètre ; de longs piquets portaient toutes sortes d'oriflammes,

de représentations de poissons, de dragons, et autres divinités. De petits étalages offraient partout de quoi manger ; les balinais dès leur arrivée s'approchaient tour à tour du bord de l'eau, y faisaient quelques pas et déposaient sur les ondes paisibles de l'océan de petites gondoles, faites de feuilles de palmiers, chargées de fleurs. La brise les entraînait vers le large où rapidement elles sombraient. Nous étions les seuls étrangers.

Le soir suivant nous fûmes conviés par l'hôtel à assister à une représentation du Ramayana, saga hindouiste évoquant les histoires d'amour et de combats entre hommes, dieux, déesses et démons. La nuit tombait ; la scène était éclairée par quelques torches, dans un espace encerclé de grands arbres. De longs chants très cadencés et un peu guerriers s'élevèrent sous la voûte étoilée.



Rizières et volcans

Deuxième partie : Petites îles de la Sonde.

Le jour était arrivé de quitter Bali pour Lombok. Notre bateau nous déposa au pied d'une auberge, d'où nous allâmes visiter un joli temple de pierre noircie par les lichens ; là aussi se préparait une fête ; des femmes, à l'abri d'un auvent, tressaient des dizaines de petits objets avec des feuilles de cocotier, des roseaux et des fleurs. Tout cela se transformait peu à peu en guirlandes et jolis bouquets. Ces femmes aux doigts agiles tissent aussi de fines étoffes dont le style est propre à chaque île. Quant aux hommes, ils sculptent dans le bois des personnages et de gracieux animaux.

Mais il fallait repartir. A côté d'un chantier où s'assemblaient d'élégantes coques de bateaux de pêche, une nouvelle embarcation nous attendait pour nous mener à Sumbawa. Après une nuit de repos, près de la plage, nous prenons la

route de grand matin, au milieu d'un brouillard épais qui laisse apparaître de temps en temps un relief tourmenté ; des silhouettes de palmiers élancés émergent d'une jungle d'arbres inconnus. Nous étant à nouveau rapprochés du rivage, nous dépassons quelques villages de pêcheurs et faisons halte pour nous dégourdir les jambes ; nous gagnons la plage sur laquelle nous découvrons d'étonnants galets d'un bleu azuréen, qui, dans mon souvenir, font encore écho aux bleus de la mer et du ciel. J'entrevois les belles touffes de coraux qui recouvrent les fonds proches du rivage. Dès la nuit venue ces coraux épanouissent leurs milliers de polypes, formant des couvertures ondulantes et veloutées de couleurs pastel ; loin au dessus, le ciel déroule ses étoiles. Comment la terre peut-elle créer tant de beauté au regard des hommes !

Il ne fallait pourtant pas s'imaginer qu'il n'y avait là que des merveilles ; lors d'un arrêt, j'aperçois une grande orchidée blanche ; je saute dans le fossé pour m'en approcher : je n'ai pas toujours pas oublié ma peur ; je venais d'atterrir à quelques centimètres d'un serpent, très long, très mince et de couleur acajou : il se déroula brusquement, jaillissant d'entre mes jambes avant de disparaître ; mortel ou pas je ne le saurai jamais !

Le soir, installé dans une sympathique auberge, nous fûmes gratifiés d'un spectacle organisé par l'école de danse des jeunes filles du village : ce fut un moment enchanteur.

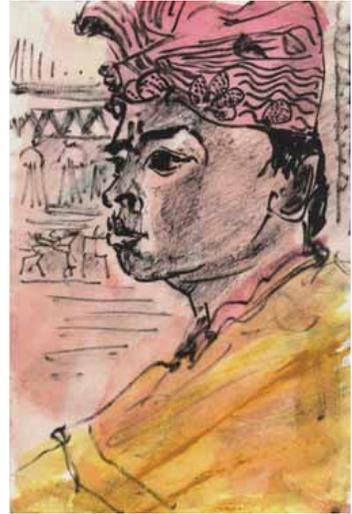
Dès le lendemain matin, nous repartons pour les îles Komodo. C'est là qu'on peut apercevoir les plus grands varans du monde. Nous sautons à terre, nous pénétrons dans la forêt. Devant nous une sorte de lézard trapu, long de presque un mètre grimpe hâtivement sur un tronc d'arbre : c'était précisément un exemplaire juvénile de ces monstres. Un peu plus loin, une grappe d'orchidées se balance au dessus du chemin, je règle mon objectif, mais perçois en même temps une certaine agitation : à une trentaine de mètres se présente notre premier dragon adulte. Long de 2 à 3 mètres, il est à l'arrêt, dressé sur ses pattes avant, et nous fixe. Pas question d'approcher ! Ces animaux sont dangereux et très rapides : ils parviennent à rattraper les cerfs dont ils se nourrissent. Ce dragon de Komodo reprend sa marche, avançant pesam-

ment ses pattes l'une après l'autre, en balançant son corps un peu comme le font nos salamandres ; à chaque pas il déplace sa tête écailleuse de droite à gauche, elle est lourde et épaisse, sa morsure peut être mortelle entraînant des infections presque inguérissables.

Mais nous voici bientôt sur une plate-forme construite au bord d'un ravin ; là, les visiteurs sont à l'abri, et nous pouvons observer sans crainte ces animaux attirés par la viande qu'on leur jette. Finalement nous rentrons et regagnons notre bateau qui nous dépose sur un îlot situé un peu plus loin ; sur le sable achèvent de se dessécher de grandes coquilles de bénitiers. Nous partons nager, munis de nos masques, au dessus d'une prairie de coraux nous formant comme un tapis ondulant aux couleurs tendres.

Notre prochaine étape sera l'île de Flores ; c'est dimanche, nous arrivons sur la place de l'église à l'heure de la messe, car cette île est restée chrétienne et a résisté au Coran comme à l'hindouisme. Après une courte nuit nous entreprenons l'ascension du volcan Kilimutu. Nous progressons au sein d'une forêt de fougères arborescentes qui balancent leur couronne à dix mètres au dessus de nous. Le spectacle aurait plu au Douanier Rousseau. Le soleil commence à briller au travers de ces immenses feuilles finement découpées.

La montée du volcan est plutôt facile. Emergeant soudain de la forêt, nous arrivons sur le bord du cratère ; les roches qui en forment le pourtour tombent à pic dans des eaux bleues foncées, qu'éclaircissent ici et là des taches de soleil et les reflets de quelques nuages. Ces roches bordant le lac projettent des ombres quasiment noires. Dans les environs immédiats nous découvrirons aussi deux autres petits cratères avec leur lac. Chacun est de couleur différente ; sans qu'on



Tête de balinais

sache trop pourquoi, ces couleurs se modifient certains jours, passant du vert émeraude à l'ocre ou même à des couleurs brique.

Troisième partie : Sumba

Le plus étonnant restait à venir. Nous redescendons les pentes du Kilimutu et prenons un bateau pour Sumba, ce caboteur assure régulièrement une liaison de nuit avec cette dernière île. Nous étions les seuls occidentaux dans un mélémélo d'autochtones et de petits chevaux que l'on ne trouve assez curieusement que dans ce coin du Pacifique. Dès l'arrivée nous partons en 4x4 vers l'est ; chaque village confectionne des tissus uniques : les tikals, ornés de figures brun rouge, noires, bleues et blanches ; le tissage est très serré, les paquets de fils de coton sont teints à l'avance là où il faut avec des couleurs végétales, puis le travail commence. Les motifs, très compliqués, n'existent que dans la tête des tisseurs ! Dans la partie supérieure de ces tapisseries sont figurés les toits très pentus des demeures locales traditionnelles, sous lesquels s'entassaient les effigies des morts ; à l'étage en dessous on retrouve les silhouettes des vivants, et le tout se mêle à des formes démoniaques, parfois aussi à de petits chevaux. Ces tapisseries sont utilisées comme suaires pour enterrer les morts.

Passant maintenant devant ce qui paraît être une maison commune, il nous semble deviner une activité intrigante. Nous nous approchons. Une douzaine de notables sont assis autour d'un plancher surélevé et abritée du soleil. Au milieu se trouve un homme plutôt jeune qui brandit un couteau ; au moment de notre arrivée il vient d'arracher le cœur d'un petit porc qu'il malaxe dans ses mains sanglantes, en prononçant quelques paroles. Il s'agit, paraît-il, d'une cérémonie magique destinée à faire revenir au village une femme qui venait de fuir pour retourner chez son père. La question posée, c'était soit de décider de son abandon, soit d'organiser une attaque pour la récupérer. Le mari plaignant avait une tête de brute peu sympathique ; nous primes la liberté, via notre interprète, de conseiller l'abandon...

Retournant vers l'ouest, c'est là que nous allions découvrir nos véritables ancêtres du néolithique ! A la sortie d'une forêt de bambous géants aux tiges jaunes d'or, un grand rectangle avait été dégagé sur la pente légère de la colline. Le village consistait en deux rangées de maisons sur pilotis au toit très pentu, et aux coins redressés, deux ou trois menhirs gravés de dessins et d'inscriptions s'élevaient sur la place à l'extrémité de laquelle une sorte d'autel se dressait sur une plate-forme. Nous eûmes le droit de photographier le village, mais à aucun prix l'autel. Poursuivant notre exploration, nous découvrons ensuite un ensemble imposant et complexe de murs cyclopéens en ruine ; vers le centre et en haut d'un petit escalier, on pouvait accéder à une sorte de case rectangulaire, coiffée d'un toit. C'était un lieu sacré réservé à certaines cérémonies et qui constituait, nous dit-on, la construction la plus ancienne de ces lieux.

Mais il fallait rentrer ; je me souviens avoir entrevu au passage une femme complètement nue transportant un fagot.

Nous étions arrivés à la fin du périple ; un petit avion nous ramena à Bali. Je profitai de ma dernière soirée pour aller avec notre guide indonésien parcourir quelques champs cultivés dominant l'Océan Indien. Le soleil s'apprêtait à y plonger derrière la ligne de cocotiers du rivage ; quelques vaches étaient en train de paître faisant résonner les belles cloches de bois qu'elles portaient au cou. Ce fut ma dernière image de ces îles dont les habitants partagent, avec ceux de Birmanie et des Indes, le privilège de vivre dans une parfaite symbiose au sein de leurs villages avec la nature et les dieux.

Quatrième partie : Conclusion

Ce genre d'expédition, j'ai eu la chance de les faire dans le sous-continent indien, en Chine et dans le sud-est asiatique, au Japon et enfin dans différentes îles du Pacifique. Ces régions m'ont toutes frappé par un trait qui les distingue : là se maintiennent diverses traditions malgré les avancées du modernisme. La vie de ces peuples peut parfois nous paraître anachronique : au moins ont-ils su maintenir sans état

d'âme et dans une étonnante joie de vivre les coutumes, les fêtes et des rites qui font partie de leur équilibre, et contribuent à la pérennité de leur mode de vie. Il est important pour les hommes de pouvoir conserver leur part de rêve et de spiritualité : cela leur donne l'occasion de se poser quelques questions fondamentales et d'éviter l'angoisse. Les civilisations amputées de leurs symboles risquent de perdre leurs élans, leur cohésion et aussi une certaine hauteur ; en Europe les manifestations communautaires et religieuses sont devenues plus rares, et les fêtes se limitent de plus en plus au folklore. Les carnivals, les tambours et les clowns, ainsi que les reines de beauté, ont partiellement remplacé ce qui pouvait encore évoquer l'indicible.



Volcan à Java

De façon analogue les éclatantes fêtes chinoises, accompagnées de danses, de démons et de dragons, gardent un sens communautaire qui les protège.

Il en est de même au Japon, aux alentours des sanctuaires shintoïstes ou bouddhistes, où l'on voit défiler régulièrement des personnages évoquant les légendes du passé, accompagnés de lanternes, de poissons géants, et d'autres masques.

Il en est de même aux Indes avec ces imposantes processions de chars étagés, sculptés avec autant de profusion que les temples et tirés par les éléphants recouverts de riches broderies.

Cette ferveur se retrouve aussi dans les pays musulmans, comme à La Mecque autour de la Pierre noire et dans les mosquées où des centaines de fidèles au coude à coude plongent tous ensemble leur front jusqu'au sol.

Il en est de même au Bhoutan, pendant les trois jours de fête de Paros, qui voient se succéder des danses de dieux et

de démons pendant que résonne dans les hauteurs des vallées himalayennes le son des immenses trompes des monastères.

On pourrait se demander si ces évocations de mondes surnaturels ne seraient pas inconsciemment recherchées par les millions de touristes qui se précipitent en Orient.

Certes il nous reste Lourdes, la Vierge de la Guadalupe, Rome, il nous reste le tintement des cloches de nos églises, mais ils ont été largement supplantés par les matchs de rugby, de football et les jeux olympiques : n'est-ce pas un peu maigre à côté de ce qui se passe ailleurs.

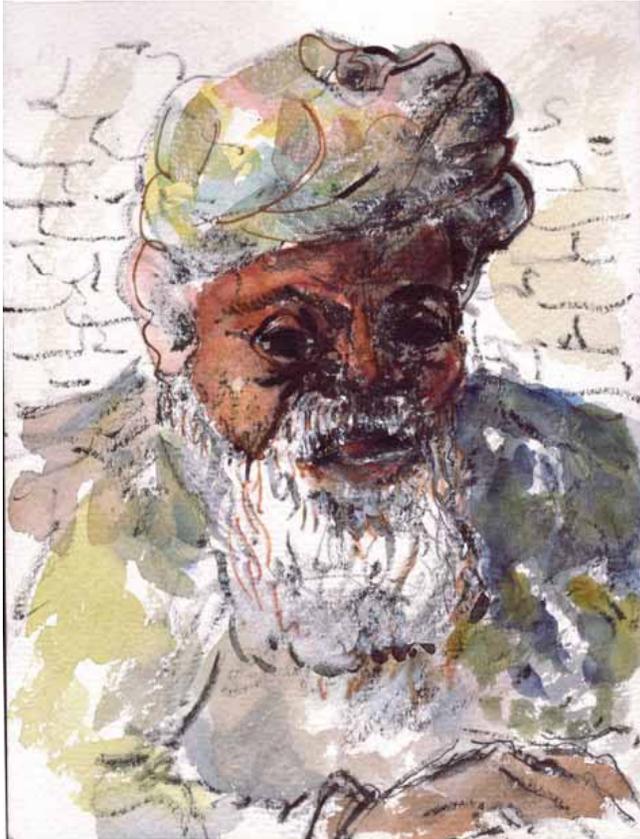
Pour l'homme, se suffire de ce qu'il voit et de ce qu'il peut mesurer, ne serait-ce pas le risque de passer à côté de beaucoup plus. Cela nous permet de nous rassasier d'images, mais peut-être pas d'accéder à un « sens » de la vie.

Je voudrais terminer par une image simpliste : la lune quand elle brille, qu'elle est belle en effet au milieu des étoiles ! Que de poètes l'ont chantée, combien d'amoureux l'ont contemplée ! Mais a-t-on le droit d'oublier sa face cachée ? Si cette face n'existait pas, à quoi serait-elle réduite notre pauvre lune : à une demie coque vide, voir à un disque plat, un non sens, un rien du tout ! Ce qui reste caché excède probablement de beaucoup dans l'univers ce qui est apparent. Dans les îles du Pacifique, il me semble que n'ont pas été joints la joie de vivre, la contemplation de la beauté et, en même temps, pour les hommes, une acceptation plus simple et plus confiante de leur destinée



Enfant soudanais

79 : QUELQUES
EVENEMENTS TRIBAUX
PARTICULIERS



*Sorcier manipulant un crapaud
au Cameroun*

Les manifestations communautaires, qui mêlent tradition, religion et magie ne sont pas exceptionnelles dans les régions écartées, mais restent souvent secrètes ; il n'est pas toujours facile d'y assister. Nous avons déjà évoqué, à propos de l'île de Sumba le sacrifice d'un porc dont le sorcier venait d'arracher le cœur. Il s'agissait alors de jeter un sort pour ramener une femme vers son mari.

A Chichicastenango, au Guatemala, je déambulais dans les méandres du marché, fameux pour ses tissages ; sur un côté s'élevait l'église, c'était un dimanche à l'heure de la messe. La disposition de l'autel au fond de la nef et le déroulement de l'office offraient un spectacle des plus classiques : mais ceci à un détail près ! Dans la moitié arrière de l'église, côté entrée, des familles indiennes s'agenouillaient en formant de petits cercles; leurs membres disposaient avec soin des bougies devant eux, selon des règles assurément rituelles.

Les bougies étaient alors allumées, et les prières commençaient, psalmodiées dans des dialectes mystérieux. Après maintes prosternations, les fidèles se relevaient, sortaient et se dirigeaient vers une colline boisée proche du village ; tout ceci se passait, paraît-il, chaque dimanche, et nous étions les seuls étrangers présents. Ces indiens, tous catholiques étaient venus célébrer comme il convient la résurrection du Christ, puis ils allaient compléter leurs dévotions en allant invoquer les dieux mayas (on ne sait jamais !). Nous suivîmes un de ces groupes : montant la colline nous passâmes devant quelques petites statues usées qui témoignaient des rituels précolombiens du passé.

Après une centaine de mètres nous retrouvâmes quelques familles assemblées autour d'une aire grossièrement pavée, sur le bord de laquelle s'élevait un rocher plat servant d'au-



Vieux kényan défiguré par un rhinocéros

tel. Chaque famille apportait son coq et le remettait à une vieille femme qui l'égorgeait ; le sang coulait sur la pierre, quelques paroles étaient murmurées. Une des personnes présentes nous conseilla de rester un peu à l'écart. Je risquai cependant quelques photos au téléobjectif. La cérémonie dura une petite heure ; c'était assez impressionnant d'être replongé en pleine période maya. Les coqs remplaçaient cependant les sacrifices humains.

Sur un autre continent, en Tanzanie, notre petit groupe progressait sur une piste boueuse. Après avoir réussi à grand peine à nous extirper d'un ruisseau soigneusement parsemé de grosses roches, nous avons, une heure après, réussi à franchir l'obstacle grâce à une quinzaine d'hommes et d'enfants réunis par notre guide. Il s'agissait paraît-il d'une ruse classique pour nous soutirer quelque argent. Nous arrivâmes enfin dans une forêt sèche et clairsemée. La journée tournait à sa fin, le soleil allait disparaître, et il était grand temps de dresser les tentes. Arrivant près d'une clairière, nous croisâmes un guerrier Masaï, lance et casse tête en main, il ramenait son troupeau de bovins à grandes cornes au village. Notre guide nous invita à dresser nos tentes, puis, ayant échangé quelques mots avec le guerrier, il nous demanda d'attendre avant de nous coucher ; peu après nous voyons apparaître une vingtaine d'hommes et de femmes ; la nuit était tombée, la lune brillait dans un firmament constellé d'étoiles. Le peuple Masaï est une race nilotique qui a progressivement gagné le sud, le long de la bande côtière herbeuse située entre le rift et l'Océan Indien; ces Masaï, peuple fier et guerrier, vivent d'élevage; une autre race, celle des Bantous, travaille le sol pour eux. Les Masaï sont grands, minces et vigoureux, et souvent très beaux. Leurs femmes accumulent autour de leur cou des colliers de coquillages, et couvrent leurs bras de bracelets qui étincellent sur leur peau noire. Leurs chevelures et visages sont recouverts d'un enduit d'argile rouge; leurs coiffures sont soigneusement tressées et forment des sortes de casques. Une autre coutume des masais est de boire le sang de leurs animaux qu'ils saignent régulièrement au niveau du cou. Notre guide parlait le swahili, ce qui lui avait permis d'organiser la suite.

Nous nous étions assis en demi cercle : presque aussitôt arriva un groupe d'hommes et de femmes qui se séparèrent en formant deux rangées se faisant face. Des chants s'élevèrent, d'abord en sourdine, puis de plus en plus fort, cadencés, envoûtants, qui emplirent la brousse, dans laquelle les oiseaux s'étaient tus. Soudain un premier guerrier sauta sur place à une hauteur incroyable, comme propulsé par une force jaillie du sol. Au moment où il retombait sur ses pieds son voisin bondit de la même façon, comme si quelque énergie souterraine était passée de l'un à l'autre; puis tous les hommes sautèrent tour à tour pendant que les femmes se balançaient de droite à gauche, leur douce mélodie alternant avec les chants puissants des hommes, qui sautaient de plus en plus haut démontrant ainsi leur vigueur. Leurs fortes clameurs et le chant mélodieux des femmes s'alternèrent longtemps; cette cérémonie était certainement une façon de nouer ou renforcer les liens entre de futurs couples. Nous nous sentions plongés dans le monde de la préhistoire et partageions presque le destin de cette tribu. De nouvelles familles se formeraient, de jeunes guerriers remplaceraient les anciens, ces rites maintiendraient la cohésion et la pérennité du clan.

Quelques jours plus tard, dans un coin de forêt encore plus retiré, nous venions à nouveau de dresser le camp, nous nous préparions au repos lorsque nous parvinrent du fond de la forêt quelques clameurs désordonnées.

Nous fûmes aussitôt invités par notre guide à prendre nos torches et à plonger dans les broussailles épineuses. Presque cent mètres plus loin nous tombâmes sur un petit groupe d'hommes qui criaient et dansaient. Peut-être avaient-ils un peu bu ? En tous cas notre apparition ne parut guère les troubler. Nous n'étions qu'un groupe d'homo sapiens qui venait de rencontrer de lointains cousins.



Coq destiné à un sacrifice rituel

80 : LE BOIS DE BOULOGNE



Cygne à Bagatelle

L'ensemble de mes récits et croquis n'a évidemment pas pour but de servir de guide. Je ne souhaite qu'évoquer quelques uns des lieux et moments dont la mémoire m'est restée chère. Je ne vais donc pas me lancer dans la description de Paris, ma ville natale, mais me contenter d'évoquer le Bois de Boulogne, si proche de mon quartier et que j'ai tant d'années parcouru avec ma famille, mes amis ou tout seul. Je me souviens aussi que c'est sur l'île du Bois de Boulogne que, pendant un mois, j'avais révisé tous mes cours avant de me présenter au concours de Polytechnique.



Parc de Bagatelle en hiver

Les silhouettes de ces vieux chênes tordus, notamment ceux du Parc de Bagatelle et de l'île du lac, ont fini par faire partie de ma famille. Leurs reflets dans les pièces d'eau ont alimenté mes rêveries ; la structure de leurs branchages, qui se révèle en hiver dans toute sa vigueur, la variété des coloris et des volumes de leurs feuillages d'été et surtout d'automne m'auront accompagné toute ma vie.

J'ai acquis le sentiment que les racines de ces vieux troncs tourmentés sont presque devenues les miennes. Quand nous vivions à l'étranger, je ne les oubliais jamais; et les chemine-

ments de leurs racines m'ont toujours donné le sentiment d'accompagner le déroulement de mon existence.

A chaque retour en France ces arbres étaient là pour m'attendre ; je les retrouvais tels quels ; ils se maintiendront longtemps après moi, ainsi que les lacs parcourus par les cygnes et les canards.



Ile du lac en hiver (Bagatelle)



Les amoureux du lac

81 : LA MER ET NOUS



Rivages océaniques

La mer et ses rivages, je les ai déjà abondamment évoqués : mais, me semble-t-il, pas encore assez ! La mer m'aura enchanté, elle aura jalonné mon existence ; ses étendues, les aspects de sa surface et ses éclairages toujours changeants, enfin l'immense variété des êtres vivants qu'elle abrite, toutes ces richesses n'auront cessé de m'éblouir.

Cette passion date de mon enfance. Nous vivions alors au bord de la mer. Mes sorties en canoë à voile dans le bassin d'Arcachon, mes aventures dans les méandres des parcs à huîtres, qui entourent toujours l'île aux oiseaux, me faisaient déjà rêver aux voyages que j'espérais pouvoir faire quand je serais grand.

Mes sorties en bateau étaient mes plus grandes joies ; je jouais avec les courants et les vents de mer, j'aimais me sentir soulevé puis redescendre au gré des vagues, je respirais avec volupté l'air frais et salé, j'aimais enfin être fouetté par les embruns. Les jours de tempête j'admirais les acrobaties des mouettes luttant contre les rafales, et remontant la côte au plus près en poussant leurs cris aigres et déchirants.

Les jours de beau temps, nous allions aux crabes et aux crevettes ; beaucoup plus tard et sous d'autres cieux mes proies sont devenues parfois des saumons ou des espadons. Mon attrait pour les profondeurs marines se renforça encore avec la plongée, ce fut ma première façon d'explorer d'autres mondes.

C'est ce sport qui me donna l'occasion de développer de bonnes relations avec le Commandant Cousteau et, à Sydney, me conduisit à susciter la création du premier club de plongée.

C'est la voile qui dès mon arrivée à Sydney en Australie me permit d'être aussitôt accueilli par le Kiribili Yacht Club, qui



*Coquillages jonchant la
plage du Pila*

était le principal organisateur des régates dans le baie. Cela me permit en même temps d'acquérir une solide maîtrise de l'argot vigoureux pratiqué sous ces latitudes. Ce fut enfin grâce à la voile que j'eus la possibilité d'accompagner plus tard mon ami Pierre Ledoux (alors président de la BNP) et sa femme Renée, tant en Méditerranée qu'autour de la Bretagne.



Trois coquillages dessinés avec des sables colorés

Mais, au delà de tous ces plaisirs marins, comment ne pas être impressionné par les océans, qui recouvrent les trois quarts de notre globe, jouent un rôle essentiel dans les échanges entre continents, et qui nous nourrissent.

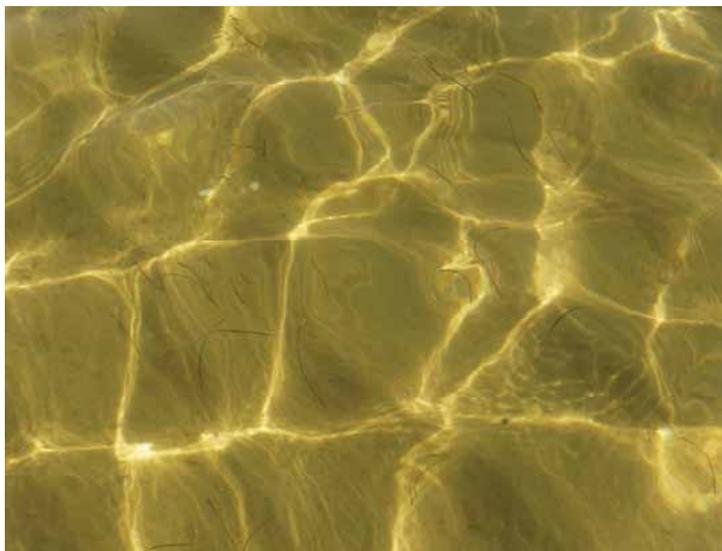
Comment surtout oublier que la vie apparut très probablement au sein des lagunes côtières. Comment ne pas remarquer enfin qu'après des millions d'années d'évolution les mers abritent encore une immense partie des espèces vivantes. Pour nous limiter à un exemple, celui des animaux les plus évolués, à savoir les vertébrés, on ne compte que quatre mille espèces de mammifères (presque tous terrestres), neuf mille espèces d'oiseaux et six mille espèces de reptiles, alors que les océans abritent une grande partie des 18000 espèces de poissons connus.

Mais l'importance des océans ne se réduit ni à son immensité ni à ses richesses. N'ont-ils pas toujours été une des inspirations essentielles des rêves et légendes de l'humanité, ainsi qu'une invitation à l'aventure, à commencer par celles d'Ulysse, accompagnée du chant des sirènes, au royaume de Neptune. Les capitaines de navires, avant que les astronautes ne les relaient dans l'espace n'ont-ils pas toujours été reconnus comme « seuls maîtres à leur bord après Dieu », étant totalement responsables de mener leurs navires à bon port au milieu des dangers.

Pour en revenir à nos modestes personnes, nos liens avec la mer sont restés encore beaucoup plus intimes qu'on ne

saurait l'imaginer. Ne sommes-nous pas en effet constitués par des amas de cellules remplies de fluides variés et alimentés par la circulation sanguine. Or l'ensemble de ces liquides correspond à l'essentiel de notre poids. De plus ils ont gardé de façon extraordinairement fidèle la mémoire de nos lointaines origines : leur salinité est en effet presque exactement celle de la mer ; on peut donc dire en exagérant à peine que nos corps ne sont que de fragiles enveloppes remplies d'eau de mer dans lesquelles nos cellules vivent presque comme des bancs de poissons.

En résumé, la mer, source de beauté et de joies, source de richesses, ne fut rien moins que le berceau de la vie : et nous en dépendrons toujours corps et âme.



Jeux de lumière sur le sable à travers les vaguelettes du rivage.

82 : MA COLLECTION DE COQUILLAGES



Petite collection de "cônes" du Pacifique

Ayant pratiqué toute ma vie la plongée sous-marine, j'ai été conduit tout naturellement à réunir quelques centaines de coquillages.

On trouve dans la mer beaucoup d'autres merveilles : des milliers de poissons aux couleurs éclatantes, des centaines d'espèces coralliennes dont les amas branchus forment des tapis colorés n'ayant d'équivalent que dans les plus précieux jardins japonais ; on trouve les formes les plus imprévues de vers marins, de crustacées aux formes et couleurs les plus inattendues, de méduses opalescentes et parfois mortelles, qui se laissent aller dans les courants comme des rêves.

Mais presque toutes ces formes et couleurs s'altèrent et s'évanouissent dès qu'on sort ces animaux de l'eau. Il est une exception : les mollusques, ou plutôt leurs coquilles, qui sont comme des bijoux semés au fond des mers ; on en connaît de l'ordre de cinquante mille espèces, marines pour la plupart. Ils méritent non seulement d'être admirés pour leur beauté, mais sont un exemple de plus de la créativité et de



*Grande volute
(Barrière de corail)*

l'ingéniosité du monde vivant. Il est en effet intéressant de remarquer que les formes de toutes ces coquilles peuvent être classées en seulement cinq catégories : les bivalves, comme les coquilles saint Jacques ou les moules, les mollusques à une seule coque, tels les ormeaux collés sous les rochers, et ceux dont la coquille s'enroule en spirale ; certaines s'enroulent en restant dans un seul plan comme les coquilles de nautilus, ou au contraire s'allongent en vrilles plus ou moins fines ; il y a encore quelques coquilles constituées d'un seul tube, comme ceux que les enfants appellent : dents d'éléphants ; il en existe enfin une cinquième catégorie qui ne comporte qu'un seul élément solide, noyé au milieu du corps du mollusque c'est le cas des sèches et calmars. La raison de

ces formes peu nombreuses est que les mollusques gardent leur coquille toute leur vie. Leur corps ne peut donc se développer que si ces coquilles s'agrandissent en s'allongeant sur les bords permettant aux animaux qu'ils contiennent de se développer sans changer d'architecture.

De fait, dans le monde à trois dimensions qui est le nôtre, il n'y avait du point de vue de la géométrie que ces cinq possibilités. Ces solutions imposées ne peuvent varier que par des ornements de surface et des taches de couleurs.

Il me semble admirable qu'au cours de l'évolution les coquilles de mollusques aient utilisé ces cinq solutions possibles, conduisant cependant à une immense variété, et souvent à une incroyable beauté.



Bénitier géant (Barrière de corail)



Femme prenant un bain de soleil

83 : HUACOS
PRECOLOMBIENS :
UNE BELLE CREATIVITE



Figure souriante (Vera Cruz)

Je vois la création de notre univers comme résultant du lancement d'une fusée à trois étages, chacun faisant exploser sa propre gerbe de nouveautés.

La première explosion fut le Big-bang : voici 15 milliards d'années, l'énergie soudain emplit l'espace, faisant surgir le cosmos.

La deuxième explosion fut l'apparition de la vie qui, au cours de l'évolution, se différençia en formes innombrables ; on connaît mal le nombre d'espèces actuelles qui se chiffrent en dizaines de millions, et ne représentent d'ailleurs que deux à cinq pour cent de toutes celles qui ont antérieurement existé, puis se sont éteintes.

La troisième explosion fut l'apparition de l'homme avec son cerveau rassemblant des milliards de cellules connectées entre elles : cela permit aux hominidés de passer du stade de l'instinct à celui de la conscience puis de la pensée dirigée, ainsi qu'à une créativité énorme ouvrant la voie à de nouveaux modes de vie.

Tout s'est donc passé comme si le créateur, après avoir réuni les ingrédients de base, avait confié en partie à l'homme la poursuite de son œuvre.

En effet les innovations humaines, en formes, en complexités et en nombres, commencent à surpasser peut-être toutes les choses déjà réalisées dans la nature : minéraux, plantes et animaux.

L'homme, devenu soudain capable de formuler de nouveaux concepts, se mit à discuter, à chanter, à écrire, et à produire avec une inventivité sans borne des objets ou des œuvres jamais encore réalisés.

Je donnerai de cette nouvelle capacité à inventer et à créer un tout petit exemple, celui de la céramique précolombienne. J'ai eu l'occasion, au cours de mes déplacements professionnels, de me passionner pour leur diversité et même d'en ré-



Table d'offrande funéraire

unir un certain nombre.

Il faut savoir d'abord que la géographie du Pérou s'y prêtait : une série de fleuves s'écoulent de la Cordillère de Andes jusqu'au Pacifique, séparés les uns des autres par des zones désertiques ; chaque vallée s'est donc développée dans un isolement marqué conduisant les mêmes hommes à développer des cultures et des styles très distincts. Leurs céramiques reflètent cette capacité des hommes à diversifier à l'extrême leur production, qui diffère profondément d'une vallée et d'une époque à l'autre.

Pourtant tous ces objets étaient modelés avec des argiles semblables, et colorés avec les mêmes oxydes. Cela n'empêcha nullement ces hommes de différencier profondément leur production, en partant de matériaux et de techniques très limités.

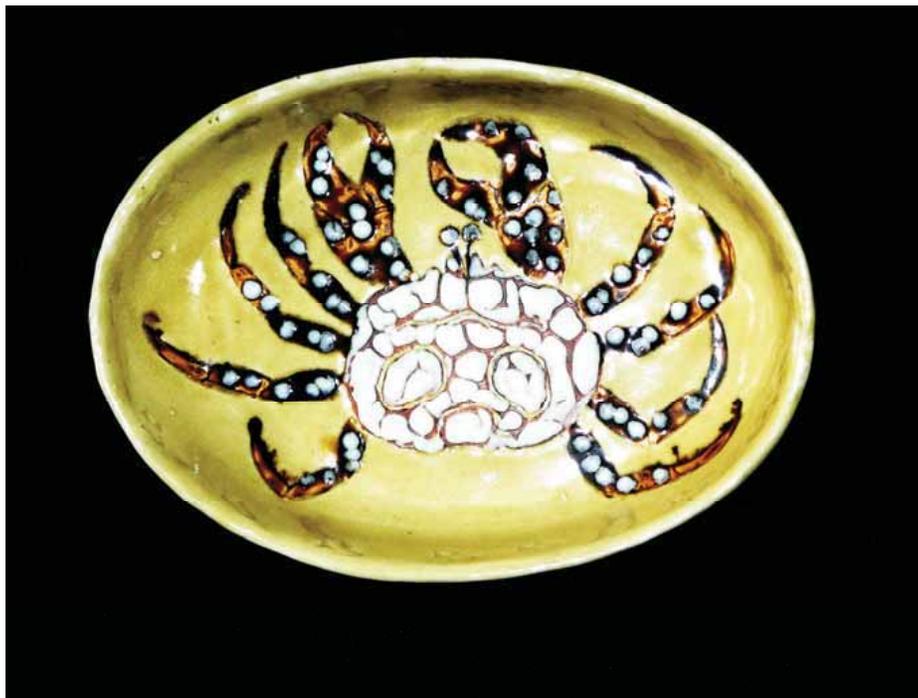


*Poupées
précolombiennes*



Lépreuse au tambour (Période Mochica)

84 : MES PROPRES GRÈS



Plat aux crabes

Le Créateur fut semble-t-il le premier potier, car on lit dans la Bible qu' « Il prit une poignée d'argile et en modela le premier homme ». L'argile était en effet un matériau naturel abondant. Modeler permet de passer directement de l'idée à la forme, et de transposer le réel pour atteindre à la beauté.

C'est en Chine et au Japon (où la céramique est reconnue comme un art majeur) que j'ai découvert sa richesse et sa diversité.

Naturellement j'admire la porcelaine, ce matériau raffiné et précieux qui fait si bien ressortir les couleurs. Mais je préfère le grès, matériau plus naturel, plus rude, auquel peut être ajouté de la beauté sans verser dans la décoration.

Au Japon j'ai bien connu Shoji Hamada, artiste aussi célèbre là-bas que Picasso en France. J'ai eu l'occasion de lui rendre visite dans son atelier de Mashiko, où il vivait dans une superbe maison traditionnelle au toit de chaume. Sa femme, après sa mort, me fit présent d'une de ses œuvres en souvenir de notre amitié. J'ai connu aussi nombre des meilleurs céramistes français, dont Jean-François Fouilhoux,



Gros poisson tacheté



Vase ovale

grand spécialiste du céladon, et inventeur inlassable de formes nouvelles. C'est grâce à lui que j'ai pu m'initier aux techniques nécessaires ; c'est en suivant ses conseils que je me suis équipé d'un four électrique capable de cuire le grès, et d'un tour dont je me sers d'ailleurs assez peu, car ce que j'aime, c'est d'être libre de créer des formes ; il

m'a appris aussi à faire mes émaux et à manipuler les oxydes métalliques qui les colorent. Ces activités m'ont conduit aussi à réunir quelques œuvres des meilleurs céramistes français.

J'aime bien préserver dans mes céramiques des zones non émaillées qui permettent des contrastes et aussi de retrouver par endroits la matière du grès laissée nue.

Faire de la céramique, c'est vraiment un acte créateur, en collaboration avec le feu.

C'est donc une sorte de co-création, qui associe l'alchimie des terres naturelles, des oxydes et du feu, tout ceci se combinant avec nos rêves de formes.



Berger portugais



Vase aux nuages

85 : TRACES DE PREHISTOIRE



Microlithes (Yémen, Niger)

Je vis avec le sentiment de n'être qu'un membre très passager de la tribu des hommes : même dans les lieux les plus déserts, j'ai l'impression de n'être que le dernier de tous ceux qui sont déjà passés par là ; et dès que j'arrive devant les ruines d'une ville disparue, je l'imagine aux époques où elle était pleine de vie, remplie d'hommes et de femmes circulant autour des marchés où défilant à l'occasion des fêtes. De même, dans les musées, il me semble voir apparaître, plus encore que l'objet qui se trouve dans la vitrine, l'artiste ou l'artisan en train d'y travailler. Et devant les gravures ou peintures rupestres, je vois presque les hommes de la préhistoire, à genoux ou debout, peignant ou gravant la pierre à la lumière des torches. J'ai le fort sentiment d'une présence quand je découvre, dans les déserts d'Égypte ou de Mauritanie, et même dans nos propres campagnes, une pierre taillée, abandonnée là depuis des siècles. Il me semble que cette pierre m'attendait ; j'essaie de me représenter les circonstances et l'instant de son abandon. Nul avant moi ne l'avait sans doute ramassée, depuis le jour où quelque chasseur l'avait abandonnée. J'éprouve une sorte de révérence et de fraternité en mettant la main à l'endroit même où mon lointain ancêtre avait posé la sienne. Il me semble entendre encore résonner les appels et les cris de ceux qui un jour sont passés par là.

C'est ainsi que je conserve chez moi avec émotion quelques unes de ces pointes de flèche, meules ou haches dont j'ai l'impression qu'à travers elles, leurs anciens propriétaires, mes ancêtres, me transmettent encore un message.



*Outils en pierre taillée
(Mauritanie, Niger)*

86 : PAPILLONS ET COLEOPTERES



Un somptueux coléoptère

Ma passion pour tout ce qui vit et pour tout ce qui est beau, à laquelle s'ajoute quelques circonstances favorables, m'a amené à réunir quelques centaines de papillons.

Je dus pendant quelques années aller régulièrement au Pérou, où nous devons construire une série de groupes électrogènes, l'une de ces installations était à Iquitos, sur le haut Amazone. D'autres étaient réparties du nord au sud le long de la cordillère. N'étant pas enclin à passer mes week-end à boire du whisky au country Club de Lima, ma résidence habituelle, je m'efforçais, dès que j'avais du temps libre, de prendre une voiture, où un autobus, ce qui me permettait de traverser les Andes en quelques heures et de redescendre du côté amazonien. Un de mes lieux de prédilection était Tingo Maria, petite ville connue aussi en raison d'une grotte où vivent certains vautours, et en même temps des milliers de chauve-souris (porteuses d'ailleurs d'un virus très dangereux qui peut rendre fou).

Le Bassin de l'Amazone ainsi que l'Amérique centrale, et le sud Est Asiatique comptent parmi les paradis des chasseurs de papillons. Les spécialistes en ont identifié à ce jour plus de cent dix mille espèces, souvent des bijoux de couleurs et de formes; ils représentaient pour moi ce que l'or était pour les Conquistadors. Pour les préserver, j'avais confectionné à Paris une quarantaine de boîtes étanches, désormais accrochées au mur. En dehors des papillons, j'avais également ramené quelques superbes coléoptères, famille plus diversifiée encore que les papillons. Quand je passe devant mes boîtes, me reviennent en mémoire les merveilleux instants de leur capture, et j'ai gardé en souvenir mon filet à papillons. Je confie un secret qui pourra être utile aux amateurs : en dehors des forêts tropicales, il existe d'autres lieux favorables, au moins en ce qui concerne les papillons de nuit : ce sont les panneaux vitrés des salles d'attente des aéroports, derrière lesquels beaucoup d'insectes restent prisonniers.

Chaque papillon, comme beaucoup d'autres insectes, est une surprise. Il en est aux ailes presque transparentes, d'autres présentant des graphismes et des couleurs aux juxtapositions les plus inattendues.

Je garde aussi le souvenir de ceux que je n'ai pas pu attra-

per. Je me souviendrai toujours d'un papillon vert et noir qui, au Mexique, s'était posé une seconde sur mon chapeau puis d'un brusque coup d'aile s'en était allé ; et aussi d'un énorme papillon beige et bleu qui, en Malaisie, traversa la piste devant moi, ne me laissant que des regrets.



*Papillon sud asiatique
(Pourquoi la nature construit-elle
des choses aussi belles?)*



Iris blancs sur fond noir (pastel)

87 : UN VOYAGE D'ETUDIANT



Une algérienne

Ce récit est celui de mon premier voyage « au long cours ».

Je venais de sortir de Polytechnique, repliée à Villeurbanne pendant l'occupation allemande ; avant de rejoindre à Paris l'École des Ponts et Chaussées, je me lançai dans une expédition parfaitement irréfléchie, sans préparation aucune, et à peu près sans argent. Mes motivations étaient multiples : elles étaient peut-être en partie le contre coup d'un récent chagrin d'amour, mais aussi une manifestation d'un goût déjà prononcé pour l'aventure ; il y avait aussi un besoin de liberté, et peut-être aussi une vague intention de rejoindre l'Angleterre.

A cette époque tous les jeunes de la zone occupée étaient exposés au STO (Service de Travail Obligatoire) en Allemagne. Tous cherchaient un moyen d'y échapper. Un des projets avait été d'organiser la construction « bidon » d'un chemin de fer de Colomb Béchard à Gao. Les allemands avaient peut-être vu là un moyen de progresser ultérieurement en Afrique ; mais je crois surtout qu'ils ne furent jamais bien au courant.

Après avoir pris quelques contacts, je gagnais le port de Sète. Un cargo en partance pour Alger m'accepta comme passager plus ou moins clandestin. Mon voyage n'étant pas prévu, je n'avais aucune couchette disponible ; je m'arrangeai avec un marin qui travaillait de nuit et dormait de jour ; son étroit matelas était coincé juste derrière l'étrave, mais avait un hublot. J'y passai une nuit féerique. C'était l'été, l'étrave fendait l'eau en dérangeant des milliers de noctiluques (animalcules phosphorescents qui brillent au moindre dérangement), de sorte que l'étrave faisait jaillir des gerbes d'étoiles. Le visage collé au hublot, je progressais comme au pays des fées. Le voyage commençait au mieux.



Jeune marin marseillais

A Alger, je pus prendre, en montrant ma carte d'officier, un train qui partait pour Oran : c'était de là qu'était supposé partir le chemin de fer fantôme pour Gao. L'idée de ce voyage, sans but précis, m'enthousiasmait, J'ignorais totalement où il me conduirait. Je ne me souviens que d'un détail, mais si j'ose dire, de poids ! Une énorme femme assise devant moi était une noire albinos aux cheveux roux ; j'ignorais que cela pût exister, et il me semblait donc m'enfoncer de plus en plus dans le royaume de l'imprévu. A Oran on me laissa m'embarquer sur un camion déjà chargé d'algériens se dirigeant vers le sud, en direction du chantier imaginaire. Je me souviens qu'au début, on longeait une amorce de voie ferrée. Sur le véhicule cahotant, j'étais, à ma surprise, le seul européen. Mais c'était l'époque de toutes les incohérences et personne ne s'en souciait. Le camion longea quelques oasis ; j'étais prêt à m'enchanter de tout ce qui m'arrivait. Je progressais dans l'inconnu, qui était en somme ce dont je rêvais. J'eus soudain l'impression qu'une main s'agitait en direction de ma poche. Tous ces algériens m'avaient accueilli avec de grands sourires et une bienveillante indifférence, mais à l'évidence l'un d'eux avait subodoré une bonne affaire. J'avais déjà le caractère un peu vif ; je tombai sur l'homme à bras raccourcis. Rétrospectivement je pense que mon geste était très irréfléchi, car les algériens sont rarement sans couteau, et moi je n'en avais pas. Cependant mon explosion de colère fut telle que l'homme ahuri alla se blottir plus loin.

La chaleur devenait écrasante ; arrivant à la hauteur de ce qui paraissait être le dernier oasis, le chauffeur décida une sieste, je mangeai la banane qui me restait et fis quelques pas en direction du premier gourbi. Là un vieil algérien me fit signe d'approcher, mon passage devait être pour lui une excellente distraction ; ce devait être un ancien de l'armée française ; il m'invita à entrer dans sa courette, m'offrant même un coussinet pour m'asseoir à l'ombre, puis me proposa de partager son repas ; c'était plus que je n'espérais, mais hélas l'enfer n'était pas loin car une femme apparut avec un plat rempli de sauce orange vif : c'était une purée de piment dans laquelle nageaient de rares morceaux de blanc de poulet. Il m'est impossible de décrire la brûlure de ma langue. Mais j'a-

vais été fort courtoisement accueilli, je représentais un peu la France ; il n'y avait pas à hésiter. Je plongeai de nouveau ma cuillère en souriant héroïquement ; chaque fois que je tom-
bais sur un petit morceau de poulet, je l'écrasais longuement sur ma langue pour atténuer la douleur. Chacun de ces mor-
ceaux était comme l'ombre fraîche d'une oasis; je continuai à sourire avec stoïcisme ! Mon hôte paraissait enchanté, et

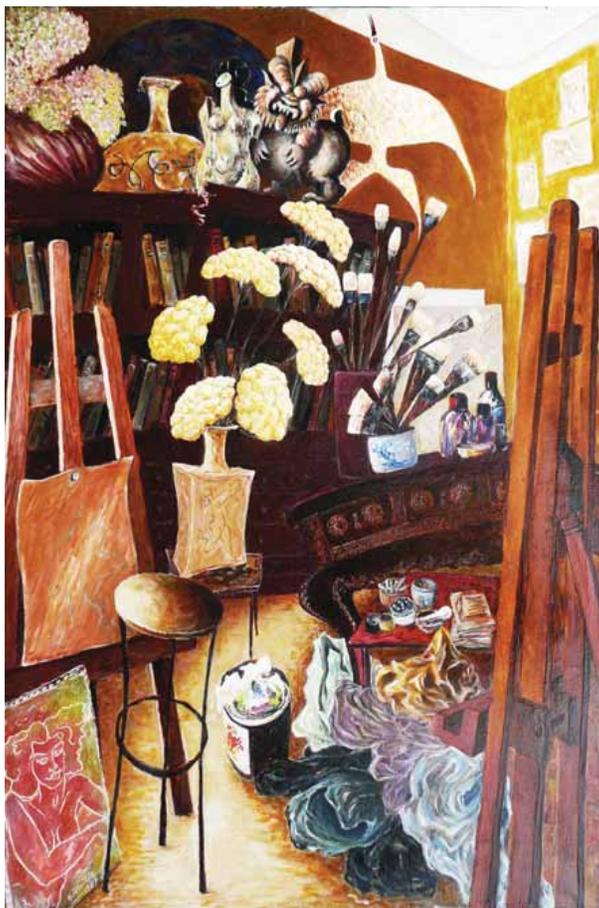


Tunisien au café

m'offrit un grand bol de thé. Je me demande encore s'il avait eu le moindre soupçon de mes souffrances, mais il avait un si bon sourire que je crois qu'il se réjouissait tout simplement de la chance de m'avoir pour hôte. Nous nous quittâmes chaleureusement. A l'âge que j'avais, on supporte tout, il ne me reste de ce moment qu'un cuisant, mais excellent souvenir.

Je regagnai le camion qui abordait maintenant le Tanezrouft, zone du Sahara vide et plate comme un tennis. La prochaine étape, s'appelait «Bidon V »; je décidai de mettre fin à mon expédition qui finalement n'allait nulle part. J'eus la chance de croiser un camion qui remontait vers Oran, et d'y retrouver un cargo qui regagnait Marseille, je n'avais plus le moindre argent ; mais ma carte de sous-lieutenant me permit encore de monter dans le train et même de m'asseoir sans hésitation en première. Je commençais à ressentir la faim. J'avais en face de moi un monsieur sympathique, avec lequel je bavardai eu peu et racontai l'essentiel de mon aventure; il se leva quand la cloche du déjeuner passa dans le couloir. Al-
lons-y, me dit-il aimablement, j'inviquais de vagues excuses : la fatigue, l'envie de dormir ; mais je devais avoir l'air un peu maigre et pas très convainquant. « Mais j'ai compris que nous sommes camarades, cher ami, je suis de la promotion une telle... et c'est moi qui vous invite ». Comment résister...Je me souviens encore du nom de mon bienfaiteur : il s'appelait Chadenson, il était PDG de la Lyonnaise des Eaux. C'est ainsi que je pus regagner Paris.

88 : PEINTURES, DESSINS ET GRAVURES



Mon atelier parisien (huile)

Je crois qu'en dehors de mes activités professionnelles, de mes voyages passionnés autour du monde, de mon intérêt jamais rassasié pour la physique et autres domaines de connaissance, en dehors aussi de la création du Parc Botanique d'Orchaise, c'est sans doute la quête de la beauté, et la pratique des arts plastiques qui auront le plus régulièrement fait ma joie.

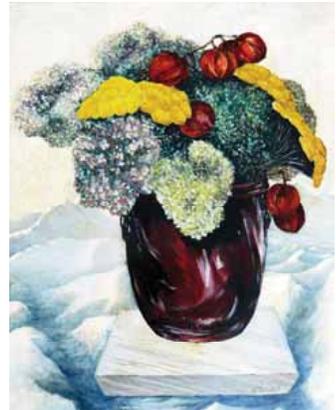
La beauté est une notion facile à concevoir, mais presque impossible à définir. Elle pourrait ne pas être ; mais pourtant, de toute évidence, elle est (sans se réduire d'ailleurs à ses aspects plastiques).

Son existence a d'ailleurs des implications profondes, car l'homme est le seul animal capable de la percevoir. La beauté est, de ce fait, dépendante du regard de l'homme, on peut dire qu'elle naît sous son regard ; si l'homme n'était pas là pour l'apprécier, elle ne serait là pour personne : autant dire qu'elle ne serait pas. On voit la place unique qu'occupe la beauté et le niveau auquel elle se situe.

La beauté témoigne de l'aspiration jamais assouvie des êtres humains à aller plus loin, à tendre vers un idéal. En fin de compte ce pourrait être la présence de l'homme qui la fait exister ; seul l'homme peut la comprendre et elle « n'est » que pour lui.

Pour toutes ces raisons le domaine des arts m'a toujours paru majeur.

En ce qui concerne la gravure, j'ai connu plusieurs ateliers, pratiquant tantôt l'eau forte, tantôt le procédé qui porte le nom de mon maître et ami Goetz, qui l'avait inventé, et qui par ailleurs appréciait mes dessins ; il réunissait régulièrement dans son atelier deux ou trois personnes, dont moi-même, et faisait venir un modèle pour dessiner. A une autre époque (j'ose à peine l'avouer, tant cela pourrait me faire passer pour baroque), il m'arrivait de sortir dès la fin d'un



*Bouquet de fleurs
sèches (huile)*



Fleurs (pastel)

conseil d'administration des plus sérieux et cravaté, constatant que la soirée n'était pas finie, et de partir au dessin. Je prenais ma voiture et allais me parquer à côté du Cimetière Montparnasse, près de l'atelier de Goetz. A cette époque j'étais assez souple pour me recroqueviller sur la banquette arrière : je changeais rapidement mon

costume de bureau pour une tenue d'atelier. Au plaisir de retrouver le dessin s'ajoutait celui d'être passé furtivement d'un univers à l'autre, et cela m'amusait. Je me suis senti d'ailleurs toujours à l'aise dans les milieux les plus divers.

Après avoir vécu longtemps à l'étranger, où la vie est plus informelle, je trouvais qu'à Paris le monde des affaires se prenait un peu trop au sérieux et qu'on y était trop guindé. Ces fins de journées me donnaient le plaisir de m'être échappé pour changer de scène et de décor ; la pièce me paraissait avoir autant d'intérêts des deux côtés.

J'ai fréquenté aussi les « Ateliers de la Ville de Paris ».

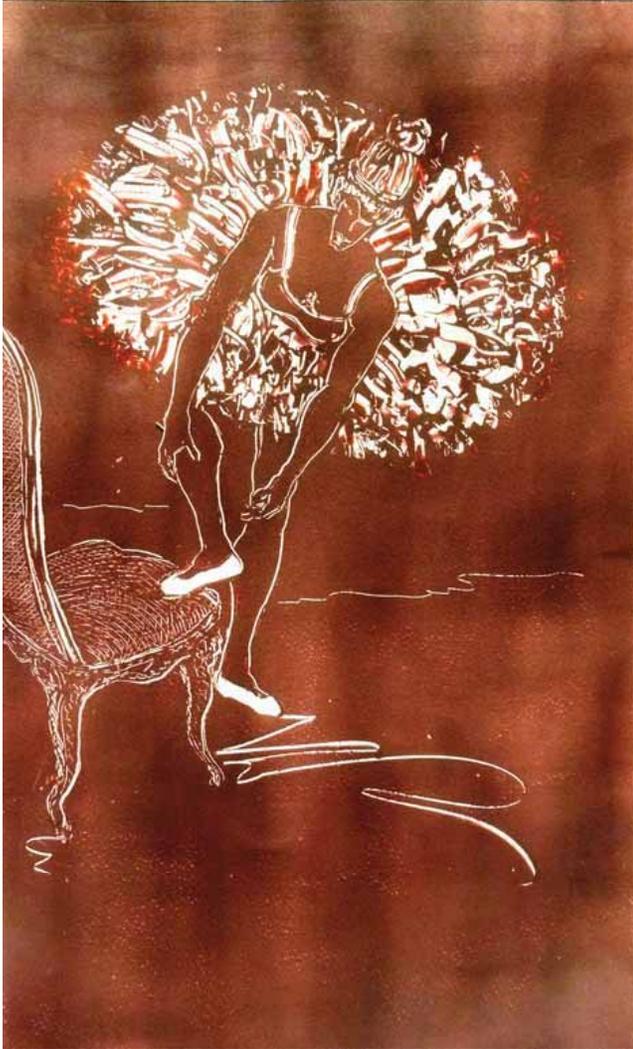
Les croquis que j'y faisais s'ajoutent aux centaines que j'ai réalisés au cours de mes voyages. J'ai tenté de rassembler les meilleurs de ses derniers par pays ; plus tard une deuxième sélection en a été transférée sur disquette, par mon gendre, Alain Mathiot.

J'aime beaucoup varier les techniques, et changer d'outil quand je dessine : j'utilise toutes sortes de pinceaux, d'encres, de crayons, de fusains, de pastels ; j'achève parfois mes dessins à l'aquarelle, ou au pastel. J'ai aussi peint à l'huile ; et j'ai aussi utilisé des sables naturels qui permettent d'obtenir d'intéressants états de surface.

Le dessin est pour moi un mode d'expression particulièrement efficace ; cela m'enchant de voir que la plus faible inflexion d'un trait, son épaisseur et même son tremblement peuvent suggérer les expressions les plus fugaces, tel le mouvement et même le regard (à condition d'avoir de la chance,

du talent, et d'être inspiré ce jour là !).

J'ai naturellement visité beaucoup de musées et d'expositions ; presque toutes les époques, styles et procédés m'intéressent ; il me serait difficile de faire une liste de mes peintres préférés car chez presque tous je trouve mon plaisir : tout comme en physique moderne, où on envisage que plusieurs univers peuvent coexister, chacun porteur de son sens.



Danseuse au tutu (monotype)

89 : LE PARC DU PRIEURE D'ORCHAISE



"Le Prieuré" en automne

Il est des aventures qui ne sont pas des voyages, mais qui relèvent d'autres passions ; c'est le cas du parc botanique du Prieuré, que ma femme et moi avons créé de toutes pièces depuis 1967 ; il est situé dans le Val de Loire, région bénie des dieux et favorisée par les rois. Si la longueur de ce paragraphe était proportionnelle à la part que le Prieuré a tenue dans nos existences, ce serait trop long. J'ai déjà évoqué mon intérêt pour la nature. Je ne suis pas botaniste, mais peut-être, le suis-je devenu un peu à force de pratique.

Tant aux USA qu'en Australie et en Argentine, nous avons sans cesse exploré des zones à notre portée ; ce fut le cas du Bush australien et de la Pampa ; nous avons chaque fois aménagé, tant à Sydney qu'à Buenos-Aires et un peu à Washington, de petits jardins pour essayer les plantes locales.

Revenus en France, nous nous sommes lancés dans un projet plus vaste : Le Prieuré d'Orchaise, qui était destiné à être notre dernière aventure botanique.

Ma femme, après avoir visité des dizaines de propriétés, fit un choix excellent concernant l'une d'entre elles, située à onze kilomètres de Blois, donc à la fois assez proche et assez loin de Paris, pour y aller facilement et ne pas être envahis.

Les bâtiments du prieuré ont été construits une première fois vers 1060 par les moines bénédictins de Marmoutier, l'église attenante succédant à une petite chapelle carolingienne. Détruit par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans, le prieuré a été reconstruit au quinzième siècle puis agrandi au dix neuvième. L'église et son clocher ont été partiellement transformés et agrandis en 1260. Après la Révolution Fran-



*Grande statue à
Orchaise (Breazu,
sculpteur roumain)*

çaise, les moines partis, l'Eglise a été vendue par l'Etat à un marchand de pierres, et a servi de carrière ; il n'est resté de l'ancienne église que la moitié du clocher, qui fut consolidé et pourvu d'une nouvelle nef au dix neuvième siècle. A notre arrivée, celles des terres qui étaient restées attachées au Prieuré s'étendaient sur trois hectares et demi, consistant en prés et vignes abandonnés, plus quelques arbres. Entre les deux guerres cette propriété était celle de Gabriel Hanotaux, académicien et ministre des Affaires étrangères.

L'ensemble surplombe de 50 mètres la rivière « la Cisse », qui se jette dans la Loire à Amboise. Au delà s'étale la Forêt de Blois, ancien territoire de chasse des rois de France. La ville de Blois s'élève de l'autre côté de la forêt : de nuit on voit ses lumières se refléter sur les nuages.

Nous avons donc passé nos week-ends au Prieuré toutes ces années, au son de la cloche marquant les heures et sonnant l'Angélus. Dans l'église ma femme a fait exécuter, par le peintre Denys de Solère, (auteur par ailleurs du Chemin de Croix en gemmail de l'Eglise souterraine de Lourdes), une « fresque » de 75 mètres carrés, animée par un spectacle son et lumière désormais réputé.

A une cinquantaine de mètres devant les bâtiments du Prieuré, s'élève un cèdre du Liban vieux de près de deux siècles, qui se détache sur l'horizon et la forêt de Blois.

En arrivant, mon premier soin fut de faire un plan du futur parc, réservant quatre axes destinés à rester libres de plantation, pour don-



*Bassin aux
Nénuphars du
Prieuré*

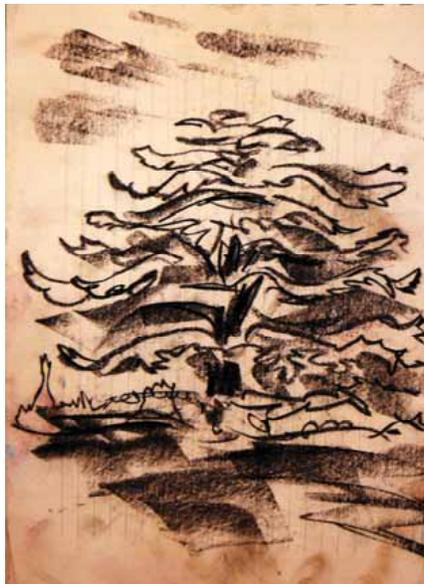


*Aquarelle de fleurs
d'Orchaise*

ner de l'air et ménager la vue.

Pendant les trente cinq années suivantes, nous avons développé cette collection botanique, devenue la plus importante de la région ; le parc a reçu, voici quelques années, le Premier Prix de la Société Nationale d'Horticulture de France (SNHF). Nous avons maintenant près de 2500 espèces et variétés venant du monde entier. Voici quelques années, à la demande du ministère du Tourisme, nous avons progressivement ouvert le parc au public.

Notre but n'avait pas été au départ de constituer une collection, mais plutôt un espace harmonieux, riche et coloré, où il ferait bon se promener. Maintenant cet ensemble est visité autant par des français que des étrangers, notamment par des sociétés botaniques et des groupes scolaires. Cela nous fait grand plaisir, car cela permet aux jeunes et moins jeunes de mieux apprécier tout ce dont la nature nous a comblé. Le Parc du Prieuré d'Orchaise n'est donc pas seulement un lieu de plaisir et de détente ; il a acquis un rôle éducatif qui nous tient à cœur.



Le cèdre bicentenaire du Prieuré

90 : QUELQUES ULTIMES PAYS, PEU OU PAS VISITÉS



*La beauté est partout, mais il faut savoir la
découvrir (montagne Sainte Victoire)*

Une vie d'aventures laisse des souvenirs inépuisables, mais il faut faire un choix ! Il reste quelques pays qui, sans correspondre à aucune anecdote particulière, m'ont tellement intéressé que je ne voudrais pas les passer sous un complet silence, je m'efforcerais pour ceux-là d'être bref et surtout de choisir des dessins, qui, je l'espère sauront les évoquer mieux que des discours.

En voici la liste :

L'Afrique noire et du sud
L'Égypte
Inde, Ladakh et Bhoutan
Le Maroc et surtout Fez
La Malaisie
La Russie
Le Tibet
La Turquie
Les USA
Le Yémen
L'Islande
Le Laos et le Cambodge



*Aucun paysage ne
saurait émouvoir
autant que le vi-
sage de ce vieil
ouzbek bienveillant*

Je laisserai de côté, à quelques allusions près les pays européens ou méditerranéens que la plupart connaissent, puis le Mexique, le Venezuela, le Brésil, l'Iran, les Philippines et Bornéo, qui m'ont cependant tous passionnés puis les pays d'Amérique Centrale dont j'ai néanmoins évoqué les volcans et les civilisations pré colombiennes. J'évoquerai également ici et là, l'inépuisable et très particulière Afrique Noire et du Sud.

Je cite maintenant les pays que je ne connais pas, ou pour certains, peu connus : l'Angola, le Mozambique, Madagascar, le Paraguay, l'Afghanistan, le Pakistan est et ouest, l'Arabie Saoudite, la Sibérie orientale, la Mongolie, la Corée, les deux régions polaires, et bien entendu, répandues tout autour du globe, d'innombrables îles.

En fait j'ai eu l'occasion de visiter, ou traverser, près de quatre vingt pays, que je n'ai pas toujours eu la possibilité d'explorer, car mes missions n'étaient pas touristiques.

91 : AFRIQUE NOIRE ET DU SUD



Une belle éthiopienne

De l'Afrique noire, j'en ai parlé à l'occasion de divers voyages et l'ai beaucoup parcourue, notamment dans les déserts et sous la tente. De ce continent les pays importants que je ne connais pas sont surtout le Congo-Kinshasa, l'Angola, le Mozambique et Madagascar.

J'aime beaucoup l'Afrique pour sa végétation, pour sa faune et pour la richesse de ses ethnies. Ce continent a été longtemps connu pour la difficulté de son accès (dans la grande antiquité il était nommé « Fergana » ce qui voulait dire « isolé ») : il l'était en raison de ses côtes difficiles d'accès, de la maladie du sommeil, et de la malaria, qui ont toujours rendu son peuplement difficile. Maintenant c'est le sida qui le décime ainsi que les conflits, la surpopulation et la famine.

Berceau de l'humanité, les populations africaines sont extrêmement diversifiées, instables et souvent restés primitives ainsi que souvent peu capables de s'administrer. On ne peut cependant résister à leurs sourires éclatants et à leur jovialité. Ils ont gardé un contact assez intime avec la nature, et restent guidés plus par leur expérience, leurs instincts, leurs croyances, que par la logique. Les deux groupes ethniques principaux sont les peuples nilotiques, en particulier les masais qui sont souvent très beaux, et les bantous aux traits plus épais, mais non dépourvus d'harmonie. L'Afrique est le dernier continent encore parcouru par d'immenses troupeaux de bovidés, et abrite de nombreuses espèces de grands mammifères : éléphants, rhinocéros, girafes, zèbres, antilopes de toutes tailles, et aussi par de grands carnassiers. Cette faune est en danger en raison de la chasse et de la destruction des forêts.



Jeune nigérienne

Quant à l'Afrique du Sud, c'est un paradis pour les amoureux de botanique ; les climats variés et les vallées étroites, isolées les unes des autres, ont conduit les plantes à se différencier d'une façon exceptionnelle. C'est le royaume des protéés, des géraniums, des bruyères ainsi que de nombreuses plantes grasses ou épineuses. Quand j'y circulais en voiture, je ne pouvais m'empêcher, à chaque instant, de m'arrêter et me précipiter vers les bordures, pour voir de près les plantes et les fleurs que je découvrais pour la première fois.

Remarque : ce seul chapitre est incapable de rendre justice à l'importance de ce continent si riche en populations et cultures. Peut-être par la suite pourrais-je rajouter quelques courts commentaires ou tout au moins quelques dessins susceptibles d'évoquer cette diversité. Les pays concernés pourraient être : la Libye, le Niger, le Soudan, la Tanzanie, le Botswana, la Namibie, le Cameroun, la Mauritanie.



Un homme bleu (Touareg)

92 : L'EGYPTE



Une cérémonie copte

L'Egypte, c'est le Nil parcouru du nord au sud par les felouques, et d'est en ouest, par Amon, le dieu soleil ; c'est le pays qui a célébré à une échelle unique ses divinités, ses pharaons et ses morts. L'Egypte, ce sont les Pyramides, les obélisques, les tombes profondes peintes sur toutes leurs parois et abritant des trésors. L'Egypte c'est aussi le Caire et Alexandrie, ce



Un pauvre fellah

sont ses ermitages et ses magnifiques déserts. L'Egypte est un musée qui s'étend à la fois sur et sous le sol. Les populations musulmanes s'y sont multipliées au détriment des coptes ; les bidonvilles, comme les mosquées, sont immenses. Le personnel hôtelier et les guides présentent souvent des silhouettes amaigries, dignes et résignées ; ils gardent sans doute le souvenir des glorieuses dynasties qui se sont succédées là pendant quatre mille ans. Les égyptiens ont sculpté dans les granits et basaltes les plus durs les images de leurs pharaons et de leurs dieux. L'Egypte fut toujours obsédée par la spiritualité, l'immortalité et la mort : on y sent circuler les dieux.

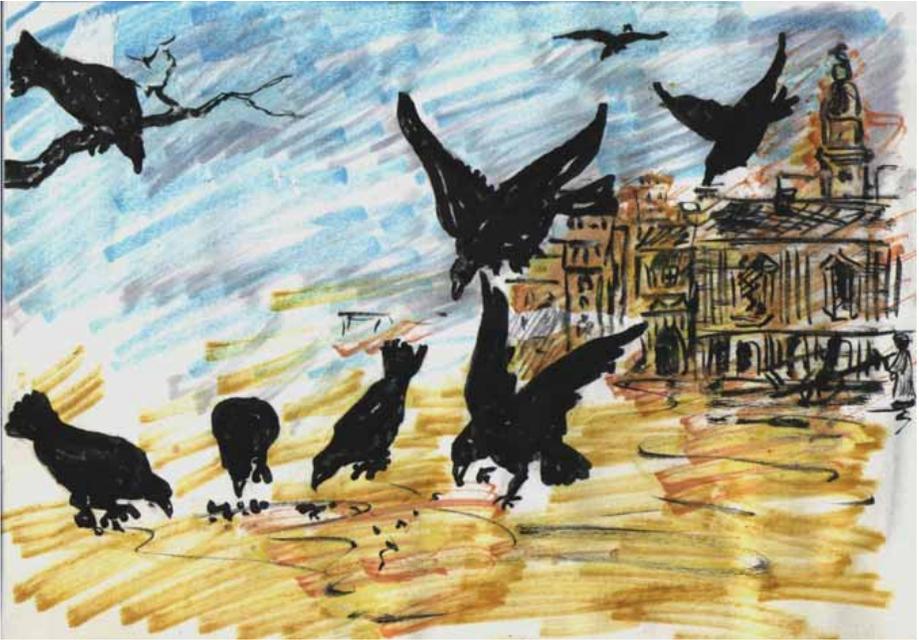


*Petite fille dépe-
naillée (oasis
égyptien)*



*Deux pèlerins visi-
tant un ermitage
(désert égyptien)*

93 : L'INDE



*Corbeaux à Shrimagar
(beauté et détritius mêlés)*



Buffle à Delhi



*Confection d'habits
royaux au palais
(Bhoutan)*

J'ai manqué parfois de temps mais ce pays s'est chargé de se représenter et de s'orner lui-même, car ses dieux et démons se pressent sur les murs des grottes et des temples. Ce peuple nous reste proche car d'origine arienne. C'est peut-être une chance pour nous, car l'Inde est un des seuls pays capable d'équilibrer dans l'avenir le géant chinois, du fait de sa population et son niveau culturel.

L'Inde est d'ailleurs un miracle : car si la Chine est restée un peuple cohérent beaucoup grâce à son écriture, et malgré ses écartèlements politiques réguliers, l'Inde, qui n'avait pas le même atout, s'est maintenue d'un bloc, grâce à sa



*Dans un restaurant
indien*

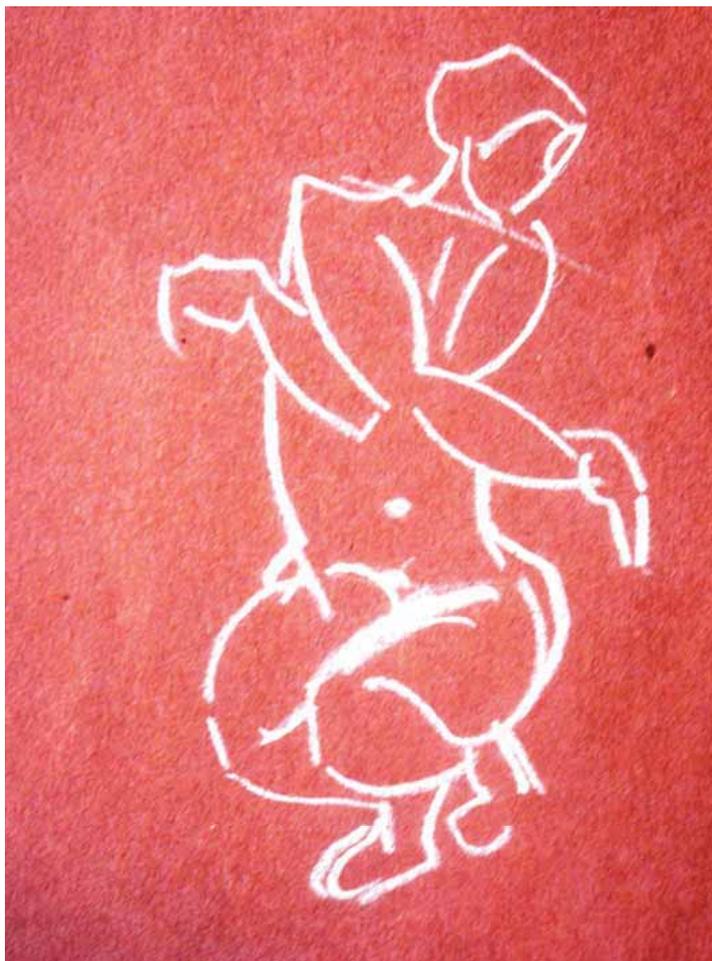
pro-
fonde



*Moine à Paro
(Bhoutan)*

culture, et sa spiritualité (à part les zones nord est et nord ouest, musulmanes, qui s'en sont séparées). L'Inde a été et reste éminente dans les domaines de la philosophie, de la poésie, de la littérature, de la danse et de la musique, des tissages précieux et de la sculpture. L'Inde est un pays profondément religieux, où se côtoient le bouddhisme et l'hindouisme, et qui malheureusement s'accroche à un système de castes, allant des brahmanes aux intouchables.

C'est de l'Inde, ce vaste triangle, presque un continent, que pourrait émerger un des avènements de l'humanité et de la culture.



Femme à genoux les bras croisés

94 : FEZ ET LE MAROC



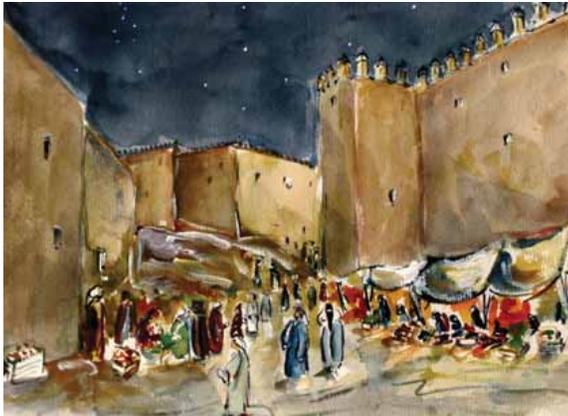
Fez : "la Porte Bleue"

Voici un royaume en pleine modernisation, avec l'accompagnement des problèmes sociaux et idéologiques qui en découlent. Le Maroc a jusqu'ici su préserver son charme moyenâgeux, ses casbahs, ses artisanats colorés, ses fêtes équestres, ses



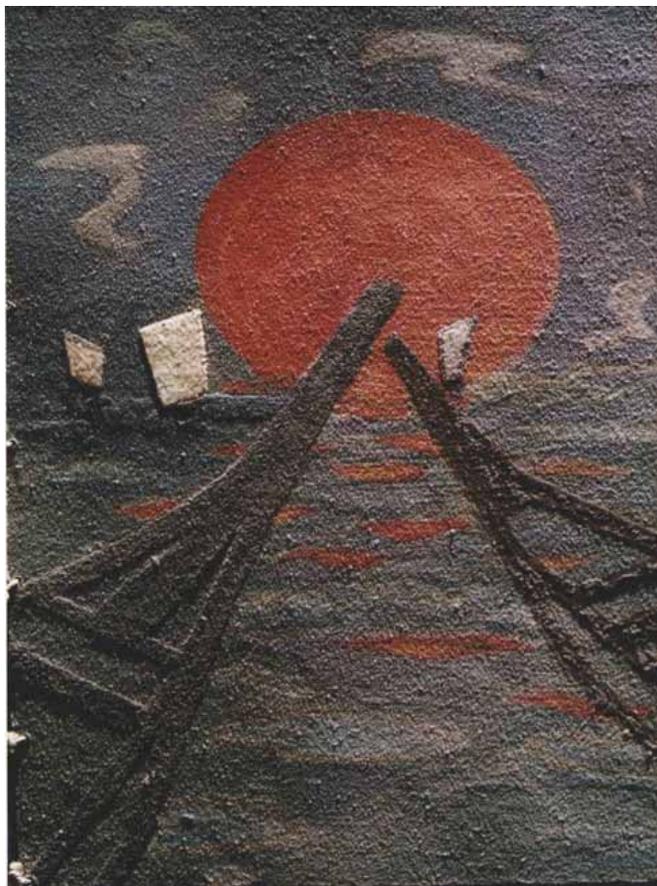
Marchands dans la Casbah de Fez

danses et sa musique. Fez, moins touristique que Marrakech, en reste la perle. Le pays se partage entre les zones cultivées, la chaîne de l'Atlas, et le Sahara avec ses oasis. Les marocains sont un peuple fier, noble d'allure, un peuple de seigneurs !



Marché du soir sous les remparts de Fez

95 : LA MALAISIE



Le soleil se lève sur la côte pacifique



Marché de Kuala Terengganu



*Un fier marin (ou pirate...)
malais*

Ce pays semi tropical s'allonge entre ses deux côtes est et ouest, il est peuplé moitié de chinois, moitié de malais musulmans. La population vit de pêche et de plantations d'hévéas et de palmiers à huile. Le centre du pays est encore occupé par la jungle, dans laquelle se cachent de rares tigres et rhinocéros. Elle pullule aussi de sangsues et de beaux papillons. Les malais sont très conviviaux et vous invitent facilement à participer à leurs fêtes.

Côté Pacifique, l'océan est encore parcouru par des corsai-

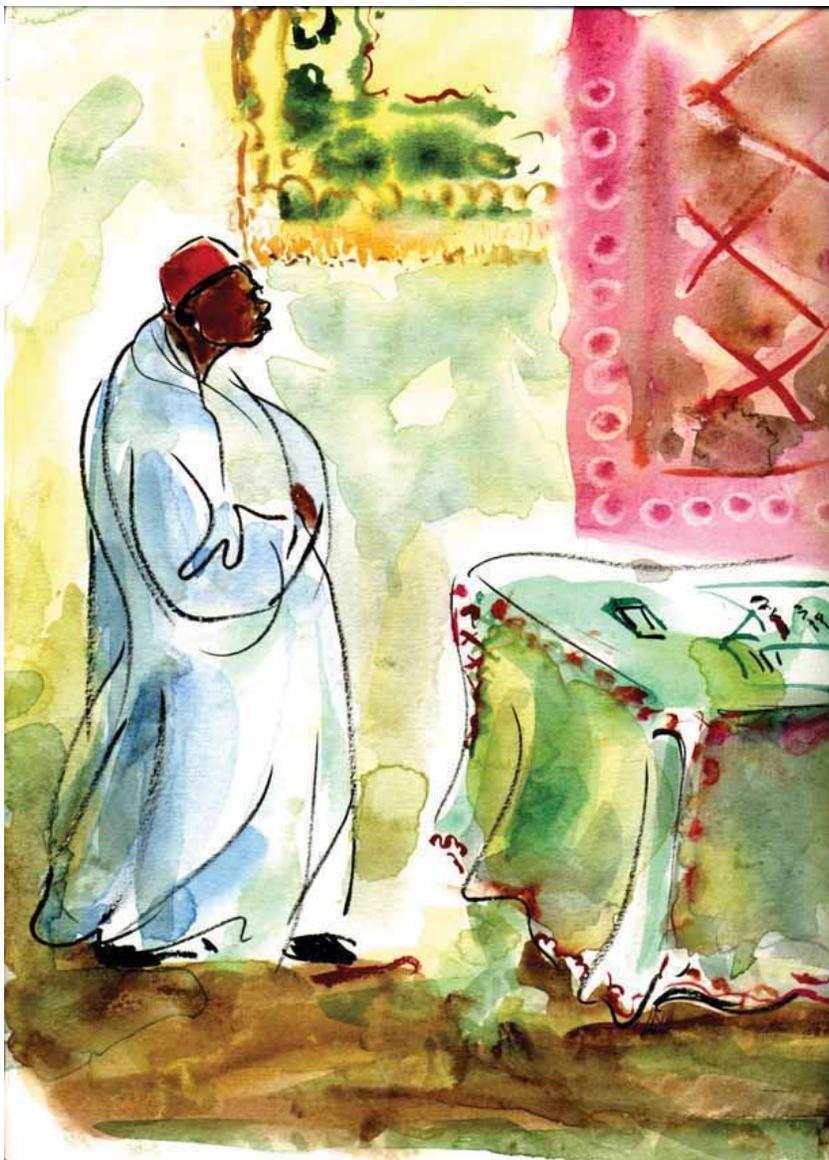
res. Les îles qui longent la côte sont entourées de fonds coralliens qui sont parmi les plus beaux. C'est dans ce pays que se construisent encore des jonques en bois précieux aussi belles que nos plus beaux meubles.



*Vieille femme au
marché (Terengganu)*

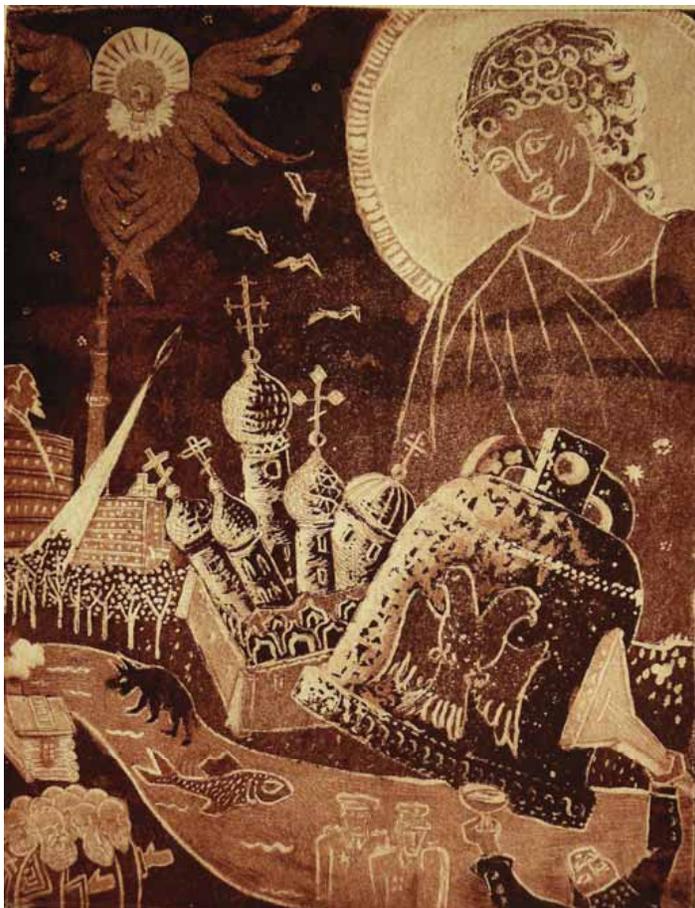


*Marchand de canards à
Kuala Terengganu*



*Un voyageur égyptien de présente aux
douaniers libyens*

96 : LA RUSSIE



La Russie magique



Forteresse russe

Les russes sont un peuple d'aventuriers, de poètes, de danseurs, d'écrivains, de musiciens et de tyrans. C'est un pays qui combine folie et génie; il est rongé par la corruption, l'alcool et les luttes de pouvoir. C'est un pays imbibé de vodka et imprégné de religion; c'est un pays de mafieux, gouverné par des tsars ou des dictateurs. Les milliardaires côtoient les miséreux qui furent déjà les serfs. Un de mes ancêtres, ingénieur, avait été responsable de la construction du train entre Moscou et Saint-Pétersbourg; une de mes lointaines parentes avait épousé ou vécu avec un prince Andronikoff, vieille famille de Constantinople. Mon grand-père, polytechnicien, qui dirigeait la Manufacture d'armes de Châtellerault avait, à la fin du dix neuvième siècle, fourni l'armée russe en armes légères, qui lui étaient nécessaires pour combattre, avec insuccès d'ailleurs, l'invasion japonaise. Il avait, en exécutant ses contrats, pu mesurer la corruption des généraux russes. Il a été décoré par le tsar, qui avait offert à son église de Châtellerault une superbe cloche portant le nom de mes grands-parents.



Les russes ont des facilités pour passer de la misère au plus grand luxe ; leurs palais et leurs églises orthodoxes somptueuses, leurs immenses kremlins, reflètent l'extravagance de cette nation. Les églises ont un profil très particulier avec leurs bulbes renflés de leurs clochers effilés portant de doubles croix. Les cérémonies orthodoxes sont accompagnées de chants d'une rare beauté, les officiants offrent au peuple prosterné le spectacle de leurs ornements princiers, et de précieuses icônes couvrent les murs.

le Kremlin (au-delà de la Neva)

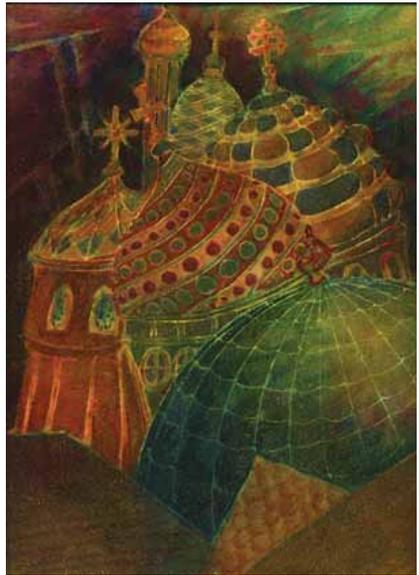
La dévotion profonde de ce peuple si doué n'est égalée que par son goût pour la fête et son patriotisme.



*Sortie de l'église
(Saint Petersburg)*



Ciboire russe imaginaire



*L'église de la place
Rouge*

97 : LE TIBET



Vallée tibétaine

J'ai pu rencontrer le peuple tibétain dans cette zone himalayenne comprise entre Katmandou et Lhassa. Je reste impressionné par l'imposante beauté de ces chaînes de montagnes qui dépassent souvent 7 000 mètres et culminent avec l'Everest. J'en avais déjà aperçu un certain nombre en les traversant pour gagner la Chine à partir du Pakistan. Dans ces hauteurs, déjà proches des étoiles, on a le sentiment que les tibétains vivent un peu au ciel ; les invocations au Bouddha sont partout imprimées sur les drapeaux et gravées sur les murs et moulins à prières, qui tous envoient au ciel les demandes des tibétains, au gré du vent des cimes.

A ces altitudes, dans ces solitudes et ces rudes climats, se forment des hommes d'une trempe particulière : leurs regards clairs expriment dans la simplicité, une droiture et un sentiment d'humanité.

Alors que les hommes peuvent se montrer si généreux et fraternels, comment d'autres, les chinois envahisseurs, ont-ils pu agir au Tibet avec tant de cruauté, de violence et surtout de plaisir à détruire. La soldatesque chinoise a massacré méthodiquement des milliers de moines, les faisant exploser dans leurs propres temples. Ils ont réduit en miettes tous les lieux de cultes et les stupas qu'ils pouvaient trouver. Ils se sont même employés avec acharnement à effacer les textes bouddhiques, gravés depuis des siècles sur les rochers qui bordent les chemins. Mais le Tibet montre que les âmes résistent à presque tout. Les moines survivants se regroupent maintenant pour prier et relever les ruines (les chinois commencent à comprendre que les monuments peuvent attirer les touristes et l'argent). On comprend aussi, en parcourant ces vallées abruptes et sauvages, pourquoi cette partie du monde a attiré autant d'ermites. Au



*Tibétain bien
emmitouflé*

delà du sang répandu, des monuments rasés, des textes sacrés dispersés et brûlés, de tout ce vent de haine qui est passé par là, renaissent peu à peu et obstinément les traditions que les chinois, par intérêt et peut-être lassitude, commencent à tolérer. On dit même que des moines chinois commencent à rejoindre leurs collègues tibétains. On entend à nouveau, avec émotion, le son prolongé des immenses trompettes traditionnelles résonner dans les vallées, ainsi que les gongs appeler à la prière.

Le Tibet martyrisé reprend doucement son souffle et montre qu'on peut tuer les hommes, mais que leurs âmes ressortent de sous les pierres.



*Moine tibétain
à Lhassa*

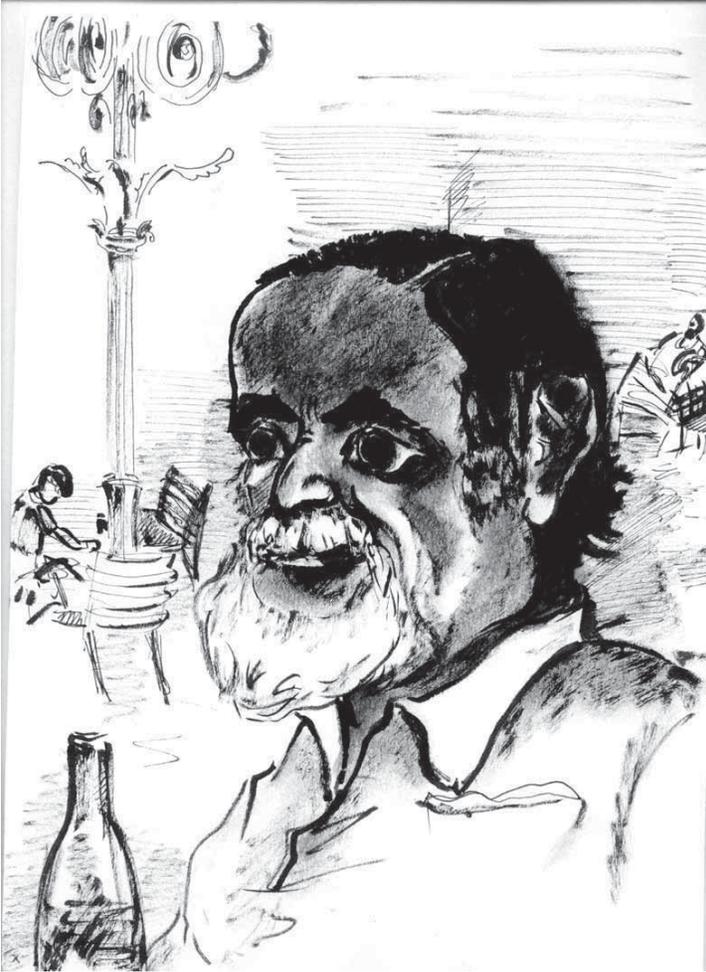


Notre camp en haute altitude



Bouquet de fleurs sèches (huile)

98 : LA TURQUIE



Turc au café

La Turquie est à la charnière de l'Asie et de l'Europe; or les charnières grincent souvent ! Sur le territoire turc, et ceux de toute la région d'ailleurs, se sont succédés et mêlés de nombreux peuples qui ont créé, parlé et écrit sous de nombreuses formes, à commencer par les sumériens, l'une des plus anciennes écritures.



Juif turc à Istamboul

Le souvenir qui me reste de la Turquie est la variété de ses reliefs et de ses côtes ; ce sont aussi les ruines et traces fabuleuses laissées par tous ces peuples. Ce sont les incomparables églises arméniennes, hélas largement ruinées par les turcs. Ce sont les lieux de cultes chrétiens creusés en de nombreux endroits, soit dans les étranges dômes rocheux émergeant du sol comme à Goreme, soit dans les falaises. C'est aussi une véritable ville souterraine, ou les ruines des villes de la Grèce antique qui se succèdent sur les côtes. C'est enfin le souvenir des périples de saint Paul et des Pères de

l'Eglise, et c'est le lieu sacré de la naissance d'Abraham.

Mais la perle de la Turquie reste Constantinople, mélange de quartiers sales et nauséabonds, et de constructions orientales fastueuses. En dehors de Sainte Sophie, merveille suprême, on découvre des églises dont les parois sont ornées des plus belles mosaïques byzantines. Les souks et le port donnent l'image d'un tourbillon multicolore et agité, plus oriental qu'eupéen.

On ne peut oublier non plus qu'à l'époque des invasions barbares, l'empereur Constantin transporta la capitale de l'empire romain sur le Bosphore, et que plus tard Soliman le Magnifique fit d'Istanbul la capitale d'un empire Ottoman qui atteint alors sa plus grande extension.

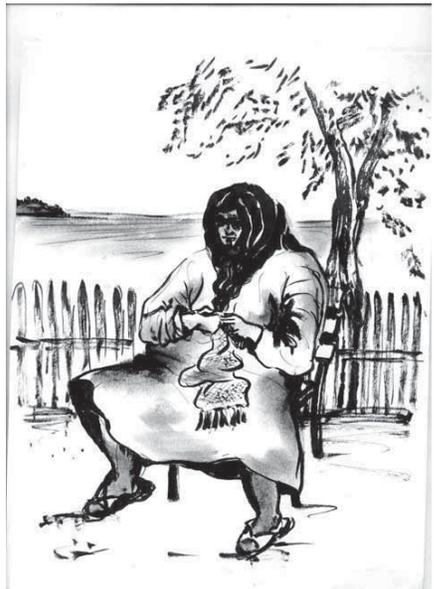
Les vues qu'on découvre sur le Bosphore, soit d'une rive, soit de l'autre, sont aussi belles que des rêves. Le peuple turc, dur, courageux et fanatique, devient hélas un foyer d'affrontements des extrémismes religieux, du laïcisme, des islamismes, des communautés kurdes ou chrétiennes. La Turquie a un passé trop prestigieux, ses empereurs et sultans ont construit des empires trop immenses, pour que cette nation importante n'en garde le souvenir et les ambitions. Les turcs sont trop nombreux pour ne pas vouloir tenir une place substantielle dans le monde; mais ils sont aussi trop divisés entre eux pour qu'ils sachent et que nous puissions savoir où ils vont.



Homme d'affaires turc



Paysan arménien



Femme turque reprisant des chaussettes



Paysage toscan et grand vase de grès

99 : LES ETATS UNIS



Sur les marches du Metropolitan Museum

Après avoir déjà raconté quelques aventures datant de l'époque où nous vivions à Washington ; je voudrais y revenir sous une forme plus générale.

Les États-Unis sont encore pour un temps le pays le plus puissant du monde et aussi un des plus peuplés. C'est un pays que j'aime pour de nombreuses raisons : d'abord une partie de ma famille s'y était déjà réfugiée à l'époque de nos guerres de religion. Nous avons encore des parents lointains que nous étions allés voir à Charleston. Il arrive aussi que des membres de la « Huguenot Society of South Carolina » passent nous demander des renseignements généalogiques. Après la dernière guerre, j'avais été envoyé en mission à Washington pour quatre ans où sont nés deux de nos quatre enfants. Enfin notre fils s'y est marié, il y a fondé une famille dont les enfants paraissent réussir dans diverses spécialités.

Le peuple américain est généreux autant qu'on puisse l'être ; mais l'argent a fini par prendre beaucoup de place dans ses préoccupations, et, du fait de sa puissance, il est devenu trop sûr de lui : il a visiblement quelque difficulté à comprendre les autres peuples ainsi que leurs modes de vie. Il a lutté contre le colonialisme, mais d'une certaine façon, avec ces interventions multiples, se met à le pratiquer.

A leur crédit, les américains ont un remarquable esprit d'entreprise ; ils ont eu la chance d'ignorer la lutte des classes, la remplaçant par le culte du succès ; ils ont jusqu'ici bien surmonté leurs problèmes raciaux, face à l'augmentation importante des populations noires. A l'avenir ils pourraient rencontrer de nouvelles difficultés, tenu compte de la montée en puissance des populations hispaniques.

Nous ne pourrons jamais oublier que les américains nous



Vieille dame retrouvant un ami d'enfance

ont sauvé du nazisme, juste retour du fait qu'avec La Fayette nous avons contribué à leur indépendance !

Les États-Unis risquent fort de n'être plus longtemps la seule puissance dominante dans le monde et de manquer de vision, d'expérience et de sagesse pour aider à résoudre les problèmes mondiaux : démographiques, racistes, religieux, moraux, sanitaires et énergétiques. On peut craindre que les États-Unis ne soient en train de perdre une partie de leur influence morale et stabilisatrice, rendant encore un plus incertain l'avenir de l'humanité, alors que des pays comme la Chine, l'Inde et à nouveau la Russie montent en puissance, et que le triomphalisme de la société industrielle et la suffisance des techniciens ne rendent plus difficiles les équilibres indispensables, que seules les valeurs morales peuvent apporter.



Trois cow boys au café (Cody)

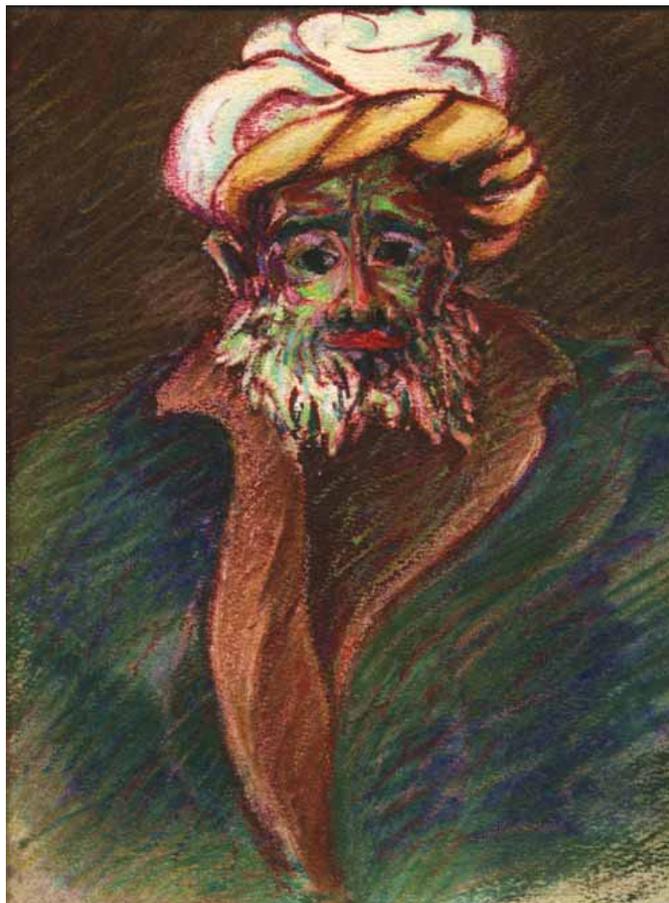


A New York (au hasard des rues et du métro)



Rousse à genou sur des tissus bariolés

100 : LE YÉMEN



Vieillard illuminé (Saana)

Les villes de ce pays ont gardé un aspect moyenâgeux unique au monde, et certaines zones restent peu sûres. Les régions cultivables y sont rares et le pays est très accidenté parfois même désertique. Dans les villes les constructions se caractérisent par leurs nombreux étages, souvent huit ou dix, et on pourrait presque les appeler des minis gratte ciel, tandis que, dans les régions montagneuses, les villages s'entassaient dans les rares endroits où le sol est moins abrupt. Dans la capitale Sanaa, les façades en crépi beige sont ornées de bandes de peinture à la chaux qui soulignent toutes les ouvertures et les moindres corniches. L'aspect est si surprenant qu'on pourrait se croire dans un royaume de contes de fées.

Quand les yéménites ne sont pas des bandits, ils sont accueillants. Les rares hôtels qu'on y trouve sont extrêmement sommaires: ils s'appellent des fondouks, sorte d'auberges ne comportant qu'une salle commune pour dormir et une autre pour fumer le narghilé ou mâcher des feuilles de khat, (buisson d'origine éthiopienne, qui procure à ceux qui mâchent ses feuilles un état d'hébétude). Le Yémen est un des pays les plus surprenants que j'ai jamais visité. Nous campions le plus souvent, et une certaine nuit des coups de feu ont éclaté tout près de nous : il paraît que deux groupes se disputaient des femmes et des vaches.

Dans ce pays on peut encore voir quelques ruines de la capitale de la mythique reine de Saba. Les italiens qui y faisaient des fouilles ont dû abandonner tant l'insécurité était grande. Il ne reste que quelques colonnes à pans coupés qui s'alignent dans un coin du désert; à quelques kilomètres de là, les restes imposants d'un bar-



Yéménite assis sur un mur



Yéménite au café

rage d'irrigation, en pierres de taille, datent de la même époque. Quand un garçon atteint l'âge adulte il reçoit une femme et un poignard finement ciselé qu'il porte toujours à la ceinture et qui s'appelle une « wranja ». Il est pourvu également peu après d'une kalachnikov (qu'on est prié de laisser au vestiaire quand on rentre dans un café ou un fondouk). Nous avons campé aussi sur des plages magnifiques bordées par des eaux très poissonneuses. Ces plages sont curieusement hérissées de petits cônes de sable rejeté par des milliers de crabes translucides qui galopent à toute vitesse sur la pointe de leurs pattes dressées et replongent dans leurs terriers; les plages sont également parsemées de superbes morceaux d'écaillés des tortues venues mourir sur ces rivages déserts.



Jeune montagnard



Un bel équilibre

101 : L'ISLANDE



QUE L'ON S'AVENTURE TARD LE SOIR, ON RISQUE D'ÊTRE ENLEVÉ.

Les troll rôdent...

Cette île baigne dans des mers agitées et glacées et dans les légendes. Les activités volcaniques s'y manifestent partout par de somptueux geysers, rejetant sur leurs bords des boues de toutes couleurs, et alimentent aussi des bassins délicieusement chauds où les islandais aiment à se baigner nus. Cette île est habitée certes par les lointains descendants des vikings, mais surtout, dirait-on, par des trolls, êtres évanescents et extraterrestres des plus malicieux ; on finit par se demander si ces trolls n'auraient pas quelque rapport avec toutes ces activités telluriques, ces bouillonnements et ces vapeurs.

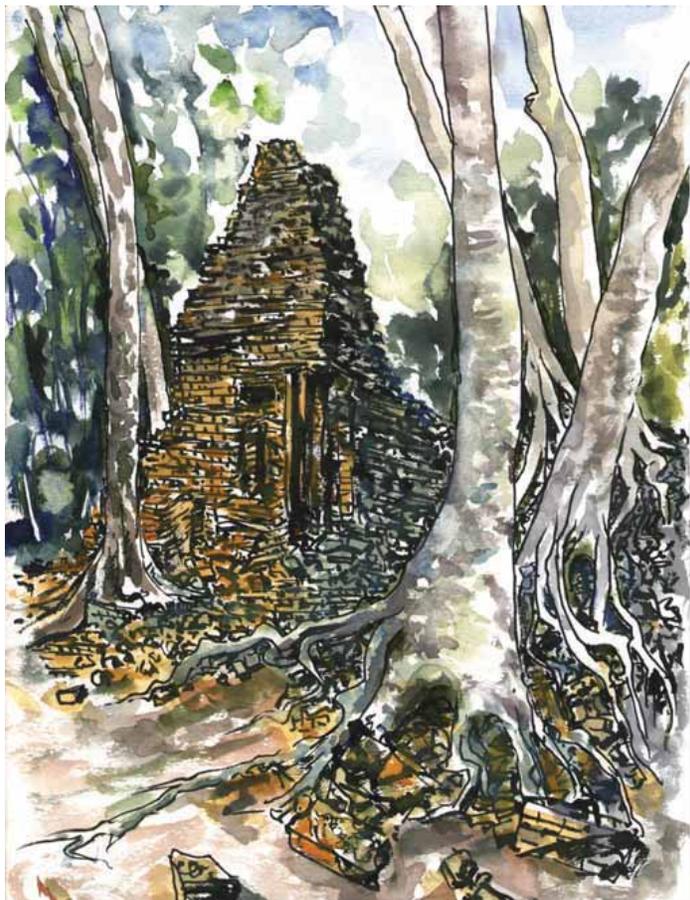
Les pluies et brouillards sont omniprésents. Pour se protéger, le sol se recouvre d'une fourrure de lichens, élastique épaisse et confortable, qui est le luxe du campeur au milieu de cette humidité, et de ces roches.

En dehors des islandais et des trolls, les falaises, vertigineuses par endroits, sont habitées par d'innombrables oiseaux criards au bec étonnamment coloré. On rencontre aussi certaines bandes de mouettes qui, après avoir traversé tout l'océan Atlantique du sud au nord, viennent chaque année pondre et couver dans quelques champs très limités, toujours les mêmes, établissant ainsi un lien régulier entre les deux hémisphères.



Larves de Trolls menaçant une dormeuse

102 : LAOS, CAMBODGE, VIETNAM, THAÏLANDE



Ruines dans la jungle



*Jeune laotienne sur un
hamac*

Je ne m'étendrai pas sur ces pays si fascinants du sud-est de l'Asie, dont on sent les rapports étroits autant que les différences. Toutes leurs populations, si attachantes, ont été ces dernières années secouées par des dictatures, des révolutions, des massacres et des souffrances abominables, ces peuples ne sont ni chinois, ni malais, ni japonais, ils sont à la croisée de tous ces chemins, et profondément influencés aussi par les influences hindoues et le bouddhisme venu de l'Inde. Ils étaient encore, voici peu d'années, des royaumes, des provinces ou des colonies. Quand on les visitait, on y ressentait un bonheur paisible. Les femmes y sont toujours belles et gracieuses, au Vietnam surtout et au Cambodge aussi, l'influence française est encore perceptible. Il me semble pourtant qu'en dépit des horreurs subies, on ressent encore dans la rue une certaine bonne humeur. Certains de ces pays, notamment le Viêt-Nam et aussi le Cambodge comptaient nombre d'intellectuels et de lettrés de haut niveau, généralement formés en France. Ce sont là mes souvenirs un peu mêlés. J'ai gardé par exemple l'image de jeunes filles parcourant Saïgon à bicyclette, sous

leurs grands chapeaux coniques. Leur grâce n'aurait pas détonné à Paris et était à mes yeux le résultat d'une des fusions les plus réussies entre l'Orient et l'Occident. Mais ce qu'il faut retenir de ces pays, c'est qu'ils ont vécu de grandes civilisations, parmi les plus raffinées. C'est ainsi qu'à Angkor et dans les temples disséminés dans la forêt se trouvent des architectures et des bas-reliefs qui sont un des sommets de l'art mondial, témoins à la fois de la spiritualité et du bonheur de vivre du sud-est asiatique.



Temple de Banteay Srei



Pavillon royal



Mon maître et ami, le peintre Goetz

103 : LA BIRMANIE



*Un jeune birman sur le site
des temples de Patan*

La situation politique actuelle, il n'y a pas de mots assez fort pour en décrire l'indignité et l'horreur. Ce peuple infiniment doux, pénétré de ferveur religieuse et de fraternité avait, dans ces domaines, atteint des sommets. Nulle part n'avait été édifié un tel ensemble de temples qu'à Patan. Inoubliables étaient partout les cérémonies religieuses et les processions de moines allant tous les matins, dans leur robe safran, quêter leur bol de riz. Il n'est peut-être pas de pays qui vivait davantage en harmonie avec ses croyances, c'est seulement au Tibet que j'avais res-



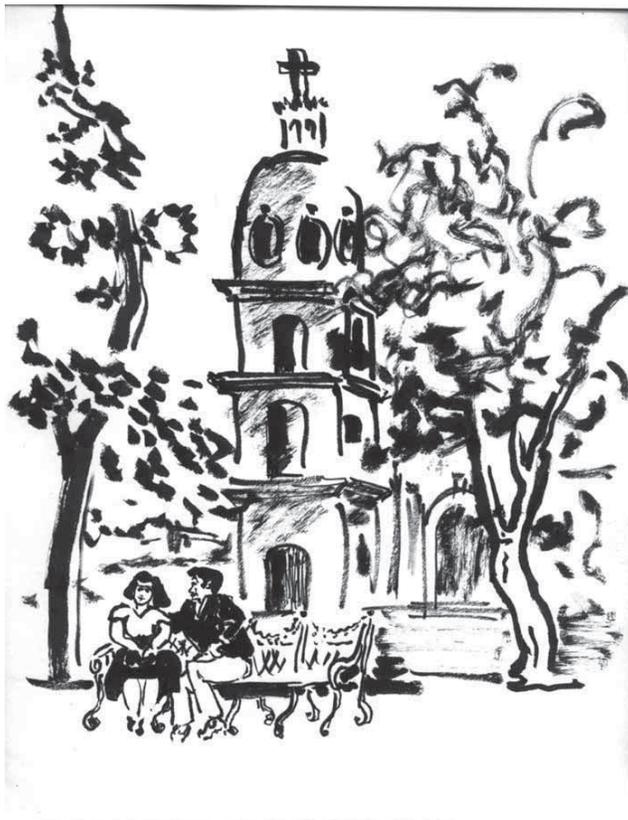
Vendeuse de fruits



Lavandière

senté une impression semblable, une telle unité dans la ferveur. Ce peuple bafoué, battu, mis en esclavage, c'est une situation indicible. En ces lieux, actuellement le mal a submergé le bien.

104 : MEXIQUE



Eglise à Cuernavaca

Le Mexique est un des pays que j'ai le plus souvent parcouru et admiré. J'en garde d'abord le souvenir d'un voyage de rêve, organisé à partir de Washington avec des amis dont Pierre Ledoux et Renée Boissin qui se sont mariés par la suite; j'ai été aussi responsable à Mexico d'une antenne commerciale pour le Groupe Schneider.



Un mexicain

Le Mexique est un de ces pays où se sont succédées, dans des conditions très brutales des cultures complètement différentes : d'abord celles des périodes précolombiennes, qui ont culminé avec l'empire Maya et débordé largement vers le Guatemala et les autres pays d'Amérique Centrale. Ces siècles précolombiens ont laissé, outre les pyramides de

Teotihuacan, de nombreux édifices complexes recouverts de sculptures, plus des objets de toutes sortes en céramique, pierre et bronze. Aux précolombiens ont succédé les espagnols (soldats et missionnaires), ce qui a conduit à la construction de nombreuses et belles églises. Il me semble que le Mexique est un de ces pays où les populations d'origine espagnole et indienne, après des conflits sanglants, ont fini par se fusionner de façon particulièrement intime ; cela se reflète clairement sur les visages de type soit indien, soit métissé, ou encore espagnol.

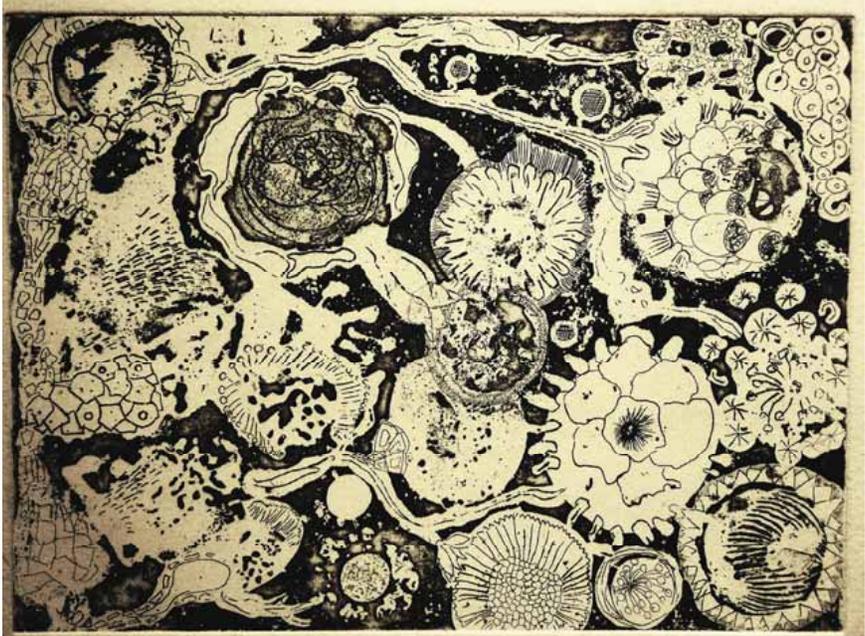


Femme indienne



Mexicain priant dans une église

105 : CONCLUSION



Balbutiements de la vie

J'ai parcouru bien d'autres pays que ceux dont je viens de parler, ils m'auront enchanté et beaucoup appris ; mais hélas les évolutions qui se dessinent m'inquiètent fort.

Le volume et la multiplication des conflits, et bien d'autres problèmes pourraient, je le crains, rendre de plus en plus aléatoire l'avenir de l'espèce humaine, voir de l'ensemble du monde vivant.

La liste des dangers potentiels - dont certains commencent déjà à se manifester - est longue : l'exploitation abusive des ressources naturelles, l'allure de leur épuisement fait peur ; l'accumulation mal contrôlée de dangereux déchets ; la multiplication des problèmes sanitaires (SIDA, mutation de bactéries ou virus, manipulations génétiques aux avenir incertains). Il y a la destruction de la biodiversité, accélérée par les effets d'une démographie galopante. Mais le plus grave reste sans doute l'effritement des tabous et règles morales dont ne peuvent se passer les sociétés pour survivre, et, à l'opposé, la montée des fanatismes religieux ou idéologiques. Il y a aussi le perfectionnement des techniques de destruction massive. Bref les hommes sont allés bien au delà des processus d'autorégulation naturels basés sur l'instinct et la nécessité ; ils ont transgressé les équilibres résultant de tâtonnements millénaires, ils se sont crus libres de faire tout ce dont ils étaient devenus capables, égarés par leur puissance et leurs appétits.

En somme les techniques développées par les hommes ont progressé plus vite que leurs capacités de jugement et de contrôle d'eux-mêmes, et ont outrepassé les limites de ce que notre planète pouvait supporter. Serait-il possible qu'un modèle d'évolution et qu'un chapitre de l'histoire soient arrivés à leur terme, et que nous soyons à la veille de mutations radicales ? D'ailleurs cela nous concernera-t-il encore ? Car le problème qui déjà se pose est celui de la survie de l'espèce humaine : cela ne fait qu'augmenter l'angoisse rampante des hommes concernant leur rôle ici bas et leur destin après la mort.

Car les individus que nous sommes n'ont évidemment pas été construits pour être éternels. Par contre dès que nous existons, que nous le savons, et que nous commençons



Les grands équilibres (Yin et yang)

à penser, nous ne pouvons guère admettre que nous-mêmes et notre univers si diversifié n'auraient été qu'une bulle passagère, évanescente, surgie sans raison de nulle part et destinée à s'évaporer dans le néant (lui-même difficile d'ailleurs à concevoir).

Si nous n'en étions arrivés là que pour faire le constat de notre brève histoire et de celle de l'univers, le tout destiné à disparaître à jamais, cela prendrait l'apparence d'une aventure vide de sens. Alors comment ne pas entretenir l'espoir d'une autre issue que nous ne sommes pas encore en mesure de discerner : il nous faut peut-être envisager la possibilité d'un grand passé et d'un grand avenir, radicalement différents de tout ce que nous pouvons concevoir avec nos moyens limités (il ne faut d'ailleurs pas oublier que ce monde dont nous disposons baigne dans un espace et un temps largement conçus par nos propres esprits, sous une forme nous permettant de nous en faire une image suffisante pour y vivre).

Alors une première urgence paraît être de gagner du temps pour étendre encore nos connaissances et ainsi nous mieux préparer à ce grand avenir.

Il nous faut pour cela commencer par protéger ce monde vivant si irremplaçable et nous avec.

Cela semble être la plus opportune des stratégies.

Ainsi pourrions-nous espérer trouver des réponses plus complètes qui nous éviteraient de replonger dans le désespoir et l'absurdité.

Parvenu à ce point je ne puis m'empêcher de revenir sur certains aspects de l'histoire de l'évolution : je reste profondément intrigué par les modalités d'apparition et de développement de la vie, se dirigeant vers la probable extinction de la race humaine. Comme déjà noté, l'homme est la seule espèce – au milieu de dizaine de millions d'autres présentes ou éteintes – qui ait accédé à une conscience élaborée, lui permettant une certaine liberté dans ses choix, ainsi qu'un sens des responsabilités éclairé par la notion du bien et du mal, ceci conférant à nos actes une toute nouvelle dimension morale.

Mais grâce à ses capacités croissantes de comprendre et de prévoir, l'homme s'est approprié son environnement pour l'utiliser à son profit, l'exploitant à un rythme très excessif, empoisonnant et appauvrissant le sol, épuisant les réserves d'eau et altérant la qualité de l'air, avec pour résultat un appauvrissement des ressources qui nous sont essentielles notamment alimentaires et minérales. Dans un domaine tout différent les progrès de la médecine ont permis de conserver et d'allonger les vies, mais en conduisant à une modification de moins en moins gérable de la proportion entre personnes âgées et plus jeunes. La notion de progrès paraissait pourtant à l'évidence souhaitable pour assurer les besoins humains, libérant des moments de loisirs et de méditation. Une étrange incompatibilité est apparue entre cette marche vers le progrès et la possibilité de survie de l'humanité : peut-être cette dernière aurait-elle atteint le meilleur niveau qui lui était accessible avant d'achever son histoire (à une échéance plus ou moins proche) ?

On pourrait comparer l'homme à une fleur magnifique qui se serait épanouie puis fanée, achevant son cycle en laissant au mieux quelques graines vouées à un avenir incertain. Un tel sort ne serait d'ailleurs pas sans analogie avec celui de toutes les espèces vivantes qui se sont succédées avant de disparaître.

Il reste cependant une différence fondamentale entre le cas des hommes et celui des autres êtres vivants. Les animaux et plantes ont évolué et se sont différenciés puis ont disparu pour des raisons qui leur étaient extérieures : compétition entre espèces, changements climatiques, accidents cosmiques etc. ; dans le cas de l'homme il s'agirait plutôt d'une auto- destruction incontrôlée ayant pour cause son incapacité à gérer les conflits internes entre sa raison et ses appétits.

Pour la première fois dans l'histoire de l'évolution, une espèce vivante a atteint la capacité de se détruire. Si l'humanité



Désintégration = la fin de tout

devait s'éteindre ainsi après les milliards d'années qui ont suivi le Big-bang, après cet intense bouillonnement de la vie, et après avoir tant innové, nous ne pourrions éviter, du fait de notre disparition, de reconnaître à nouveau le caractère absurde de notre aventure. Mais peut-être pouvons nous encore une fois tenter une explication capable de nous éviter une existence qui eut été vide de sens, et qui simultanément puisse nous aider à mieux comprendre pourquoi l'évolution ne pouvait être que complexe et longue (bien qu'ayant duré le

temps d'un éclair par rapport à l'éternité, comme disait Montaigne).

En effet si quelque principe créateur avait eu pour objet de construire un univers ayant des raisons d'être, comportant une créature capable de le comprendre et de s'y développer, il fallait bien qu'un tel univers se construise à un rythme permettant une totale cohérence entre toutes ses parties, et qu'en fin de course un être humain conscient puisse apparaître en lui restant compatible. Pourtant il pourrait encore apparaître étrange et choquant que cet être là, noble entre tous, ait comporté dès les origines de sa gestation les germes de son autodestruction.

C'est peut-être que l'humanité approcherait dans son ensemble du développement optimal dont elle était capable, et aurait alors consommé son destin.

Ceci dit la disparition de l'espèce « homo sapiens » serait en conformité avec celle de la grande majorité des espèces vivantes qui nous ont précédé au cours de l'évolution. De plus la constatation récente de la baisse de fertilité des hommes, avoisinant 50% (ce phénomène ayant un lien étroit avec la pollution de notre planète) ne serait-il pas le signe précurseur d'une fin qui se rapproche ?

Tout ceci sous réserve que l'homme, grâce à son intelligence et à sa capacité d'invention, ne trouve une parade à cette évolution...

106 : ULTIMES REFLEXIONS



*Pourquoi ce cosmos éclaté, pourquoi
l'homme et sa conscience?
Autant de questions.*

Les années ont passé ; elles ne m'auront évidemment donné le temps de voir, d'apprendre, et de comprendre, qu'une infime fraction de ce qui nous entoure ; l'essentiel m'aura échappé pour toujours...

Cependant, j'aurais eu la chance d'avoir été soutenu sans relâche par ma passion pour le spectacle éblouissant de notre monde et par une inépuisable curiosité.

Ma vie va donc se terminer avant que j'ai pu vraiment comprendre le sens de ma présence ici-bas et quelle place j'y occupe.

Nous avons tous, certes, une claire conscience d'exister, et nous voyons que nous sommes accompagnés par un immense univers : l'un n'allant pas sans l'autre d'ailleurs car rien n'a d'existence concevable avant que ne se soient établis les échanges permettant aux divers éléments de la réalité de communiquer les uns avec les autres. En effet si la moindre particule matérielle se trouvait isolée dans le néant, et que nul ne puisse la voir, cela reviendrait à dire qu'elle n'existe pas.

Mais qui sommes nous donc, et pourquoi sommes nous là ?

Ces questions se présentent comme une sorte de puzzle : il serait peut-être possible, en faisant l'inventaire du peu que nous savons, d'accéder déjà à un ensemble plus compréhensible.

Nous savons que tout ce qui nous est connu est l'aboutissement de milliards d'années d'évolution ; cela a commencé par l'apparition soudaine du cosmos, voici environ 15 milliards d'années avec le Big-bang ; et il est déjà intéressant de noter que cet évènement ne paraissait pas avoir un caractère de nécessité (tout au moins si on peut exprimer une opinion relative à une situation où rien n'existait avant !).

Il n'est pas sans intérêt non plus de constater que le monde vivant est apparu à l'instant ou l'état d'évolution de la planète l'a rendu possible, comme si cette dernière s'y était préparée ! Après quoi les deux ont continué à évoluer en s'adaptant l'un à l'autre.

Les cinq sens dont nous disposons pour percevoir notre monde se sont peu à peu développés chez les êtres vivants ; il

est d'ailleurs assez remarquable qu'un si petit nombre ait suffi : cinq, pour nous permettre de faire un premier inventaire de notre environnement, suffisant pour nous rendre capable d'y survivre.

Certes la nature essaya d'assez nombreuses variantes : par exemple celle des chauves-souris qui émettent des cris brefs dans l'obscurité pour se situer grâce à la perception de leurs échos, ou celle des dispositions curieuses utilisées par les poissons pour recevoir les sons et identifier leurs origines. Ou encore la capacité de certains oiseaux migrateurs à se diriger dans le champ magnétique terrestre etc. Il est fort intéressant aussi de voir que certains de ces mécanismes très complexes, après avoir été mis au point, se sont perpétués à l'identique et généralisés : c'est le cas du système oculaire, comportant une lentille cristalline qui forme une image sur la rétine. Ce système se retrouve dans les familles animales les plus diverses : telles celles des poissons, des reptiles, des oiseaux et des mammifères ; tous ces animaux possèdent fondamentalement les mêmes sens que les nôtres, bien qu'à des degrés d'acuité variables. La nature a tâtonné avec bonheur pour parvenir à ses fins.

On connaît aussi la capacité des animaux à avoir de l'affectivité : comme celle des chiens pour leur maître, et la plupart des animaux pour leurs rejetons. On voit par ailleurs que les animaux savent communiquer entre eux en émettant des sons complexes, tels les chants des oiseaux, ceux qu'émettent les cétacés pour rester en groupe etc. Les animaux communiquent également par gestes et mimiques, qui leurs permettent d'échanger de nombreuses informations, par exemple pour se retrouver ou se courtiser. Les animaux sont enfin capables d'une certaine mémoire et d'une anticipation limitée de l'avenir. Mais il semble que tous utilisent ces modes d'information sans en avoir conscience. Leurs échanges avec l'extérieur et leurs expériences se limitent à former leurs automatismes et instincts, qu'ils se transmettent par hérédité, puis perfectionnent par apprentissage et imitation.

Après cette longue évolution du monde vivant survint une nouveauté majeure, l'apparition de la conscience chez l'homme. Celui-ci put alors réaliser qu'il existait et pensait. Il

put même orienter ses réflexions, les combiner avec ses observations et les approfondir pour les faire évoluer dans les directions utiles.

Cette nouveauté extraordinaire fut accompagnée et aidée par la naissance d'un langage articulé. Tout ceci permit aux hommes d'accéder à un nouveau mode d'existence apparaissant pour la première fois dans l'histoire du monde. L'homme put désormais reconnaître ses semblables et être reconnu par eux ; il se sentit alors exister dans le temps, liant le souvenir du passé, la conscience du présent, et quelques anticipations de l'avenir. Très surprenante aussi fut la soudaineté de ces progrès : la vie n'était là que depuis trois milliards et demi d'années. La montée de la complexité ne fut d'ailleurs pas continue, mais caractérisée, tout au long de son histoire, par des ralentissements et de surprenantes accélérations. C'est ainsi que la vie n'exista d'abord, pendant plus de 2 milliards d'années, que sous forme de cellules simples et sans noyau, puis de cellules avec noyau, pour aboutir, encore un milliard d'années plus tard, aux métazoaires (organismes multicellulaires dont nous sommes).

Quant à la conscience humaine, elle n'apparut qu'en fin de course, commençant sans doute à poindre avec les premiers « hominiens » voici environ deux millions d'années (éclats et pierres taillées). Ces acquis révolutionnaires se sont développés à l'intérieur d'une durée incroyablement brève comparée au temps écoulé depuis l'apparition de la vie : on sait en effet que les hominiens se séparèrent des chimpanzés voici 6 à 8 millions d'années, mais que la première espèce bipède (*homo ramidus*) apparut voici 4,4 millions d'années, et l'*homo erectus*, nettement plus évolué, voici 1,7 millions d'années. Enfin les *homo neandertalensis* puis *sapiens* n'arrivèrent que depuis quelques dizaines de milliers d'années (ayant conservé d'ailleurs encore inchangé 95% de la chaîne génétique des chimpanzés).

Ce n'est qu'au cours de cette période ultime de quelques millions d'années que l'ancienne lignée des simiens est parvenue au stade hominien ; c'est alors que ces derniers virent leurs instincts animaux se doubler d'un début de conscience ; c'est à ce moment que notre organe le plus complexe,

le cerveau, se mit à se développer, plus rapidement encore semble-t-il, que le reste de son corps. Ses milliards de neurones et de synapses se multiplièrent aux endroits et selon les architectures les plus adéquates.

Ne pourrait-on pas d'ailleurs tenter un parallèle entre la multiplicité et l'ordonnement observés entre ces myriades de synapses et celles de toutes ces étoiles, planètes et galaxies, qui forment le cosmos et s'apprêtaient à nous recevoir sur terre ?



D'où venons nous, où allons nous?

Le rapprochement, un peu hardi sans doute, de ces deux ensembles immenses, ne pourrait-il cacher néanmoins quelque raison qui nous échappe ?

Les coïncidences qui peuvent paraître fortuites ne pourraient-elles de temps en temps correspondre à nos ignorances ?

Ce tour d'horizon resterait incomplet si on ne mentionnait aussi le rôle évident de la pression environnementale en matière d'évolution. Retournant à l'époque des préhominiens on

peut comprendre alors l'abaissement progressif du larynx et le développement de l'aire de Broca dans le cerveau humain. Ce sont ces deux évolutions qui allaient leur permettre de mieux communiquer en passant de simples gestes et cris inarticulés à la parole.

Mais il est bien difficile de comprendre comment la pression environnementale a pu (uniquement chez l'homme d'ailleurs) lui permettre d'accéder à un processus aussi immatériel que la conscience.

Quant aux premières manifestations de l'art (représentations graphiques sur les parois des cavernes, figurines d'argile), elles ne sont apparues que voici environ 30000 ans : c'est vers cette époque qu'on peut imaginer un début de conscience élaborée ; cela n'est donc survenu que 3,5 milliards d'années après l'apparition de la vie, c'est à dire approximativement dans le dernier dix millième du temps que celle-ci avait déjà duré ! C'est dans ce minuscule intervalle de temps que l'homme achève de se former, réalise qu'il pense, et peut parler ; il se met à nommer les choses, puis leurs catégories, passant par exemple de « cette pierre là » à la notion générale de « pierre ».

L'homme commença alors à former des mots, non seulement pour nommer les choses, mais pour évoquer des concepts : par exemple la notion de dureté, de danger, de direction à suivre, etc.

Quand l'homme parvint à la notion de « beauté », c'est là qu'il dépassa complètement les capacités animales.

La beauté est en effet un concept aussi général qu'abstrait ; mais néanmoins assez clair pour attirer l'attention, même si il reste difficile à définir (la notion de beauté ne se limite d'ailleurs pas à ses aspects plastiques qui, à la rigueur, peuvent être associés à quelques règles). La beauté peut par exemple être d'ordre moral : un visage ingrat mais inspiré peut être beau, un geste héroïque peut être magnifique. Certes le niveau d'émotion et d'admiration que peut susciter la beauté dépend aussi de l'observateur, de sa culture et de ses goûts. La beauté est un attribut qui ne peut naître que d'une confrontation entre celui qui regarde et ce qui est regardé ; c'est là aussi le résultat d'un échange car elle ne peut en véri-

té apparaître et se manifester que sous un regard capable de la discerner.

La découverte de la beauté découle sans doute d'une aspiration innée et ardente vers ce qui serait plus parfait ; c'est là peut-être qu'on peut commencer à pressentir une finalité et une justification de l'homme, sa vocation et sa raison d'être. La beauté est une façon d'éprouver un avant goût d'infini, tout au moins d'un idéal concevable mais jamais atteint.

Cette potentialité de beauté aurait-elle été déposée à l'instant même de la création comme une semence qui ne germerait qu'avec l'avènement de la conscience, et qui pourrait alors laisser deviner un sens à notre existence ?

Comme le mot « sens » l'indique, il s'agit d'un début de compréhension, d'un « pourquoi », cela signifie aussi une direction qui se manifeste.

L'homme a fini par s'accomplir, mais il lui sera peut-être à tout jamais impossible d'expliquer pourquoi notre planète en est arrivée à accoucher d'un être conscient, et que les deux aient évolué ensemble jusqu'à la complexité que nous leur connaissons (on sait que tout est étroitement lié, et que l'homme ne saurait survivre sinon en étroite symbiose avec le monde physique et vivant qui l'entoure). De plus, en constatant les accélérations et ralentissements de l'évolution, on pourrait aller plus loin, trop loin peut-être, et se demander s'il ne se serait pas agi, au cours de ces nombreux sauts en avant, de mini retouches, camouflées sous les apparences de phénomènes aléatoires. Nous avons déjà évoqué le Big-bang, la vie, les étapes successives de la complexité, l'apparition de la conscience, et finalement la notion de beauté, qui sous-tend le désir d'un idéal : ajoutons qu'aucune de ces étapes n'apparaissait nécessaire.

La présence et l'évolution de l'univers posent évidemment beaucoup de questions ; et ce n'est peut-être pas un hasard si, étant nous-mêmes intimement intégrés à cet ensemble, nous n'avons pas le recul suffisant pour tout comprendre.

Ainsi peut-on traverser des moments d'inquiétude et ne plus très bien savoir dans quel temps et dans quel espace nous flottons avec notre conscience. J'ai d'ailleurs toujours eu la curieuse sensation de davantage exister en tant que

conscience qu'en tant que corps doté de vie. Cela nous apporte certes un meilleur espoir d'éternité ; par contre la sensation que ma conscience existe me met dans une situation proche de celle d'un serpent qui se mord la queue.

C'est pourquoi j'ai fait tous ces efforts pour réunir quelques éléments du puzzle. L'homme est, répétons-le, le seul être au monde qui soit parvenu à la conscience, et surtout à ce désir de beauté inassouvie, à cette soif de l'inaccessible : si nous avons un sens c'est peut-être de ce côté qu'on peut chercher.

En tous cas l'apparition de la conscience ne me paraît pas avoir eu les apparences d'un petit pas, d'une simple croissance de l'évolution. La conscience ne me semble pas davantage être, comme on dit en mathématique, la première ni la seconde dérivée de ce qui précédait. La conscience me paraît avoir été plutôt un basculement radical dont les conséquences sont trop importantes pour être attribuables à des successions d'accidents purement aléatoires. Peut-être y a-t-il (se pourrait-il que mon imagination s'égaré ?) un quelque chose derrière ces escalades évolutives, qui se situerait au delà de nos capacités réduites de compréhension. En physique et dans le domaine de la matière, on pensait, voici peu d'années, avoir tout compris : les particules élémentaires, les atomes et les molécules, donc tout ce dont est fait notre monde ; cela paraissait clair, définitif, irréfutable, mais voilà que tout fut remis en cause avec les théories de la relativité et de la mécanique quantique.

L'ultime réalité ne consisterait plus en objets, ni en particules ; désormais l'accent est mis sur « les processus » qui permettent aux dites particules d'évoluer, de se transformer, d'agir les unes sur les autres. L'ultime réalité devient presque une abstraction qui côtoie le monde impermanent du bouddhisme.

Alors pourquoi cela ne pourrait-il se retrouver aussi dans le domaine des hypothèses concernant l'apparition et la nature de notre conscience ?

Il me paraît enfin assez intrigant de constater que la vie a failli être remise en cause plusieurs fois au cours de son histoire : extinctions massives des espèces atteignant parfois

jusqu'à 95% d'entre elles, chute d'un aérolite provoquant entre autre la fin du règne des grands reptiles etc. On finit par penser que la vie et l'évolution n'étaient vraiment pas faites pour s'interrompre !

Si on ajoute certains faits évoqués par ailleurs, à savoir que les valeurs d'un petit nombre de constantes physiques, si elle avaient été légèrement différentes, auraient rendu impossible la formation de la matière ; si on complète ces remarques par l'existence simultanée des caractéristiques particulières de notre système solaire (vitesse de rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil, distance de celle-ci à ce dernier, et aussi niveau d'énergie que celui-ci rayonne), on est obligé de reconnaître comme très étonnant que la matière, la vie et nous-mêmes soyons là et que nous puissions en parler.

On peut toujours prétendre que nous ne sommes là précisément que parce que ces nombreuses circonstances précises et indépendantes se sont trouvées réunies. On peut imaginer que les conditions rendant des formes de vie possibles pourraient aussi se trouver sur certaines des milliards de milliards de planètes circulant dans l'espace.

Mais on sait que la probabilité pour que plusieurs phénomènes et grandeurs puissent coexister aux niveaux précis nécessaires, est égale au produit des probabilités d'existence à ces niveaux de chacune d'entre elles. Mon pari serait que la probabilité pour que l'ensemble des paramètres et circonstances permettant notre présence soient réunis comme il convient, est encore plus faible que la probabilité de trouver la vie dans certaines de ces myriades d'autres planètes. Alors n'y aurait-il pas quelques autres raisons qui auraient permis à notre conscience et à nous-mêmes d'être là ?

Voici une dernière question : ce miracle, qui ne peut dire son nom et qui conduit à notre si improbable présence, nous savons qu'il est temporaire, et qu'au plus tard nous disparaîtrons avec l'explosion du soleil, dans environ 5 milliards d'années. Sans doute disparaîtrons-nous d'ailleurs bien avant, avec extinction de notre espèce (comme cela s'est passé pour la plupart des précédentes, dont 95% ont déjà disparu) ; peut-être disparaîtrons-nous plus tôt, par autodestruc-

tion atomique ou biologique, ou encore par choc avec un improbable astéroïde ; ce qui est sûr, c'est que la fin de notre espèce est programmée et inéluctable. En attendant les hommes continueront à se multiplier, à accéder à la conscience, et à mourir.

Il me paraît difficile de croire que tout ce bruit, toute cette beauté aient pu naître de rien et pour rien.



*De la terre au ciel, de la matière à l'infini
(Val d'Aoste)*

Hubert Treuille

Nomade dans l'âme

...et curieux de tout...

L'auteur, Polytechnicien, a vécu plusieurs années aux Etats Unis, en Australie et en Argentine pour raisons professionnelles. Pour les mêmes raisons, il a été amené aussi à se rendre dans de très nombreux autres pays (et de façon plus fréquente au Japon, en Chine, au Brésil et en Inde).



Cependant certains de ces voyages avaient des objectifs surtout culturels et sportifs: en ce qui concerne ces derniers, ils se sont déroulés dans des régions souvent très isolées et sous la tente. Chemin faisant, l'auteur a également beaucoup pratiqué la plongée (un de ses sports préférés) dans tous les océans.

Il en a profité pour rapporter un certain nombre d'objets de collection, culturels ou représentatifs du monde vivant, qui lui rappellent ses aventures. Hubert Treuille, nomade dans l'âme, aime passionnément la vie, la beauté, la nature, et ses frères les hommes. Il porte également un vif intérêt à l'histoire de l'évolution cosmique prise dans son ensemble, à celle des êtres vivants et bien sûr à celle du genre humain. Il s'est consacré avec ferveur aux arts graphiques, notamment dessin, gravure, peinture et céramique. Enfin il a créé un important jardin botanique dans le val de Loire.

Il s'interroge tout particulièrement sur le sens de la présence de l'homme et de sa conscience sur notre planète. Il espère que la démesure des hommes et leurs appétits mal contrôlés n'abrègeront pas trop le cours de cette passionnante histoire de l'univers, de notre planète et de ses occupants.

Cet ouvrage qu'il a lui même illustré a pour objet de laisser à ses descendants, à ses amis et à ses compagnons d'aventure, ainsi qu'à tous ceux que ce genre de réflexion pourrait intéresser, un témoignage sur les questions qu'il se pose, sur certaines des interprétations qu'il avance sur ce qui est, et sur les convictions qui l'animent.